

CE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

P. de Ronsard

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

P. de Ronsard

NOUVELLE ÉDITION

REVISÉE, AUGMENTÉE ET ANNOTÉE

PAR

PAUL LAUMONIER

TOME SIXIÈME



PARIS
LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE
23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

1914-1919

PIÈCES PUBLIÉES

par les soins des exécuteurs testamentaires

de Ronsard

1586-1609



LES DERNIERS VERS DE PIERRE DE RONSARD, GENTILHOMME VANDOMOIS

M.D. LXXXVI.

A LA NOBLE ET VERTVEVSE COMPAGNIE QVI A HONORÉ LES OBSEQVES DE *Monſieur de Ronſard, Prince des Poëtes François.*

Messievrs, l'honneur que vous faites à l'heureuſe memoire de feu Monſieur de Ronsard, aſſiſtant à cet office funebre dreſſé par la pieté ſinguliere de Monſieur Galland, ſon plus fidele amy, eſt vn dueil public, par lequel vous n'honorez ou regretez pas ſeulement vn Ronſard, comme le premier de la France, qui a ſi heureuſement enrichi le treſor de noſtre langue, & de la Poëſie: Mais par meſme moien vous honorez noſtre France meſme, & regrettez bien à propos ſes miſeres, auſquelles il n'a point deſiré de ſuruiure. Si la diligence des ouuriers l'euſt permis, le papier tant honoré du beau nom de Ronſard euſt teſmoigné ſon

dueil, & accompaigné voz regretz de la noire teinture des vers des plus choisis personages de notre France, que i'ay prié de ce deuoir, & des principaux points du cours de sa vie que nous auons dressé, non pour illustrer sa memoire dauantage, ains pour n'obscurcir la nostre, si nous faisions autrement. Mais le temps, maistre de noz actions, ne l'a sceu permettre pour ce iour. Seulement il nous a permis de vous representer les derniers enfans de sa Muse, conceus au lict de la mort, & comme naissans de son tombeau, asçauoir les deux Epigrammes en forme d'inscriptions, les Stances, & les quatre premiers Sonets recueillis par Monsieur Galland, lors qu'estant à Croix-val tormenté cruellement de grandes douleurs, & ne pouuant dormir durant les longues nuicts d'hiuer, il le prioit d'escrire au matin ce qu'il auoit composé la nuict : Et les deux derniers Sonets escris soubs luy peu auant sa mort (dictant, priant, & mourant tout ensemble) par vn des Religieux de son prieuré de sainct Cosme lez Tours, auquel lieu s'estant fait, tout malade, transporter de sa maison de Croix-val, quelques iours au parauant, finablement desnué de toutes ses forces, plein de foy toutesfois, & d'entendement, il a rendu son esprit à Dieu. Lequel ie prie,

Messieurs, en recompense de ce dernier office vous vouloir tousiours accompaigner de sa grace. De Paris, ce XXIIII. de Feburier M. D. LXXXVI.

Vostre tres-obeissant
seruiteur C. B.

LES DERNIERS
VERS DE P. DE
RONSARD.

STANCES.

I'ay varié ma vie en deuidant la trame
Que Clothon me filoit entre malade & ſain,
Maintenant la ſanté ſe logeoit en mon ſein,
Tantoſt la maladie extreme fleau de l'ame.
La goutte ia vieillard me bourrela les veines,
Les muſcles & les nerfs, execrable douleur,
Montrant en cent façons par cent diuerſes peines
Que l'homme n'eſt ſinon le ſubiect de malheur.
L'vn meurt en ſon printemps, l'autre attend la vieilleſſe,
Le treſpas eſt tout vn, les accidens diuers:
Le vray treſor de l'homme eſt la verte ieuneſſe,
Le reſte de nos ans ne ſont que des hiuers.
Pour long temps conſeruer telle richeſſe entiere
Ne force ta nature, ains enſuy la raiſon,
Fuy l'amour & le vin, des vices la matiere,
Grand loyer t'en demeure en la vieille ſaiſon.
La ieuneſſe des Dieux aux hommes n'eſt donnée
Pour gouſpiller ſa fleur: ainſi qu'on void fanir
La roſe par le chauld, ainſi mal gouuernée
La ieuneſſe s'enfuit ſans iamais reuenir.

SONETS.

I.

Ie n'ay plus que les os, vn Schelette ie ſemble,
Decharné, denerué, demuſclé, depoulpé,
Que le trait de la mort ſans pardon a frappé,
Ie n'oſe voir mes bras que de peur ie ne tremble.
Apollon & ſon filz, deux grans maiſtres enſemble,
Ne me ſçauroient guerir, leur meſtier m'a trompé.
Adieu plaiſant ſoleil, mon œil eſt eſtoupé,
Mon corps s'en va deſcendre où tout ſe deſaſſemble.
Quel amy me voyant en ce point deſpouillé
Ne remporte au logis vn œil triſte & mouillé,
Me conſolant au lict & me baiſant la face,
En eſſuiant mes yeux par la mort endormis?
Adieu chers compaignons, adieu mes chers amis,
Ie m'en vay le premier vous preparer la place.

II.

Meſchantes nuicts d'hyuer, nuicts filles de Cocyte
Que la terre engendra, d'Encelade les ſeurs,
Serpentes d'Alecton, & fureur des fureurs,
N'aprochez de mon lict, ou bien tournez plus vitte.
Que fait tant le ſoleil au gyron d'Amphytrite?
Leue toy, ie languis accablé de douleurs,
Mais ne pouuoir dormir c'eſt bien de mes malheurs
Le plus grand, qui ma vie & chagrine & deſpite.
Seize heures pour le moins ie meur les yeux ouuers,
Me tournant, me virant de droit & de trauers,
Sus l'vn ſus l'autre flanc ie tempeſte, ie crie,
Inquiet ie ne puis en vn lieu me tenir,
I'appelle en vain le iour, & la mort ie ſupplie,
Mais elle fait la ſourde, & ne veut pas venir.

III.

Donne moy tes presens en ces iours que la Brume
Fait les plus courts de l'an, ou de ton rameau teint
Dans le ruisseau d'Oubly dessus mon front espreint,
Endor mes pauures yeux, mes gouttes & mon rhume.
Misericorde ô Dieu, ô Dieu ne me consume
A faulte de dormir, plustost sois-ie contreint
De me voir par la peste ou par la fieure esteint,
Qui mon sang deseché dans mes veines allume.
Heureux, cent fois heureux, animaux qui dormez
Demy an en voz trous, soubs la terre enfermez,
Sans manger du pauot qui tous les sens assomme :
I'en ay mangé, i'ay beu de son iust oublieux
En salade cuit, cru, & toutesfois le somme
Ne vient par sa froideur s'asseoir dessus mes yeux.

IIII.

Ah longues nuicts d'hyuer, de ma vie bourrelles,
Donnez moy patience, & me laissez dormir,
Vostre nom seulement & suer & fremir
Me fait par tout le corps, tant vous m'estes cruelles.
Le sommeil tant soit peu n'esuente de ses ailes
Mes yeux tousiours ouuers, & ne puis affermir
Paupiere sur paupiere, & ne fais que gemir,
Souffrant comme Ixion des peines eternelles.
Vieille vmbre de la terre, ainçois l'vmbre d'enfer,
Tu m'as ouuert les yeux d'vne chaisne de fer,
Me consumant au lict, nauré de mille pointes :
Pour chasser mes douleurs ameine moy la mort.
Ha mort, le port commun, des hommes le confort,
Viens enterrer mes maux, ie t'en prie à mains iointes.

V.

Quoy mon ame, dors tu engourdie en ta masse?
La trompette a sonné, serre bagage, & va
Le chemin deserté que Iesuchrist trouua,
Quand tout mouillé de sang racheta nostre race.
C'est vn chemin facheux, borné de peu d'espace,
Tracé de peu de gens, que la ronce paua,
Où le chardon poignant ses testes esleua,
Pren courage pourtant, & ne quitte la place.
N'appose point la main à la mansine, apres
Pour ficher ta charue au milieu des guerets,
Retournant coup sur coup en arriere ta vüe:
Il ne faut commencer, ou du tout s'emploier,
Il ne faut point mener, puis laisser la charue,
Qui laisse son mestier, n'est digne du loier.

VI.

Il faut laisser maisons & vergers & iardins,
Vaisselles & vaisseaux que l'artisan burine,
Et chanter son obseque en la façon du Cygne,
Qui chante son trespas sur les bors Mæandrins.
C'est fait, i'ay deuidé le cours de mes destins,
I'ay vescu, i'ay rendu mon nom assez insigne,
Ma plume vole au ciel pour estre quelque signe
Loin des appas mondains qui trompent les plus fins.
Heureux qui ne fut onc, plus heureux qui retourne
En rien comme il estoit, plus heureux qui seiourne
D'homme fait nouuel ange aupres de Iesuchrist,
Laissant pourrir ça bas sa despouille de boüe
Dont le sort, la fortune, & le destin se ioüe,
Franc des liens du corps pour n'estre qu'vn esprit.

POVR SON TOMBEAV.

Ronſard repoſe icy, qui hardy dés enfance
Détourna d'Helicon les Muſes en la France,
Suiuant le ſon du Luth & les traits d'Apollon :
Mais peu valut ſa Muſe encontre l'eguillon
De la mort, qui cruelle en ce tombeau l'enſerre,
Son ame ſoit à Dieu, ſon corps ſoit à la terre.

A ſon ame.

Amelette Ronſardelette,
Mignonnelette, doucelette,
Treſchere hoſteſſe de mon corps,
Tu deſcens là bas foiblelette,
Paſle, maigrelette, ſeulette,
Dans le froid Royaume des mors :
Toutesfois ſimple, ſans remors
De meurtre, poiſon, ou rancune,
Mépriſant faueurs & treſors
Tant enuiez par la commune.
Paſſant, i'ay dit, ſuy ta fortune,
Ne trouble mon repos, ie dors.





LES ŒVVRES DE P. DE RONSARD GENTIL-HOMME Vandomois.

1587.

Au tome I.

LE SECOND LIVRE DES SONNETS POVR HELENE.

LXXVI.

Vous ruiſſeaux, vous rochers, vous antres ſolitaires,
Vous cheſnes, heritiers du ſilence des bois,
Entendez les ſouſpirs de ma derniere vois,
Et de mon teſtament ſoyez preſents notaires.
Soyez de mon mal-heur fideles ſecretaires,
Grauez le en voſtre eſcorce, afin que tous les mois
Il croiſſe comme vous : ce pendant ie m'en vois
Là bas priué de ſens, de veines, & d'arteres.
Ie meurs pour la rigueur d'vne fiere beauté,
Qui vit ſans foy, ſans loy, amour ne loyauté,
Qui me ſucce le ſang comme vn Tygre ſauuage.
Adieu foreſts adieu ! adieu le verd ſeiour
De vos arbres, heureux pour ne cognoiſtre Amour
Ny ſa mere qui tourne en fureur le plus ſage.

DIALOGVE DE L'AVTHEVR ET DV MONDAIN.

LXXVII.

Eſt-ce tant que la Mort ? eſt-ce ſi grand mal-heur
Que le vulgaire croit ? Comme l'heure premiere

Nous faict naiſtre ſans peine, ainſi l'heure derniere
Qui acheue la trame, arriue ſans douleur.
Mais tu ne ſeras plus? Et puis : quand la paleur
Qui bleſmiſt noſtre corps ſans chaleur ne lumiere
Nous perd le ſentiment! quand la main filandiere
Nous oſte le deſir perdans noſtre chaleur!
Tu ne mangeras plus? Ie n'auray plus enuie
De boire ne manger, c'eſt le corps qui ſa vie
Par la viande allonge, & par refection :
L'eſprit n'en a beſoin. Venus qui nous appelle
Aux plaiſirs te fuira? Ie n'auray ſoucy d'elle,
« Qui ne deſire plus, n'a plus d'affection.

SONNETS

A DIVERSES PERSONNES.

SONNET.

Vous eſtes deja vieille, & ie le ſuis auſſi.
Ioignon noſtre vieilleſſe & l'accollon enſemble,
Et faiſon d'vn hyuer qui de froidure tremble
(Autant que nous pourrons) vn printemps adouci.
Vn homme n'eſt point vieil s'il ne le croit ainſi :
Vieillard n'eſt qui ne veut : qui ne veut, il aſſemble
Vne nouuelle trame à ſa vieille : & reſſemble
Vn ſerpent raieuni quand l'an retourne ici.
Oſtez moy de ce fard l'impudente encrouſture,
On ne ſçauroit tromper la loy de la nature,
Ny derider vn front condamné du miroir,
Ni durcir vn tetin deſia pendant & flaſque.
Le Temps de voſtre face arrachera le maſque,
Et deuiendray vn Cygne en lieu d'vn Corbeau noir.

SONNET.

Que ie ſerois marry ſi tu m'auois donné
Le loyer qu'vn Amant demande à ſa Maiſtreſſe!
Alors que tout mon ſang bouillonnoit de ieuneſſe
Tous mes deſirs eſtoient de m'en veoir guerdonné.
Maintenant que mon poil eſt du tout griſonné,
I'abhorre en y penſant moymeſme & ma fadeſſe,
Qui ſeruis ſi long temps pour vn bien qui ſe laiſſe
Pourrir en vn ſepulchre aux vers abandonné.
Enchanté ie ſeruis vne vieille carcaſſe,
Vn ſquelete ſeiché, vne impudente face,
Vne qui n'a plaiſir qu'en amoureux tranſi.
Bonne la loy de Cypre, où la fille au riuage
(Embraſſant vn chacun) gaignoit ſon mariage,
Sans laiſſer tant languir vn amant en ſouci.

[N. B. — Trois autres pièces, qui n'avaient jamais paru dans les Œuvres de Ronsard, étaient recueillies parmi les *Sonnets à diuerſes perſonnes*. Mais elles n'étaient pas inédites; elles avaient été publiées comme liminaires dans des ouvrages d'amis : un madrigal *Sur la Bergerie de R. Belleau* (en tête de cette œuvre, 1572), et deux sonnets *A Robert Garnier* (en tête de sa *Porcie,* 1568, et de son *Hippolyte,* 1573). On les trouvera ci-après parmi les Pièces imprimées du vivant de Ronsard, mais non recueillies par lui. — P. L.]

GAYETEZ.

Sonet à Madame de Villeroy.

Madelene, oſtez moy ce nom de l'Aubeſpine,
Et prenez en ſa place & Palmes & Lauriers,
Qui croiſſent ſur Parnaſſe en verdeur les premiers,
Dignes de prendre en vous & tiges & racine.

Chef couronné d'honneur, rare & chaſte poitrine,
Où naiſſent les vertus & les arts à milliers,
Et les dons d'Apollon qui vous ſont familiers,
Si bien que rien de vous, que vous-meſme n'eſt digne.
Ie ſuis en vous voyant heureux & malheureux :
Heureux de voir vos vers, ouurage genereux :
Et malheureux de voir ma Muſe qui ſe couche
Deſſous voſtre Orient. O ſaint germe nouueau
De Pallas, prenez cueur : les Sœurs n'ont aſſez d'eau
Sur le mont d'Helicon pour lauer voſtre bouche.



Au tome III.

LA FRANCIADE.

[Fin de la Préface.]

Deſcriptas ſeruare vices, operumque colores
Cur ego, ſi nequeo, ignoroque, poëta ſalutor?
Cur neſcire pudens prauè quam diſcere malo?

Res geſtæ regumque, ducumque & triſtia bella
Quo poſſint ſcribi numero, monſtrauit Homerus.

Hor.

Homere de ſcience & de nom illuſtré,
Et le Romain Virgile aſſez nous ont monſtré
Comment, & par quel art, & par quelle pratique
Il falloit compoſer vn ouurage Heroïque,
De quelle forte haleine, & de quel ton de vers
Varié d'argumens & d'accidens diuers.
I'ai ſuyui leur patron : à genous, Franciade,
Adore l'AEneide, adore l'Iliade :

Reuere leurs pourtraits, & les ſuy d'auſſi loing
Qu'ils m'ont paſſé d'eſprit, d'artifice & de ſoing :
Miracle non eſtrange à celuy qui contemple
Ces deux grands Demy-dieux dignes chacun d'vn temple,
L'vn Romain, l'autre Grec, à qui les Cieux amis
Et les Muſes auoient tout dit & tout permis,
Et non à moy François, dont la langue peu riche,
Couuerte de halliers tous les iours ſe desfriche,
Sans mots, ſans ornemens, ſans honneur & ſans pris,
Comme vn champ qui fait peur aux plus gentils eſprits
Des laboureurs, actifs à nourrir leurs meſnages,
Qui tournent les guerets pleins de ronces ſauuages
Et d'herbes aux longs pieds, retardement des bœufs,
A faute d'artiſans qui n'ont point dauant eux
Deſriché ny viré la campaigne feruë,
Qui maintenant reueſche arreſte leur charruë,
Luttant contre le ſoc d'herbes enuironné.
Mais quoy : prenons en gré ce qui nous eſt donné,
Acheuons noſtre taſche, & croyons d'aſſeurance
Que ces deux eſtrangers pourront loger en France,
Si la Parque me rit, reſchauſant la froideur
Des hommes bien adroits à ſuyure mon ardeur,
Sans craindre des cauſeurs les langues venimeuſes,
Pourueu que nous rendions nos prouinces fameuſes,
Non d'armes, mais d'eſcrits : car nous ne ſommes pas
De nature inclinez à ſuyure les combas,
Mais le bal des neuf Sœurs, dont la verue nous baille
Plus d'ardeur qu'aux ſoldars de vaincre à la bataille.
Ils ne ſont vlcerez ſinon par le dehors
Aux iambes & aux bras, & ſur la peau du corps :
Nous au fond de l'eſprit & au profond de l'ame,
Tant l'eguillon d'honneur viuement nous entame.
La Muſe en telle part de ſon traict va poignant :
Et encor que le coup n'apparoiſſe ſaignant,

Si eſt-ce qu'il nous bleſſe, & nous rend fantaſtiques,
Chagrins, capricieux, hagards, melancholiques,
Vaiſſeaux dont Dieu ſe ſert, ſoit pour profetizer,
Ou ſoit pour enſeigner, ſoit pour authoriſer,
Veſtus d'habits groſſiers, par paroles rurales,
Les arreſts de Nature, & les choſes fatales.
Tels du vieil Apollon les Miniſtres eſtoient,
Ou fuſt ſur le trepied, ou fuſt lors qu'ils chantoient :
Et tels ceux d'auiourd'huy : car l'antique Cybelle
(La Nature i'entens) n'a tary ſa mammelle
Pour maigre n'allaiter les ſiecles auenir,
Ny ne fera iamais : ce ſeroit deuenir
Vne mere brehaigne en lieu d'eſtre feconde.
Tout tel qu'au parauant ſera touſiours le Monde.
Or comme il plaiſt à Dieu, les ſiecles & les ans
Apportent à nos vers richeſſes & preſans,
Credit entre les Rois : où ſouuent par fortune
Vn prend le bien acquis à toute vne commune.
Cela s'eſt touſiours fait, & touſiours ſe fera
Tant que le Monde entier en ſes membres ſera.
Maint court aux ieux d'Olympe, vn ſeul le prix emporte :
La chance des mortels roule de telle ſorte.



Au tome IV.

LE BOCAGE ROYAL.

[Pièce-préface.]

Comme vn Seigneur praticq & ſoigneux du meſnage
Regarde en ſa foreſt ou dedans ſon bocage
Mille arbres differents de fueilles & de fruict :

L'vn pour l'ouurage eſt bon, l'autre indocile fuit
La main de l'artizan : l'autre dur de racine
Tantoſt va veoir la guerre, & tantoſt la marine :
L'autre eſt greſle & chancelle, & l'autre ſpacieux
Ses bras durs & fueillus enuoye iuſqu'aux Cieux :
Ainſi dans ce Bocage on voit de toutes ſortes
D'arguments differents, comme tu les apportes,
O Muſe! au laboureur qui ſçait bien défricher
Ton domaine, & ſuant le cercler & becher,
Prodiguant tes preſens à celuy qui s'employe.
Stace entre les Romains nous en monſtra la voye :
Combien qu'il fuſt ſans art, de fureur tranſporté,
Beaucoup plus ampoullé que plein de maieſté.
Car tous ceux qu'on oyt braire, & hurter à la porte
Des Muſes, n'entrent pas en leur Temple, de ſorte
Qu'il faut par long trauail ſe purger & luſtrer
De nuict en leur fonteine auant que d'y entrer,
S'initier nouice en leur danſe priuée :
« Le labeur aſſidu force toute couruée.

LES PARQVES.

A LVY-MESME.

Les Parques, qui leur chef de cheſne couronnerent,
Le iour que tu naſquis, ton corps enuironnerent,
Puis en filant ta vie autour de leur fuſeau,
Et parfumant d'odeurs ton lict & ton berceau,
Te chanterent ces vers que les Dieux approuuerent,
Et pour eſtre gardez au ciel les engrauerent.
Enfant, en qui le ciel renuerſe ſon bon-heur,
Te rempliſſant autant de vertus & d'honneur
Qu'Hercule en fut rempli le iour de ſa naiſſance,
Crois pour te faire vn iour l'ornement de la France.

Crois donc, & deuiens grand, & d'vn bras enfantin
Riant dés le maillot embrasse ton destin.
Comme Alcide qui fut d'vne force indomtée,
Souffrit mille trauaux soubs son frere Eurystée,
Tu dois dessoubs le tien mille peines souffrir,
Et d'vn cœur genereux aux batailles t'offrir,
Et faire craqueter dés ta ieunesse tendre
Le harnois sur ton dos pour son sceptre defendre.
Nous voyons la Charente, & les bords d'alentour
Desia rougir de sang, & l'air de Montcontour
S'infecter de corps morts, & ses plaines semées
D'os porter à regret les mutines armées.
Desia nous te voyons au milieu des trauaux
Renuerser à tes pieds cheualiers & cheuaux,
Et pendre sur ton front pour eternelle gloire
L'honneur & le bon-heur, la force & la victoire.
C'est lors que tu rendras aux François leurs autels,
Et les temples sacrez de leurs saincts immortels
Que la main Huguenote aura ruez par terre.
Mais comme on voit les Pins foudroyez du tonnerre,
Tu foudroiras leur camp infidele & felon,
Ainsi que Brenne fut par les traicts d'Apollon.
Pour rendre sa vertu dauantage honorée,
Hercule alla courir la terre Hyperborée :
Et tu dois commander en ceste part, où droict
Le Pole Boreal roidist tousiours de froit.
De là passant Vienne, & le fleuue qui baigne
D'vn cours large & profond la plus haute Allemaigne,
Tu voirras l'Italie, & Venise en la mer,
Qui ne veult d'autres murs que de flots s'enfermer :
Et trauersant le Pò, tu dois voir dans les nues
Les rempars monstrueux des grands Alpes chenues,
Dont les cheueux tousiours de neige sont vestus,
Et les pieds de torrents rauagez & battus.

Puis tu voirras la terre, applaudy de la race
De tes peuples François : ſi qu'il n'y aura place,
Chemin ny carrefour, qui en te beniſſant
N'aille de ieux, de ioye & de bruit fremiſſant.
Par les temples ſacrez, ſainctes maiſons des villes,
Les ieunes & les vieux, les meres & les filles
D'vn long ordre en chantant, ſoit de nuict ſoit de iour,
Rendront graces à Dieu pour ton heureux retour.
Lyon doit le premier reuoir ton ſainct viſage,
Et ſon fleuue ſaulter de ioye en ſon riuage.
Apres que la vertu, qui ſuyt ta Maieſté,
Aura deſſous tes pieds ton ennemy domté,
Et la longueur du temps ioincte à l'experience
T'auront appris de veincre auec la patience,
Par elle te faiſant des Monſtres le veincueur,
Eſleue apres au ciel le courage & le cœur.
Eſtime tes ſuiets, corrige ta Iuſtice :
Fay que les armes ſoient des Nobles l'exercice :
Honore la ſcience, honore les guerriers :
Les vieillards au conſeil ſoient touſiours les premiers,
Reuere leur vieilleſſe, & tes peres les nomme.
Puis venu par vieilleſſe en l'âge où ſe conſomme
La vie & la chaleur, tu monteras aux cieux,
Et boiras du Nectar à la table des Dieux,
Comme le preux Hercule, eſpouſant la Ieuneſſe,
Et Caſtor & Pollux, Deitez que la Grece
Miſt au ciel, & leur nom ſema par l'Vniuers,
Tant vallent les vertus, les Muſes & les vers.
Ainſi pres de ton lict les trois Parques parlerent,
Et baiſant ton berceau dedans l'air s'en-volerent.

Au tome V.

LES ECLOGVES ET MASCARADES.

[Sonnet-préface.]

Mascarade & Cartels ont prins leur nourriture,
L'vn des Italiens, l'autre des vieux François,
Qui erroient tous armez par deserts & par bois,
Accompagnez d'vn Nain cerchans leur auenture.
L'honneur, des nobles cœurs genereuse poincture,
Les faisoit par Cartels desfier aux tournois,
(Ou nuds en vn duel, ou armez du pauois)
Ceux qui forçoient les loix, le peuple, & la droicture.
L'accort Italien quand il ne veut bastir
Vn Theatre pompeux, vn cousteux repentir,
La longue Tragedie en Mascarade change.
Il en est l'inuenteur : nous suyuons ses leçons,
Comme ses vestemens, ses mœurs, & ses façons,
Tant l'ardeur des François aime la chose estrange.

A TRES-ILLVSTRE ET MAGNANIME Prince, Henry de Lorraine, Pair de France, & Duc de Guise.

Prince, dont le vieil sang des Rois de France part,
(Puis que tu as esté la plus gaillarde part
De ces Tournois, Cartels & Mascarades, pleines
De ieunesse & d'Amour & d'honorables peines,
Comme estant de Venus & de Mars bien chery,
Et entre les Lauriers dés le berceau nourry,
Que ton pere t'acquist, te laissant en partage

Et à toute ta race vne ardeur de courage
De vouloir imiter ſes faicts victorieux,
Ou bien les egaler, ou bien de faire mieux)
Pren d'vn bon œil ce Liure, & deſormais endure
Qu'on inuoque ton Nom, ou ſoit par eſcriture
Appenduë à ton Temple aupres de ton Caſtor,
Soit par vœuz ſolennels eſcrits en lettres d'or,
A fin que par les ans ne ſoient point eſtouſées
Les vertus des Lorrains, illuſtres de trophées,
Dont l'honneur & le bruit ne trouuent leur pareil,
Non plus que ſans pareil au monde eſt le Soleil.

SVR LA FONTAINE QVI EST au Iardin du S. Regnault, Treſorier & Receueur general des finances de feu Monſeigneur frere du Roy, à Baignolet.

Pegaſe fiſt du pied la ſource d'Hippocrene,
De ſa lance Pallas a faict ceſte Fonténe
Pour lauer ſa ſueur & nettoyer ſes bras,
Quand poudreuſe & ſanglante elle vient des combas :
Auſſi pour reſiouir ſon hoſte qui careſſe
Les doctes ſeruiteurs d'vne telle Deeſſe.
Si bien que des neuf Sœurs le ſacré troupelet
Eſt venu de la Grece, habiter Baignolet
Pour accorder ſa voix à l'onde qui caquette,
Et pour chanter l'honneur du maiſtre qui les traicte.
Les Nymphes & Bacchus pour miracle noueau
Deux doubles qualitez donnerent à ceſte eau :
Le iour elle eſt de vin, & la nuict de l'eau pure,
Et pour ce ſi quelqu'vn ſans ſçauoir ſa nature
Entroit en ce logis, tant ſoit-il caut & fin,
Penſant boire de l'eau ne boira que du vin.

DIALOGVE DV LIBRAIRE
ET DV PASSANT.

P. *Qui eſt ce liure?* L. *Eſtranger.* P. *Qui l'a faict?*
L. *Le grand Oſie, en ſçauoir tout parfait.*
P. *Qui l'a conduit des terres Poulonnoiſes,*
Et fait ſonner nos parolles Françoiſes?
L. *C'eſt Lauardin, ce ſçauant tranſlateur,*
Et docte autant que le premier Autheur.
P. *Dequoy diſcourt ce liure magnifique?*
L. *De noſtre loy, de la foy Catholique,*
Tout ce qu'il faut retenir ou laiſſer,
Et qu'vn Chreſtien doit à Dieu confeſſer,
Pour eſtre net du fard de l'hereſie,
Croyant l'Egliſe, & non la fantaſie
De ces cerueaux eſuantez, eſgarez,
Qui par orgueil ſont de nous ſeparez.
Et brief, Paſſant, ſi le zele t'allume
Des Peres vieux, achete ce volume,
Pour viure ſeur en la ferme vnion.
Mais ſi tu es de l'autre opinion,
Et ſi tu veux les menſonges enſuiure
Des noueaux fols, n'achete pas ce liure
Pour t'en mocquer : tu porterois en vain
En lieu d'vn liure, vn fardeau dans la main.

Au tome VI.

LES ELEGIES.

[Pièces-préfaces.]

Verſibus impariter iunctis querimonia primùm,
Poſt etiam incluſa eſt voti ſententia compos.
Hor.

Les vers de l'Elegie au premier furent faits
Pour y chanter des morts les geſtes & les faicts,
Ioincts au ſon du cornet : maintenant on compoſe
Diuers ſuiets en elle, & reçoit toute choſe.
Amour pour y regner en a chaſſé la Mort.
Les vieux Grammairiens entre eux ſont en diſcord
Qui premier l'inuenta : mais leur cauſe plaidée
Pend au croq ſous le iuge, & n'eſt encor' vuydée.

Encores au Lecteur.

Soit courte l'Elegie en trente vers compriſe,
Ou en quarante au plus. Le fin Lecteur meſpriſe
Ces diſcours, ces narrez auſſi grands que la Mer.
Il faut de maint rampart ta langue renfermer,
Qui veut touſiours cauſer, touſiours parler & dire,
Et reſerrer ta main qui bouillonne d'eſcrire.
Il faut du premier vers conter ſa paſſion,
Et la ſuyure touſiours, ſi quelque fiction
Rare ne ſuruenoit pour orner ton ouurage.
En deux lignes acheue, & non en d'auantage :

Ton ſuiet ſoit preſſé ſans trancher l'autre vers,
Autant que tu pourras ſans courir de trauers :
Sois touſiours ſimple & un, & que ta fin pregnante
Tire ſur l'Epigramme vn peu douce & poignante.

Si i'euſſe composé la meilleure partie de ces Elegies à ma volonté, & non par expres commandement des Rois & des Princes, i'euſſe eſté curieux de la brieſueté : mais il a fallu ſatisfaire au deſir de ceux qui auoient puiſſance ſur moy, leſquels ne trouuent iamais rien de bon, ny de bien fait, s'il n'eſt de large eſtendue, & comme on dit en prouerbe, auſſi grand que la Mer.

ELEGIE II.

A Philippes des-Portes Chartrain.

Nous deuons à la Mort & nous & nos ouurages :
Nous mourons les premiers, le long reply des âges
En roulant engloutiſt nos œuures à la fin :
Ainſi le veut Nature & le puiſſant Deſtin.
Dieu ſeul eſt eternel : de l'homme elementaire
Ne reſte apres la mort ny veine ny artere :
Qui pis eſt, il ne ſent, il ne raiſonne plus,
Locatif deſcharné d'vn vieil tombeau reclus.
C'eſt vn extreme abus, vne extreme folie
De croire que la Mort ſoit cauſe de la vie[1] *:*
Ce ſont poincts oppoſez autant que l'Occident
S'oppoſe à l'Orient, l'Ourſe au Midy ardent.
L'vne eſt ſans mouuement, & l'autre nous remue,
Qui la forme de l'ame en vigueur continue,
Nous fait ouyr & voir, iuger, imaginer,
Diſcourir du preſent, le futur deuiner.

Les morts ne sont heureux[2], d'autant que l'ame viue
Du mouuement principe en eux n'est plus actiue.
L'heur vient de la vertu, la vertu d'action :
Le mort priué du faire est sans perfection.
L'heur de l'ame, est de Dieu contempler la lumiere :
La contemplation de la cause premiere
Est sa seule action : contemplant elle agist :
Mais au contemplement l'heur de l'homme ne gist.
Il gist à l'œuure seul, impossible à la cendre
De ceux que la Mort faict soubs les ombres descendre.
C'est pourquoy de Pluton les champs deshabitez
N'ont polices ny loix ny villes ny citez.
Or l'ouurage & l'ouurier sont vn mesme voyage,
Leur chemin est la Mort. Athenes & Carthage,
Et Rome qui tenoit la hauteur des hauteurs,
Sont poudre maintenant comme leurs fondateurs.
Pour ce les Grecs ont dit, que glout de faim extreme
Saturne deuoroit ses propres enfans mesme.
Le general est ferme, & ne fait place au temps,
Le particulier meurt presque au bout de cent ans.
Chacun de son labeur doit en ce Monde attendre
L'vsufruit seulement, que present il doit prendre
Sans se paistre d'attente & d'vne eternité[3],
Qui n'est rien que fumée & pure vanité.
Homere, qui seruit aux neuf Muses de guide,
S'il voyoit auiourd'huy son vaillant Eacide,
Ne le cognoistroit plus, ny le docte Maron
Son Phrygien Enée. Ainsi le froid giron
De la tombe assoupist tous les sens de nature,
Qui sont deus à la terre & à la pourriture.
Nous semblons aux Toreaux, qui de coutres trenchans
A col morne & fumeux vont labourant les champs,
Sillonnant par rayons vne germeuse plaine,
Et toutefois pour eux inutile est leur peine :

Ils ne mangent le bled qu'ils ont enſemencé,
Mais quelque vieille paille, ou du foin enroncé.
Le Belier, Colonnel de ſa laineuſe troupe,
L'eſchine de toiſon pour les autres ſe houpe :
Car le drap, bien que ſien, ne l'habille pourtant :
L'homme ingrat enuers luy au dos le va portant
Sans luy en ſçauoir gré. Ainſi noſtre eſcriture
Ne nous profite rien : c'eſt la race future
Qui ſeule en iouyſt toute, & qui iuge à loiſir
Les ouurages d'autruy, & s'en donne plaiſir,
Rendant comme il luy plaiſt noſtre peine eſtimée.
Quant à moy, i'aime mieux trente ans de renommée,
Iouyſſant du Soleil, que mille ans de renom
Lors que la foſſe creuſe enfouyra mon nom,
Et lors que noſtre forme en vne autre ſe change.
« L'homme qui ne ſent plus, n'a beſoin de loüange.
Il eſt vray que l'honneur eſt le plus grand de tous
Les biens exterieurs qui ſont propres à nous,
Qui viuons & ſentons : les morts n'en ont que faire,
Toutefois le bien faire eſt choſe neceſſaire,
Qui profite aux viuans, & plaiſt aux heritiers.
Les fils, de leurs ayeuls racontent volontiers
Les magnanimes faicts : la loüange illuſtrée
D'vn acte vertueux, ne fut iamais fruſtrée
De ſon digne loyer, ſoit futur ou preſent.
Le Ciel ne donne à l'homme vn plus riche preſent
Que l'ardeur des vertus, les aimer & les ſuiure,
Vn renom excellent, bien mourir & bien viure.
Des-Portes, qu'Ariſtote amuſe tout le iour,
Qui honores ta Dure, & les champs qu'à l'entour
Chartres voit de ſon mont, & panché les regarde,
Ie te donne ces vers, à fin de prendre garde
De ne tuer ton corps, deſireux d'acquerir
Vn renom iournalier qui doit bien toſt mourir :

Mais happe le preſent d'vn cœur plein d'allegreſſe,
Cependant que le Prince, Amour, & la ieuneſſe
T'en donnent le loiſir, ſans croire au lendemain.
Le futur eſt douteux, le preſent eſt certain.

ANNOTATIONS DE L'AUTHEVR.

1. *Que la Mort ſoit cauſe de la vie.*) Contre les Pythagoriques, qui penſoient qu'apres la mort nos ames reuenoient en autres corps, & meſmes és beſtes.

2. *Les Morts ne ſont heureux.*) C'eſt l'opinion d'Ariſtote qui eſt fauſſe : car les Morts qui meurent en Dieu, ſont heureux parfaitement.

3. *D'vne eternité.*) Contre les Poëtes qui ne promettent autre choſe à eux meſmes & aux autres par leurs vers, que l'eternité.

ELEGIE XXXV.

Au ſieur Barthelemi Del-Bene,
Gentilhomme Florentin, Poëte Italien excellent,
pour reſponſe & reuanche
à deux de ſes Odes Italiennes.

Del-Bene (ſecond Cygne apres le Florentin,
Que l'art, & le ſçauoir, l'Amour, & le Deſtin,
Firent voler ſi haut ſur Sorgue la riuiere,
Qu'il laiſſa de bien loing tous les autres derriere,
Sinon toy, qui de pres ſuis ſon vol, & ſa vois,
Pour chanter les honneurs des Princes & des Rois)
Ie penſois qu'en pur don ta Muſe m'euſt donnée
Vne Ode, ſur ton Luth diuinement ſonnée,
Et que mon nom eſtoit de ton papier rayé :
Mais à ce que ie voy tu veux eſtre payé.
Ie le veux, c'eſt raiſon : de moy pour contr'-eſchange,
Tu auras en payment loüange pour loüange.

Vn clou repousse l'autre : en la mesme façon
Tu auras Vers pour Vers, & Chanson pour Chanson.
Comme on voit par saisons les ventres des campagnes
Fertiles maintenant, & maintenant brehagnes,
Porter l'vn apres l'autre, & fourment, & buissons,
Et tousiours à plain sein ne iaunir de moissons,
Ainsi les bons esprits ne font tousiours demeure,
Fertils, en vn pays, mais changent d'heure en heure,
Soit en se reposant, soit en portant du fruit.
Depuis que ton Petrarque eut surmonté la Nuit
De Dante, & Caualcant, & de sa renommée,
Claire comme vn Soleil, eut la Terre semée,
Fait citoyen du Ciel : nul apres luy n'a peu
Grimper sur Helicon, pour y estre repeu
A la table des Sœurs de leur saincte Ambrosie,
Qui seule donne l'ame à nostre poësie :
Plusieurs ont essayé ce beau labeur en vain,
Mais la Muse à chacun ne donne de son pain.
Or' les dons d'Apollon dont se vit embellie,
Quand Petrarque viuoit, sa natiue Italie,
Estoient perdus sans toy, des Muses amoureux :
Qui plein d'vne ame viue, & d'un cœur genereux,
Ouurant le cabinet de leur grotte sacrée,
Presque seul as remis les vers en ta contrée.
Dorment en paix les morts : ie ne veux offenser
Ceux qui ont ja passé ce qu'il nous faut passer.
Sur leur tombe florisse & le Lis & la Roze.
« *Vn homme fait beaucoup quand seulement il oze.*
Amour, apres la mort de ce noble Tuscan,
De tous fut mis en vente ainsi comme à l'encan :
Chacun le refripoit, il n'auoit plus de fleches,
Ny d'arc, ny de carquois, de torches, ny de meches,
Quand tu en eus pitié, & soudain tu luy fis
(Comme ce bon Dedale à Icare son fils)

Des plumes pour voler par toute l'Etrurie,
Tes vers luy redonnant Temples & Seigneurie.
Si toſt que ton menton par l'âge fut blanchi,
Et ton cœur des ardeurs de Venus affranchi,
Laiſſant Amour à part, d'vn plus braue courage
Tu commenças d'ourdir vn difficile ouurage,
Imitant les Romains, les Grecs, & les François :
Ce fut de marier les cordes à la vois,
Celebrant Tuſquement, par tes chanſons Lyriques,
Les illuſtres vertus des hommes heroïques :
Où ton docte labeur le ſurpaſſe d'autant,
Que le Roſſignol paſſe vn Pinçon en chantant,
Quand Auril tend l'oreille aux complaintes legeres
Des oiſeaux amoureux, Sereines bocageres.
Car choiſiſſant des vers & maſles & hardis,
Et des mots courageux, en ta langue tu dis
Vn argument nouueau, forgé ſur ton enclume,
A toy meſmes traſſant vn chemin par ta plume,
Pour monſtrer que l'eſprit inuente tous les iours,
Sans voir iamais tarir la ſource de ſon cours.
Sous les ombres là bas le Calabrois Horace,
Entre les Myrthes verds te quitera ſa place :
Et Pindare Thebain te cedera ſon lieu :
Ainſi entre deux Dieux tu ſeras nouueau Dieu,
Tant la Muſe (ta Circe) en te changeant, a force
De faire vn corps diuin de ta mortelle eſcorſe.



Au tome VII.

LES HYNNES.

[Pièce-préface.]

Les Hynnes ſont des Grecs inuention premiere.
Callimaque beaucoup leur donna de lumiere,
De ſplendeur, d'ornement. Bons Dieux! quelle douceur,
Quel intime plaiſir ſent-on autour du cœur
Quand on liſt ſa Delos, ou quand ſa lyre ſonne
Apollon & ſa Sœur, les iumeaux de Latonne,
Ou les Bains de Pallas, Ceres, ou Iupiter!
Ah, les Chreſtiens deuroient les Gentils imiter
A couurir de beaux Liz & de Roſes leurs teſtes,
Et chommer tous les ans à certains iours de feſtes
La memoire & les faicts de nos Sainćts immortels,
Et chanter tout le iour autour de leurs autels :
Vendre au peuple deuot pains d'eſpice & foaces,
Defoncer les tonneaux, feſter les Dedicaces,
Les haut-bois enrouez ſonner branles noueaux,
Les villageois my-beus danſer ſoubs les ormeaux :
Tout ainſi que Dauid ſautoit autour de l'Arche,
Sauter deuant l'Image, & d'vn pied qui démarche
Sous le ſon du Cornet, ſe tenant par les mains
Sollennizer la feſte en l'honneur de nos Sainćts.
L'âge d'or reuiendroit : les vers & les Poëtes
Chantans de leurs Pâtrons les louanges parfaites,
Chacun à qui mieux-mieux le ſien voudroit vanter :
Lors le Ciel s'ouuriroit pour nous ouyr chanter.
Eux voyans leur memoire icy renouuellée,
Garderoient nos troupeaux de tac & clauellée,

Nous de peſte & famine : & conſeruant nos murs,
Nos peuples & nos Rois, l'enuoyroient chez les Turcs,
Ou loin ſur le Tartare, ou aux pays eſtranges
Qui ne cognoiſſent Dieu, ſes Sainćts, ny leurs louanges.

LE SECOND LIVRE DES HYNNES.

HYNNE X.

DE MERCVRE,

A CLAVDE BINET, BEAVVAISIN.

Encore il me reſtoit entre tant de malheurs
Que la vieilleſſe apporte, entre tant de douleurs
Dont la goute m'aſſault pieds, iambes & ioinćture,
De chanter, ia vieillard, les meſtiers de Mercure :
Ie les diray pourtant, encor que mon poil blanc
Eſteigne autour du cœur la chaleur de mon ſang.
Car il ne veult ſouffrir que ma lente vieilleſſe
M'engourdiſſe en vn lićt enerué de pareſſe,
Afin que mon vieil áge acquiere autant d'honneur
Que mon premier s'acquiſt de bruit & de bon-heur.
Ie diray ſes ſerpens, ie diray ſa houſſine,
Ses ailerons entez deſſus ſa capeline,
Ses talonniers dorez qui le portent deuant
Les plus roides courriers des foudres & du vent,
Quand viſte entre deux airs, affublé d'vn nuage,
De Iupiter apporte aux hommes le meſſage,
Cà bas volant à fleur ſur l'humide & le ſec :
Dieu à qui l'âge antique a doré tout le bec,
« Pour monſtrer qu'aiſément l'eloquente parole

« *Perſuadant l'eſprit dedans le cœur s'envole,*
« *Et que rien n'eſt ſi fort qu'il ne ſoit combatu*
« *Par la voix dont le charme eſt d'extreme vertu,*
« *Et que par le couſteau de la langue emplumée*
« *On fait plus en vn iour, qu'en cent ans vne armée.*
Ie diray lors que Maie Atlantide enfanta
Son petit Mercurin, que tout chaud le porta
Dans vne peau de bouc à Iupiter ſon pere,
Ioyeux de veoir ſon germe, & rembraſſant la mere,
Luy ſouuint du plaiſir que premier il receut
Quand elle d'vn grand Dieu vn autre Dieu conceut :
Puis en vidant deux fois ſa nectareuſe coupe,
Tout gaillard appella ſon Aigle, auquel il coupe
Des ailes le fin bout, deſcourtant ſon oiſeau,
Pour les couldre au bonnet du petit Mercureau.
Du reſte il en ourdit des talonniers, qu'il boute
Aux talons de ſon fils pour mieux fendre la route
Des Cieux, qui comme vn pan de beaux yeux ſont couuers,
Et pour deſcendre en bas au plus creux des enfers :
Courrier aux Dieux d'enhault & d'embas agreable,
Ayant, amy des deux, ſoubs l'enfer effroyable
Vn Palais comme au Ciel, pres celuy de Pluton,
Où ſe couche au portail l'engeance d'Alecton,
Qui te faict reuerence alors que tu ameines
Nos ames voir de Styx les bourbeuſes areines,
Et quand le vieil Charon ſeruiteur de la Mort
En ſa gondole aſſis nous paſſe à l'autre bort.
Puis rongna de ſon Aigle & le bec & la ſerre :
La rongnure en ſa main ſoigneuſement il ſerre,
Qu'il couſit aux dix bords des ongles du garſon
Pour rauir & piller & prendre en la façon
De ces corbeaux de Court, qui maſquez d'impudence
Pillent les biens d'autruy ſans nulle conſcience.
C'eſt pourquoy leurs maiſons ne durent pas long temps,

Et leurs fils desbauchez perdent en vn prin-temps
Le labeur mal-acquis de leurs peres, & comme
Le pere a deterré le ſimple Gentil-homme
Par procez embrouillé, les fils en ſont vangeurs,
Et des biens paternels gouſpilleurs & mangeurs,
« Ou les vendent du tout : quoy que le meſchant face,
« Iamais le bien n'arriue à ſa troiſieſme race,
« Soit que Dieu le permette, ou que le flot mondain
« Toute choſe mortelle engloutiſſe en ſon ſein,
« Soit que pour conſeruer toute eſpece eternelle
« La matiere touſiours cherche forme nouuelle.
Il n'auoit pas trois iours qu'il deſroba les beufs
D'Apollon qui paiſſoient ſur les replis herbeus
D'Olympe flamboyant, les tirant par la queuë,
Afin que de leur pas la trace ne fuſt veuë :
Puis d'ennemis iurez deuindrent bons amis,
Et lors, petit larron, à ce Dieu tu promis
De luy donner ta Lyre en voûte contrefaicte
(Ainſi ferme alliance entre vous deux fut faicte)
Et ne l'abandonner ſoit de iour ſoit de nuict,
Non plus qu'vn bon archer ſon Prince qu'il conduict.
Il n'auoit pas huict iours que ſon pere le meine
Trouuer Pan le fluteur ſur le mont de Cylene,
Afin de luy apprendre à ſonner vn tel ſon
Que les deux bouts du Monde ouyſſent ſa chanſon.
Bon diſciple en deux iours en ſçeut plus que ſon maiſtre.
Iupiter en ſon cœur ſe reſiouiſſoit d'eſtre
Pere d'vn tel enfant : tous deux s'en-vont de là
Veoir luiter les Spartains : tout ſon corps il huilla
De maſle huille d'Olif, & deſſus ſa chair nuë
Sema pour l'encrouſter vne poudre menuë.
Contre le plus puiſſant ce garçon s'ahurta,
De bras forts & nerueux à bas le culbuta,
Luy faiſant imprimer le ſablon de l'eſchine,

Comme vn pin que le vent abat dés la racine.
Puis ils allerent veoir les foires & marchez
Pour ſçauoir le trafic & les meſtiers cachez
Des marchans pour le gain, artifices, pratiques
De toutes ſortes d'arts qu'on apprend aux boutiques.
Il deuint en vn iour ſçauant en tel meſtier,
Maquignon, reuendeur, afronteur, couratier,
Subtil & cauteleux comme vn Dieu de ſoupleſſe
Appris dés le berceau au trafic de fineſſe.
Apres d'vn alquemiſte il alla veoir fumer
Les fourneaux qui font l'homme & ſon bien conſommer,
Marotte des plus fins, vne ſotte eſperance
Qui trompe les plus cauts d'vne vaine apparence :
Il cognut le ſalpeſtre & tous les vegetaux,
Antimoine, arſenic, vitriol & metaux,
Tines, cuues, baſſins, & creuſets & coupelle,
Et l'argent prompt & vif qui de ſon nom s'appelle,
Vaſes, coffres, & pots bien vernis & plombez,
Fiolles aux longs cols contre elles recourbez,
Meubles d'vn alquemiſte abuſé de ſotiſe,
Qui ſoy meſme deçoit par ſa folle entrepriſe :
Puis au Ciel s'en retourne afin d'accompagner
Le Soleil, & de loin ſa courſe n'eſloigner.
C'eſt toy qui de ta verge endors les yeux de l'homme,
Les desbouches apres & rebouches du ſomme,
Et luy fais, ſommeillant du ſoir iuſque au matin,
Loin rauy de ſoy-meſme apprendre ſon Deſtin.
C'eſt toy, Prince, qui rends nos eſprits tres-habiles
A trouuer vne yſſue aux choſes difficiles,
Ambaſſadeur, agent, qui ne crains les dangers,
Soit de terre ou de mer, ou de Rois eſtrangers,
Touſiours en action, ſans repos ny ſans treſues,
Pourueu que ton labeur entrepris tu acheues.
C'eſt toy qui des mortels aiguiſant les cerueaux

Les pousses à trouuer mille mestiers noueaux,
A comprendre du Ciel la diuine science,
Et les autres cognus par longue experience.
« La peine, la sueur tousiours marchent deuant :
« L'homme par le labeur meditant & resuant
« Et se rongeant soy-mesme en repensant inuente
« Toutes choses : ainsi que Iupiter enfante
« Pallas de son cerueau, il enfante du sien,
« Et se fait seul autheur de son mal & son bien.
Courrier, ie te saluë, & tes vertus cognues,
Seigneur des carrefours, des places & des rues,
Tresbon entre les bons, & qui mauuais essais
Verses quand tu es ioint auecques les mauuais,
Alquemiste, marchand, couratier & le Prince
De ceux qui ont les mains subiettes à la pince,
Bazané, fantastic, retiré, songe-creux,
Aux pieds tousiours au guet, aux poulces dangereux.
Tu es de Iupiter l'esprit & l'interprete,
Des songes coniecteur, ariole & profete,
Dont la viue vertu passe & coule par tout
Les membres du grand corps fini sans auoir bout.
Est-il rien en ce Monde où Mercure ne passe
Volant au Ciel là haut & soubs la terre basse ?
Tu es des charlatans le seigneur, & de ceux
Qui les peuples béans amusent autour d'eux,
Vendeurs de theriaque, & de ceux qui aux places
Iouants des gobelets font tours de passe-passes,
Et de ceux qui iugeants és lignes de la main
D'vn babil effronteur vont mendiant leur pain.
Ce fut toy, bon fluteur, qui du haut d'vne roche
Endormis & tuas de sa serpette croche
Le pasteur de Iunon, qui sa vache gardoit
Et de cent yeux veillant paistre la regardoit :
Qui depuis sur le Nil de temples decorée

De vœus, d'encens, d'autels fut Déeſſe honorée
Au pres de ſon Oſire, où de ſon front cornu
La terre regardant ſe lechoit le pied nu,
Comme elle qui l'Egypte endoctrina d'adreſſe
D'embraſſer le labeur & fuir la pareſſe,
Les terres cultiuer d'vn art laborieux.
« Pour profiter à tous les hommes ſe font Dieux.
Ce fut toy qui premier effondras la Tortue,
Faiſant de chaque trippe vne corde menue
Qui ſonnoit ſoubs le poulce, & le dedans oſté,
De ſon doz eſcaillé tu fis ton Luth voûté
Large, creux & ventru, où comprimé s'entonne
L'air qui ſortant dehors par les cordes reſonne.
Ce fut toy qui guidas les accords & la main
D'Amphion architecte, autheur du mur Thebain,
Quand les rochers danſans ſautoient apres ſa trace
Suiuant le ſon qui reſte encores en leur race,
Et les fit arrenger d'eux meſmes ſur le mur.
« La Muſique adoucit vn cœur tant ſoit il dur.
Ce fut toy qui de nuict abandonnant ſa ville
Conduis le vieil Priam en la tente d'Achille,
Prince inſolent & fier, pour racheter Hector
Son fils, par la rançon des larmes & de l'or :
Puis trompant l'oſt des Grecs ramenas ſans outrage
Le bon pere reuoir ſon loyal heritage,
« Tant peult l'affection d'vn bon pere griſon
« Perdant ſon fils aiſné ſouſtien de ſa maiſon.
C'eſt toy qui donnes crainte aux villes enfermées,
Et qui volant de nuict ſur le haut des armées,
Apportes de ton pere vne menace aux Rois
Qui forcent la Iuſtice & corrompent les lois,
Trop acharnez au ſang, trop ardans aux batailles
Pour gaigner d'vn chaſteau quelques froides murailles.
Vne comete rouſſe en feux prodigieux

Suit tes talons de pres, espouuantail des yeux,
Qui ses cheueux rebours en vn trousseau retrousse,
Signe que Iupiter au peuple se courrouce.
Donne moy que ie puisse à mon aise dormir
Les longues nuicts d'hyuer, & pouuoir affermir
Mes iambes & mes bras debiles par la goutte.
Enten moy de ton Ciel & ma priere escoute,
Et pour recompenser celuy qui t'a chanté,
Donne luy bon esprit, richesses & santé.
BINET, *soin d'Apollon, dont la viue eloquence*
Flate mon mal d'espoir, mon procez d'asseurance,
Au lieu de tes beaux vers, du trafic de nostre art,
Des honneurs de Mercure icy ie te fay part :
Voila quel est le fruit de nostre marchandise,
Qui au seul prix d'honneur se vend, s'eschange, & prise.

HYNNE XII.

DES PERES DE FAMILLE,

A MONSIEVR S. BLAISE.

Sur le chant, Te rogamus audi nos.

Sainct Blaise, qui vis aux Cieux
Comme vn Ange precieux,
Si de la terre où nous sommes,
Tu entens la voix des hommes,
Receuant les vœuz de tous,
Ie te prie, escoute nous.
Ce iourd'huy que nous faisons
A ton autel oraisons
Et processions sacrées
Pour nous, nos bleds, & nos prées,
Chantant ton Hynne à genous,
Ie te prie, escoute nous.

Chaſſe loin de noſtre chef
Toute peſte & tout meſchef,
Que l'air corrompu nous verſe,
Quand la main de Dieu diuerſe
Reſpand ſur nous ſon courroux
Ie te prie, eſcoute nous.
Garde nos petits troupeaux,
Laines entieres & peaux,
De la ronce dentelée,
De tac & de clauelée,
De morfonture & de tous :
Ie te prie, eſcoute nous.
Que touſiours accompaignez
Soient de maſtins rechignez,
Le iour allant en paſture,
Et la nuict en leur cloſture,
De peur de la dent des Loups :
Ie te prie, eſcoute nous.
Si le Loup de ſang ardent
Prend vn Mouton en ſa dent,
Quand du bois il ſort en queſte,
Huant tous apres la beſte,
Que ſoudain il ſoit recous :
Ie te prie, eſcoute nous.
Garde qu'en allant aux champs,
Les larrons qui ſont meſchans,
Ne deſrobent fils ne mere :
Garde les de la vipere,
Et d'aſpics au ventre rous :
Ie te prie, eſcoute nous.
Que ny Sorcier ny poiſon
N'endommagent leur toiſon
Par parole ou par bruuage :
Qu'ils paſſent l'Eſté ſans rage,

Que l'Autonne leur ſoit dous :
Ie te prie, eſcoute nous.
Garde nous de trop d'ardeurs,
Et d'exceſſiues froideurs :
Donne nous la bonne année,
Force bleds, force vinée,
Sans fiebures, rongne ne clous :
Ie te prie, eſcoute nous.
Garde nos petits vergers,
Et nos iardins potagers,
Nos maiſons & nos familles,
Enfans, & femmes, & filles,
Et leur donne bons eſpous :
Ie te prie, eſcoute nous.
Garde Poulles & Pouſſins
De Renards & de larcins :
Garde ſauues nos Auettes,
Qu'ils portent force fleurettes
Touſiours en leurs petits trous :
Ie te prie, eſcoute nous.
Fay naiſtre force boutons
Pour engraiſſer nos Moutons,
Et force fueille menue,
Que paiſt la troupe cornue
De nos Chéures & nos Boucs :
Ie te prie, eſcoute nous.
Chaſſe la guerre bien loing :
Romps les armes dans le poing
Du ſoldat qui frappe & tue
Celuy qui tient la charrue,
Mangeant ſon bien en deux coups :
Ie te prie, eſcoute nous.
Que le plaideur grippe-tout
Par procez qui ſont ſans bout,

N'enueloppe le bon homme,
Qui chiquanant ſe conſomme,
Puis meurt de faim & de pous :
Ie te prie, eſcoute nous.
Que l'impudent vſurier,
Laiſſant l'intereſt premier,
N'aſſemble point ſans meſure
Vſure deſſus vſure,
Pour rauir ſon petit clous :
Ie te prie, eſcoute nous.
Garde nos petits ruiſſeaux
De ſouillure de Pourceaux,
Naiz pour engraiſſer leur pance :
Pour eux tombe en abondance
Le Glan des Cheſnes ſecous :
Ie te prie, eſcoute nous.
Nos Genices au Printemps
Ne ſentent Mouches ne Tans :
Enflent de laict leurs mamelles :
Que pleines ſoient nos faicelles
De fourmages ſecs & mous :
Ie te prie, eſcoute nous.
Nos Bouuiers ſans murmurer
Puiſſent la peine endurer,
Bien repeus à noſtre table :
Soient les Bœufs dedans l'eſtable
Touſiours de fourrages ſaouls :
Ie te prie, eſcoute nous.
Chaſſe loin les pareſſeux :
Donne bon courage à ceux
Qui trauaillent, ſans bleſſeure
De congnée, & ſans morſeure
De Chiens enragez & fous :
Ie te prie, eſcoute nous.

Bref, garde nous de terreurs,
Et de Paniques fureurs,
Et d'illuſion eſtrange,
Et de feu ſacré, qui mange
Membres, arteres, & pouls :
Ie te prie, eſcoute nous.
Donne que ceux qui viendront
Prier ton nom, & tendront
A ton autel leurs offrandes,
Iouyſſent de leurs demandes,
De tous leurs pechez abſous :
Ie te prie, eſcoute nous.
Sainct Blaiſe, qui vis aux Cieux
Comme vn Ange precieux,
Si de la terre où nous ſommes,
Tu entens la voix des hommes,
Receuant les vœuz de tous,
Ie te prie, eſcoute nous.

HYNNE XIII.

DE MONSIEVR SAINCT ROCH.

Sus ſerrons nous les mains, ſus marchons en danſant,
Le Luth ne ſoit muet, le pied ſoit bondiſſant
A pas entrecoupez, & pouſſons dans la nuë,
Guidez par le Cornet, vne poudre menuë.
Que les enfans de chœur, que les chantres deuant
Nous monſtrent le chemin, nous les irons ſuyuant
De l'eſprit & des yeux, contrefaiſant la dance
Qu'ils nous auront marquée aux loix de leur cadance.
Regardons les partir en leurs blancs ſurpelis,
Au chef enuironné de Roſes & de Lis,
Tondus iuſques au front : mais voyons ie vous prie

Les freres enroolez en noſtre confrairie,
Ayant tous l'eſtomac de Gyrlandes enceinct,
Laiſſer vuide boutique & venir veoir le Sainct,
Afin de luy offrir leurs deuotes offrandes,
Pour impetrer de Dieu leurs vœus & leurs demandes.
Les vieillards de baſtons leurs iambes appuyez
Sont exempts du chemin, & les corps ennuyez
De longue maladie, & celles que Lucine,
La mere des humains, accompagne en gezine,
Et celles au ſang froid dont le cheueu blanchi
A plus de ſoixante ans de carriere franchi.
Celles qui par les mains d'vn nopcier Hymenée
Ont verſé ſur le col leurs cheueux ceſte année,
Ny les hommes diſpos ny les forts iouuenceaux,
Dont le ſang chaud & vif s'eſcoule par ruiſſeaux
Par les veines du corps, n'auront point de merite,
S'ils ne font le chemin, car la traicte eſt petite,
Soit que partions au ſoir quand le iour eſt coullé,
Soit au matin à ieun ains qu'auoir auallé
De l'humide & du ſec, ou ſoit à la veſprée
Quand le faucheur laſſé retourne de la prée.
Mon Dieu, que de rochers pierreux & raboteux,
D'Antres entrecoupez dont les ſommets venteux
Cachent deſſoubs leurs pieds vne vaſte campagne
De ſablon que la peur & l'horreur accompagne!
Qui guidera nos pas par ce ſablon eſpes?
I'auiſe vn grand léurier, ſuiuons ſon train de pres:
Redoublons le marcher, ie le voy comme il entre,
C'eſt le chien du bon Sainct: dedans le creux d'vn Antre
I'en voy deſia la Chaſſe & des lampes autour,
Les gardes de ce Sainct qui bruſlent nuict & iour:
Car l'huille eſt eternelle eſpriſe dans la meche
Qui garde que ce feu ſans humeur ne ſe ſeche.
Qui en prend vne goute & parmy ſes citez

La verſe, il chaſſe au loin toutes aduerſitez :
L'air ſe purge & deuient bening & ſalutaire :
La ville eſt ſans frayeur, le peuple volontaire
S'eſgaye par les champs & de la peſte franc,
Sautelant par le corps ſent raieunir ſon ſang.
Mais liſons ce Tableau & voyons qu'il veut dire,
La légende du Sainct dedans ſe pourra lire.
Liſez-le, Secretain, en ce pendant que tous
Suppli'rons le bon Sainct courbez ſur les genous.

Au tome VIII.

LES POEMES.

[Pièce-préface.]

— — — Certis medium, & tolerabile rebus
Rectè concedi. — —
— — mediocribus eſſe Poëtis
Non homines, non Dî, non conceſſere columnæ.
Horat.

Poëme & Poëſie ont grande difference.
Poëſie eſt vn pré de diuerſe apparence,
Orgueilleux de ſes biens, & riche de ſes fleurs,
Diapré, peinturé de cent mille couleurs,
Qui fourniſt de bouquets les amantes Pucelles,
Et de viures les camps des Abeilles nouuelles.
Poëme eſt vne fleur, ou comme en des Forés
Vn ſeul Cheſne, vn ſeul Orme, vn Sapin, vn Cyprés,
Qu'vn nerueux Charpentier tourne en courbes charrues,
Ou en carreaux voutez des nauires ventrues,
Pour aller voir apres de Thetis les dangers,
Et les bords enrichis des biens des eſtrangers.
D'Homere l'Iliade & ſa ſœur l'Odyſſée

Eſt vne Poëſie en ſuiets ramaſſée,
Diuerſe d'arguments : le Cyclope eborgné,
D'Achille le boucler, Circe au chef bien peigné,
Prothée, Calypſon par Mercure aduertie,
Eſt vn petit Poëme oſté de ſa partie
Et de ſon corps entier. Ainſi qu'vn meſnager
Qui veut vn vieil Laurier de ſes fils deſcharger,
Prend l'vn de ſes enfans qui eſtoient en grand nombre,
Et deſia grandelets ſe cachoient deſſous l'ombre
De leur mere nourrice, & le replante ailleurs,
A fin que ſes ayeuls en deuiennent meilleurs :
Apres auoir fouye en terre ceſte plante
Bien loin de ſes parens, elle croiſt & s'augmente,
Puis de fueilles ombreuſe, & viue de verdeur,
Parfume le iardin & l'air de ſon odeur.
Le Iardinier ioyeux ſe plaiſt en ſon ouurage.
Bien cultiuer le ſien ne fiſt iamais dommage.

[N. B. — Il faut se garder de prendre pour une œuvre inédite la pièce qui figure en 1587 aux pages 230 à 233 du second livre des *Poëmes* avec ce titre : A VNE GRAND DAME, et qui commence ainsi : *Lors que i'oy dire à ceux qui vous cognoiſſent.* Ce n'est en effet qu'un fragment (vers 13 à 113) d'une longue épître adressée en 1565 à la reine d'Angleterre Élisabeth, en tête des *Elegies, Maſcarades & Bergerie,* et placée en 1584 au *Bocage royal.* Voyez au t. VII les *Notes* du t. III, p. 243. — P. L.]



Au tome X.

EPITAPHES
DE DIVERS SVIETS.

[Pièce-préface.]

Le dernier honneur qu'on doit à l'homme mort,
C'eſt l'Epitaphe eſcrit tout à l'entour du bord

Du Tombeau pour memoire. On dit que Simonide
En fut premier auсteur. Or ſi le Sens preſide
Encore aux trepaſſez comme il faiſoit icy,
Tel bien memoratif allege leur ſoucy,
Et ſe plaiſent de lire en ſi petit eſpace
Leurs noms, & leurs ſurnoms, leurs villes, & leur race.

EPITAPHE DE FEV MONSIEVR le Preſident de ſainct André.

Entre-parleurs,
Le Paſſant & la Iuſtice.

Le Paſſant.

Encor' que ce Tombeau ne ſoit point decoré
De Marbre ny de Cuyure en œuure elabouré,
Qu'il ne ſoit enrichi d'vn pompeux edifice,
Si eſt-ce qu'en voyant la Déeſſe Iuſtice
Deſſus ſe lamenter, ie croy qu'il tient enclos
D'vn perſonnage illuſtre & la cendre & les ôs.
Pource raconte-moy, Déeſſe, ie te prie,
Quel fut ce corps, ſon nom, ſon eſtre & ſa patrie,
Auſſi de quels parens il ſe vit engendré.
Iuſt. *Il fut de Carcaſſonne, il eut nom ſainct André,*
Yſſu de noble race, & qui a d'auantage
Par ſa propre vertu anobly ſon lignage.
Paſ. *De quel eſtat fut-il?* Iuſt. *De grande autorité*
Preſident au Palais, qui rempli d'equité
M'auoit donné ſon cœur, ſon âme & ſa penſée,
Me tenant comme il faut iuſtement balancée.
Bien qu'il fuſt venerable & d'honneurs & d'enfans,
De mœurs & de prudence & de conſeil & d'ans,
Qui rendent en tous lieux l'homme plus honorable,

Bien qu'il eut vne taille aux demidieux ſemblable,
Bien qu'il eut combatu l'ignorance & l'erreur,
L'aſſeurance des bons, des meſchans la terreur,
Honoré des plus grands, aimé du populaire,
Et de mes Senateurs le parfait exemplaire :
Si eſt ce que la Mort qui conſomme chacun
L'a fait (comme tu vois) paſſer le port commun.
Les mortels ont çà bas pour vſufruiɛ̃t la vie,
Auſſi toſt au Printemps qu'en Autonne rauie,
Selon que les fuzeaux des Parques l'ont filé.
Or' va, fay ton chemin, Paſſant, c'eſt trop parlé,
Apprens que la matiere eternelle demeure,
Et que la forme change & s'altere à toute heure,
Et que le compoſé ſe rompt par ſon diſcord,
Le ſimple ſeulement eſt exempt de la Mort.

[N. B. — Au tome X se trouvait aussi recueillie pour la première fois l'*Epitaphe de Remi Belleau*. Mais elle n'était pas inédite : elle avait paru dès 1577 dans le *Tombeau* de ce poète. On la trouvera ci-après parmi les Pièces imprimées du vivant de Ronsard, mais non recueillies par lui. — P. L.]



LA VIE DE PIERRE DE RONSARD,

par Claude Binet.

Il fit faire vn coche pour s'en retourner en la compagnie dudict Galland, ſans lequel il ne pouuoit viure, l'appelant ordinairement ſa ſeconde ame, comme il declare aſſez en ce fragment qu'il n'a pu acheuer, prevenu de mort :

Galland, ma ſeconde ame, Atrebatique race,
Encor que nos ayeux aynt emmuré la place
De nos villes bien loing, la tienne pres d'Arras,
La mienne pres Vandoſme, où le Loir de ſes bras

Arrouſe doucement nos collines vineuſes,
Et nos champs fromentiers de vagues limoneuſes,
Et la Liſe les tiens, qui baignant ton Artois
S'enfuit au ſein du Rhin, la borne des Gaulois :
Pour eſtre ſeparé de villes & d'eſpaces,
Cela n'empeſche point que les trois belles Graces,
L'honneur, & la vertu, n'ourdiſſent le lien
Qui ſerre de ſi pres mon cœur auec le tien.
Heureux qui peut trouuer pour paſſer l'auanture
De ce Monde, vn amy de gentille nature
Comme tu es, Galland, en qui les Cieux ont mis
Tout le parfaict requis aux plus parfaicts amis.
Ia mon ſoir s'embrunit, & deſia ma iournée
Fuit vers ſon Occident à demy retournée.
La Parque ne me veult ny me peut ſecourir :
Encore ta carriere eſt bien longue à courir,
Ta vie eſt en ſa courſe, & d'vne forte haleine
Et d'vn pied vigoureux tu fais iallir l'areine
Sous tes pas, auſſi fort que quelque bon guerrier
Le ſablon Ælean, pour le pris du Laurier.

Mais parlant de quelques autres, qui ſuiuants cette bande proſtituent les Muſes, & les habillent & deguiſent à leur mode, il ne peut vn iour ſe tenir qu'il ne me dictaſt ſur le champ ces vers :

Bien ſouuent, mon Binet, la troupe ſacrilege
Des filles de Cocyte entre dans le college
Des Muſes, & veſtant leurs habits empruntez
Trompent les plus ruſez de caquets eshontez,
Qui rampent cautement, ſe coulent & ſe gliſſent
Au cœur des auditeurs, qui effrayez palliſſent
Eſtonnez du murmure, & du jargon des vers :
Et plus ils ſont bouffis, plus courent de trauers :
Et plus ils ſont creuez de ſens & de paroles,

Plus ils ſont admirez des troupes qui ſont foles.
Tels farouches eſprits ont vn coup de marteau
Engraué de naiſſance au milieu du cerueau,
Empeſchant de preuoir de quel ſaint artifice
On appaiſe les Sœurs pour leur faire ſeruice,
Qui demandent des fleurs, & non pas des chardons,
Non des coups de canons, ains des petits fredons.
Ie les ay veu ſouuent courir parmi les ruës
Seruir de paſſetemps à nos troupes menues,
De ris & de iouët, ou bien ſus vn fumier
Ils meurent à la fin, leur tombeau couſtumier,
Et iureurs & vanteurs meurent à la tauerne,
Comme gens desbauchez que la Lune gouuerne.

Il auoit enuie, ſi la Santé & la Parque l'euſſent permis, d'eſcrire pluſieurs œuures Chreſtiennes, & traiter ingenieuſement & dignement la naiſſance du monde : mais il nous en a laiſſé ſeulement le deſir : bien a-il commencé vn Poëme de la Loy diuine non acheué, dont en voicy l'eſchantillon :

Tu ne liras icy les amours inſenſées
Des mondains tourmentez de friuoles penſées,
Mais d'vn peuple qui tremble effraié de la loy
Que Dieu pere eternel, eſcriuit de ſon doy.
Vn rocher s'eſleuoit au milieu d'vne plaine,
Effroiable d'horreur & d'vne vaſte areine,
Hault rocher deſerté dont le ſommet pointu
De l'orage des vents eſtoit touſiours batu :
Vne effroiable peur comme vn rampart l'emmure
D'vn torrent esbordé, dont le rauque murmure
Bouillonnant effroyoit les voiſins à l'entour,
Des Sangliers & des Cerfs agreable ſeiour.
Le Ciel pour ce iour là ſerenoit la montaigne,
Le vent eſtoit muet, muette la campaigne,

Quand l'horreur ſolitaire & l'effroy d'vn tel lieu
Plus que les grands Palais fut agreable à Dieu,
Pour aſſembler ſon peuple & le tenir en crainte,
Et luy bailler le frein d'vne douce contrainte.
Pour ce Moyſe il appelle, & luy a dit ainſi
Luy reſueillant l'eſprit : Marche, mon cher ſoucy,
Grimpe au ſommet du mont & atten que ie vienne :
Fay que mon peuple en preſſe au pied du mont ſe tienne
De teſte, de viſage & d'eſpaules eſpes,
Attendant de ma loy le mandement expres.
Le Prophete obeit, il monta ſur la roche,
Et plein de majeſté de ſon maiſtre il s'approche.

Pareillement vn Poëme intitulé l'Hercule Tu-lion, non acheué, qu'il auoit ainſi commencé :

Tu peux te garantir du Soleil qui nous bruſle
(Dit le fort Iocaſte au magnanime Hercule)
Deſſous ceſte vmbre aſſis, s'il te plaiſt nous conter
Comme ta force peut le Lion ſurmonter,
Qui prenoit en Nemée & logis & paſture,
Et dont la peau te ſert encore de veſture.
Car à voir tes ſourcils, tes cheueux mal-peignez,
Tes bras pelus, nerueux, & tes yeux renfrongnez,
Nul homme ſinon toy n'euſt ſceu parfaire l'œuure,
Puis ta dure maſſue aſſez le nous deſcœuure.
Il n'auoit acheué, quand dix bœufs du Soleil
Effroyez de la peau du Lion non-pareil
Qu'Hercule auoit au dos, le choquant l'irriterent,
Et l'ire de ſon fiel agaſſant deſpiterent.





LES

OEVVRES DE

P. DE RONSARD

GENTIL-HOMME

Vandomois.

1597.

Au tome X.

LA VIE DE PIERRE DE RONSARD.

Il continua ceste perpetuelle enuie de dicter vers & fit escrire ceux-cy peu de iours auant sa mort, comme on luy parloit de manger :

Toute la viande qui entre
Dans le goufre ingrat de ce ventre,
Incontinent sans fruict resort,
Mais la belle science exquise
Que par l'oüye i'ay apprise
M'accompagne iusqu'à la mort.

... bien auoit il commencé vn Poeme de la loy diuine non acheué, qu'il voüoit à Henry à present Roy de France & de Nauarre, auec Presage de grande promesse, qui n'est encore manifeste qu'au Ciel, & combien que les Poëtes ayent esté appellez des anciens Vates & deuins, en voicy l'eschantillon :

Mon Prince, illustre sang de la race Bourbonne,
A qui le Ciel promet de porter la couronne
Que ton grand Saint Loys porta dessus le front,
Si la chasse, la guerre, & les conseils qui sont

Le nom d'vn Cappitaine apres la mort reuiure
N'amusent ton esprit, embrasse moy ce liure,
Et ne refuse point d'acquerir le bon-heur
Que ton humble subiect celebre à ton honneur.
Tu ne liras icy... (Voir la suite ci-dessus, p. 47.)

[N. B. — La pièce *Les Nues ou Nouvelles*, qui n'avait encore jamais paru dans les éditions collectives des Œuvres de Ronsard, était recueillie en 1597, tout à fait à la fin du tome VIII, après la Table des matières. Mais elle n'était pas inédite. Elle avait paru en plaquette dès 1565, et c'est à tort que l'éditeur de 1623 l'a fait précéder de cette note : « Ceste piece n'a pas été imprimée durant la vie de l'Autheur. » On la trouvera donc plus loin, parmi les Pièces imprimées du vivant de Ronsard, mais non recueillies par lui. — P. L.]





LES

OEVVRES DE P. DE RONSARD,

GENTIL-HOMME VANDOMOIS.

1604.

Au tome VIII.

LE SECOND LIVRE DES POEMES.

AV TRESORIER DE L'ESPARGNE.

Ie ſçay, Moreau, les affaires de France,
Ie ſçay combien noſtre Prince a ſouffrance
D'argent (le nerf des guerres) & i'entens
Crier au camp les ſoldats mal-contens,
I'oy d'autre-part la Prouince affligée
D'impots, tributs, & de tailles mangée,
Qui donne ſang & entrailles au Roy,
A longs ſouſpirs ſe lamentant dequoy
Rien n'eſt payé, ſans que pourtant on laiſſe
De la charger d'vne angoiſſeuſe preſſe :
Comme le fleuue en la marine court,
Tout ceſt argent tire deuers la Court.
La Cour qui eſt comme vn homme hydropique,
Que plus il boit, plus la ſoif domeſtique

Le fait reboire, & ſi n'en eſt nourry :
Car ſon foye eſt vlcereux & pourry,
Qui ne ſçauroit digerer ſon breuuage :
Mais le tournant en tres-mauuais vſage,
Bouffit le corps, qui toutes-fois n'eſt pas,
Eſtant enflé, ou plus ſain, ou plus gras :
Ainſi pour voir les eſponges ventreuſes
De noſtre Cour, en argent plantureuſes,
Groſſes de biens, il ne faut pas penſer
Que pour cela leur ſoif vueille ceſſer :
Plus ils en ont, plus ſe plaignent & deulent,
Plus ſont enflez, plus d'enflures ils veulent.
Il faut chaſſer quelques Italiens,
Les vrays corbeaux rauiſſeurs de nos biens,
A qui la chair & la greſſe eſt donnée,
Qui ne font pas comme la Cananée,
Se contentans des miettes de pain,
Mais prenant tout nous font mourir de fain,
Et ſi auons la machoire aſſez dure
Pour manger ſeuls noſtre propre paſture,
Sans que l'on voye vn meſſer eſtranger
Venir le bien à nous pauures manger,
Pour balancer ſeulement vne oreille :
Regarde moy dés la mer de Marceille
Iuſques au Haure, ah! autrefois Anglois,
Voy la Bourgongne, & les champs Lyonnois,
Ceux ont en main les plus gras benefices,
Daces, impoſts, & les meilleurs offices :
Où les François ne ſont recommandez
Ne ſatisfaits ſinon d'vn Attendez.
Il ne faut plus que la Royne batiſſe
Ny que ſa chaux nos treſors appetiſſe,
Molins ſuffit ſans en baſtir ailleurs,
Peintres, Maçons, Engraueurs, Entailleurs

Succent l'espargne auec leurs piperies :
Mais que nous sert son lieu des Thuilleries ?
De rien, Moreau, ce n'est que vanité :
Deuant cent ans sera deshabité,
Et n'y aura ny fenestre ny salle,
Leton entier, corniche ny oualle.
« Son plus certain, son Palais le plus beau,
« C'est sainct Denis, quand aupres du tombeau
« De son mary dormira trespassée,
« A joinctes mains, à clos yeux renuersée.
Il ne faut plus qu'en temps de paix le Roy
Donne ses biens sans cognoistre pourquoy
Prodiguement ces richesses il donne
A quelque nombre, & destruict sa couronne,
Qui seuls en font & gresse & aliment :
Les autres n'ont aucun nourrissement,
Languissans secs comme membres etiques.
As-tu point veu dans ces fables Antiques
Vn Roy Phinée aueugle, qui n'auoit
Dequoy manger, quand manger il deuoit :
Car tout soudain les harpies gourmandes
Hors de sa main rauissoient les viandes,
Et sans laisser à ses pauures seruans
Vn seul morceau, se perdoient dans les vans ?
« Si des François l'innombrable finance
« Alloit par ordre, & par iuste despance,
« Chacun pourroit aisément s'en sentir
« Et si n'auroit au cœur vn repentir
« De hazarder pour le Prince la vie.
« Quand des François la bource est bien garnie,
« Et quand l'argent s'y compte à grands monceaux,
« Quand l'or y court comme l'onde aux ruisseaux,
« Chacun beneist le Prince & sa couronne,
« A le seruir chaudement on s'addonne,

« *On meurt pour luy : mais quand l'argent defaut*
« *L'eſprit languit, & le cœur n'eſt plus chaud,*
Chacun eſt froid en ſon debuoir & laſche
A s'aquitter dignement de ſa taſche :
Le plus vaillant deuient roſſe & coüard,
Le ſeul argent pouſſe l'homme au hazard,
Le regiment de Strocy qui egale
En combatant la fureur martiale,
Deuient tout froid, & meſmes au beſoing
Aux Cheualiers tremble la lance au poing
Et tout armé pour-neant il s'esforce.
« *L'or eſt le nerf, & du nerf vient la force.*
« *Le bon Courſier au combat diligent*
« *Sçait quand ſon maiſtre eſt bien garny d'argent :*
« *Aueine, foin, & tel autre fourrage*
« *Ne luy deffaut, alors d'vn grand courage,*
« *Preſte le dos à ſon maiſtre, & ioyeux*
« *Par les combats le rend victorieux :*
Quand eſt de moy, ſi ceſt aloy ne ſonne
Dedans mon ſac, mon Euterpe friſonne,
Ie deuiens froid, compoſer ie ne peux :
Mais quand i'en ay ie fay ce que ie veux.
D'où vient cela que ceſt or, que la terre
Si loing de nous en ſes boyaux enſerre,
Et qui n'a rien en l'homme de commun,
Nous donne vie, & nourriſt vn chacun ?
Le bled qu'on mange entretient la perſonne,
Le vin qu'on boit nous fait la force bonne,
La chair ſe tourne en aliment benin :
Mais ceſt argent, de terre le venin,
Qu'on void chacun ſi ardentement ſuiure,
Sans le manger fait tout le monde viure.
« *On dit qu'vn iour Iupin eſtant faché*
« *De voir le monde engraué de peché,*

« Delibera perdre la race humaine
« Par diuers maux & par diuerſe peine :
« Le grand deluge en Orient coula,
« Sous Phaëton la Grece ſe bruſla,
« La guerre vint à Thebes, & à Troye :
« Le plus grand mal qui eſtoit la monnoye,
« Reſtoit encor : mais la terre en bailla
« Que Iupiter arrondit & tailla,
« Comme reſſors, par ruelles menuës,
« Et en farcit le ventre de ſes nuës,
« Puis les creua d'vn grand bruit, & ſoudain
« L'or & l'argent pleut ſur le genre humain,
« Comme on void choir mainte fleurette eſpeſſe
« Sur les corps ſaincts ſuiuis d'vne grand preſſe,
Lors que le peuple en ſa deuotion,
Faict par la ruë vne Proceſſion
Criant pardon au Seigneur de ſes fautes :
Alors on void des feneſtres plus hautes,
Tomber les fleurs d'vn nuage plaiſant :
« Ainſi du Ciel tomboit le faux preſent,
« Beau de couleur, de forme & d'apparance,
« Mais en effet d'vne autre difference.
« Le peuple ſot qui penſoit que l'argent
« Fuſt don du Ciel, y courut diligent
« Pour l'amaſſer par foules & par bandes :
« S'entre-pouſſans faiſoient des noyſes grandes
« Et tant ardans apres l'or ils eſtoient,
« Qu'en le ſerrant à grands coups ſe battoient,
« Tant d'argumens pour les combats il offre :
« L'vn empliſſoit vn bahu, l'autre vn coffre,
« L'autre la bource, & chargez à foyſon
« S'en retournoient ioyeux en leur maiſon.
Ie n'y eſtois, Moreau, i'eſtois malade,
Quand ceſte heureuſe opulente brigade

Amaſſoit l'or à pleins paniers : or toy
Qui en ſerras pour France & pour le Roy
Et pour les tiens, mon Moreau, ie te prie
. . . .
M'en departir ſi peu que tu voudras :
Plus indigent le Roy n'en ſera pas :
Et deſormais de promeſſes n'abuſes
Ton vieil Amy, ton Ronſard, & ſes Muſes.





LES ŒVVRES DE
PIERRE DE RONSARD
Gentilhomme Vandosmois
Prince des Poetes François.
1609.

Au Recueil des Pièces retranchées
l'éditeur en présente
QVELQVES AVTRES NON IMPRIMÉES CY DEVANT.

SONETS
DE FEV P. DE RONSARD
POVR HELENE DE SVRGERES,
non encor imprimez.

Maiſtreſſe, embraſſe moy, baize moy, ſerre moy,
Haleine contre haleine, échauffe moy la vie,
Mille & mille baizers donne moy ie te prie,
Amour veut tout ſans nombre, amour n'a point de loy.
Baize & rebaize moy; belle bouche, pourquoy
Te gardes tu là bas, quand tu ſeras bleſmie,
A baiſer (de Pluton ou la femme ou l'amie)
N'ayant plus ny couleur, ny rien ſemblable à toy?
En viuant preſſe moy de tes leures de roſes;
Begaye, en me baiſant, à leures demy-cloſes
Mille mots trançonnez, mourant entre mes bras.
Ie mourray dans les tiens, puis, toy reſuſcitée,
Ie reſuſciteray, allons ainſi là bas,
Le iour tant ſoit il court vaut mieux que la nuitée.

La mere des Amours i'honore dans les Cieux
Pour auoir trois beautez, trois Graces auec elle,
Mais tu as vne laide & ſotte Damoyſelle,
Qui te fait deshonneur, le change vaudroit mieux.
Iamais le chef d'Argus, feneſtré de cent yeux,
Ne garda ſi ſoigneux l'Inachide pucelle,
Que ſa rude paupiere, à veiller eternelle,
Te regarde, t'eſpie & te ſuit en tous lieux.
Ie ne ſuis pas vn dieu pour me changer en pluye:
Deſſoubs vn cygne blanc mes flames ie n'eſtuye,
C'eſtoient de Iupiter les jeus malicieux.
Ie prens de tes beaux yeux ma paſture & ma vie,
Pourquoy de tes regards me portes tu enuie?
On voit ſur les autels les images des Dieux.

I'ay reçeu vos Cyprez, & vos Orangers verds;
Le Cyprez eſt ma mort, l'Oranger ſignifie
(Ou Phebus me deçoit) qu'apres ma courte vie
Vne gentille odeur ſortira de mes vers.
Receuez ces pauots que le ſomme a couuers
D'vn oubly Stygien: il eſt temps que i'oublie
L'amour qui ſans profit depuis ſix ans me lie,
Sans alenter la corde ou deſcloüer mes fers.
Pour plaiſir, en paſſant, d'vne lettre bien groſſe
Les quatre vers ſuyuans engraue ſur ma foſſe:
Vne Eſpagnolle priſt vn Tudeſque en ſes mains:
Ainſi le ſot Hercule eſtoit captif d'Iole,
La fineſſe appartient à la race Eſpagnolle,
Et la ſimple nature appartient aux Germains.

Mon Page, Dieu te gard, que fait noſtre Maiſtreſſe?
Tu m'apportes touſiours ou mon mal ou mon bien:
Quand ie te voy ie tremble, & ie ne ſuis plus mien,
Tantoſt chaud d'vn eſpoir, tantoſt froid de triſteſſe.

Çà baille moy la lettre, & pourtant ne me laisse,
Contemple bien mon front par qui tu pourras bien
Cognoistre en le fronçant ou défronçant, combien
La lettre me contente ou donne de détresse.
Mon page, que ne suis-ie aussi riche qu'vn Roy,
Ie feroy de porphyre vn beau temple pour toy,
Tu serois tout semblable à ce Dieu des voyages :
Ie peindrois vne table où l'on verroit pourtraits
Nos sermens, nos accords, nos guerres & nos paix,
Nos lettres, nos deuis, tes tours & tes messages.

Quand au commencement i'admiré ton merite,
Tu viuois à la Cour sans loüange & sans bruit :
Maintenant vn renom par la France te suit,
Egallant en grandeur la Royalle Hippolyte.
Liberal i'enuoyay les Muses à ta suite,
Ie fis loin de ton chef euanoüir la nuit,
Ie fis flamber ton nom comme vn astre qui luit,
I'ay dans l'azur du Ciel ta loüange décrite.
Ie n'en suis pas marry, toutefois ie me deux
Que tu ne m'aymes pas, qu'ingrate tu ne veux
Me payer que de ris, de lettres & d'œillades.
Mon labeur ne se paye en semblables façons,
Les autres pour parade ont cinq ou six chansons
Au front de quelque liure, & toy des Iliades.

L'enfant contre lequel ny targue ny salade
Ne pourroient resister, d'vn trait plein de rigueur
M'auoit de telle sorte vlceré tout le cœur
Et brulé tout le sang que i'en deuins malade.
I'auoy dedans le lict vn teint iaunement fade,
Quand celle qui pouuoit me remettre en vigueur,
Ayant quelque pitié de ma triste langueur,
Me vint voir, guarissant mon mal de son œillade.

Encores auiourd'huy les miracles ſe font :
Les Sainctes & les Saincts les meſmes forces ont
Qu'aux bons ſiecles paſſez, car ſi toſt que ma Sainte
Renuerſa la vertu de ſes rayons luiſans
Sur moy qui languiſſois, ma fieure fut eſteinte,
Vn mortel medecin ne l'euſt faict en dix ans.

Ie n'ayme point les Iuifs, ils ont mis en la croix
Ce Chriſt, ce Meſſias qui nos pechez efface,
Des Prophetes occis enſanglanté la place,
Murmuré contre Dieu qui leur donna les loix.
Fils de Veſpaſian, grand Tite tu deuois,
Deſtruiſant leur Cité, en deſtruire la race,
Sans leur donner ny temps, ny moment ny eſpace
De chercher autre part autres diuers endroits.
Iamais Leon Hebrieu des Iuifs n'euſt prins naiſſance,
Leon Hebrieu, qui donne aux Dames cognoiſſance
D'vn amour fabuleux, la meſme fiction :
Faux, trompeur, menſonger, plein de fraude & d'aſtuce,
Ie croy qu'en luy coupant la peau de ſon prepuce
On luy coupa le cœur & toute affection.

Ie treſpaſſois d'amour aſſis aupres de toy,
Cherchant tous les moyens de voir ma flame eſteinte ;
Accorde, ce diſoy-ie, à la fin ma complainte,
Si tu as quelque ſoin de mon mal & de moy.
Ce n'eſt (ce me dis-tu) le remors de la loy
Qui me fait t'éconduire, ou la honte, ou la crainte,
Ny la frayeur des Dieux, ou telle autre contrainte,
C'eſt qu'en tes paſſetemps plaiſir ie ne reçoy.
D'vne extréme froideur tout mon corps ſe compoſe,
Ie n'aime point Venus, i'abhorre telle choſe,
Et les preſens d'Amour me ſont vne poiſon :

Puis ie ne le veux pas. O ſubtile deffaite!
Ainſi parlent les Roys, defaillant la raiſon,
« Il me plaiſt, ie le veux, ma volonté ſoit faite.

CAPRICE.

Av Seignevr Simon Nicolas.

Tout eſt perdu, Nicolas, tout s'empire,
Ce n'eſt plus rien que du François Empire,
Le vice regne & la vertu s'enfuit,
Les grands Seigneurs ont pris noueau deſduit,
Farſeurs, boufons, courtiſans pleins de ruſes
Sont maintenant en la place des Muſes,
Ioüeurs, larrons, fayneans, diſcoureurs,
Muguets, deuins, querelleurs & iureurs.
Rien n'apparoiſt de la ſaiſon derniere,
Quand le Soleil a baiſſé ſa lumiere
« La nuict ſuruient, qui de ſon noir attour
« Profondement enueloppe le iour.
Que ie regrette (ô Dieux!) que ie regrette
Vn ſi bon temps où la Muſe brunette
Auoit en Cour tant de luſtre & de pris!
Où l'ignorance, où des foibles eſprits,
Sans nul merite & ſans aucune gloire,
N'auoient le bien des filles de Memoire,
Des noueaux nais, des folaſtres mentons
Eſclos d'vn iour, des petits auortons
Enflez d'honneurs, de penſions, de tiltres,
D'orgueil, de dons, de croſſes & de mitres,
Laiſſans derriere à bouche ouuerte ceux
Qui ont Thalie & Phœbus auec eux,
Nourris des Rois au ſein des neuf Pucelles,
Pour les combler de graces immortelles.

A peine, helas ! à peine a-t'on chaſſé
La barbarie, où les gens du paſſé
Se delectoient (ô peruerſe influance !)
Qu'elle reuient importuner la France
Plus que iamais, ah ! les cieux ennemis
Auroient-ils bien ce deſaſtre permis ?
Ouy, Nicolas, c'eſt vn decret cœleſte,
Noſtre malice aux grands Dieux manifeſte
Les y contraint, ouy, nos malignitez
Baillent naiſſance à telles malheurtez.
Ce n'eſt plus rien que fard, qu'hypocriſie,
Que brigandage & rien qu'Apoſtaſie,
Qu'erreur, que fraude en ce temps obſcurcy,
Le Turc vit mieux que l'on ne faict icy.
Ie me repens d'auoir tant eu de peine
Que d'amener Phœbus & ſa Neufuaine
En ce pays, il me faſche d'auoir
Premierement ſur les riues du Loir
Conduit leurs pas en ma ieuneſſe tendre,
Quand le bel œil de ma belle Caſſandre
Me ſçeut apprendre à chercher comme il faut
En beau ſubiect vn ſtile braue & haut.
Bien que l'enuie en tous lieux animée
Se mutinaſt contre ma renommée
De toutes pars, & que mille rimeurs
Fuſſent aux champs en deſpit des neuf Sœurs,
Ie paſſay outre, amenant de la Grece
Leur trouppeau ſainct, dont la voix charmereſſe
Par mon labeur en la faueur des Rois,
Donna le prix au langage François,
Tu le ſçais bien, tu veis mon premier âge,
Tu m'as cogneu, deſlors que i'eſtois page
A ce grand Roy qui debuoit, ſans l'effort
D'vn accident, darder ſon nom du bord

Où le Soleil éueille ſa paupiere,
Iuſqu'où il tombe en l'onde mariniere.
Que m'a ſerui de me trauailler tant
D'vn bras vainqueur l'Ignorance dontant,
Si par aueu elle ſe rend plus forte,
Si les plus grands ores lui ſont eſcorte,
Paſſionnez d'vn langage fardé,
Que les neuf Sœurs n'ont iamais regardé,
D'vn vers trainant, d'vne proſe rithmée,
De qui leur ame eſt ſi tres affamée,
Que ſi Virgile eſclairoit à leurs yeux,
Il leur ſeroit ie m'aſſeure ennuyeux?
Deſia ma teſte eſt de neige couuerte,
Ma force eſt lente & ma veine deſerte
Pour terraſſer encores derechef
Ce monſtre infame eſpouuantable au chef.
Puis mon bon Prince a faict ioug à la Parque,
Charles, ce grand, ce genereux Monarque
De qui le front, peuplé de lauriers vers,
Daignoit pancher aux accords de mes vers,
La mort l'a pris en ſa premiere courſe,
Et quant & quant elle a tari la ſource
Où ie puiſois ceſte douce liqueur
Qui m'eſchaufoit les eſprits & le cœur.
Le temps, qui eſt de toutes choſes maiſtre,
Peut-eſtre vn iour icy bas fera naiſtre
Quelque ame viue, affin de s'oppoſer
Contre l'erreur qui nous veut abuſer :
Car Dieu qui eſt tout preuoyant & ſage
Ne permettra que ce deſ-auantage
Dure long temps, & que ſon traict poinctu
Triomphe ainſi du faict de la vertu.
« Touſiours la Mer à ſon bord ne tempeſte,
« Le vent touſiours ne deplume la teſte

« Des chesnes vieux, ny tousiours bons sur bons
« Les feux du Ciel n'espouuantent les monts.
Qui que tu sois, à qui la Pieride
Fera ce bien, pren ma voix pour ton guide,
Escoute moy, s'il te plaist de ramer
Asseurément en si profonde mer.
Promeine-toy dans les plaines Attiques,
Fay nouueaux mots, r'appelle les antiques,
Voy les Romains, & destiné du ciel,
Desrobe ainsi que les mouches à miel
Leurs belles fleurs par les Charites peintes,
Lors sans viser aux ialouses attaintes
Des mal-vueillans, formes-en les douceurs
Que Melpomene inspire dans les cœurs :
I'ay faict ainsi, toutesfois ce vulgaire,
A qui iamais ie n'ay peu satisfaire
Ny n'ay voulu, me fascha tellement
De son japper en mon aduenement,
Quand ie hantay les eaux de Castalie,
Que nostre langue en est moins embellie :
Car elle est manque & faut de l'action
Pour la conduire à sa perfection.
Cherche vn renom qui les âges surmonte,
Vn bruit qui dure, vne gloire qui monte
Iusqu'aux nepueux, & tente à cest effect,
Si tu veux estre vn Poëte parfaict,
Mille subiects de mille & mille modes,
Chants pastoraux, Hymnes, Poemes & Odes,
Fuyant sur tout ces vulgaires façons,
Ces vers sans art, ces nouuelles chansons,
Qui n'auront bruit à la suite des âges,
Qu'entre les mains des filles & des pages.
Que le beau nom des Princes & des Rois
Soit ton subiect & le Porte-carquois :

Par ce chemin, loin des tourbes menues,
A branle d'aile on vole outre les nues,
Se couronnant à la posterité,
Des Rameaux saincts de l'immortalité.
Mais, Nicolas, Bellonne est à nos portes,
Ia desia Mars & ses fieres cohortes
Sonnent la guerre : hé! bons Dieux, qui pourroit,
Quand vn Homere il parangonneroit,
Qui pourroit faire esclairer la science
Parmy les maux qui regardent la France?
Le Roy (dit-on) n'aura iamais d'enfans,
Son heritier dés ses plus ieunes ans
Ayme la guerre, il est haut de courage,
Prompt & actif, il est caut, il est sage;
Bref c'est vn foudre, vn astre des combats,
Et toutesfois ne le voudra-ton pas
En suruiuance : ah! que de fiers gendarmes,
Ah! que de feux! que d'horribles alarmes!
Que de pitié! que de sang! que de morts!
Que d'estrangers ancreront à nos ports!
Tout est perdu, la France est à son terme,
Si le bon Dieu, comme le feu sainct Herme,
Ne faict descendre en l'esprit d'vn tel Roy
Son esprit sainct pour le ranger à soy.
Or s'il aduient, ceste saison dorée,
Qui fut iadis par le Monde honorée,
Refleurira, tous vices periront,
Sans coup ferir les erreurs s'en-iront
Des Reformez qui viuent en franchise,
En son honneur la primitiue Eglise
Se remettra comme premierement,
Et pour combler vn tel euenement,
Dans nos citez, comme dans leurs campagnes,
De iour, de nuict les neuf Muses compagnes,

Filles du ciel, iront comme deuant
Sous la faueur d'vn ſalutaire vent,
Faiſant marcher de prouince en prouince
Le nom ſacré d'vn ſi valeureux Prince
A l'enuiron de ce grand vniuers,
« Car le merite eſclaire par les vers.
Ie l'ay cogneu dés ſa premiere enfance,
Comme ayant pris mon eſtre & ma naiſſance
Dans le pays qui fleſchit à ſa loy :
Rien n'eſt meilleur, rien plus doux que ce Roy,
Rien plus humain, rien n'eſt de plus affable,
Ce n'eſt qu'amour, il n'eſt rien de ſemblable :
(O Nicolas) nous ſerions trop pleins d'heur
De viure vn iour vaſſaux de ſa grandeur.
Donne, grand Dieu, que ce bon-heur arriue,
Si ton vouloir, durant ſes iours, nous priue
De ce grand Roy qui nous baille ſes loix,
Et s'il te plaiſt que le nom de Vallois
Cede aux Bourbons ſortis de meſme race,
« Car tout ſuccombe & toute choſe paſſe.
Donne, Seigneur, qu'en toutes les ſaiſons
Le bon-heur vole autour de leurs maiſons,
L'amour, la paix, & la foy qui nous guide
Là haut au ciel où le vray bien reſide.
Fay que tout vice eſloigne leurs citez :
Eſcartes-en les ſalles voluptez,
Les trahiſons, les meurtres, les querelles ;
Eſcartes-en ces damnables ſequelles
De brelandiers, de farſeurs, de plaiſans
Qui ſont touſiours auec les courtiſans,
Et qu'en leur place, au comble de ſa gloire,
Le docte chœur des filles de Memoire,
Comme deuant, y fleuriſſe touſiours
Tant que Phœbus allumera les iours

En Orient, & que toute infortune,
Tout noir meschef, toute influence brune
Escarte loing son estoc & son dard
De Nicolas & du chef de Ronsard.

[N. B. — Les deux éditions de 1609 ne contiennent pas d'autres pièces inédites. Il faut se garder de prendre pour tel un fragment intitulé *A la fortune*, qui commence par ce vers : *Qui seule es bonne & mauuaise nommée* (dans l'in-folio, aux *Poëmes retranchés*). Ce n'est en effet que la seconde partie de la *Prière à la Fortune*, publiée parmi les *Hymnes* de 1555, et dont on trouvera le texte complet ci-après dans la section des Pièces retranchées. — D'autre part, cinq pièces qui n'avaient jamais paru dans les Œuvres de Ronsard étaient recueillies en 1609 au milieu des Pièces retranchées. Mais elles n'étaient pas inédites ; elles avaient été publiées parmi les liminaires de divers ouvrages d'amis : un *Discours à Iacques Greuin* (en tête de son *Théâtre*, 1561) ; deux sonnets *A Robert Garnier* (en tête de sa *Cornélie*, 1574, et de sa *Troade*, 1579), une ode *Pour Amadis Iamin* (en tête de sa traduction de l'*Iliade*, 1574), une épigramme *Sur la Nephelococugie de Pierre le Loyer* (en tête de cette comédie, 1578). On les trouvera ci-après parmi les Pièces imprimées du vivant de Ronsard, mais non recueillies par lui. — P. L.]



PIÈCES RETRANCHÉES

par Ronsard lui-même

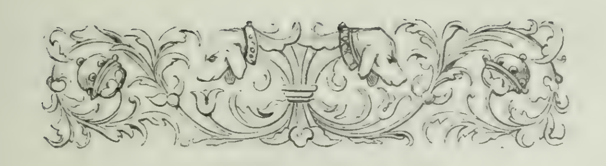
des diverses éditions, partielles ou collectives,

de ses œuvres

de 1553 à 1584.

Suivies de la liste des pièces retranchées
par les exécuteurs testamentaires en 1587.

N. B. — Chaque pièce de cette section a pour titre immédiat celui qui accompagnait le texte que nous réimprimons. Au besoin, on trouvera le titre primitif dans les Notes.



ODE DE RONSARD

publiée dans les

OEuures Poëtiques de I. Peletier.

1547.

ODE XL.

Non mefurée.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Quand ie feroy fi heureux de choifir
Vne Maiftreffe à mon defir,
Mon Peletier, ie te veux dire
Laquelle ie voudrois eflire
Pour la feruir, conftant, à fon plaifir.

L'âge non meur, mais verdelet encore,
Eft l'âge feul qui me deuore
Le cœur d'impatience atteint :
Noir ie vueil l'œil, & brun le teint,
Bien que l'œil verd toute la France adore.

I'aime la bouche imitante la rofe
Au lent Soleil de May déclofe,
Vn petit tetin nouuelet
Qui fe fait defia rondelet,
Et fur l'yuoire efleué fe repofe :

La taille droite à la beauté pareille,
Et deſſous la coife vne oreille
Qui toute ſe monſtre dehors,
En cent façons les cheueux tors,
La iouë egale à l'Aurore vermeille :

L'eſtomac plein, la iambe de bon tour
Pleine de chair tout à l'entour
Que par ſouhait on taſteroit,
Vn ſein qui les Dieux tenteroit,
Le flanc hauſſé, la cuiſſe faite au tour :

La dent d'yuoire, odorante l'haleine,
A qui s'égaleroient à peine
Les doux parfums de la Sabée,
Ou toute l'odeur deſrobée
Que l'Arabie heureuſement ameine :

L'eſprit naïf, & naïue la grace,
La main laſciue, ou qu'elle embraſſe
L'amy en ſon giron couché,
Ou que ſon luth en ſoit touché,
Et vne voix qui meſme ſon luth paſſe :

Le pied petit, la main longuette & belle,
Dontant tout cœur dur & rebelle,
Et vn ris qui en deſcouurant
Maint diamant, allaſt ouurant
Le beau vermeil d'vne léure iumelle.

Qu'ell' ſceuſt par cœur tout cela qu'a chanté
Petrarcque en amour tant vanté,
Ou la Roſe ſi bien deſcrite,
Et contre les femmes deſpite,
Dont ie ſerois comme d'elle enchanté.

Quant au maintien, inconſtant & volage,
Folaſtre & digne de tel âge,
Le regard errant çà & là,
Vn naturel outre cela
Qui plus que l'art miſerable ſoulage.

Ie ne voudrois auoir en ma puiſſance
A tous coups d'elle iouyſſance :
Souuent le nier vn petit
En amour donne l'appetit,
Et fait durer la longue obeyſſance.

D'elle le temps ne pourroit m'eſtranger,
N'autre amour, ne l'or eſtranger,
Ny à tout le bien qui arriue
De l'Orient à noſtre riue
Ie ne voudrois ma brunette changer :

Lors que ſa bouche à me baiſer tendroit,
Ou qu'approcher ne la voudroit
Comme feignant d'eſtre fâchée,
Ou quand en quelque coin cachée
Sans l'auiſer pendre au col me viendroit.





AVANTENTREE DU ROI
treschrestien à Paris, l'an 1549.

1549.

[Vers non mesurés.]

(Texte de 1553; retranché en 1560.)

Voici venir d'Europe tout l'honneur,
Ouure les bras, Paris plein de bon heur,
Pour embrasser ton Roi qui te decore,
Et du parfait de ses vertus t'honore.
Heureus Paris, le tresor de ta gloire
Sera pendu au temple de Memoire,
Tant tu auras de bien & de grand heur,
Aiant receu d'Europe la grandeur.
Io, Paris, éleue au ciel ta porte,
I'oi arriuer ton Roi, qui te r'aporte
La vierge Astrée, & sa belle sequelle
Qui s'envolla de ce monde auec elle.
Ne la voi-tu comme elle prend sa place
A son retour dans le sein & la face
De nostre Roine, en qui le ciel contemple
Du vrai honneur le portraict & l'exemple?
Et qui en toi vn beau iour déplira,
Quant par ta rue en triumphe elle ira?
C'est celle là dont Arne est orguilleus,
Et qui son nom d'vn haut bruit merueilleus
Contre les murs de Florence resonne:
C'est celle là qui l'espoir nous redonne

De voir bien tost le beau lis de rechef
Dans l'Italie encor dresser le chef.
Sus donq, Paris, regarde quel doit estre
Ton heur futur, en adorant ton maistre,
Ton nouueau Dieu, dont la diuinité
T'enrichira d'vne immortalité.
Comme Tyrinthe est le propre heritage
Du grand Hercule, & de Iunon Carthage :
Ainsi, Paris, tu seras desormais
Du Roi Henri la ville pour iamais,
Et dedans toi les etrangers viendront
Baiser son temple & leurs veus lui rendront.
A sa venue il semble que la terre
Tous ses tresors de son ventre deserre,
Et que le Ciel ardentement admire
Leurs grands beautés, où d'enhaut il se mire
Enamouré, & courbe tout expres
Ses larges yeus pour les voir de plus pres.
Telle saison le vieil age eprouua
Quant le Chaos demellé se trouua,
Et de son poix la terre balancée
Fut des longs doits de Neptune embrassée,
Lors que le Ciel se voutant d'vn grand tour
Emmantela le monde tout autour.
Ia du Soleil la tiede lampe alume
Vn autre iour plus beau que de coustume.
Ia les forests ont pris leurs robes neuues,
Et moins enflés glissent aual les fleuues,
Hastés de voir Thetys qui les attent,
Et à ses fils son grand giron estend.
Entre lesquels la bien heureuse Seine
En flotant vne ioie demeine,
Peigne son chef, s'agence & se fait belle,
Et d'vn hault cri son nouueau Prince appelle.

Io, Paris, voici le iour venir
Dont nos néueus ſe doiuent ſouuenir,
Et dans lequel ſeront apparoiſſans
Et Arcs, & Traits, & Carquois, & Croiſſans,
Qui leur rondeur parfaite rempliront,
Et tout le cerne en brief accompliront,
A celle fin que leur ſplendeur arriue,
De l'Ocean à l'vne & l'autre riue.
Au iour ſacré de la Roialle entrée,
Que la Princeſſe en drap d'or acouſtrée
Braue apparoiſſe, & la Bourgeoiſe face
Tous les amours nicher dedans ſa face.
Que du plus haut des feneſtres on rue
Les lis, les fleurs, les roſes en la rue
De ça & la : Que le peuple ne voie
Sinon pleuuoir des odeurs par la voie.
Qu'on chante io, que la ſolennité
Soit egallée à ſa diuinité.
Cnoſe iadis ainſi pompeuſement
Reçeut ſon Prince, alors qu'heureuſement
Pour ſon partage il occupa les cieus,
Et qu'il fut Roi des hommes & des Dieus.
D'vn ordre egal en triumphe exaltée
Aloit dauant la corne d'Amalthée,
Aueq' l'oiſeau qui par tout l'vniuers
Porte des Dieus les prodiges diuers.
Au grand Henri puiſſent ils ſe monſtrer
Du bon coſté qui les faut rencontrer,
Lors qu'il ſe rue au meilieu des dangers,
Briſant l'honneur des ſoudars eſtrangers.
I'enten deſia les trompettes qui ſonnent,
Et des vainqueurs les louanges reſonnent.
Ie voi deſia flamboier les harnois,
Et les cheuaus courans par les tournois

Leurs opposés brauement mépriser,
Et iusqu'au ciel les lances se briser.
Là, les faueurs des Dames peu vaudront :
Là, les plastrons pourneant deffendront
Le combatant, qu'il ne brunche par terre,
Si mon grand Roi de sa lance l'enferre :
Car le ciel veut qu'il emporte le pris,
Et de bien loing passe les mieus appris.
Mais qui sont ils ces Cheualiers vaillans
Qui tiennent bon contre tous assaillans,
Brulés de gloire & d'ardeur d'éprouuer
Si vn plus fort se pourroit point trouuer?
Soit l'Espagnol aus armes fier & braue,
Ou cestui-là que la Tamise laue.
A voir de l'vn la force souueraine
Ie reconnoi la gloire de Lorraine,
L'honneur d'Aumalle, en qui luit en la face
Tout ce que peut la nature & la grace,
Et qui naguiere a ioint aueq' le sien
Du bon Roger le sang tant ancien.
Sus donc, Seigneurs, la terreur des humains,
Le los de France est ores en vos mains,
Nul Cheualier, fust il Roland, ne vienne
Tanter vos bras, qu'il ne lui en souuienne,
Affin qu'il porte aus nations estranges
Dessus son dôs écrites vos louanges.
Et toi Henri, triumphe à la bonne heure,
Haste tes pas, trop longue est ta demeure :
Vien voir Paris la grand' cité roialle,
Et de ta Gent la foi serue & loialle.
Vien voir ses ieus, & tout ce qu'elle apreste
Pour celebrer de ta grandeur la feste.
Facent les cieus que ta puissance greue
Si bien l'Anglois, que plus il ne releue :

Et que ton bras renuoie par deça
Le grand treſor qu'vn Roi Ian lui laiſſa.
S'ainſi aduient i'animerai ta gloire,
Et publirai le gaing de ta victoire
Faiſant voler ton renom nompareil :
Où d'vn plain ſault le renaiſſant Soleil
Monte à cheual, & là, où il attache
Ses las courſiers qu'aus fons des eaus il cache.





L'HYMNE DE FRANCE.

1549.

HYMNE DE FRANCE.

[En vers non mesurés.]

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

Sus, lut doré, des Muses le partage,
Et d'Apollon le commun heritage,
De qui la voix, d'accord melodieux
Chante les faits des hommes & des Dieux:
Sus, l'honneur mien, il est temps que tu voises
Donner plaisir aux oreilles Françoises,
Rompant l'obscur du paresseux seiour,
Pour te montrer aux rayons du beau iour.
Tu peux tirer les forests de leur place,
Fleschir l'enfer, mouuoir les monts de Thrace,
Et retenir le feu qu'il ne saccage
Les verds cheueux d'vn violé bocage,
Quand Iupiter menace de son ire
Les haults sourcils des montaignes d'Epire,
Et que son trait iustement despité
Rompt le sommet d'vne iniuste cité.
Touiours le Grec la Grece vantera,
Et l'Espagnol l'Espagne chantera,
L'Italien les Itales fertiles,
Mais moy François la France aux belles villes:
Et son renom, dont le crieur nous sommes,
Ferons voler par les bouches des hommes:
Où l'equité & la iustice aussi,

Gemelles ſœurs, y fleuriſſent ainſi
Que deux beaux lis ou deux roſes, alors
Que le printemps pouſſe les fleurs dehors.
Il ne faut point que l'Arabie heureuſe,
Ne par ſon Nil l'AEgypte plantureuſe,
Ne l'Inde riche en mercerie eſtrange,
Faſſe à la tienne egale ſa louange :
Qui d'vn clin d'œil vn monde peux armer,
Qui as les bras ſi longs deſſus la mer,
Qui tiens ſur toy tant de ports & de villes,
Et où les loix diuines & ciuiles,
En long repos tes citoyens nourriſſent.
On ne voit point par les champs qui fleuriſſent
Errer enſemble vn tel nombre d'abeilles,
Baiſans les lis & les roſes vermeilles :
Ni par l'eſté ne marchent au labeur
Tant de fourmis, animaux qui ont peur
Qu'en leur vieilleſſe ils n'endurent ſouffrance,
Comme l'on voit d'hommes par noſtre France
Se remuer : ſoit quand Bellone anime
La maieſté de leur cœur magnanime,
Ou quand la paix à ſon rang retournée
Chacun renuoye exercer ſa iournée.
Bien que la perle & les pierres exquiſes
En noſtre mer des marchans ne ſoyent quiſes
Ne par noz prez on ne voye amaſſée
L'herbe d'Heleine, ou bien la Panacée,
Ni le doux miel ne ſuinte en noz rameaux,
Ni le doux laict ne coule en noz ruiſſeaux :
Des fiers lions la ſemence ſuperbe
En eſt bien loin : & le ſerpent par l'herbe,
Tel qu'en l'Affrique, horrible n'eſpouante
Le ſeur paſteur : ne l'amour vehemente
Qui s'enfle au front du poulain n'y eſt pas

Mixtionnée es amoureux apas.
Noz champs Iaſon de ſes toreaux ardans
Ne laboura, pour y ietter dedans
D'vn grand ſerpent les machoires terribles :
Ne la moiſſon de tant de gens horribles
Hors de la terre à force deſſerrez
S'eſt heriſſée en corcelets ferrez :
Mais au contraire ils enfantent vn blé,
Nous le rendant d'vſure redoublé :
Et dont iamais la premiere apparence
Du laboureur n'a trompé l'eſperance.
Plus qu'en nul lieu Dame Cerés la blonde
Et le donteur des Indes y abonde.
Mille troupeaux friſez de fines laines
Comme eſcadrons ſe campent en noz plaines :
Maint arbriſſeau qui porte ſus ſes branches
D'vn or naïf pommes belles & franches,
Y croiſt auſſi, d'vne-part verdiſſant,
De l'autre-part enſemble iauniſſant,
Le beau grenad à la ioue vermeille,
Et le cytron, delices de Marſeille,
Fleurit és champs de la Prouence à gré :
Et l'oliuier à Minerue ſacré
Leur fait honneur de ſes fruits autonniers :
Et iuſqu'au ciel s'y dreſſent les palmiers,
Le haut ſapin, qui par flots eſtrangers
Doit aller voir de la mer les dangers,
Y croiſt auſſi : & le buis qui vaut mieux
Pour y tailler les images des Dieux,
De ces bons Dieux, qui ont touiours ſouci
Et de la France, & de mes vers auſſi.
Aupres de Mun le cheual belliqueur
Braue aparoiſt, qui d'vne ardeur de cœur
Paſſe à noü Loire, ou folaſtre aux campagnes,

Ou d'vn plein cours vole au haut des montagnes,
Heurte les flancs de la terre qui ſonne,
Et au combat luy-meſme ſe façonne,
la ſe vantant d'obeïr à la bride,
Ayant ſur luy Carnaualet pour guide.
Que dirons-nous de la ſaiſon des temps,
Et des tiedeurs du volage printemps?
La cruauté des vents malicieux
N'y regne point, ne les monſtres des cieux,
Ni tout cela qui plein de felonnie
Tient les ſablons d'Afrique, ou d'Hyrcanie.
Touiours la France heureuſement fertile
Donne à ſes fils ce qu'il leur eſt vtile,
L'or eternel ne deffaut point en elle,
Et de l'argent la ſource eſt eternelle :
Le fer, l'airain, deux metaux compaignons,
Ce ſont les biens de ſes riches roignons.
L'vn bon à faire ou trompettes tortues,
Ou les portraits des diuines ſtatues :
L'autre nous ſert pour corriger l'audace
De l'ennemy, qui en vain nous menace,
Lors qu'vn bon ſigne au ciel nous eſt donné,
Et Iupiter à main gauche a tonné,
Fauoriſant le François, qu'il eſtime
Enfant d'Hector, ſa race legitime :
Qui de là haut nous a tranſmis ſes loix,
Et a iuré de nous donner des Rois,
Qui planteront le lis iuſqu'à la riue
Où du Soleil le long labeur arriue.
Icy & là, comme celeſtes flammes,
Luiſent les yeux de noz pudiques femmes,
Qui toute France honorent de leur gloire,
Ores montrant leurs eſpaules d'iuoire,
Ores le col d'albaſtre bien vni,

Ores le ſein, où l'honneur fait ſon ni :
Qui pour donter la cagnarde pareſſe,
Vont ſurmontant d'vne gentille adreſſe
Le vieil renom des pucelles d'Aſie,
Pour ioindre à l'or la ſoye cramoiſie,
Ou pour broder au meſtier proprement
D'vn nouueau Roy le riche acouſtrement.
Que diray plus des lacs & des fontaines,
Des bois tondus & des foreſts hautaines?
De ces deux mers, qui d'vn large & grand tour
Vont preſque France emmurant tout autour?
Maint grand vaiſſeau, qui maint butin ameine,
Parmy noz flots ſeurement ſe promeine.
Au dos des monts les grands foreſts verdoyent,
Et à leurs pieds les belles eaux ondoyent,
Des Dieux bouquins les bois ſont les repaires,
De Pan, de Faune, & des Satyres peres.
Et au plus creux des argentines ondes
Menent vn bal noz Nymphes vagabondes.
Puiſſe en mes vers leur faueur apparoiſtre,
Heureux celuy qui les a peu connoiſtre!
Celuy vrayment l'auarice n'ard point,
Ne l'appetit des honneurs ne le point,
Mais iour & nuit courbé deſſus le liure
Apres ſa mort tache à ſe faire viure.
Qui contera l'exercite des nuës
Groſſes de greſle, & de pluyes menuës,
(Lors que la Bize horrible les rencontre,
Ou quand le ciel ſe courrouce alencontre
D'vn camp, qui fait iniuſtement la guerre,
Le puniſſant d'orage & de tonnerre)
Il contera de la France les ports,
Et les citez, les villes, & les forts
Droit éleuans vn front audacieux,

Et vn ſourcil qui menace les cieux.
Dedans l'enclos de noz belles citez
Mille & mille arts y ſont exercitez.
Le lent ſommeil, ne la morne langueur,
Ne rompent point des ieunes la vigueur :
Car ains que l'aube ait l'obſcur effacé
De ſon labeur chacun eſt ia laſſé :
La Poëſie & la Muſique ſœurs,
Qui noz ennuis charment de leurs douceurs,
Y ont r'aquis leurs loüanges antiques.
L'art non menteur de noz Mathematiques
Commande aux cieux : la fieure fuit deuant
L'experte main du medecin ſçauant.
Noz imagers ont la gloire en tout lieu
Pour figurer ſoit vn Prince ou vn Dieu,
Si viuement imitans la nature,
Que l'œil rauy ſe trompe en leur peinture.
Vn million de fleuues vagabons,
Trainans leurs flots delicieux & bons,
Leſchent les murs de tant de villes fortes,
Dordonne, Somme, & toy Seine qui portes
Deſſus ton dos vn plus horrible faix,
Que ſur le tien, Neptune, tu ne fais.
Adiouſtez y tant de palais dorez,
Tant de ſommets de temples honorez,
Iadis rochers, que la main du maçon
Elaboura d'ouurage & de façon,
« *L'art donte tout, & la perſeuerance.*
Que dirons-nous encor de noſtre France ?
C'eſt ceſte terre aux deux Pallas adeſtre,
Et qui nous a de ſon ventre fait naiſtre
Tant de vainqueurs de laurier couronnez,
Et tant d'eſprits aux Muſes adonnez :
C'eſt celle là qui a produit ici,

Roland, Renaud, & Charlemaigne auſſi,
Lautrec, Baiard, Trimouille & la Palice,
Et toy Henry, le fleau de la malice,
Roy dont l'honneur ſus les autres reluit
Ainſi que l'aſtre à Venus, qui la nuit
De ſon beau front tous les autres efface,
Lors qu'il a bien laué ſa belle face
Dans l'Ocean : maint flambeau qui éclaire
Sort de ſes yeux : la nuit en eſt plus claire.
Roy qui doit ſeul par le fer de la lance
Rendre l'Eſpagne eſclaue de ſa France,
Et qui naguere a l'Anglois abbatu,
Le premier prix de ſa ieune vertu.
Ie te ſaluë, ô terre plantureuſe,
Heureuſe en peuple, & en Princes heureuſe.
Moy ton Poëte, ayant premier oſé
Auoir ton los en rime compoſé,
Ie te ſupply, qu'à gré te ſoit ma lyre :
Et ſi quelqu'vn enrage d'en médire,
Soit il priſé du pauure populaire,
Et ſes labeurs ne puiſſent iamais plaire
A mon Prelat, honneur de ta prouince,
Ni aux ſaints yeux de mon grand Roy, ton Prince.

FANTASIE A SA DAME,

en vers non meſurés.

(Texte de 1560; retranché en 1567.)

Il eſtoit nuit, & le preſent des cieus,
Plus dous que miel, couloit dedans mes yeus,
Lors que par l'air ie me ſenti raui,
Et transformer en nue ie me vi

Pleine d'amour, & de perseuerance,
De loiauté, d'attente, & d'esperance :
Apres auoir, ce me sembloit, erré
Par tout le ciel d'vne nue enserré,
Vos yeus sur moi leurs rayons espandirent,
Et comme neige au soleil me fondirent :
Si que d'enhault ie pleuuoy l'esperance,
La foy, l'amour, & la perseuerance.
En vn rocher apres il me sembla
Que tout mon corps vistement s'assembla,
Le ciel depit me tourmentant la teste,
Ore de gresle, & ores de tempeste,
Le vent mon dôs, & la mer rudement
Se courouçoit contre mon fondement,
Voulant la foi rompre & diminuer,
Que ie vous veus tousiours continuer.
Mais en pensant au tourment de ma peine,
Pour la rigueur dont vous estes tant plaine,
De trop pleurer en larmes distilloi,
Et peu à peu fontaine ie couloi,
Si que par pretz, & par bois, en fuyant
I'aloi tousiours murmurant & bruyant
Contre mes bords, vostre nom que i'adore :
Nom que ie puis, & le veus faire encore,
Par cent papiers des longs siecles vainqueur,
Pour estre écrit si auant en mon cœur.
Et tout ainsi que i'auoi dans ce monde
Fait eternel vostre nom par mon onde,
Voulant remplir tout le ciel de son los,
La plume aus flans, l'aisle me creut au dos :
Et noueau cygne aloi par l'vniuers,
Chantant de vous les louanges en vers,
Pour lui monstrer combien estes sacrée,
Vous seule idole à l'amour consacrée.

En mesme instant me fut auis aussi,
Que i'estoi fleur qu'on nomme du Souci,
Qui meurt, & pend sa teste languissante,
Quand ell' n'est plus du Soleil iouissante :
Mais aussi tost que l'Aurore vermeille,
Hors de la mer la lumiere reueille,
Elle renaist, sa vie mesurant
Au seul regard d'vn beau Soleil durant.
Ainsi & l'ame & le cœur on m'arrache,
Quand le Soleil de ma vie on me cache,
I'enten vostre œil : puis ie suis renaissant,
Incontinent qu'il m'est apparoissant.
De ceste fleur ie deuin vmbre vuide,
Du premier cors qui me seruoit de guide,
Seule en errant le vostre ie suiuoi,
Et de vous voir, Madame, ie viuoi.
Mais quand la nuit venoit le iour troubler,
Lors ie sentoi mon plaisir redoubler,
Vous voiant seule en vostre chambre nue,
Monstrer la iambe & la cuisse charnue,
Ce corps, ce ventre, & ce sein coloré,
Ainçois Iuoire en œuure elaboré,
Où i'auisoi vne & vne autre pomme,
Dans ceste nege aller & venir, comme
Les ondes font se iouant à leur bord,
Quand le vent n'est ne tranquille ne fort.
D'vne vmbre vaine vn nauire i'estoi,
Et pour ma charge estrange ie portoi
De Cupidon les carquois & les fleches,
Et de Venus les brandons & les meches :
Que vos beaux yeus sçauent si bien darder,
A qui les vient de trop pres regarder :
Lors que le Ciel sur moy se despita,
Et tellement les vagues irrita,

Que ſans eſpoir, de l'orage briſé,
Ie periſſoi, ſi ie n'euſſe auiſé,
Parmi l'obſcur de la trouble menace,
Le port heureus de voſtre bonne grace.
En vous voyant d'aſſez loing, me ſembloit
Que voſtre corps à Venus reſſembloit,
Et que ſur moy mittes la main vermeille
Pour me ſauuer, & ſur ce ie m'eueille.

SONNET A ELLE MESME.

(Texte de 1553; retranché en 1560.)

Où print Amour ceſte grandeur de gloire,
Dont voſtre face heureuſe il honora?
De quelle mine eſtoit l'or qui dora
Voz blonds cheueux, que l'or meſme on doibt croire?
En quel iardin print il la roſe, voire
Le liz duquel voſtre teint colora,
Ou le coral, duquel il decora
Les blancs ſommets de voz coutaux d'iuoire?
Et de quel aſtre embla il la lumiere
De voz beaux yeus, qui vous font la premiere
En maieſté, & en douceur d'audace?
Amour vous aime, & le ciel vous honore,
Moi auec eux i'idolatre & adore
Le ſaint protrait de voſtre belle face.





LES QVATRE PREMIERS liures des Odes de Pierre de Ronſard, Vandomois. Enſemble ſon Bocage.

1550.

Au livre I.

A IAN DORAT.

(Texte de 1553; retranché en 1555.)

Puiſſai-ie entonner vn vers
Qui raconte à l'vniuers
Ton los porté ſus ſon aile,
Et combien ie fu heureus
Sucer le laict ſauoureus
De ta feconde mammelle.
Sur ma langue doucement
Tu mis au commencement
Ie ne ſçai quelles merueilles,
Que vulgaires ie randi,
Et premier les épandi
Dans les Françoiſes oreilles.
Si en mes vers tu ne vois
Sinon le miel de ma vois
Verſé pour ton los repaiſtre :
Qui m'en oſeroit blaſmer ?
Le diſciple doit aimer,
Vanter & louer ſon maiſtre.

Nul ne peut montrer deuant
Qu'il ſoit expert & ſçauant,
Et l'ignorance n'enſeigne
Comme on ſe doit couronner
Et le chef enuironner
D'vne verdoiante enſeigne.
Si i'ai du bruit il n'eſt mien,
Ie le confeſſe eſtre tien,
Dont la ſcience hautaine
Tout alteré me treuua,
Et bien ieune m'abreuua
De l'vne & l'autre fontaine.
De ſa Mere l'apprentif
Peut de ſon luc deceptif
Tromper les bandes rurales :
Puiſſe auenir que ma vois
Atire & flatte des Rois
Les grandes mains liberales.
L'honneur nourriſt le ſçauoir :
Quand l'œil d'vn Prince veult voir
Le miniſtre de la Muſe,
Phebus lui fait ſes leçons,
Phebus aime ſes chanſons,
Et ſon Luc ne lui refuſe.
On ne ſe trauaille point
Aiant vn diſciple époint
A vertu dés ſon ieune age,
En peu de iours il eſt fait
D'apprentif maiſtre parfait,
Voi n'en ci le temoignage.

Au livre II.

ODE X.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Les trois Parques à ta naiſſance
T'auoient ottroyé le pouuoir
De ne mourir, ains que de France
Le dernier bord tu peuſſes voir.
Or' pour la fin de tes iournées
Ton dernier voyage reſtoit
Icy deſſous les Pirenées,
Où l'arreſt de ta mort eſtoit.
Toy morte, donc que la Bretaigne,
Ta mere, ne ſe vante pas
De haquenée qui attaigne
Ta courſe, ton amble, ton pas :
Ne moins les ſablonneuſes plaines
De la chaude Afrique, où ſouuent
Les iumens (miracle) ſont pleines,
Se mariant aueq' le vent.

A RENÉ D'ORADOVR,

Abbé de Beus.

(Texte unique de 1550; retranché en 1553.)

Le tens de toutes choſes maiſtre,
Les ſaiſons de l'an terminant,
Montre aſſés que rien ne peut eſtre
Longuement durable en ſon eſtre
Sans ſe changer incontinant.
Ores l'iuer bruniſt les cieus,

D'vn grand voile obſcur emmuré,
Ores il ſoufle audacieus,
Ores froid, ores pluuieus,
En ſon inconſtance aſſuré.
Puis quand il s'en fuit variable,
On reuoit Zephyre ariuer,
Amenant vn ciel amiable,
Qui eſt beaucoup plus agreable
Apres qu'on a ſenti l'iuer.
Quand vn ſouci triſte & hideus,
Oradour, te viendroit ſaiſir,
Ne t'effraie d'vn ni de deus,
Car le tens ſeul, en depit d'eus,
Te rendra libre à ton plaiſir.
Deſſus ton luc pour eus ne ceſſe,
Si tu me croi, de raconter
Les paſſions de ta maiſtreſſe,
Et comme ſa vois flatereſſe
L'ame du corps te ſçeut oter.
De t'amie le nom aimé
Ores ſur les eaus ſoit oui,
Et ores par le bois ramé,
Qu'il n'i ait pré de fleurs ſemé
Qui d'elle ne ſoit eſioui.
Aucunes fois pres du riuage
Lentement couché ſur le ionc,
Tu oiras dans le bois ſauuage
La veuue tourtre en ſon ramage
Se lamenter deſſus vn tronc.
Vela comment il faut caſſer
L'effort des ennuis odieus,
Et le ſoin du cueur effacer,
Incontinent tu dois paſſer
Les flots tant redoutés des dieus.

Apres la tourmente bien forte
Le Nautonnier, dur au labeur,
Boit ſur la proue, & reconforte
Sa troupe languiſſante & morte,
Chaſſant leur miſerable peur.
Compaignons, l'enduré tourment
Par le vin nous effacerons,
Sus ſus, viuons ioyeuſement,
Apres boire plus aiſement
La voile nous rehauſſerons.

A MARGVERITE.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

En mon cœur n'eſt point eſcrite
La roſe, ni autre fleur,
C'eſt toy, belle Marguerite,
Par qui i'ay cette couleur.

N'es-tu celle dont les yeux
Ont ſurpris
Par vn regard gracieux
Mes eſpris?
Puis que ta ſœur de haut pris,
Ta ſœur pucelle d'elite,
N'eſt cauſe de ma douleur,
C'eſt donc pour toy, Marguerite,
Que ie pris ceſte couleur.

Vn ſoir ma fieure naquit,
Quand mon cœur
Pour maitreſſe te requit:
Mais Rigueur

D'vne amoureuſe langueur
Soudain paya mon merite,
Me donnant ceſte paleur
Pour t'aimer trop, Marguerite,
Et ta vermeille couleur.

He! quel charme pourroit bien
Conſumer
Le ſouci qui s'eſt fait mien
Pour aimer?
De mon tourment ſi amer
La iouiſſance ſubite
Seule outeroit le malheur
Que me donna Marguerite
Par qui i'ay cette couleur.

DE LA IEVNE AMIE D'VN SIEN AMI.

(Texte unique de 1550; retranché en 1553.)

Ta Geniſſe n'eſt aſſés drue,
Aten que ſes ans ſoient venus,
Ne forte aſſés à la charrue,
Ne pour le taureau qui ſe rue
Lourdement aus ieus de Venus.
Ains meſlée auecque les veaus,
Follatre d'vne courſe viſte,
Ou deſſous les ſaules noueaus
Se voitre à l'ombre, ou pres des eaus
Les flammes du ſoleil euite.
Iamais n'endure qu'on la touche,
Fuiant' à bonds comme vn cheureau,
Comme vn ieune cheureau farouche,
Qui ſur le printens s'eſcarmouche
Par le tapis d'vn verd preau.

Ne ſoi enuieus du deſir
Des raiſins trop vers, car l'Autonne
Les meurira tout à loiſir,
Lors tu pourras à ton plaiſir
Manger la grappe meure & bonne.
Le tens rauiſſant ton vert age
Le lui dônra, véla le point
Comme elle croiſtra dauantage,
Tirant vn gain de ton dommage,
Dommage que l'on ne ſent point.
Ia me ſemble que ie la voi
Mignarde en ton giron aſſiſe,
Te iurer éternelle foi,
Et ne ſçauoir partir de toi,
Tant en toi s'amour aura miſe.
De toi penſiue & idolatre
T'adorera quelque matin,
Ie preuoi ta main qui folâtre
Deſia ſur ſa cuiſſe d'albâtre,
Et ſur l'vn & l'autre tetin.
Mais quoi? pour neant tu pretens
De vouloir violenter ores
L'inexorable loi du tens,
Qui le plaiſir que tu atens
Ne te veut pas donner encores.

A CLEION.

(Texte de 1560; retranché en 1567.)

Muſes aus yeus noirs, mes pucelles,
Mes muſes dont les eſtincelles
Ardent mon nom par l'vniuers,
De Maclou ſacrez la memoire,

Et faites diſtiler ſa gloire
Dans le dous ſucre de vos vers.
O qui des foreſts cheuelues,
Et du Loir des riues velues,
Cleion, t'eſiouis, ſus-auant,
Cent fleurs pour mon Maclou amaſſe,
Et qu'vne couronne on lui face
Pour lui orner le front ſauant.
A toi, & à tes ſeurs compaignes
Il appartient par vos montaignes
Le celebrer à haute vois,
Là doncques épandés ſa gloire,
Et de ſur ma lyre d'iuoire
Faites le bruire en Vandomois.

AV SEIGNEVR DE LANQVES.

(Texte de 1560; retranché en 1567.)

Que nul papier dorennauant
Par moi ne s'anime ſans mettre,
Braue Lanques, ton nom dauant
Pour donner faueur à mon mettre.
C'eſt lui qui mieus te fera viure
Qu'vn portrait de marbre attaché,
Ou qu'vne medaille de cuiure
Miſe à ton los dans vn marché.
Penſe-tu que le ciel fit naiſtre
Hector & Aiax ſi fameus,
Ne te pui-ie faire aparoiſtre
Par renommée autant comme eus?
Ie le veus faire, car le ſtile
Des poëtes bien écriuans,
Les a de la foſſe inutile,
Non leurs faits, deterrés viuans.

Bien, quand ta main auroit conquiſe
Toute l'Italie, & donté
Iuſqu'aus deus bous de la Themiſe
L'Anglois à force ſurmonté,
Tu n'as rien fait ſi telle gloire
N'eſt portraite en mes vers, afin
Que ta renaiſſante memoire
Viue par les bouches ſans fin.
Les liures ſeuls ont de la terre
Iuppiter aus cieus enuoié,
Et lui ont donné le tonnerre
Dont Encelade eſt foudroié.
Par eus les deus freres d'Helene
D'hommes mortels ſe firent dieus,
Par eus Hercule porte-peine
Tout brulé monta dans les cieus.

A SA GVITERRE.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Ma Guiterre, ie te chante,
Par qui ſeule ie deçoy,
Ie deçoy, ie romps, i'enchante
Les amours que ie reçoy.
Nulle choſe, tant ſoit douce,
Ne te ſçauroit egaler,
Par qui le ſoin ie repouſſe
Si toſt qu'il te ſent parler.
Au ſon de ton harmonie
Ie refreſchy ma chaleur
Ma chaleur, flame infinie,
Naiſſante d'vn beau malheur.
Plus cherement ie te garde
Que ie ne garde mes yeux,

Et ton fust que ie regarde
Peint dessus en mille lieux :
Où le nom de ma Deesse
En maint amoureux lien,
En maints laz d'amour se laisse
Ioindre en chifre auec le mien :
Où le beau Phœbus qui baigne
Dans le Loir son poil doré,
Du luth aux Muses enseigne
Dont elles m'ont honoré.
Son Laurier preste l'oreille,
Si qu'au premier vent qui vient,
De ressifler s'appareille
Ce que par cœur il retient.
Icy les forests compagnes
Suiuent Orphée & les vens,
Qui les voisines campagnes
Ombragent de bois suiuans.
Là est Ide la branchue,
Où l'oiseau de Iupiter
Dedans sa griffe crochue
Vient Ganymede empieter :
Ganymede delectable,
Chasserot delicieux,
Qui ores sert à la table
D'vn bel eschanson aux Dieux.
Ses chiens apres l'aigle aboyent,
Et ses gouuerneurs aussi
En vain estonnez le voyent
Par l'air emporter ainsi.
Tu fus aux Dames pensiues
Par Mercure consacré,
Et aux passions lasciues
Ton son est tousiours à gré.

Auſſi eſt-ce ton office,
Non pas les aſſaults cruez,
Mais le ioyeux exercice
Des ſouſpirs continuez.
Encore qu'au temps d'Horace
Les armes de tous coſtez
Sonnaſſent par la menace
Des Cantabres indontez,
Et que le Romain empire
Se viſt chargé de ſoudars,
Si n'a-il point à ſa lyre
Accordé les faits de Mars :
Mais bien Venus la riante,
Et ſon fils plein de rigueur,
Lalage & Chloé fuyante
Dauant auecques ſon cœur.
Quand ſur toy ie chanteroye
D'Hector les combats diuers,
Et ce qui fut fait à Troye
Par les Grecs en dix hyuers,
Cela ne peut ſatisfaire
Au ſoin qui l'eſprit me mord :
Que peut Hector pour moy faire,
Que peut Aiax qui eſt mort ?
Mieux vaut donc de ma maiſtreſſe
Chanter les beautez, afin
Qu'à la douleur qui me preſſe
Daigne mettre heureuſe fin :
Ces yeux autour deſquels ſemble
Qu'Amour vole, ou que dedans
Il ſe cache, ou qu'il aſſemble
Cent traits pour les regardans.
Chantons donc ſa cheueleure,
De laquelle Amour veinqueur

Noüa mille reths à l'heure
Qu'il m'encordela le cœur :
Et ſon ſein, roſe naïue,
Qui va & vient tout ainſi
Que font deux flots à leur riue
Pouſſez d'vn vent adouci.

A SA MVSE.

(Texte unique de 1550; retranché en 1553.)

Groſſi-toi, ma Muſe Françoiſe,
Et enfante vn vers reſonant,
Qui bruie d'vne telle noiſe
Qu'vn fleuue debordé tonant,
Alors qu'il ſacaige & emmeine,
Pillant de ſon flot, ſans merci,
Le treſor de la riche pleine,
Le beuf & le bouuier auſſi.
Et fai voir aus yeus de la France
Vn vers qui ſoit induſtrieus,
Foudroiant la vieille ignorance
De nos peres peu curieus.
Ne ſui ni le ſens, ni la rime,
Ni l'art, du moderne ignorant,
Bien que le vulgaire l'eſtime,
Et en béant l'aille adorant.
Sus donque, l'enuie ſurmonte,
Coupe la teſte à ce ſerpent,
Par tel chemin au ciel on monte,
Et le nom au monde s'épend.

A CASSANDRE.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

O pucelle plus tendre
Qu'vn beau bouton vermeil,
Que le roſier engendre
Au leuer du Soleil,
Et ſe fait au matin
Tout l'honneur du iardin :
Plus fort que le lhyerre
Qui ſe gripe à l'entour
Du cheſne aimé, qu'il ſerre
Enlaſſé de maint tour,
Courbant ſes bras eſpars
Sus luy de toutes parts :
Serrez mon col, maiſtreſſe,
De voz deux braz pliez,
D'vn nœud qui fort me preſſe
Doucement me liez,
Vn baiſer mutuel
Nous ſoit perpetuel.
Ny le temps, ny l'enuie
D'autre amour deſirer,
Ne pourra point ma vie
De voz léures tirer :
Ains ſerrez demourrons,
Et baiſant nous mourrons.
Tous deux morts en meſme heure
Voirrons le lac fangeux,
Et l'obſcure demeure
De Pluton l'outrageux,

Et les champs ordonnez
Aux amans fortunez.
Amour par les fleurettes
Du Printemps eternel
Voirra noz amourettes
Sous le bois maternel :
Là nous ſçaurons combien
Les amans ont de bien.
Le long des belles plaines
Et parmy les prez vers,
Les riues ſonnent pleines
De maints accords diuers :
L'vn iouë, & l'autre au ſon
Danſe d'vne chanſon.
Là le beau ciel deſcœuure
Touſiours vn front benin :
Sur les fleurs la couleuure
Ne vomit ſon venin,
Et touſiours les oiſeaux
Chantent ſur les rameaux.
Touſiours les vents y ſonnent
Ie ne ſçay quoy de doux,
Et les Lauriers y donnent
Touſiours des ombres moux,
Touſiours les belles fleurs
Y gardent leurs couleurs.
Parmy le grand eſpace
De ce verger heureux
Nous aurons tous deux place
Entre les amoureux,
Et comme eux ſans ſouci
Nous aimerons auſſi.
Nulle Dame ancienne
Ne ſe deſpitera,

Quand de la place ſienne
Pour nous deux s'oſtera,
Non celle dont les yeux
Ont ſurmonté les Dieux.

A SON LICT.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Lict, que le fer induſtrieux
D'vn artizan laborieux
A façonné, preſque d'vn egal tour
Dont ce grand monde eſt enclos à l'entour :

Où celle qui m'a mis le mors
De ſes beaux doigts foiblement fors,
Entre mes bras ſe repoſe à ſeiour,
Et chaque nuict embelliſt de ſon iour.

Qui vit iamais Mars & Venus
En vn tableau portraits tous nus,
Des doux amours la mere eſtroitement
Embraſſe Mars, qui laiſſe lentement

Sa lance tomber à coſté
D'vn ſi plaiſant venin donté,
Et la baiſant preſſe l'yuoire blanc,
Bouche ſur bouche, & le flanc ſur le flanc :

Celuy qui les a veu portraits
Peut ſur nous contempler les traits
De leurs plaiſirs, lors que m'amie & moy
Tous nuds au lict faiſons ie ne ſçay quoy.

Hà! que grand tort te font les Dieux
Qui ne te logent en leurs cieux!
Tu reluirois d'vn plus illuſtre cours
Que leurs corbeaux, leurs aſnes & leurs ours.

LES PEINTVRES D'VN PAISAGE.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Tableau, que l'eternelle gloire
D'vn Apelle auou'roit pour ſien,
Ou de quelqu'autre, dont l'hiſtoire
Celebre le nom ancien,
Tant la couleur heureuſement parfaite
A la nature en ſon mort contrefaite :

Où toute l'engence enfrongnée
Des Cyclopes laborieux
Eſt à la forge embeſongnée,
Qui d'vn effort induſtrieux
Haſte vn tonnerre, armeure de la dextre
Du plus grand fils que Saturne ait fait naiſtre.

Trois, ſur l'enclume gemiſſante
D'ordre egal le vont martelant,
Et d'vne tenaille pinçante
Tournent l'ouurage eſtincelant :
Vous les diriez qu'ils ahanent & ſuent,
Tant leurs marteaux deſſus l'enclume ruent.

En trois rayons de pluye torte
Tout le tonnerre eſt finiſſant,
En trois de vent qui le ſupporte,
Et en trois de feu rougiſſant :
Ores de peur, ores de bruit, & ore
D'ire & d'eſclair on le polit & dore.

Les autres, deux ſoufflets entonnent,
Qui dans leurs grands ventres enflez
Prennent le vent, & le redonnent
Par compas aux charbons ſoufflez :
Le metal coule, & dedans la fournaiſe
Comme vn eſtang ſe reſpand en la braiſe.

Vn peu plus haut parmy les nues,
Enflées d'vn vague ondoyant,
Le pere ſes fléches cognues
Darde aual d'vn bras foudroyant :
Le feu ſe ſuit, & ſaccageant l'air, gronde
Faiſant trembler les fondemens du monde.

Entre l'orage, & la nuict pleine
De greſle, martelant ſouuent,
Vn Pilote cale à grand' peine
Sa voile trop ſerue du vent :
La mer le tanſe, & les flots irez baignent
De monts boſſus les cordes qui ſe plaignent.

Les longs traits des flames grand erre,
En forme de lances errans,
Lechent l'eſtomac de la terre
Aux bords des fleuues eſclairans :
Et la foreſt par les vents dépeſſée
Egale aux champs ſa perruque baiſſée.

A coſté gauche de l'orage
Iunon ſa colere celant,
De Venus emprunte l'ouurage,
Son beau demy-ceint excellant :
Et le ceignant, ſa force couſtumiere
Tire Iupin à l'amitié premiere.

(Là les Amours ſont portraits d'ordre,
Celuy qui donte les oiſeaux,
Celuy qui chaleureux vient mordre
Le cœur des dauphins ſous les eaux :
Leandre proye à la mer inhumaine,
Pendu aux flots nouë où l'amour le meine.)

Iunon tenant les mains eſparſes,
De ſon mary preſſe le ſein :
Luy qui enfle ſes veines arſes
De trop d'amour dont il eſt plein,
Baiſe ſa femme, & ſur l'heure fait naiſtre
Le beau Printemps ſaiſon du premier eſtre.

De l'Ocean l'image empreinte
Contraint ces portraits finiſſans :
D'azur verdoyant elle eſt peinte,
Et d'argent ſes flots blanchiſſans,
Où les dauphins aux doz courbez y nouënt,
Et ſautelans à mille bonds ſe iouënt.

Au milieu de l'onde imprimée
Comme grandes foreſts on voit
S'eſleuer la nauale armée
Que Charles à Thunis auoit :
Les flots batus des auirons qui ſonnent
Contre les flancs de cent barques reſonnent.

Enuironné d'vne grand' trope
Son pouuoir le rend orgueilleux,
Trainant les forces de l'Europe
Auec ſoi d'vn bras merueilleux :
L'Eſpagne y eſt, & les peuples qui viuent
Loin deſſous l'Ourſe, & les Flamans le ſuiuent.

Pres de Thunis ſur le bord More,
L'Africain aueugle au danger
La mer verte en pourpre colore
Au ſang du ſoldat eſtranger :
Mars les anime, & la Diſcorde irée
Trainant ſa robbe en cent lieux deſſirée.

Tout au bas d'vne couleur palle
Eſt repeint l'Empereur Romain,
Craignant noſtre Roy qui egalle
Les Dieux par les faits de ſa main :
Mais pour-neant : car de Henry la lance
Ia-ia captif le traine dans la France.

Paris tient ſes portes décloſes
Receuant ſon Roy belliqueur,
Vne grande nuë de roſes
Pleut à l'entour du chef veinqueur :
Les feux de ioye icy & là s'allument,
Et iuſqu'au ciel les autels des Dieux fument.

A RENÉ MACÉ, VANDOMOIS.

(Texte de 1573 ; retranché en 1578.)

Cependant que tu nous dépeins
Des François la premiere hiſtoire
Deſenſeueliſſant la gloire
Dont noz ayeux furent ſi pleins,
Horace, & ſes nombres diuers
Amuſent ſeulement ma lyre,
A qui i'ay commandé de dire
Ce chant pour honorer tes vers.

Ie les enten desia tonner
Parmy la France, ce me semble,
Et voy tous noz Poetes ensemble
D'vn tel murmure s'étonner.
I'entreuoy desia la lueur
Des bien estincellantes armes,
Chasser en fuite les gensdarmes,
Et les cheuaux pleins de sueur.
Icy le More est abatu,
Et là le vaillant Charlemaigne
Tenant le fer au poin, ensaigne
Aux François d'aimer la vertu.
C'est là le vray enfantement
De ta graue heroïque Muse,
Qui toute enflée ne s'amuse
Qu'à deuiser bien hautement.
Mais moy à qui ton Apollon
N'a donné si profonde veine,
Ie façonne auec grande peine
Des vers indignes de ton nom.
Tels qu'ils sont, Macé, toutesfois
Ie veux qu'ils témoignent ta gloire,
Et commandent à la memoire
Que tu viues plus d'vne fois.
Ils chanteront à noz neueux
Comme tu allas aux montagnes
D'Helicon, voir les Sœurs compagnes
Et Apollon aux beaux cheueux :
Et comme la charmante vois
De tes douces & braues rimes
Les força de quiter leurs cimes
Pour habiter le Vandomois.

Au livre III.

HINNE

à ſaint Geruaiſe, & Protaiſe.

(Texte de 1560; retranché en 1567.)

La victorieuſe couronne,
Martyrs, qui vos fronts enuironne,
N'eſt pas la couronne du prix
Qu'Elide donne pour la courſe,
Ou pour auoir pres de la ſource
D'Alphée, eſté les mieus appris.
Auoir d'vn inueinqu courage
De Neron mépriſé la rage
Vous a rendus victorieus,
Quand l'vn eut la teſte tranchée,
Et l'autre l'eſchine hachée
De gros foüéts iniurieus.
Ce beau iour qui voſtre nom porte
Chaqu'an me ſera ſaint, de ſorte
Que le chef de fleurs relié,
Danſant autour de vôtre image,
Ie vous pairai de l'humble homage
De ce chant à vous dédié.
Ce iour l'oüeille audacieuſe
Court par la troupe gracieuſe
Des loups, & ſans berger n'a peur :
Ce iour les villageois vous nomment,
Et oiſifs par les prés vous chomment,
Leurs bœufs afranchis du labeur.
Regardés du ciel nos ſeruices,
Et auocaſſés pour nos vices,
Regardés nous (diſent ils) or,

Dontés le peché qui nous presse,
Et cet an sauués nous d'opresse
Et les autres suiuans encor.
Faites que des blés l'apparance
Ne démente nostre esperance,
Et du raisin ia verdelet
Chassés la nue menassante,
Et la brebis aus chams paissante
Emplissés d'aigneaus & de laict.

A PHOEBVS,

luy vouant ses cheueux.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Dieu perruquier (qui autrefois
Bany du ciel, parmi les bois,
D'Admete gardas les toreaux,
Fait compagnon des pastoureaux)
Mes cheueux i'offre à tes autels :
Et bien qu'ils ne soient immortels,
Ils te seront doux & plaisans,
Pour estre la fleur de mes ans.
Mainte fille par amitié
En a souhaité la moitié
Pour s'en tifer : mais ie ne veux,
O Phœbus Roy des beaux cheueux,
Rien de ma part te presenter
Dont quelqu'vn se puisse vanter :
Car c'est toy qui n'as desdaigné
De m'auoir seul acompagné,
Quand premier ie m'yuray de l'eau
Qui court sur le double coupeau.

A mon resueil il me sembla
Qu'vn chœur de vierges s'assembla,
Et que Calliope aux beaux yeux,
La Muse qui chante le mieux,
Pour present son luth me donna,
Qui depuis en France sonna
Or' bien, or' mal en diuers sons,
Bonnes & mauuaises chansons.

A MACLOV DE LA HAIE,

sur le Traité de la Paix fait entre le roi François & Henri d'Angleterre,

1545.

(Texte unique de 1550; retranché en 1553.)

Il est maintenant tens de boire,
Et d'vn dous vin obliuieus
Faire assoupir en la memoire
Le soin de nostre aise enuieus.
Que c'estoit chose deffendue
Au parauant de s'esiouir,
Ains que la paix nous fust rendue
Et le repos pour en iouir!
Ie di, quand Mars armoit l'Espaigne
Contre les François indontés,
Et ce peuple que la mer baigne
(Hors du monde) de tous costés,
L'Espaigne en piques violentes
Furieuse, & ce peuple ici,
Par ses fleches en l'air volantes
A craindre grandement aussi.

Puisque la paix eſt reuenue
Nous embellir de ſon ſeiour,
La ioie en l'obſcur detenue,
Doit à ſon ranc ſortir au iour,
Sus, page, en l'honneur des trois Graces,
Verſe trois fois en ce pot neuf,
Et neuf fois en ces neuues taſſes,
En l'honneur des ſeurs qui ſont neuf.
Ce lis, & ces roſes naïues
Sont épendues lentement,
Ie hai les mains qui ſont oiſiues,
Qu'on ſe depeſche vitement :
Là donq, ami, de corde neuue
R'anime ton luc endormi,
Le luc auec le vin ſe treuue
Plus dous, s'il eſt meſlé parmi.
O quel Zephire fauorable
Portera ce folatre bruit
Dedans l'oreille inexorable
De Madelaine qui nous fuit?
Le ſoin qui en l'ame s'engraue
Secoure aus vens ores tu dois :
C'eſt choſe ſaige, & vraiment graue,
De faire le fol quelquefois.

HYMNE A LA NVIT.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

Nuit, des amours miniſtre, & miniſtre fidelle
Des arreſts de Venus, & des ſaintes lois d'elle,
Qui ſecrette accompagnes
L'impatient amy de l'heure acouſtumée,
O mignonne des Dieux, mais plus encore aimée
Des eſtoilles compagnes,

Nature de tes dons honore l'excellence,
Tu caches les plaiſirs deſſous muet ſilence
Que l'amour ioüiſſante
Donne, quand ton obſcur eſtroitement aſſemble
Les amans embraſſez, & qu'ils tombent enſemble
Sous l'ardeur languiſſante :
Lors que la main tatonne ores la cuiſſe, & ore
Le tetin pommelu qui ne s'égale encore
A nul rubi qu'on voye :
Et la langue en errant ſur la ioüe, & la face,
Plus d'odeurs & de fleurs d'vn ſeul baiſer amaſſe
Que l'Orient n'enuoye.
C'eſt toy qui les ſoucis, & les gennes mordantes,
Et tout le ſoin enclos en noz ames dolantes
Par ton preſent arraches.
C'eſt toy qui rens la vie aux vergers qui languiſſent,
Aux iardins la rouſée, & aux cieux qui noirciſſent
Les idoles attaches.
Mets ſi te plaiſt, Déeſſe, vne fin à ma peine,
Et donte ſous mes bras celle qui m'eſt trop pleine
De menaſſes cruelles :
Afin que de ſes yeux (yeux qui captif me tiennent)
Les trop ardens flambeaux plus bruler ne me viennent
Le fond de mes mouëlles.

A SON LIVRE.

(Texte de 1573 ; retranché en 1578.)

Bien qu'en toy mon liure on n'oie
Achille és plaines de Troie
Brandir l'homicide dard,
Et qu'vn Hector n'y foudroie
L'eſtomac d'vn Grec ſoudard,

Ne laiſſe pourtant de mettre
Tes vers au iour, car le métre
Qu'en toy bruire tu entens,
T'oſe pour iamais promettre
Te faire vainqueur du temps.
Si la gloire & la lumiere
De Smyrne luit la premiere,
L'honneur ſur tous emportant,
Vne muette fumiere
N'obſcurcit Thebes pourtant.
Les vers qu'il m'a pleu de dire
Sur les langues de ma lyre
Viuront, & ſuperieurs
Du temps, on les voirra lire
Des hommes poſterieurs.
Sus donc, Renommée, charge
Deſſus ton eſpaule large
Mon nom qui tante les cieux,
Et le couure ſous ta targe
De peur du trait enuieux.
Mon nom dez l'onde Atlantique
Iuſqu'au dos du More antique
Soit immortel temoigné,
Et depuis l'iſle erratique,
Iuſque au Breton eſloigné :
Afin que mon labeur croiſſe,
Et ſonoreux apparoiſſe
Lyrique par deſſus tous,
Et que Thebes ſe connoiſſe
Faite Françoiſe par nous.

DES BAISERS.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Baiſer fils de deux léures cloſes,
Filles de deux boutons de roſes,
Qui ſerrent & ouurent le ris
Qui déride les plus marris :
Baiſer ambroſin que i'honore
Comme mon tout, & dont encore
Ie ſens en ma bouche ſouuent
Plus d'vn iour apres le doux vent :
Et vous bouche de ſucre pleine,
Qui m'engendrez de voſtre haleine
Vne odeur qui au cœur deſcend,
Et mille parfuns y reſpend :
Et vous mes petites montagnes,
Ie parle à vous léures compagnes,
Dont le coral naïf & franc
Cache deux rangs d'yuoire blanc :
Ie vous ſuppli' n'ayez enuie
D'eſtre homicides de ma vie :
Pour du tout tuer mon eſmoy
Mille fois le iour baiſez moy.

ODE XXII.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

Vous faiſant de mon écriture
La lecture,
Souuent, Grüiet, m'auez repris
De quoy ſi bas ie compoſoie,
Et n'oſoie
Faire vne œuure de plus haut pris.

Tout eſprit gaillard qui s'éforce,
N'a la force
De polir des liures parfaits :
Les nerfs foibles ſouuent ſe treuuent
S'ils eſpreuuent
Plus que leur charge vn peſant faix.

Qui penſez vous qui puiſſe eſcrire
L'ardente ire
D'Aiax, le fils de Telamon,
Ou d'Hector rechanter la gloire,
Ou l'hiſtoire
De la race du vieil Emon?

Toute Muſe pour tragedie
N'eſt hardie
A tonner ſur vn eſcharfaut,
Ne propre à rechanter la peine
D'erreurs pleine
De ce Gregeois qui fut ſi caut.

Adieu donc, enfans de la terre,
Qui la guerre
Entreprintes contre les Dieux,
Ce n'eſt pas moy qui vous raconte,
Ne qui monte
Auecque vous iuſques aux cieux.

Gruiet, ie pourſuiuray ma mode,
Par mainte Ode,
Où mes vers ſeront fleuriſſans :
Les autres de Mars diront l'ire,
Mais ma lire
Bruira l'amour que ie ſens.

AVX MOVSCHES A MIEL.

(Texte de 1578; retranché en 1584.

Où allez vous, filles du ciel,
Grand miracle de la Nature,
Où allez vous, mousches à miel,
Chercher aux champs vostre pasture?
Si vous voulez cueillir les fleurs
D'odeur diuerse & de couleurs,
Ne volez plus à l'auanture.
Autour de ma Dame halenée
De mes baisers tant bien donnez,
Vous trouuerez la rose née,
Et les œillets enuironnez
De fleurettes ensanglantées
D'Hyacinthe, & d'Aiax, plantées
Pres des liz sur sa bouche nez.
Les mariolaines y fleurissent,
L'amôme y est continuel,
Et les lauriers qui ne perissent
Pour l'Hyuer, tant soit il cruel:
L'anis, le chéurefueil qui porte
La manne qui vous reconforte,
Y verdoye perpetuel.
Mais ie vous pri' gardez-vous bien,
Gardez-vous qu'on ne l'eguillonne,
Vous apprendriez bien tost combien
Sa poincture est trop plus felonne,
Et de ses fleurs ne vous soulez
Sans m'en garder, si ne voulez
Que mon ame ne m'abandonne.

DE FEV LAZARE DE BAIF,

A Caliope.

(Texte unique de 1550; retranché en 1553.)

Si les Dieus
Larmes d'yeus
Verſent pour la mort d'vn homme,
A cétte heure
Dieus qu'on pleure,
Et qu'en dueil on ſe conſomme.

Caliope,
Et ta trope,
Baïf chantez en vois telle,
Que ſa gloire
Par memoire
Soit ſaintement immortelle.

En maint tour,
Alentour
Du cercueil croiſſe l'ierre.
Nuit, & iour
Sans ſeiour,
A l'ignorance il eut guerre.

L'excellance
De la France
Mourut en Budé premiere,
Et encores
Morte eſt ores
Des Muſes l'autre lumiere.

A IOACHIM DV BELLAI,

Angeuin.

(Texte de 1560; retranché en 1567.)

Si les ames vagabondes
Aus enfers, des peres vieus,
Apres auoir beu les ondes
Du dous fleuue obliuieus,
Dedignans l'obſcur ſeiour,
Pleines d'amour de la vie premiere
Reuiennent voir de nos cieus la lumiere,
Et le clair de noſtre iour :

Si ce qu'a dit Pythagore
Pour vrai l'on veut eſtimer,
L'ame de Petrarque encore
T'eſt venue r'animer :
L'experience eſt pour moi,
Veu que ſes vers Tuſcans tu ne leus onques
Et tu écris ainſi comme lui, donques
Le même eſprit eſt en toi.

Vne Laure plus heureuſe
Te ſoit vn nouueau ſouci,
Et que ta plume amoureuſe
Engraue à ſon tour auſſi
Des amoureus le dous bien,
A celle fin que noſtre ſiecle encore
Comme le vieil, en te liſant t'honore,
Pour gaſter l'encre ſi bien.

D'vne nuit obliuieuse
Pourquoi tes vers caches-tu ?
La lumiere est enuieuse
S'on lui céle la vertu :
Par vn labeur glorieus
Ont surmonté les fureurs poetiques
Du vieil Homere, & des autres antiques
Les siecles iniurieus.

A MERCVRE.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Facond neueu d'Atlas, Mercure,
Qui le soin as pris & la cure
Des bons esprits sur tous les Dieux,
Accorde les nerfs de ma lyre,
Et fay qu'vn chant i'y puisse dire
Qui ne te soit point odieux.
Honore mon nom par tes odes :
L'art qu'on leur doit, leurs douces modes
A ton disciple ramentoy :
Comme à celuy que Thebes vante
Monstre moy, afin que ie chante
Vn vers qui soit digne de toy.
Ie garniray tes talons d'ailes,
Ta capeline de deux belles,
Ton baston ie n'oubliray pas,
Dont tu nous endors & resueilles,
Et fais des œuures nompareilles
Au ciel, en la terre, & là bas.
Ie feray que ta main deçoiue
(Sans que nul bouuier l'apperçoiue)
Phebus, qui suit les pastoureaux,

Lui desrobant & arc & trousse,
Lors que plus fort il se courrousse
D'auoir perdu ses beaux toreaux.
Ie diray que ta langue sage
Apporte par l'air le message
Des Dieux, aux peuples & aux Rois,
Lors que les peuples se mutinent,
Ou lors que les Rois qui dominent
Violentent les saintes lois :
Comme il me plaist de te voir ores
Aller parmy la nuict encores
Auec Priam au camp des Grecs
Racheter par dons, & par larmes
La fleur des magnanimes armes
Hector, qui causa ses regrets.
C'est toy qui guides, & accordes
L'ignorant pouce sus mes cordes :
Sans toy sourdes elles sont, Dieu,
Sans toy ma guiterre ne sonne :
Par toy elle chante & fredonne,
Si elle chante en quelque lieu.
Fay que toute France me louë,
M'estime, me prise, m'auouë
Entre ses Poëtes parfaits :
Ie ne sens point ma voix si basse,
Qu'vn iour le ciel elle ne passe
Chantant de mon Prince les faits.



Au livre IV.

A BOVIV ANGEVIN.

(Texte unique de 1550; retranché en 1553.)

Cetui-ci en vers les gloires
Des Dieus vainqueurs écrira,
Et cetui-là les victoires
De nos vieus princes dira.
Mais moi ie veil que ma Muſe
Répande ton nom par l'air,
Et que toute s'i amuſe
Si peu qu'elle ſçait parler :
Pour eſtre de noſtre France
L'vn de ceus qui ont défait
Le villain monſtre Ignorance
Et le ſiecle d'or refait.
Que celui qui s'eſtudie
D'eſtre pour iamais viuant,
La main d'vn peintre mandie,
Ou l'encre d'vn ecriuant!
Mais toi qui hautain depriſe
Vne empruntée faueur
De la main (tant ſoit appriſe)
D'vn poëte, ou engraueur :
Tu peus maugré la mort bléme
Mieus qu'vne plume, ou tableau,
T'arracher viuant toi méme
Hors de l'oublieus tumbeau,
Faiſant vn vers plus durable
Qu'vn Coloſſe elabouré,
Ou la tumbe memorable
Dont Mauſole eſt honoré.

Les Pyramides tirées
Des entrailles d'vn rocher,
Iadis des Rois admirées,
Le tens a fait trebucher.
Mais ſi l'eſprit poëtique
Qui m'agite, n'eſt errant,
Plus que nul pilier antique
Ton euure ſera durant.
Et ſi preuoi que la gloire
De ton vagabond renom
Ne fera ſonner à Loire
Contre ſes bords que ton nom.
Et le tournant en ſon onde
Le rura dedans la mer,
Affin que le vent au monde
Le puiſſe par tout ſemer.

CONTRE VN

qui lui deroba ſon Horace.

(Texte unique de 1550; retranché en 1553.)

Quiconques ait mon liure pris,
Dorenauant ſoit-il épris
D'vne fureur, tant qu'il lui ſemble
Voir au ciel deus ſouleils enſemble
Comme Penthée.

Au dos pour ſa punition
Pende ſans intermiſſion
Vne furie qui le ſuiue :
Sa coulpe lui ſoit tant qu'il viue
Repreſentée.

AV FLEVVE DV LOIR.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

O Loir, dont le beau cours diſtille
Au ſein d'vn pays ſi fertile,
Fay bruire mon renom
D'vn grand ſon en tes riues,
Qui ſe doiuent voir viues
Par l'honneur de mon nom.
Ainſi Thetis te puiſſe aimer
Plus que nul qui entre en la mer.

Si Calliope m'eſt proſpere,
Fameux comme Amphryſe, i'eſpere
Te faire vn iour nombrer
Aux rangs des eaux qu'on priſe,
Et que la Grece appriſe
A daigné celebrer :
Pour eſtre le fleuue eternel
Qui baignes mon nic paternel.

Sus donq à haute voix reſonne
Le bruit que ma Muſe te donne :
Tu voirras deſormais
Par moy ton onde fiere
S'enfler par ta riuiere
Qui ne mourra iamais :
« Le renom qui des Muſes vient,
« Ferme contre l'âge ſe tient.

Loir, de qui la bonté ne cede
Au Nil qui l'Egypte poſſede,
Pour le loyer d'auoir

(Eternizant ta gloire
De durable memoire)
Fait ſi bien mon deuoir :
Quand i'auray mon âge accomply,
Enſeuely d'vn long oubly,

Si quelque pelerin arriue
Aupres de ta parlante riue,
Dy luy à haute vois
Que ma Muſe premiere
Apporta la lumiere
De Grece en Vandomois.
Dy luy ma race & mes ayeux,
Et le ſçauoir que i'eu des cieux.

Dy leur, que moy d'affaire vuide,
Ayant tes filles pour ma guide,
A tes bords i'encorday
Sur la lyre ces Odes,
Et aux Françoiſes modes
Premier les accorday :
Et touſiours rechante ces vers
Qu'à ton bord ie ſonne à l'enuers.

ODE VII.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

Tu me fuis de plus vite courſe
Qu'vn fan la dent fiere d'vne ourſe,
Fan qui va les tetins chercher
De ſa mere pour ſe cacher,
Allongeant ſa iambe fugace
Si vn rameau le vient toucher :

Car pour le moindre bruit que faſſe
D'vn ſerpent la gliſſante trace,
Et de genous, & de cœur tremble :
Las! toy belle qui m'es enſemble
Ma douce vie, & mon trepas,
Atten moy : ie ne te cours pas
Comme vn loup pour te faire outrage.
Mets donc, ma mignonne, vn peu bas
La cruauté de ton courage :
Arreſte, fuiarde, tes pas,
Et toi ia d'âge pour m'atendre
Laiſſe ta mere, & vien aprendre
Combien l'amour donne d'esbas.

DV IOVR NATAL DE SA DAME.

A Ioland Chantre.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Chanſon, voicy le iour
Où la beauté qui la terre decore,
Et que mon œil peu ſagement adore,
Vint en ce beau ſeiour.

Le Ciel d'amour atteint,
Ardant de voir tant de beautez l'admire,
Et ſe courbant deſſus ſa face, mire
Tout l'honneur de ſon teint.

Les celeſtes flambeaux,
Grandeur, Vertu, les Amours, & la Grace,
A qui mieux-mieux embellirent ſa face
De leurs dons les plus beaux :

Afin que par ses yeux
Tout l'imparfait de ma ieunesse folle
Fust corrigé, & qu'elle fust l'idole
Pour me guider au mieux.

Heureux iour retourné,
Mesme là bas i'auray de toy memoire,
Et vif & mort ie chanteray la gloire
De l'honneur en toy né.

Despan de ce crochet
Ma lyre oisiue, à fin que ie l'encorde :
Donne ton liure, Ioland, que i'accorde
Ce iour sous mon archet.

Seme par la maison
Tout le tresor des prez & de la plaine,
Le liz, la rose, & cela dont est pleine
La nouuelle saison :

Puis crie au temple aussi,
Que le Soleil ne vit oncques iournée
Qui fust de gloire & d'honneur tant ornée
Comme il voit ceste-ci.

DES ROSES PLANTÉES PRÈS VN BLE.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

Dieu te gard l'honneur du printemps
Qui étans
Tes beaux tresors desur la branche,
Et qui découures au Soleil
Le vermeil
De ta couleur viuement franche.

D'assez loin tu vois redoublé
Dans le blé
Ta face du vermillon teinte,
Dans le blé qu'on voit reiouïr
De iouïr
De ton image en son verd peinte.

Pres de toy sentant ton odeur,
Plein d'ardeur,
Ie façonne vn vers, dont la grace
Maugré mile siecles viura,
Et suiura
Le long vol des ailes d'Horace.

Les vns chanteront les œillets
Vermeillets,
Ou du lis la fleur argentée,
Ou celle qui s'est par les prez
Diaprez
Du sang des Princes enfantée.

Mais moy tant que chanter pourray
Ie louray
Touiours en mes odes la Rose,
D'autant qu'elle porte le nom
De renom
De celle où ma vie est enclose.

A LA SOVRCE DV LOIR.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Source d'argent toute pleine,
Dont le beau cours eternel
Fuit pour enrichir la plaine
De mon pays paternel,

Sois toute orgueilleuſe & fiere
De le baigner de ton eau,
Nulle Françoiſe riuiere
N'en peut lauer vn plus beau :
Que les Muſes eternelles
D'habiter n'ont deſdaigné,
Ne Phœbus qui dit par elles
L'art où ie ſuis enſeigné :
Qui deſſus ta riue herbuë
Iadis fut en-amouré
De la Nymphe cheueluë,
La Nymphe au beau crin doré :
Et l'attrapa de viſteſſe
Fuyant le long de tes bords,
Et là rauit ſa ieuneſſe
Au milieu de mille efforts :
Si qu'auiourd'huy d'elle encores
Immortel eſt le renom
Dedans vn antre, qui ores
Se vante d'auoir ſon nom.
Fuy donq, Source, & pren ces roſes
Que ie reſpan au giron
De ton onde, qui arroſes
Mon pays à l'enuiron.
Et te prie par mes Muſes
De touſiours l'auoir à cœur,
Et que touſiours tu luy vſes
Des faueurs de ta liqueur :
Ne noyant ſes paſtourages
D'eau par trop ſe reſpandant,
Ne defraudant les ouurages
Du laboureur attendant :
Mais fay que ton onde vtile
Luy riant ioyeuſement,

Innocente ſe diſtile
Par noz prez heureuſement.
Ainſi du Dieu venerable
De la mer, puiſſes auoir
Vne acolade honorable,
Entré chez luy pour le voir.

Au Bocage.

[Odes non meſurées.]

A SON LVT.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

Si autre-fois ſous l'ombre de Gaſtine
Auons ioué quelque chanſon Latine
De Caſſandre enamouré :
Sus, maintenant Lut doré,
Sus, l'honneur mien, dont la vois delectable
Sçait reſioüir les Princes à la table,
Change de forme, & me ſois
Maintenant vn Lut François.

Ie t'aſſeure que tes cordes
Par moy ne ſeront poluës
De chanſons ſalement ordes
D'vn tas d'amours diſſoluës :
Ie ne chanteray les Princes,
Ni le ſoin de leurs prouinces,
Ni moins la nef que prepare
Le marchant las! trop auare

Pour aller apres ramer
Iusqu'aux plus lointaines terres,
Peschant ne sçay quelles pierres
Au bord de l'Indique mer.

Tandis qu'en l'air ie soufferay ma vie,
Sonner Phebus i'auray tousiours enuie,
Et ses compagnes aussi,
Pour leur rendre vn grand-merci
De m'auoir fait poëte de nature,
Aime-musique, ensemble aime-peinture,
Et Prestre de leurs chansons
Qui accordent à tes sons.

L'enfant que la douce Muse
Naissant d'œil benin a veu,
Et de sa science infuse
Son ieune esprit a pourueu,
Touiours en sa fantasie
Brulera de Poësie
Sans pretendre vn autre bien :
Encor qu'il combatist bien,
Iamais les Muses poureuses
Ne voudront le prémier
De laurier, fust-il premier
Aux guerres victorieuses.

La Poësie est vn feu consumant
Par grand ardeur l'esprit de son amant,
Esprit que iamais ne laisse
En repos tant el' le presse.
Voila pourquoy le ministre des Dieux
Vit sans grans biens, d'autant qu'il aime mieux
Abonder d'inuentions
Que de grans possessions.

Mais Dieu iuſte qui diſpenſe
Tout en tous, les fait chanter
Le futur en recompenſe
Pour le monde eſpouuanter.
Ce ſont les ſeuls interpretes
Des hauts Dieux que les Poëtes :
Car aux prieres qu'ils font
L'or aux Dieux criant ne ſont,
Ni la richeſſe qui paſſe :
Mais vn lut touiours parlant
L'art des Muſes excellant
Pour deſſus leur rendre grace.

Que dirons nous de la muſique ſainte?
Si quelque amante en a l'oreille atainte,
Lente en larmes goute à goute
Fondra ſa chere ame toute,
Tant la douceur d'vne harmonie éueille
D'vn cœur ardant l'amitié qui ſommeille,
Au vif luy repreſentant
L'aimé par ce qu'elle entend.

La Nature, de tout mere,
Preuoyant que noſtre vie
Sans plaiſir ſeroit amere,
De la Muſique eut enuie,
Et ſes acords inuentant
Alla ſes fils contentant
Par le ſon, qui loin nous iette
L'ennuy de l'ame ſuiette,
Pour l'ennuy meſme donter :
Ce que l'emeraude fine
Ni l'or tiré de ſa mine
N'ont la puiſſance d'outer.

Sus, Muſes, ſus, celebrez-moy le nom
Du grand Appelle immortel de renom,
Et de Zeuxe qui paignoit
Si au vif, qu'il contraignoit
L'eſprit raui du penſif regardant
A s'oublier ſoy-meſme, ce-pendant
Que l'œil humoit à longs trais
La douceur de ſes portrais.

C'eſt vn celeſte preſent
Tranſmis çà bas où nous ſommes,
De terreſtre faix exent
Pour leuer en haut les hommes :
Car ainſi que Dieu a fait
De rien le monde parfait,
Il veut qu'en petite eſpace
Le paintre ingenieux faſſe
(Alors qu'il eſt agité)
Sans auoir nulle matiere
L'air, la mer, la terre entiere,
Inſtrument de deité.

On dit que cil qui r'anima les terres
Vuides de gens, par le iet de ſes pierres
(Origine de la rude
Et groſſiere multitude),
Auoit auſſi des diamans ſemé
Dont tel ouurier fut viuement formé,
Son eſprit faiſant connoiſtre
L'origine de ſon eſtre.

Dieux ! de quelle oblation
Aquitter vers-vous me puis-ie,
Pour remuneration

Du bien receu qui m'oblige?
Certes ie ſuis glorieux
D'eſtre ainſi amy des Dieux!
Qui ſeuls m'ont fait receuoir
Le meilleur de leur ſçauoir
Pour mes paſſions guarir :
Et d'eux, mon Lut, tu attens
Viure çà bas en tout temps,
Non de moy qui doy mourir.

O de Phebus la gloire, & le trophée,
De qui iadis le Thracien Orphée
Faiſoit arreſter les vens,
Et courir les bois ſuyuans,
Ie te ſaluë ô Lut harmonieux,
Raclant de moy tout le ſoin ennuieux,
Et de mes amours tranchantes
Les peines, lors que tu chantes.

A CASSANDRE.

(Texte unique de 1550; retranché en 1553.)

Si cet enfant qui erre
Vagabond par la terre
Auecques le carquois
Frere de l'arc turquois,
Arc qui me point & mord,
Auoit ſon flambeau mort
Allumé dans l'aleine
Du Geant, qui à peine
Tient le mont enuoié
Sur ſon dos foudroié,
Et m'en euſt en dormant

Bruſlé le cueur amant,
Comme (flamme indiſcrete)
A la Roine de Créte :
Encor ne m'auroit tant
Bruſlé, ſa flamme étant
Repriſe en ſon flambeau,
Que ton viſage beau,
Que ta bouche qui ſemble
Roſes, & lis enſemble,
Que tes noirs yeus laſcifs,
Armés d'archiers ſourcis,
Qui mille fleches tirent
Dans les miens, qui ſe mirent
En ta face ô pucelle,
Me plaiſant plus que celle
Qui dedaignant Tithon,
Au matin la voit-on
Peindre de mille roſes
Ses barrieres decloſes.

D'VN ROSSIGNOL ABVSÉ.

(Texte unique de 1550; retranché en 1553.)

En Mai, lors que les riuieres
Deſenflent leurs ondes fieres
De la nége de l'iuer,
Et que l'on voit arriuer
Le beau ſigne qui r'aſſemble
Les amoureus ioints enſemble :
Duquel la clarté naiſſant,
Sur vn bateau periſſant,
Le vent ſe couche, & la mer
Rengorge ſon flot amer,

Le marinier ſoucieus
Prenant vn front plus ioieus :
Donc, au retour de ce tens
Que tout rit ſous le printens,
Le roſſignol paſſager
Eſtoit venu r'aſſieger
Sa fortereſſe ramée,
De ſon caquet animée :
Là, ſoit qu'il vouluſt chanter
Amour, ou le lamanter,
S'aſſit, ſi l'antiquité
Chenue dit verité,
Sur vn buis, dont s'écartoit
Vn ruiſſeau qui cler partoit,
Chantant de vois ſi ſereine,
Si gaie, ſi ſouueraine,
Que les chénes bien oiants,
Et les pins en bas ploiants
Leurs oreilles pour l'ouir
S'en voulurent réiouir.
Cétte nimphe ſonoreuſe
Du fier enfant amoureuſe,
Iuſqu'au ciel le chant rapporte,
Redoublant la vois, de ſorte
Que les rochiers d'eaus laués,
Et leurs piés d'elles caués,
Le ciel feirent aſſés ſeur
De la champeſtre douceur.
Mais lui qui écoute vn ſon
Tout ſemblable à ſa chanſon,
Puis voiant ſon ombre vaine
Remirée en la fontaine,
Penſe que ſon ombre étoit
Vn oiſeau qui mieus chantoit.

Amour de gloire obſtinée
Auec toute beſte eſt née :
Voulant demeurer le maiſtre
Et de ſoi le vaincueur eſtre,
Plus haut que dauant il ſonne,
Plus haut le bois en reſonne.
Il dit, & chante comment
Il fut témoin du torment
Que la ialouſe receut
Sous faint nom qui la deceut :
Et comme le cheualier
Au iauelot ſingulier
Se páma deſus la face
Que déia la mort efface,
Appellant pluſtoſt les Dieus,
Et les aſtres odieus,
Pluſtoſt auecque grands cris
Comblant l'air de ſa Procris,
Dépitoit le nom ſemblable,
Et le vent du fait coulpable.
Il vouloit encore dire
De Clitie le martire,
Lors que les nimphes des bois
D'aiſe ne tenans leurs vois,
A ſe mocquer commencerent
Et le mocquant l'offencerent :
Lui qui a bien aperceu,
Les oiant, qu'il eſt deceu,
Taignit, tant ire le donte,
Ses ioües d'honeſte honte,
Si que rompant vite en l'air
Le vide par ſon voler,
Tellement ſe diſparut
Qu'onques puis il n'apparut.

Qui eſt mieux ſemblable à toi
Petit roſſignol que moi?
Tous deus des nimphes enſemble
Sommes trompés ce me ſemble,
Toi de ton chant, moi du mien,
Ainſi nous nuít noſtre bien.
Car vers, ne chanſons écrites,
Ne rimes tant ſoient bien dites,
N'ont rompu la cruauté
D'vne, de qui la beauté
Me lime iuſques au font
Le cueur qui en flammes fond.
Mais ô déeſſe dorée
Des beaus amans adorée:
Liure la moi quelque iour
Dedans vn lit à ſeiour,
Affin qu'ell' me baiſe, & touche,
Qu'ell' me mette dans la bouche,
Ie ne ſcai quoi, dont enuie
Ait dépit toute ſa vie:
Qu'ell' me ſerre, qu'ell' m'enchéne
(Comme vn l'hierre le chéne,
Ou la vigne les ormeaus)
Mon col, de ſes braz iumeaus.

[A GASPAR D'AVVERGNE.]

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

Soyon conſtans, & ne prenon ſouci
Quel iour ſuyuant pouſſera ceſtuy-ci,
Ietton au vent, mon Gaſpar, tout l'affaire
Dont nous n'auons que faire.

Pourquoy m'iray-ie enquerir des Tartares,
Et des païs estranges & Barbares,
Quand à grand peine ay-ie la connoissance
Du lieu de ma naissance?

Volontiers l'ignorant
Va touiours s'enquerant
Du ciel plus haut que luy:
Las! malheur sur les hommes,
Nais au monde ne sommes
Que pour nous faire ennuy!

C'est se moquer de genner & de poindre
Le bas esprit des hommes, qui est moindre
Que les conseils de Dieu, ou de penser
Sa volonté passer.

Touiours en luy fichon nostre esperance
Et en son fils nostre ferme asseurance,
Au demeurant, alon auec le temps
Heureusement contens.

A l'homme qui est né,
Peu de temps est donné
Pour se rire & s'esbatre.
Nous l'auons, ce-pendant
Qu'alons-nous attendant?
Vn bon iour en vaut quatre.

Soit que le ciel de foudres nous despite,
Ou que la terre en bas se precipite,
Soit que la nuit deuienne iour qui luit,
Soit que le iour soit nuit,

Iamais de rien n'auray frayeur ne crainte :
Comme aſſeuré que la penſée ſainte
De l'Eternel gouuerne en equité
Ce monde limité.

« Le Seigneur de là haut
« Connoiſt ce qu'il nous faut
« Mieux que nous tous enſemble :
« Sans nul égard d'aucun
« Il départ à chacun
« Tout ce que bon luy ſemble.

Ie t'aprendray, ſi tu veux m'eſcouter,
Comment l'ennuy d'vn cœur ſe peut outer,
Et ce que tient la triſteſſe cruelle,
D'importune ſequelle.

Tu ne ſeras conuoiteux d'amaſſer
Le bien qui doit ſi vitement paſſer,
Comme treſors, honneurs, & auarices,
Eſcolles de tous vices.

Car c'eſt plus de reſtraindre
Son deſir, que de ioindre
L'Ourſe au midy ardant,
L'Eſcoſſe ſablonneuſe
A l'Arabie heureuſe,
Ou l'Inde à l'Occident.

Tu dois encor euiter, ce me ſemble,
Faueurs des Rois, & des peuples enſemble :
De leurs mignons touiours quelque tempeſte
Vient foudroyer la teſte.

Ce n'eſt pas tout, auecques prouidence
Fais vn amy, dont l'heureuſe prudence
Te ſeruira de ſecours neceſſaire
Contre l'heur aduerſaire.

Ton cœur bien preparé,
De force remparé,
En la fortune aduerſe
Patience prendra :
En la bonne, craindra
Que l'heur ne le renuerſe.

Apres l'hyuer, la ſaiſon variable
Pouſſe à ſon rang le printemps amiable :
Si auiourd'huy nous ſommes ſoucieux,
Demain nous ſerons mieux.

Touiours de l'arc Apollon ne moleſte
Le camp des Grecs pour leur tirer la peſte,
Aucune-fois tout paiſible, réueille
Sa harpe qui ſommeille.

En orage outrageux
Tu ſeras courageux :
Puis ſi bon vent te ſort,
Tes voiles trop enflées
De la faueur ſouflées
Conduiras, ſage, au port.

Apres auoir prié, deuotieux,
Les deux Iumeaux qui decorent les cieux,
De touiours luire au fort de la tempeſte
Sur le haut de ta teſte :

L'vn escrimeur en vers tu descriras,
L'autre donteur des cheuaux tu diras,
Ou pour leur sœur la querelle ennemie
D'Europe & de l'Asie.

A LVI MESME.

(Texte unique de 1550; retranché en 1553.)

Que tardes-tu, veu que les Muses
T'ont élargi tant de sçauoir,
Que plus souuent tu ne t'amuses
A les chanter, & que tu n'vses
De l'art qu'ell' t'ont fait receuoir?
Tu as le tens qui faut auoir,
Repos d'esprit, & patience,
Dous instruments de la sçience :
Et toutefois l'heure s'enfuit
D'vn pié leger & diligent,
Sans que ton esprit negligent
Face apparoistre de son fruit.
On ne voit champ tant soit fertil,
S'il n'est poitri du labourage,
Qu'à la fin ne vienne inutil,
Voire & le champ ioignant fut-il
Du Nil l'Ægyptien riuage :
Tant soit vn cheual de courage,
Et coutumier à surmonter,
S'on est long tens sans i monter
Il deuient rosse, & fort en bride :
Ainsi des Muses l'écriuain,
S'il les delaisse, hêlas en vain
Il les inuocque apres pour guide.

L'orfeure de tenir n'a honte
Les inſtrumens de ſon métier,
Son plaiſir ſa peine ſurmonte,
Tellement qu'il feroit grand conte
Eſtre oiſif vn iour tout entier :
Ton art le paſſe d'vn cartier,
Quoy ? voire du tout ce me ſemble,
Toutefois encre & plume enſemble
Tu crains pareſſeus à toucher.
D'orenauant écri, compoſe :
La louange pour peu de choſe
S'achette, & qu'eſt-il rien plus cher ?
Mainte ville iadis puiſſante
Eſt ores morte auec ſon nom,
Enſeuelie, & languiſſante,
Et Troie eſt encor floriſſante
Comme vn beau printens, en renom :
Bien d'autres Rois qu'Agamemnom,
Ont fait reluire leur vertu,
Et ſi ſont morts, car ils n'ont 'u
Vn Homere, qui mieus qu'en cuiure,
En medaille, en bronze, ou tableau,
Les euſt arrachés du tumbeau,
Faiſant leur nom viure, & reuiure.

CHANT DE FOLIE A BACCHVS.

(Texte unique de 1550; retranché en 1553.)

Delaiſſe les peuples vaincus
Qui ſont ſous le lit de l'Aurore,
Et la ville, qui ô Bacchus,
Ceremonieuſe t'adore.

De tes tigres tourne la bride
En France, où tu es inuocqué,
Et par l'air ton chariot guide
Deſſus en pompe collocqué.
Que cette feſte ne ſe face
Sans t'i trouuer, Pere ioieus,
C'eſt de ton nom la dedicaſſe,
Et le iour où lon rit le mieus.
Voi-le ci ie le ſen venir,
Et mon cueur étonné, ne peut
Sa grand diuinité tenir,
Tant elle l'agite & l'émeut.
Quels ſont ces rochiers où ie vois
Leger d'eſprit, quel eſt ce fleuue,
Quels ſont ces antres, & ces bois
Où ſeul egaré ie me treuue?
I'enten le bruire des cimbales
Et les champs ſonner euoué.
I'oi la rage des Bacchanales
Et le ſon du cor enroué.
Ici le chancellant Silene
Sus vn tardif aſne monté,
Les inconſtans Satyres mene
Qui le ſouſtiennent d'vn coſté.
Qu'on boute du vin en la taſſe,
Soumelier, qu'on en verſe tant
Qu'il ſe répande dans la place,
Qu'on mange, qu'on boiue d'autant.
Amoureus, menez vos aimées,
Ballez, & danſez ſans ſeiour,
Que les torches ſoient allumées
Iuſques à la pointe du iour.
Sus, ſus, mignons, aus confitures
Le codignac vous ſemble bon,

Vous n'aués les dens aſſés dures
Pour faire peur à ce iambon.
Amis, à force de bien boire
Repouſſez de vous le ſouci,
Que iamais plus n'en ſoit memoire :
Là donques, faites tous ainſi.
Hélas que c'eſt vn dous tourment
Suiure ce Dieu qui enuironne
Son chef de vigne & de ſérment,
En lieu de roialle couronne.

[A GASPAR D'AVVERGNE.]

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

Puis que la mort ne doit tarder
Que pronte vers moy ne paruienne,
Trop humain ſuis pour me garder
Qu'eſpouuanté ne m'en ſouuienne,
Et qu'en memoire ne me vienne
Le cours des heures incerténes,
Gaſpar, qui aux bords de Vienne
As rebaſti Rome & Athénes.
En vain l'on fuit la mer qui ſonne
Contre les goufres, ou la guerre,
Ou les vents mal ſains de l'autonne
Qui ſoufflent la peſte en la terre :
Puis que la mort qui nous enterre
Ieunes nous tue, & nous conduit
Auant le temps, au lac qui erre
Par le royaume de la nuit.
« *L'auaricieuſe Nature,*
« *Et les trois Sœurs filans la vie,*

« Se deulent quand la creature
« Dure long temps, portant enuie
« Au corps, ſi toſt il ne deuie :
« Le creant roſe du printemps,
« A qui la naiſſance eſt rauie
« Et la grace tout en vn temps.
L'vn deuient gouteux, l'autre étique,
L'autre n'atend que le cyprés,
Et celuy qui fut hydropique
Guariſt pour retomber apres :
Nous ſommes humains tout exprés,
Pour auoir le cœur outragé
D'vn aigle, qui le voit d'auprés
Naiſtre afin qu'il ſoit remangé.
Bien toſt ſous les ombres, Gaſpar,
La mort nous guidera ſubite,
N'or ni argent de telle part
Ne font que l'homme reſuſcite :
Diane ſon cher Hippolyte
N'en tire hors, ains giſt parmy
La troupe, où Theſé ſe deſpite
Qu'il n'en peut r'auoir ſon amy.
« L'homme ne peut fuir au monde
« Le certain de ſa deſtinée,
Le marinier craint la fiere onde,
Le ſoldat la guerre obſtinée,
Et n'ont peur de voir terminée
Leur vie ſinon en tels lieux,
Mais vne mort inopinée
Leur a touiours fermé les yeux.
Dequoy ſert donc la medecine,
Et tout le gaiac eſtranger,
Vſer d'onguens ou de racine,
Boire bolus, ou d'air changer :

Quand cela ne peut alonger
Noz iours contez? où cours-tu, Muse?
Repren ton stile plus leger
Et à ce graue ne t'amuse.

PRIERE A DIEV POVR LA FAMINE.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

O Dieu des exercites,
Qui aux Israëlites
Donnant iadis secours,
Fendis en deux le cours
De la rouge eau salée,
Et comme vne valée
Que deux tertres espars
Emmurent de deux pars,
Tu fis au milieu d'elle
Vne voye fidelle,
Où à pied sec parmy
Passa ton peuple amy.
Et puis en renuersant
Le flot obeissant
Sur le Prince obstiné:
Tu as exterminé
Luy, & sa gent noyée
Sous l'onde renuoyée.
Ton peuple errant delà
Aux desers çà & là,
Les veaux de fonte adore:
Mais pour sa faute encore
Le ciel ne laissa pas
De pleuuoir son repas,

Qu'il receut de ta grace
Par quarante ans d'eſpace.
O Seigneur, retourne ores
Tes yeux, & voy encores
Ton peuple languiſſant,
Ton peuple periſſant,
Que la palle famine
(Mort eſtrange) extermine.
Pere, nous ſçauons bien
Selon tes loix, combien
Noz iournalieres fautes
Sont horribles & hautes :
Et voyant noz pechez
Dont ſommes entachez,
Que cette affliction
N'eſt pas punition :
Mais nous ſçauons auſſi
Que nous aurons mercy
Toutes les fois que nous
Flechiſſans les genous,
Et ſouleuans la face
Demanderons ta grace.
Las ô Dieu, ſur nous veille :
Et de benigne oreille
En cette aſpre ſaiſon
Reçoy noſtre oraiſon :
Ou bien ſus les Tartares,
Turcs, Scythes, & Barbares
Qui n'ont la connoiſſance
Du bruit de ta puiſſance,
O Seigneur, hardiment
Eſpan ce chaſtiment,
Et ton peuple conſole
Qui croit en ta parolle,

Ou ſay encor renaiſtre
Les ans du premier eſtre,
L'age d'or precieux,
Où le peuple ocieux
Viuoit aux bois ſans peine
De glan cheut & de feine.

A CASSANDRE.

(Texte unique de 1550; retranché en 1553.)

Le printens vient, naiſſez fleurettes
Coupables de mes amourettes,
Sus naiſſez, & toutes enſemble
Variez par voſtre peinture
Vn manteau verd, à la nature.
Caſſandre, qui tant leur reſemble,
Tu crois comme elles, ce me ſemble,
Et ton petit poil accourſi,
S'alonge en fils d'or, auec l'age
Comme vn reuerdiſſant fueillage.
Tu croitras donq pour le ſouci
De maint peuple, & de moi auſſi,
Et ſi feras les fleurs compaignes
Qui croiſſent à l'enui de toi
Pallir de l'amour comme moi.
Et les eaus baignants les campaignes,
Celles qui tonnent aus montaignes,
Frappant contre leurs bords dolents,
Bruiront leurs amours éternelles
Si ton bel œil ſe mire en elles.
Apres maints cours de l'an volant,
Les cieus pour t'enfanter, voulant

Se piller eus mesmes, ont pris
Tout le beau vers eus retourné
Et de toi le monde ont orné.
Affin qu'on ne mette à mépris
Mes chants pour t'amour entrepris
Qui les trais de ta beauté suiuent,
Et qui d'vn vers laborieus
La font remonter iusqu'aus Dieus.
Les beautés iusque aus cieus arriuent
Si les Poëtes les décriuent,
Donc Cassandre si tu m'aimois,
Tu apprendrois de main docile,
L'art, & la maniere facile
Des Odes du luc Vandomois.

CONTRE LA IEVNESSE FRANÇOISE CORROMPVE.

(Texte unique de 1550; retranché en 1553.)

Esperons nous l'Italie estre prise,
Ou regaigner par meilleure entreprise
D'vn bras vindicatif,
Le serf butin de nos pertes si amples
Dont l'Espagnol a decoré ses temples
De sous le Roi captif?
Que telle gloire est loin de l'esperance,
Voiant (ô tens) la ieunesse de France
A tout vice estre incline.
Outrecuidée en ses fautes se plaít,
Hait l'enseigneur, l'ignorante qu'ell' est
De toute discipline.

Ni eſcrimer, combatre à la barriere,
Ne façonner poulains en la carriere
Peu vertueuſe n'oſe.
Suit les putains, les naquets, les plaiſans,
Et lachement corront ſes ieunes ans
Sans oſer plus grand choſe.
De telles gens, Charles n'a pas donté
Naples, Veniſe, & Milan ſurmonté,
Deſſous ſon iouc rebelle,
Mais d'vn ſoudart braue, vaillant, & fort
Qui de ſoi meſme alloit haſtant ſa mort
Par vne plaie belle.
Le pigeon vient du pigeon, & la chieure
Naiſt de la chieure, & le lieure du lieure.
Le fils touſiours raporte
Le naturel des parens auec lui :
Quel peuple donc pourroit naiſtre auiourdhui
De race ſi peu forte?
La fille preſte à marier, accorde
Trop librement ſa chanſon à la corde
D'vn pouce curieus :
Et veut encor Petrarque retenir,
Affin que mieus ell' puiſſe entretenir
L'amant luxurieus.
Il n'i a rien que cet age où nous ſommes
N'ait corrompu, il a gâté les hommes,
Les noces ſont polues :
Des Dieus vangeurs, ſans honneur & ſans pris
Les temples met l'Alemen à mépris
Par ſectes diſſolues.

[A VN SIEN AMI

fasché de suiure la Court.]

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Maclou, amy des Muses,
En la Musique expert,
Pour-neant tu t'amuses,
Le temps en vain se pert
Menant vn dueil couuert :
Il vaut mieux que tu iettes
Les soigneuses sagettes
Qui ton cœur vont greuant,
Aux Scythes & aux Gétes,
A l'abandon du vent.
Ceux à qui point n'agréent
Tes beaux arts tant cognus,
Et qui ne se recréent
De voir les Syluains nus,
Et les peres cornus
Pendre au haut d'vn rocher,
Doiuent bien se fâcher :
Non toy, dont la Poesie
Peut le soin arracher
Hors de la fantasie.
Et quoy? ie voy tes yeux
Moites d'vn pleur amer :
Soit quand Phebus aux cieux
Vient le iour allumer,
Ou quand dedans la mer
Ses cheuaux il abreuue,

Gemiſſant ie te treuue
La fin de ton malheur,
Puis que ne bois ne fleuue
N'appaiſe ta douleur?
Donc la faueur du monde
Te fait deſeſperer,
Laquelle on peut à l'onde
Iuſtement comparer,
Qui ne ſçauroit durer
Vne heure ſans orage.
« *Appren à ton courage*
« *Voler ainſi qu'il faut :*
« *Par ceſte aile le ſage*
« *S'en-vole aux Dieux là haut.*
Il eſt vray que la Court
Des Princes eſt louable,
Mais long temps on y court
Sans fortune amiable.
Sor de là miſerable :
« *Quand la mort ſe courrouſſe,*
« *Sans egard elle pouſſe*
« *A bas vn Empereur,*
« *De la meſme ſecouſſe*
« *Qu'vn pauure laboureur.*
La vertu qui ordonne
Aux bons immortel nom,
N'a baillé la couronne
De Laurier pour renom
A nul homme, ſinon
Qu'à celuy qui n'a garde
De prendre l'or en garde,
Viuant du ſien contant,
Et à qui le regarde
D'vn viſage conſtant.

« C'eſt plus de commander
« A ſes affections,
« Qu'aux Princes d'amender
« De mille nations.
« Qui de ſes paſſions
« Eſt maiſtre abſolument,
« Celuy vit ſeulement
« N'euſt-il qu'vn toict de chaume,
« Et plus aſſeurément
« Qu'vn Roy de ſon royaume.
Quand noſtre vie humaine
Longue en ſanté ſeroit,
Chaqu'vn à iuſte peine
Des biens amaſſeroit,
Et point n'offenſeroit!
« Pour la vie ſi breue
« Faut-il tant qu'on ſe greue
« D'amaſſer & d'auoir?
Matin le iour ſe leue
Pour mourir ſur le ſoir.
O ſoin meurtrier, encores
Que lon s'allaſt cacher
Outre les riues Mores,
Tu nous viendrois chercher
Pour nos eſprits fâcher.
Le gendarme en ſa troupe
Te va portant en croupe,
Quoy que t'ailles cachant
Au plus creux de la poupe
Compagnon du marchant.
Donques puis que l'enuie
Et l'auarice forte
Sont bourreaux de la vie
De l'homme qui les porte :

Mon amy, ie t'enhorte
De les chaſſer : entens
A te donner bon temps,
Fuy les maux qui t'ennuyent :
« Qu'eſt-ce que tu attens?
« Les ans legers s'enfuyent.
« Le temps bien peu durable
« Tout chauue par derriere
« Demeure inexorable
« S'il franchit ſa carriere.
L'infernale portiere
Hoche de main egale
La grand cruche fatale :
Soit toſt ou tard, le Sort
Viendra vers toy tout palle
Pour t'annoncer la mort.
Et pource vn iour ne laiſſe
Voler ſans ton plaiſir,
L'importune vieilleſſe
Court toſt pour nous ſaiſir :
Tandis qu'auons loiſir,
Tes amours anciennes
Chantons auec les miennes :
Ou bien, ſi bon te ſemble,
Ne chantons que les tiennes
Sur noz flutes enſemble.
Pour tuer le ſoucy
Qui rongeoit ton courage,
Aſſéon nous icy
Sous ce mignard ombrage :
Voy pres de ce riuage
Quatre Nymphes qui viennent,
A qui tant bien auiennent
Leurs corſets ſimplement,

Et leurs cheueux qui tiennent
A vn nœud ſeulement.
Hé, quel paſteur ſera-ce
Qui au prochain ruiſſeau
Ira rinſer ma taſſe
Quatre ou cinq fois en l'eau?
D'autant que vin nouueau
Efface les ennuis,
Et fait dormir les nuis:
Autrement la memoire
De mes maux ie ne puis
Eſtrangler qu'apres boire.

A SON RETOVR DE GASCONGNE, VOIANT DE LOIN PARIS.

(Texte unique de 1550; retranché en 1553.)

Deus, & trois fois, heureus ce mien regard,
Duquel ie voi la ville, où ſont infuſes
La diſcipline, & la gloire des Muſes,
C'eſt toi Paris que Dieu conſerue, & gard:
C'eſt toi qui as de ſcience, auec art
Endoctriné mon ieune age ignorant,
Et qui chez toi par cinq ans demeurant
L'as alaicté du laict qui de toi part.
Combien ie ſen ma vie heureuſe en elle
En te voiant, au pris de ces monts blancs
Qui ont l'échine, & la teſte, & les flancs
Chargés de glace, & de nége eternelle:
Ie voi deſia la bande ſolennelle
Du ſaint Parnaſe en auant s'approcher,
Et me baiſer, m'accoler, & toucher,
Me r'appellant à ſon eſtude belle.

De l'autre part ma librérie, hélas,
Grecque, latine, eſpaignole, italique,
En me tanſſant d'vn front melancolique
Me dit, que plus ie n'adore Pallas.
Vn milion d'amis ne ſeront las
Deus iours entiers de me faire la feſte,
Vn Peletier qui a dedans ſa teſte
Muſes, & Dieus, les Nimphes, & leurs lacs.
Daurat, reueil de la ſçience morte,
Et mon Berger qui s'eſt fait gouuerneur
Non de troupeaus, mais de gloire, & d'honneur,
Tiendra mon col laſſé d'vne main forte :
Tel iour heureus qui tant d'aiſe m'apporte
Soit par mes vers iuſque au ciel coloqué,
Et ſur mon cueur d'vn blanc trauers merqué,
A celle fin que iamais il n'en ſorte.
Mon Oradour, ne Maclou n'i ſont mie,
L'vn eſt allé à Romme pour le Roi,
L'autre en Aniou eſclaue de ſa foi
Vit ſous l'empire aſſés dous de ſa mie.
Soit par la reſte vne ioie acomplie,
De folâtrer faiſon noſtre deuoir,
Ce iour paſſé, ie ſuis preſt d'aller voir
Si pour le tens les léttres on oublie.
Plus que dauant ie t'aimerai, mon liure :
A celle fin que le ſçauoir i'aprinſſe,
I'ai delaiſſé & court, & Roi, & Prince
Où i'eſtoi bien quand ie les vouloi ſuiure,
Pour recompenſe auſſi ie me voi viure
Et iuſque au ciel d'ici bas remué :
Ainſi qu'Horace en Cigne tranſmué
I'ai fait vn vol qui de mort me deliure.
Car ſi le iour voit mon euure entrepris,
L'Eſpaigne docte, & l'Italie appriſe,

Celui qui boit le Rin, & la Thamiſe
Vouldra m'apprendre ainſi que ie l'appris,
Et mon labeur aura louange, & pris :
Sus, Vandomois (petit païs) ſus donques,
Eioui toi ſi tu t'éiouis onques,
Ie voi ton nom fameus par mes écris.





LES AMOVRS

de P. de Ronſard Vandomoys.

Enſemble

Le cinquieſme de ſes Odes.

1552.

[SONNET.]

(Texte de 1552; retranché en 1553.)

D'vn foyble vol, ie volle apres l'eſpoyr,
Qui mieux vollant volle oultre la carriere,
Puis quand il voyt que ie volle derriere,
De mon voller renforce le pouuoyr.
Voyant le ſien qui volle pour m'auoyr,
Me reuoltant ie franchi la barriere,
Et d'vn bas vol ie m'eſcarte en arriere,
Pour ne le prendre, & pour pris ne me voyr.
Ie ſuis ſemblable au malade qui ſonge,
Lequel en vain ſes doigtz mocquez allonge,
Pour taſtonner l'idole qui n'eſt pas :
L'vn fuit, l'vn ſuit d'vne vaine pourſuite,
Ainſi ſuyuant l'eſpoyr qui eſt en fuite,
Et qui ne ſuit, ie perdz en vain mes pas.

A P. PASCHAL,

Gentilhomme du pays de Languedoc, Hiftoriographe du Roy.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

De toy, Pafchal, il me plaift que i'efcriue,
Qui de bien loin le peuple abandonnant,
Vas des Romains les trefors moiffonnant
Le long des bords où la Garonne arriue.
Haut d'vne langue eternellement viue,
Son cher Pafchal Tolofe aille fonnant :
Pafchal Pafchal Garonne refonnant,
Rien que Pafchal ne refponde fa riue.
Si ton Durban, l'honneur de noftre temps,
Lit quelquefois ces vers par paffetemps,
Dy luy, Pafchal (ainfi l'afpre fecouffe
Qui m'a fait choir, ne te puiffe efmouuoir) :
Ce pauure Amant eftoit digne d'auoir
Vne Maiftreffe, ou moins belle, ou plus douce.

SONNET.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Le feul penfer, qui me fait deuenir
Braue d'efpoir, eft fi doux que mon ame
Defia gaignée, impuiffante fe pâme,
Songeant au bien qui me doit aduenir.
Sans mourir donq pourray-ie fouftenir
Le doux combat que me garde ma Dame,
Puis qu'vn penfer fi brufquement l'entame
Du feul plaifir d'vn fi doux fouuenir?

Helas! Venus, que l'escume feconde
Non loin de Cypre enfanta dessus l'onde,
Si de fortune en ce combat ie meurs,
Reçoy ma vie, ô Deesse, & la guide
Parmy l'odeur de tes plus belles fleurs
Dans les vergers du Paradis de Gnide.

SONNET.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Quand en songeant ma follastre i'accole,
Laissant mes flancs sus les siens allonger,
Et que d'vn branle habilement leger
En sa moitié ma moitié ie recole :
Amour adonq si follement m'affole,
Qu'vn tel abus ie ne voudroy changer,
Non au butin d'vn riuage estranger,
Non au sablon qui iaunoye en Pactole.
Mon Dieu! quel heur & quel contentement
M'a fait sentir ce faux recolement,
Changeant ma vie en cent metamorphoses?
Combien de fois doucement agité,
Suis-ie ore mort, ore resuscité
Entre cent liz, & cent vermeilles roses?

[SONNET.]

(Texte de 1552; retranché en 1553.)

Moins que deuant m'agitoit le vouloyr,
Qui me piquoyt d'vne ardeur fanatique,
Quand pour garir ma verue poëtique,
Laissant Paris i'aborde sus le Loyr.

Là ie viuoy pour plus ne me chaloyr
Ny de la Muſe, ou Romaine, ou Attique,
Alors qu'Amour de ſon trait fantaſtique
Cauſa le mal qui tant me fait douloyr.
Dedans des prez, & dans vn boys champeſtre,
Parmy les fleurs où ſeur ie penſoys eſtre
Le doulx Tyran me martela de coupz :
Et me fit voyr, que iamais on n'eſtrange
Loing de ſon chef, quelque païs qu'on change,
L'arreſt du ciel qui preſide ſur nous.





LIVRET DE FOLASTRIES,

A Ianot Parisien.

Plus, quelques Epigrames grecs : & des Dithyrambes chantés au Bouc de E. Iodelle Poëte Tragiq.

1553.

GAYETÉ.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

I'ay vescu deux mois ou trois
Plus heureux que tous les Rois
De la plus fertile Asie,
Quand ma main tenoit saisie
Celle, qui tient dans ses yeux
Ie ne sçay quoy, qui vaut mieux
Que les perles Indiennes,
Ne les masses Mydiennes.
Mais depuis que deux Guerriers,
Deux Soldats auanturiers
Par vne tréue mauuaise
Sont venus attrister l'aise
De mon plaisir amoureux,
I'ay vescu plus mal-heureux
Qu'vn Empereur de l'Asie,
De qui la terre est saisie,

Fait esclaue sous la loy
D'vn autre plus vaillant Roy.
Las! si quelque hardiesse
Enflame vostre ieunesse,
Si l'amour de vostre Mars
Tient vos cœurs, allez Soldars,
Allez bien-heureux gendarmes,
Allez, & vestez les armes,
Secourez la Fleur-de-lis :
Ainsi le vineux Denis,
Le bon Bachus porte-lance
Soit tousiours vostre defance.
Et quoy? ne vaut-il pas mieux
Par les combats furieux,
De coups esclaircir les foules,
Qu'ainsin effroyer les poules
De voz sayons bigarrez?
Allez & vous reparez
De voz belles cottes d'armes,
Allez bien-heureux gendarmes
Secourir la Fleur-de-lis :
Ainsi le vineux Denis,
Le bon Bachus porte-lance
Soit tousiours vostre defance.
Il ne faut pas que l'Hyuer
Vous engarde d'arriuer
Où la bataille se donne,
Où le Roy mesme en personne
Plein d'audace & de terreur
Espouuante l'Empereur
Tout blanc de crainte poureuse
Dessus les bords de la Meuse.
A ce bel œuure, Guerriers,
Ne serez-vous les premiers?

Ah! que vous aurez de honte
Si vn autre vous raconte
Combien le Roy print de forts,
Combien de gens ſeront morts
A telle ou telle entrepriſe :
Et quelle ville fut priſe
Par eſchelle ou par aſſaut,
Combien le pillage vaut,
En quel lieu l'infanterie,
En quel la gendarmerie
Heureuſement a fait voir
Les exploits de ſon deuoir,
Noble de mille conqueſtes.
Lors vous baiſſerez les teſtes,
Et de honte aurez le teint
Tout vergongneuſement teint :
Et fraudez de telle gloire
N'oſerez manger ny boire
A l'eſcot des tauerniers,
Ny iurer comme Sauniers
Entre les gens du village :
Mais portans bas le viſage,
Et mal-aſſeurez de cœur,
Touſiours vous mourrez de peur
Qu'vn bon guerrier ne brocarde
Voſtre laſcheté coüarde.
Donc ſi quelque honneur vous poingt,
Soldars, ne cagnardez point,
Suyuez le train de voz peres,
Et r'apportez à voz meres
De voz victoires le bien :
Voz ſœurs ie garderay bien
Sans voſtre aide : allez gendarmes,
Allez & veſtez les armes,

Secourez la Fleur-de-lis :
Ainſi le vineux Denis,
Le bon Bachus porte-lance
Soit touſiours voſtre defance.

GAYETÉ.

(Texte de 1557; retranché en 1560.)

En ce pendant que la ieuneſſe
D'vne tremouſſante ſoupleſſe
Et de manimens fretillars
Agitoit les rougnons gaillards
De Catin à gauche & à dextre :
Iamais ny à Clerc, ny à Preſtre,
Moine, Chanoine, ou Cordelier
N'a refuſé ſon hatelier.
Car le meſtier de l'vn ſus l'autre,
Où l'vn deſſus l'autre ſe veautre,
Luy plaiſoit tant, qu'en remuant,
En haletant, & en ſuant
Tel bouc ſortoit de ſes eſſelles,
Et tel parfun de ſes mammelles,
Qu'vn mont Liban enſafrané
En euſt pui tout embrené.
Ceſte Catin en ſa ieuneſſe
Fut ſi nayue de ſimpleſſe,
Qu'autant le pauure luy plaiſoit
Comme le riche, & ne faiſoit
Le ſoubreſaut pour l'auarice,
Mais ell' diſoit que c'eſtoit vice
De prendre ou cheine, ou diamant
De pauure, ny de riche amant,
Pourueu qu'il ſeruiſt bien en chambre,
Et qu'il euſt plus d'vn pié de membre.

Autant le beau, comme le laid,
Et le maistre, que le valet
Estoient receus de la doucette
A la luitte de la fossette.
Et si bien les ressecouoit,
Les repoussoit & remouuoit
De meinte paillarde venue,
Qu'apres, la fieure continue
Ne failloit point de les saisir,
Pour paiment d'auoir fait plaisir
A Catin, non iamais soulée
De tuer, pour estre foulée,
Et qui de tourdions a mis
Au tombeau ses plus grans amis.
Mais quoy? il n'est rien que l'année
Ne change en vne matinée.
Catin, qui le berlam tenoit
Au premier ioueur qui venoit,
Or' se voyant décolorée
Comme vne image dédorée,
Se voyant dehors & dedans
Chancreuses & noires les dens,
Se voyant rider la mammelle
Comme vn Escouillé de Cybele,
Se voyant grisons les cheueux,
L'œil chassieux, le nez morueux,
Et par ses deux conduis, souflante
A bas vne haleine puante,
Elle changea de volonté,
Et son premier train éfronté
Par ne sçay quelle frenaisie
A couuert d'vne hypocrisie.
Maintenant des le plus matin
Le Secretain ouure à Catin

Le petit guichet de l'églife,
Et pour mieux voiler fa feintife
Dedans vn coing va marmotant,
Rebarbotant, rebigotant
Iufque au foir que le Curé fonne
Le couurefeu, puis cefte bonne
Bonne putain, va pas à pas
Pieufement le nez tout bas
Trifte, penfiue, & folitaire
Entre les croix du Cimetiere.
Et là fe veautrant fus les corps
Appelle les ombres des mors,
Ores s'éleuant toute droitte,
Ores fus vne foffe eftroitte
Se tapiffant comme vn fouyn,
Contrefait quelque Mitouyn,
D'vn drap mortuere voilée,
Tant qu'elle, & la nuit étoilée
Ayent fait peur au plus hardi,
Qui paffant là le mecredi
Vient de la Chartre, ou de la foire
De l'Auardin, ou de Montoire.
Catin a mille inuentions
De mille bigotations,
Quand la terre eft la plus efprife
De froidure, elle en fa chemife
Mafquant fon nez de toile blanche
D'vn gros caillou fe bat la hanche,
L'eftomac, les yeux, & le front,
Ainfi comme l'on dit que font
Ceux qui font maris de leurs meres,
Ou ceux qui meurdriffent leurs peres,
Expiant l'horrible forfait
Qu'innocemment ils auoient fait.

Et toutesfois ceste insensée,
Ayant bani de sa pensée
Le souuenir d'auoir esté
L'exemple de mechanceté,
Ose bien prescher ma pucelle,
Pour la conuertir ainsi qu'elle
A mille bigotations
Dont elle a mille inuentions.
Et quoy (dit elle) ma mignonne?
Ce n'est pas vne chose bonne
D'aymer ainsi les iouuenceaux.
Amour est vn goufre de maux,
Amour affolle le plus sage,
Amour n'est sinon qu'vne rage,
Amour aueugle les raisons,
Amour renuerse les maisons,
Amour honnist la renommée,
Amour n'est rien qu'vne fumée
Qui par l'air en vent se répent,
Tousiours d'aymer on se repent.
Fuyez les banquets, & les dances,
Les cheines d'or, les grands bombances,
Les bagues, & les grands atours :
Pour auoir suyui les amours
Les saints n'ont pas sauué leur ame.
Ainsi Catin la bonne dame,
(Maintenant miroer de tout bien)
Prescha dernierement si bien
La ieune raison de m'amie,
Qu'en bigote l'a conuertie.
Si qu'or', quand baiser ie la veux,
Elle me tire les cheueux :
Si ie veux tater sa cuissette,
Ou fesser sa fesse grossette,

Ou ſi ie mets la main dedans
Ses tetins, elle à coups de dens
Me dechire tout le viſage
Comme vn Singe émeu contre vn page.
Puis elle me dit en courroux,
Si autrefois aueques vous
M'abandonnant i'ay fait la folle,
Ie ne veux plus que l'on m'acolle.
Pource oſtez voſtre main d'abas.
Catin m'a dit, qu'il ne faut pas
Que charnelement on me touche.
Halà, ma Couſine, il me couche,
Ha ha, leſſez, leſſez, leſſez,
Bran, pourneant vous me préſſez,
Bran, i'aymeroy mieux eſtre morte,
Que vous m'euſſiez de telle ſorte :
Oſtéz vous donques, auſſi bien
Mercydieu vous ne gaignez rien,
Ma cuiſſe en biez accouſtrée
Defendra l'amoureuſe entrée,
Et plus les bras vous m'entorſez
Et plus en vain vous efforcez.
Ainſi depuis vne ſemeine,
La longue roydeur de ma veine,
Pourneant rouge & bien en point
Bat ma chemiſe & mon pourpoint.
Qu'à cent diables ſoit la preſtreſſe
Qui a bigotté ma maiſtreſſe.
Sus donq, pour venger mon eſmoy,
Sus, Iambes, ſecourez moy,
Venez, Iambes, ſur la teſte
De ce luitton, de ceſte beſte,
Qui ores femme n'eſtant plus
Mais ombre d'vn tombeau reclus

Miſerablement porte enuie
Aux doux paſſetems de ma vie,
Qui Dieu me faiſoient deuenir :
Et ſi ne veut ſe ſouuenir
Qu'encependant que la ieuneſſe
D'vne tremouſſante ſouppleſſe
Et de manimens fretillars
Agitoit ſes rougnons paillars
Ores à gauche, ores à dextre,
Iamais ny à clerc, ny à preſtre,
Moine, Chanoine, ou Cordelier
N'a refuſé ſon hatelier.

GAYETÉ.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Iaquet aime autant ſa Robine
Qu'vne pucelle ſa poupine :
Robine aime autant ſon Iaquet
Qu'vn amoureux fait ſon bouquet.
O amourettes doucelettes,
O doucelettes amourettes,
O couple d'amis bien-heureux,
Enſemble aimez & amoureux !
O Robine bien-fortunée
De s'eſtre au bon Iaquet donnée !
O bon Iaquet bien-fortuné
De s'eſtre à Robine donné !
Que ny les robes violettes,
Les ribans, ny les ceinturettes,
Les braſſelets, les chaperons,
Les deuanteaux, les mancherons
N'ont eu la puiſſance d'eſpoindre
Pour macreaux enſemble les ioindre.

Mais les riuages babillars,
L'oiſiueté des prez mignars,
Les fontaines argentelettes
Qui attrainent leurs ondelettes
Par vn petit trac mouſſelet
Du creux d'vn Antre verdelet,
Les grands foreſts renouuellées,
Le ſolitaire des vallées
Cloſes d'effroy tout à l'entour
Furent cauſe de telle amour.
En la ſaiſon que l'Hyuer dure,
Tous deux pour tromper la froidure,
Au pied d'vn cheſne my-mangé
De main tremblante ont arrangé
Des cheneuotes, des fougeres,
Du chaume ſec & des bruyeres,
Des buchettes & des brochars,
Et ſouflans le feu de deux pars
Chauſoient à feſſes acroupies
Le cler degout de leurs roupies.
Apres qu'ils furent vn petit
Deſ-angourdis, vn appetit
Se vint ruer en la poitrine
Et de Iaquet & de Robine.
Robine tira de ſon ſein
Vn gros quignon buret de pain,
Qu'elle auoit fait de ſimple aueine
Pour tout le long de la ſepmaine :
Et le frottant contre des aux,
En eſternuant des naſeaux
De l'autre coſté reculée
Mangeoit à part ſon eſculée.
D'autre coſté Iaquet eſpris
D'vne faim enragée, a pris

Du ventre de ſa panetiere
Vne galette toute entiere
Cuitte ſur les charbons du four,
Et blanche de ſel tout autour,
Que Guillemine ſa marraine
Luy auoit donné pour eſtraine.
Comme il repaiſſoit, il a veu
Guignant par le trauers du feu
De ſa Robine recourſſée
La groſſe motte retrouſſée,
Et ſon petit cas barbelu
D'vn or iaunement creſpelu,
Dont le fond ſembloit vne roſe
Non encor' à demy-décloſe.
Robine auſſi d'vne autre part
De Iaquet guignoit le tribart,
Qui luy pendoit entre les iambes
Plus rouge que les rouges flambes
Qu'elle attiſoit ſoigneuſement.
Apres auoir veu longuement
Ce membre gros & renfrongné,
Robine ne l'a deſdaigné,
Mais en leuant vn peu la teſte
A Iaquet fiſt ceſte requeſte.
Iaquet (dit-ell') que i'aime mieux
Ny que mon cœur ny que mes yeux,
Si tu n'aimes mieux ta galette
Que ta mignarde Robinette,
Ie te pri' Iaquet, chouze moy
Et mets la quille que ie voy
Dedans le rond de ma foſſette.
Helas! (dit Iaquet) ma doucette,
Si plus cher ne t'eſt ton grignon
Que moy Iaquinot ton mignon,

Approche toy mignardelette,
Mignardelette doucelette,
Mon pain, ma faim, mon appetit,
Pour mieux t'embrocher vn petit.
A-peine eut dit qu'elle s'approche,
Et le bon laquet qui l'embroche
Fiſt trepigner tous les Syluains
Du dru maniment de ſes reins.
Les boucs barbus qui l'aguetterent,
Paillards, ſur les chéures monterent,
Et ce laquet contr'aguignant
Alloient à l'enuy trepignant.
O bien-heureuſes amourettes,
O amourettes doucelettes!
O couple d'amans bien-heureux,
Enſemble aimez, & amoureux!
O Robine bien-fortunée
De s'eſtre au bon laquet donnée!
O bon laquet bien-fortuné
De s'eſtre à Robine donné!
O doucelettes amourettes,
O amourettes doucelettes!

GAYETÉ.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Au vieil temps que l'enfant de Rhée
N'auoit la terre dedorée,
Les grands Heros ne deſdaignoient
Les chiens qui les accompaignoient
Fideles gardes de leur trace :
Mais toy chien de meſchante race,
En lieu d'eſtre bon gardien
Du trac de m'amie & du mien,

Tu as comblé moy & m'amie
De deshonneur & d'infamie.
Car toy par ne ſçay quel deſtin
Deſloyal & traiſtre maſtin,
Iappant à la porte fermée
De la chambre, où ma mieux aimée
Me dorlotoit entre ſes dras
Flanc deſur flanc & bras à bras,
Tu donnas ſoupçon aux voiſines,
Aux ſœurs, aux freres, aux couſines,
T'oyans plaindre à l'huys lentement
Sans entrer, que ſecrettement
Tout ſeul ie faiſoy la choſette
Auecque elle dans ſa couchette.
Et ſi bien le bruit de cela
Courut par le bourg çà & là,
Qu'au rapport de telle nouuelle
Sa vieille mere trop cruelle
Brulante d'vn ardant courrous
Sa fille diffama de coups,
Luy eſcriuant de vergelettes
L'yuoire de ſes coſtelettes.
Ainſi traiſtre, ton aboyer
Traiſtre, m'a rendu le loyer
De t'aimer plus cher qu'vne mere
N'aime ſa fille la plus chere.
Si tu ne m'euſſes eſté tel,
Ie t'euſſe fait chien immortel,
Et t'euſſe mis parmy les Signes
Entre les Aſtres plus inſignes,
Compaignon du chien d'Orion,
Ou de celuy qui le Lion
Abaye quand la vierge Aſtrée
Se voit du Soleil rencontrée.

Car certes ton corps n'eſt pas laid,
Et ta peau plus blanche que lait
De mille friſons houpeluë,
Et ta baſſe oreille veluë,
Ton nez camard, & tes gros yeux
Meritoient bien de luire aux cieux :
Mais en lieu d'vne gloire telle
Vne demangeante gratelle,
Vne fourmilliere de pous,
Vn camp de puces & de loups,
La rage, le farcin, la taigne,
Vn dogue affamé de Bretaigne
Iuſqu'aux oz te puiſſent manger
Sur quelque fumier eſtranger,
Meſchant maſtin, pour loyer d'eſtre
Si traiſtre à ton fidele maiſtre.

GAYETÉ.

(Texte de 1560; retranché en 1567.)

Enfant de quatre ans, combien
Ta petiteſſe a de bien,
Combien en a ton enfance,
Si elle aüoit cognoiſſance
De l'heur que ie dois auoir,
Et qu'elle a ſans le ſçauoir !
Mais quand la douce blandice
De ta raillarde nourrice,
Des le point du iour te dit,
He quoy, vous couchés au lit
De Iane, honteus à l'heure,
Mignon, ton petit œil pleure,
Et te cachant dans les dras,
Et petillant de tes bras,

Depit, tu gimbes contre elle.
Et luy dis, Mem mam, ma belle,
Mon gateau, mon ſucre doux,
Et pourquoy me dictes vous
Que ie couche aueq Ianette?
Puis el' te baille ſa tette,
Et t'apaiſant d'vn ioüet,
D'vne clef, ou d'vn roüet,
De poix, ou de piroüettes,
Eſſuye tes larmelettes.
Ha pauuret, tu ne ſçais pas,
Celle qui dedans ſes bras
Toute nuict te poupeline!
C'eſt mignon, ceſte maline,
Las mignon, c'eſt ceſte là
Qui de ſes yeus me brula.
Que pleuſt à Dieu que ie puſſe
Pour vn ſoir deuenir puce,
Ou que les ars Medeans
Euſſent raieuni mes ans,
Ou conuerty ma ieuneſſe,
En ta peu caute ſimpleſſe
Me faiſans ſemblable à toi!
Sans ſoupçon ie coucheroy,
Entre tes bras, ma cruelle,
Entre tes bras, ma rebelle.
Ore baiſant tes beaus yeus,
Or' ton ſein delicieus,
D'où les amours qui me tuent
Dix mille fleches me ruent.
Lors certes ie ne voudroy
Eſtre faict vn nouueau roy
Pour ainſi laiſſer m'amie
Toute ſeulette endormie.

FOLASTRIE VIII.

Le Nuage ou l'Yurongne.

(Texte de 1553; retranché des recueils suivants.)

Vn ſoir, le iour de ſainct Martin,
Thenot au milieu du feſtin
Ayant deſia mille verrées
D'vn gozier large deuorées,
Ayant gloutement aualé
Sans macher maint iambon ſalé,
Ayant rongé mille ſaucíſſes,
Mille paſtez tous pleins d'eſpices,
Ayant meint flacon rehumé,
Et mengé meint brezil fumé,
Hors des mains luy coula ſa coupe :
Puis bégayant deuers la troupe,
Et d'vn geſte tout furieux
Tournant la prunelle des yeux,
Pour mieux digerer ſon vinage
Sur le banc pancha ſon viſage.
Ia ia commençoit à ronfler,
A nariner, à renifler,
Quand deux flacons cheuz contre terre,
Peſlemeſle aueques vn verre,
Vindrent reueiller à demy
Thenot ſur le banc endormy.
Thenot donc qui demy s'eueille,
Frottant ſon front, & ſon oreille,
Et s'alongeant deux ou trois fois,
En ſurſault getta ceſte voix :

Il eſt iour dit l'Alouette.
Non eſt non, dit la fillette.
Ha là là là là là là là,
Ie voy deça, ie voy dela,
Ie voy mille beſtes cornues,
Mille marmotz dedans les nues :
De l'vne ſort vn grand Toreau,
Sur l'autre ſautelle vn cheureau :
L'vne a les cornes d'vn Satyre,
Et du ventre de l'autre, tire
Vn Cocodrile mille tours.
Ie voy des villes, & des tours,
I'en voy de rouges, & de vertes,
Voy-les-là, ie les voy couuertes
De ſucres, & de poix confis.
I'en voy de mors, i'en voy de vifz,
I'en voy, voyez-les donq? qui ſemblent
Aux blez qui ſoubz la bize tremblent.
I'auiſe vn camp de Nains armez.
I'en voy qui ne ſont point formez,
Tronçez de cuiſſes, & de iambes,
Et ſi ont les yeux comme flambes
Aux creux de l'eſtomaq aſſis.
I'en voy cinquante, i'en voy ſix
Qui ſont ſans ventre, & ſi ont teſte
Efroyable d'vne grand'creſte.
Voyci deux nuages tous plains
De Mores, qui n'ont point de mains,
Ny de corps, & ont les viſages
Semblables à des chatz ſauuages :
Les vns portent des piedz de cheure,
Et les autres n'ont qu'vne leure
Qui ſeule barbotte, & dedans
Ilz n'ont ny machoires, ny dens.

I'en voy de barbus comme hermites,
Ie voy les combas des Lapithes.
I'en voy tous heriſſez de peaux,
I'entr'auiſe mille troupeaux
De Singes, qui d'vn tour de ioüe
D'enhault aux hommes ſont la moüe.
Ie voy ie voy parmi les flos
D'vne Baleine le grand dos,
Et ſes eſpines qui paroiſſent
Comme en l'eau deux roches qui croiſſent,
Vn y gallope vn grand deſtrier
Sans bride, ſelle, ny eſtrier.
L'vn talonne à peine vne vache,
L'autre deſſus vn aſne, tache
De vouloir iallir d'vn plain ſault
Sus vn qui manie vn crapault.
L'vn va tardif, l'autre galope,
L'vn s'elance deſſus la crope
D'vn Centaure tout débridé.
Et l'autre d'vn Geant guidé
Portant au front vne ſonnette,
Par l'air cheuauche à la genette.
L'vn ſur le dos ſe charge vn veau,
L'autre en ſa main tient vn marteau.
L'vn d'vne mine renfrongnée
Arme ſon poin d'vne cougnée :
L'vn porte vn dart, l'autre vn trident,
Et l'autre, vn tiſon tout ardent.
Les vns ſont montez ſus des grues,
Et les autres ſus des tortues
Vont à la chaſſe auecq' les Dieux.
Ie voy le bon Pere ioyeux
Qui ſe transforme en cent nouuelles.
I'en voy qui n'ont point de ceruelles

Et font vn amas nompareil,
Pour vouloir battre le ſoleil,
Et pour l'enclorre en la cauerne
Ou de ſaint Patrice, ou d'Auerne.
Ie voy ſa Sœur qui le defend,
Ie voy tout le ciel qui ſe fend
Et la terre qui ſe creuace
Et le chaös qui les menace.
Ie voy cent mille Satyreaux
Ayant les ergotz de Cheureaux
Faire peur à mille Naiades,
Ie voy la dance des Dryades
Parmy les foretz trepigner :
Et maintenant ſe repeigner
Au fond des plus tiedes valées,
Ores à treſſes aualées,
Ores gentement en vn rond,
Ores à flocons ſur le front,
Puis ſe baigner dans les fonteines.
Las ! ces nuës de grêlle pleines
Me prediſent que Iupiter
Se veut contre moy depiter,
Bré bré bré bré voyci le foudre,
Craq craq craq n'oyez vous decoudre
Le ventre d'vn nuau ? i'ay veu
I'ay veu, craq craq, i'ay veu le feu
I'ay veu l'orage, & le Tonnerre
Tout mort me briſe contre terre.
A tant cet yurongne Thenot
De peur qu'il eut, ne dit plus mot,
Penſant vrayment que la tempeſte
Luy auoit foudroyé la teſte.

DITHYRAMBES

à la pompe du Bouc de E. Iödelle

poëte Tragiq.

(Texte de 1553; retranché des recueils suivants.)

Tout rauy d'eſprit ie forcene,
Vne nouuelle fureur me mene
D'vn ſaut de courſe dans les bois,
Iach ïach, i'oy la vois
Des plus vineuſes Thyades,
Ie voy les folles Menades
Dans les antres trepigner,
Et de ſerpens ſe peigner.
Iach ïach Euoé,
Euoé ïach ïach.
Ie les oy,
Ie les voy
Comme au trauers d'vne nüe,
D'vne cadance menuë
Sans ordre, ny ſans compas,
Leſſer chanceler leurs pas.
Ie voy les ſegrés miſtiques
Des feſtes Trieteriques,
Et les Syluans tout autour,
De maint tour,
Cotiſſans deſus la terre,
Tous heriſſez de lierre,
Badiner, & plaiſanter,
Et en voix d'Aſnes chanter,
Iach ïach Euoé,
Euoé ïach ïach.

Ie voy d'vn œil aſſez trouble
Vne couple
De Satyres cornus, cheurepiez, & mibeſtes,
Qui ſoutiennent de leurs teſtes
Les yures coſtez de Sylene,
Tallonnant à toute peine
Son Aſne muſard, & le guide
D'vne des mains ſans licol ne ſans bride :
Et de l'autre, à ſes oreilles,
Pend deux bouteilles,
Et puis il dit qu'on rie,
Et qu'on crie,
Iach ïach Euoé,
Euoé ïach ïach.
Hoh, ie me trouble ſous ſa chanſon,
Vne horrible friſſon
Court par mes veines, quand i'oy brére
Ce vieil Pere,
Qui nourrit, apres que Semele
Sentit la flamme cruelle,
Le bon Bacchus Diphyen
Dedans l'antre Nyſſien,
Du laict des Tigreſſes :
Les Nymfes, & les Déeſſes
Chantant' autour de ſon bers
Ces beaux vers.
Iach ïach Euoé,
Euoé ïach ïach.
Euoé, Cryphien, ie ſens
M'embler l'eſprit, & le ſens
Sous vne verue, qui m'afolle,
Qui me ioint à la carolle
Des plus gaillardes
Bandes montaignardes,

Et à l'auertineuſe trope
Des Mimalons, qui Rhodope
Foulent d'vn pié barbare,
Où la Thrace ſe ſepare
En deux,
Du flot glacé de Hebre le negeux.
Iach ïach Euoé,
Euoé ïach ïach.
Il me ſemble qu'vne pouſſiere
Offuſque du iour la lumiere,
S'eleuante par les champs
Sous le pié des marchans.
Euoé, Pere, Satyre,
Protogone, Euaſtire,
Doublecorne, Agnien,
Oeiltoreau, Martial, Euien,
Portelierre, Omadien, Triete,
Ta fureur me gette
Hors de moy,
Ie te voy, ie te voy,
Voi-te-cy
Rompſoucy :
Mon cœur bouillonnant d'vne rage,
Enuole vers toy mon courage.
Ie forcene, ie demoniacle,
L'horrible vent de ton oracle,
I'entens l'eſprit de ce bon vin nouueau,
Me tempeſte le cerueau.
Iach ïach Euoé,
Euoé ïach ïach.
Vne frayeur par tout le corps
Me tient : mes genoux peu fors
A l'arriuer de ce dieu tremblotent,
Et mes parolles ſanglotent

Ie ne sçay quelz vers insensez,
Auancez auancez auancez,
Ceste vendange nouuelle,
Voicy le filz de Semele,
Ie le sen dessus mon cœur
S'assoir comme vn Roy vainqueur.
I'oy les clerons tintinans,
Et les Tabourins tonnans,
I'oy autour de luy le Buys
Caqueter par cent pertuis,
Le Buys Phrygien, que l'Antourée
D'vne aleine mal mesurée
Enfle autour de ses Chatrez,
Ie les voy tous penetrez
D'vne rage insensée,
Et tous esperdus de pensée
Chanter ïach Euoé,
Euoé ïach ïach.
  Euan, Pere, ou ie me trompe,
Ou ie voy la pompe
D'vn Bouc aux cornes dorées,
De lierre decorées,
Et qui vrayment a le teint
Teinct
De la couleur d'vn Sylene,
Quand tout rouge il pert l'aleine
D'auoir d'vn coup euidé son flacon
Plain d'vn vin Tholozan ou bien d'vn vin Gascon.
Iach ïach Euoé,
Euoé ïach ïach.
  Mais qui sont ces enthyrssez,
Herissez
De cent fueilles de lierre,
Qui font rebondir la terre

De leurs piés, & de la teste
A ce Bouc font si grand feste?
Chantant tout autour de luy
Ceste chanson bris'ennuy
Iach ïach Euoé,
Euoé ïach ïach.
Tout forcené, à leur bruit ie fremy,
I'entreuoy Bayf, & Remy,
Colet, Ianuier, & Vergesse, & le Conte,
Pascal, Muret, & Ronsard qui monte
Dessus le Bouc, qui de son gré
Marche, affin d'estre sacré
Aux pieds immortelz de Iödelle,
Bouc le seul pris de sa gloire eternelle :
Pour auoir d'vne voix hardie
Renouuellé la Tragedie
Et deterré son honneur le plus beau
Qui vermoulu gisoit sous le tumbeau.
Iach ïach Euoé,
Euoé ïach ïach.
Hoh, hoh, comme ceste Brigade
Me fait signe d'vne gambade,
De m'aller mettre sous ton ioug
Pour ayder à pousser le Bouc.
Mais, Pere, las! pardonne moy, pardonne :
Assez & trop m'esperonne
Ta fureur sans cela,
Assez deça & dela
Ie suy tes pas à la trace,
Par les Indes, & par la Thrace :
Ores d'vn Thyrse portelierre
Faisant à tes Tygres la guerre :
Ores aueques tes Euantes,
Et tes Menades bien boiuantes,

Redoublant à pleine voix
Par les boix
Iach ïach Euoé,
Euoé ïach ïach.
Maugré moy, Pere, ta fureur,
Plain d'horreur
M'y traine, & ne voulant pas,
Maugré moy ie ſens mes pas
Qui me derobent mal ſain,
Où Iödelle de ſa main
Du Bouc tenant la mouſtache,
Que poil à poil il arrache,
Et de l'autre nonpareſſeuſe
Haut éleuant vne coupe vineuſe
Te chante, o Dieu Bacchique,
Ceſte hymne dithyrambique.
Iach ïach Euoé,
Euoé ïach ïach.
Hayauant Muſes Theſpiennes,
Hayauant Nymphes Nyſſiennes,
Rechantez moy ce Pere Bromien,
Race flameuſe du Saturnien,
Qu'engendra la bonne Semele,
Enfant orné d'vne perruque belle,
Et de gros yeux
Plus clers que les aſtres des Cieux.
Iach ïach Euoé,
Euoé ïach ïach.
Euoé mes entrailles ſonnent
Sous ſes fureurs qui m'epoinçonnent,
Et mon eſprit de ce Dieu trop chargé
Forcene enragé.
Iach ïach Euoé,
Euoé ïach ïach.

Que l'on me donne ces clochettes,
Et ces iazardes ſonnettes,
Soit ma perruque decorée
D'vne couronne couleurée :
Perruque lierreporte,
Que l'ame Thracienne emporte
Deça dela deſſus mon col.
Iach ïach Euoé,
Euoé ïach ïach.
Il me plaiſt ores d'eſtre fol,
Et qu'à mes flancs, les Edonides
Par les montaignes les plus vuides
D'vn pié ſacré tremblant,
En vn rond s'aſſemblant
Frapent la terre, & de hurlées
Efroyent toutes les valées,
Le Tallonneur de l'aſne tard,
Baſar, Euan, redoublant d'autre part.
Iach ïach Euoé,
Euoé ïach ïach.
Il me plaiſt comme tout eſpris
De ta fureur, ce iour, gaigner le pris,
Et haletant à groſſe alaine,
Faire poudrer ſous mes piés, ceſte plaine.
Ça ce Thyrſe, & ceſte Tiare,
C'eſt toy, Naxien, qui m'egare
Sur la cime de ce rocher,
Il me plaiſt d'acrocher
Mes ongles, contre ſon eſcorſe,
Et cheueſtré deſſous ta douce force
Aller deuant ton Orgie inconnue,
La celebrant de voix aguë,
Orgie, de toy Pere
Le Myſtere,

Qu'vn panier enclôt ſaintement,
Et que nul premierement
En vain oſeroit toucher, ſans eſtre
Ton preſtre :
Ayant neuf fois deuant ton Simulacre
Enduré le ſainct lauacre
De la fonteine verrée,
Aux Muſes ſacrée.
Iach ïach Euoé,
Euoé ïach ïach.
O Pere, où me guides tu ?
Deuant ta vertu
Les beſtes toutes troublées
Se baugent dans les valées :
Ny les oiſeaux n'ont pouuoir de hacher
Comme ilz faiſoient le vague, ſans bruncher
Incontinent qu'ilz te ſentent :
Deſſous leurs goufres s'abſentent
De l'Ocean les troupes eſcaillées,
Horriblement emerueillées
De voir
La force de ton pouuoir.
Iach ïach Euoé,
Euoé ïach ïach.
Par tout les Amours te ſuiuent,
Et ſans toy les Graces ne viuent,
La force, la Ieuneſſe,
La bonne Lieeſſe
Te ſuit,
Le ſoucy te fuit
Et la vielleſſe chenue
Pluſtoſt qu'vne nue
Deuant Aquilon
Au gozier felon.

Iach ïach Euoé,
Euoé ïach ïach.
Vn chaqun tu vas liant
Soubz ton Thyrſe impatient.
Alme Denys, tu es vrayment à craindre
Qui peus contraindre tout, & nul te peut contraindre.
O Cuiſſené, Archete, Hymenien,
Baſare, Roy, Ruſtique, Euboulien,
Nyctelien, Trigone, Solitere,
Vengeur, Manic, Germe des Dieux, & Pere,
Nomien, Double, Hoſpitalier,
Beaucoupforme, Premier, Dernier,
Lynean, Porteſceptre, Grandime,
Lyſſien, Baleur, Bonime,
Nourriuigne, Aymepampre, Enfant.
Gange te vit triomphant,
Et la gemmeuſe mer
Que le Soleil vient alumer
De la premiere ſagette,
Qu'à ſon leuer il nous gette.
Bien te ſentit la Terriere Corte
Des Geans, montaigneporte :
Et bien Mime te ſentit,
Quand ta main Rhete abatit,
Et bien te ſentit Penthée
Qui mépriſa ta feſte inuſitée,
Et bien les Nautonniers barbares
Quand leurs mains auares
Te tromperent, toy beau,
Toy Dieu celé deſſous vn iuuenceau,
Iach ïach Euoé,
Euoé ïach ïach.
Que diray-ie de ces Thebaines,
Qui veirent leurs toilles pleines

De vigne, & par la nuict
Elles gettans vn petit bruit
Se virent de corps denuées
En chauuessouris muées?
Quoy du Soldart de Mysie?
Et de l'impieteux Acrisie,
Qui, à la fin sentit bien ta puissance
Bien que puny d'vne tarde vengeance?
C'est toy qui flechis les riuieres,
Et les mers tant soyent elles fieres,
Toy sainct, toy grand, tu romps en deux
Les rochers vineux,
Et tu fais hors de leurs veines
Tressauter à val les fonteines
Douces de Nectar, & des Houx
Tu fais suinter le miel doux.
Iach ïach Euoé,
Euoé ïach ïach.
Le Coutre en voute doublé
Te doit, & Ceres porteblé,
Les loys te doyuent, & les villes,
Et les polices Ciuiles,
La liberté qui ayme mieux s'ofrir
A la mort, qu'vn Tyran soufrir,
Te doit, & te doit encore
L'honneur par qui les haux dieux on decore.
Iach ïach Euoé,
Euoé ïach ïach.
Par toy on aioute pareil,
Le pouuoir, au conseil,
Et les Mimalons arrachans
Par les champs,
Les veaux des tetins de leurs meres,
Comme feres,

D'vn pié veillard vont rouant
Autour de Rhodope iouant.
Iach ïach Euoé,
Euoé ïach ïach.
Mille cœurs de Poëtes diuins,
Mille Chantres, & Deuins,
Fremiſſent à ton honneur :
Tu es à la vigne donneur
De ſa grappe, & au pré
De ſon email diapré.
Les riues par toy fleuriſſent,
Les blés par toy ſe heriſſent,
O Alme Dieu,
En tout lieu
Tu rens compagnables
Les ſemances mal ſortables.
Iach ïach Euoé,
Euoé ïach ïach.
Tu repares d'vne ieuneſſe,
La vieilleſſe
Des ſiecles fuyans par le Monde,
Tu poiſes cette Maſſe ronde
O Daimon, & tu enſerre'
L'eau tout au rond de la terre,
Et au milieu du grand air fortement
Tu pens la Terre iuſtement.
Iach ïach Euoé,
Euoé ïach ïach.
Par toy chargés de ton Nectar,
Rempans auec toy dans ton char,
Nous conceuons des cieux
Les ſegrés precieux,
Et bien que ne ſoyons qu'hommes,
Par toy Demidieux nous ſommes.

Iach ïach Euoé,
Euoé ïach ïach.
Ie te ſalue ô Lychnite,
Ie te ſalue ô l'elite
Des Dieux, & le Pere
A qui ce tout obtempere.
Dextre vien à ceux
Qui ne ſont point pareſſeux
De renouueler tes myſteres,
Ameine les doubles Meres
Des Amours, & vien,
Euien,
Oeillader tes bons amis,
Auecq ta compaigne Themis
Encloſe des anciennes
Nymfes Coriciennes,
Et reçoy,
O Roy,
Le Bouc rongeuigne
Qui trepigne
Sur ton autel
Immortel.
Iach ïach Euoé,
Euoé ïach ïach.
Vien donq, Pere, & me regarde,
D'vn bon œil, & pren en garde
Moy ton poëte Iödelle,
Et pour la gloire eternelle
De ma braue tragœdie
Reçoy ce vœu qu'humble ie te dedie.

TRADVCTION

de quelques Epigrammes Grecz.

D'AVTOMEDON.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

L'homme vne fois marié,
Qui lié
Se reuoit par mariage,
Par deux fois ſe vient ranger
Au danger,
Sauué du premier naufrage.

DE AMMIAN.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

Tu penſes eſtre veu plus ſage
Pour porter grand barbe au viſage :
Et pource à l'entour de ta bouche
Tu nourris vn grand chaſſemouche,
Si tu m'en crois iette la bas,
La grand'barbe n'engendre pas
Les meurs, ni les Muſes ſçauantes,
Mais des morpions & des lentes.

DE NICARCHE.

(Texte de 1553; retranché des recueils suivants.)

Quelcun voulant à Rodes nauiguer,
Ains qu'entreprendre vn ſi long nauigage
Pour s'enquerir s'il auroit bon voiage,
Il vint d'Olymp' le preſtre interroguer,
Il luy reſpond, Monte dans vn vaiſſeau,
Qui ſoit tout vuide, & par l'hiuer ne pouſſe,
Mais en eſté quand la ſaiſon eſt douce,
Hors de ſon port ton nauire ſur l'eau.
Si tu parfais ce que ma voix t'aprend,
A Rode iras ſur les flotz de Neptune
A ſeureté, i'enten ſi de fortune
Quelque Pirate en la mer ne te prend.

DE PALLADAS.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

O mere des flateurs, Richeſſe,
Fille de ſoin & de triſteſſe,
T'auoir eſt vne grande peur
Et ne t'auoir grande douleur.

DE NICARCHE.

(Texte de 1553; retranché des recueils suivants.)

Le pet qui ne peut ſortir
A maintz la mort fait ſentir,
Et le pet de ſon chant donne
La vie à mainte perſonne.
Si donc vn pet eſt ſi fort
Qu'il ſauue, ou donne la mort,
D'vn pet la force eſt egale
A la puiſſance royale.

DE LVCIL.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

Ayant tel crochet de naſeaux
Fuy les fonteines & les eaux,
Et ne te mires en leur bord:
Si ton viſage tu mirois,
Comme Narciſſe tu mourrois,
Te haïſſant iuſqu'à la mort.

DE PALLADAS.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

Trop plus que la miſere eſt meilleure l'enuie,
Ceux qui ſont enuiez ont vne heureuſe vie :
On a touiours pitié de ces pauures chetifs.
Puiſſe-ie n'eſtre ô Dieux, des grands ni des petits,
« *La mediocrité fait la perſonne heureuſe :*
« *Le haut degré d'honneur eſt choſe dangereuſe,*
« *Et le trop bas eſtat traine ordinairement*
« *Pour ſa ſuite vne injure & vn meſpriſement.*

SONET.

(Texte de 1553; retranché des recueils suivants.)

Lance au bout d'or qui ſais & poindre & oindre,
De qui iamais la roideur ne defaut,
Quand en camp clos bras à bras il me faut
Toutes les nuis au dous combat me ioindre.

Lance vraiment qui ne fus iamais moindre
A ton dernier qu'à ton premier assaut,
De qui le bout brauement dressé haut
Est touiours prest de choquer & de poindre.
Sans toi le Monde vn Chaos se feroit,
Nature manque inabille seroit
Sans tes combas d'acomplir ses offices :
Donq, si tu es l'instrument de bon heur
Par qui lon vit, combien à ton honneur
Doit on de vœus, combien de sacrifices ?

L.M.F.

(Texte de 1553; retranché des recueils suivants.)

Ie te salue o vermeillette fante,
Qui viuement entre ces flancs reluis :
Ie te salue o bienheuré pertuis,
Qui rens ma vie heureusement contante.
C'est toi qui fais, que plus ne me tourmante
L'archer volant, qui causoit mes ennuis.
T'aiant tenu seulement quatre nuis
Ie sen sa force en moi desia plus lente.
O petit trou, trou mignard, trou velu
D'vn poil folet mollement crespelu,
Qui à ton gré domtes les plus rebelles,
Tous vers galans deuoient pour t'honorer
A beaus genous te venir adorer
Tenans au poin leurs flambantes chandelles.





LES AMOVRS

de P. de Ronſard,

nouuellement augmentées par lui.

1553.

(Pour ce sonnet et le suivant, texte de 1572-73; retranché en 1578.)

I'ay cent fois eſpreuué les remedes d'Ouide,
Cent fois ie les eſpreuue encore tous les iours,
Pour voir ſi ie pourray de mes vieilles amours,
Qui trop m'ardent le cœur, auoir l'eſtomach vuide.
Mais cét amadoüeur, qui me tient à la bride,
Me voyant aprocher du lieu de mon ſecours,
Maugré moy tout ſoudain fait vanoyer mon cours
Et d'où ie vins mal ſain, malade il me reguide.
Hà, Poëte Romain, il te fut bien ayſé,
Quand d'vne courtizane on ſe voit embraſé,
Donner quelque remede, afin qu'on s'en depeſtre :
Mais l'homme accort qui voit les yeux de mon Soleil,
Qui n'a de chaſteté au monde ſon pareil,
Tant plus il eſt eſclaue & tant plus le veut eſtre.

A ton frere Paris tu ſembles en beauté,
A ta ſœur Polyxene en chaſte conſcience,
A ton frere Helenin en prophete ſcience,
A ton pariure ayeul en peu de loyauté,

A ton pere Priam en braue royauté,
Au vieillard Antenor en mieleuſe eloquence,
A ta tante Antigone en ſuperbe arrogance,
A ton grand frere Hector en fiere cruauté.
Neptune n'aſſit onc vne pierre ſi dure
Dedans le mur Troyen, que toy pour qui i'endure
Vn million de mors : ny Vlyſſe veinqueur
N'emplit tant Ilion de feux, de cris, & d'armes,
De ſoupirs, & de pleurs, que tu combles mon cœur
Sans l'auoir merité, de ſanglos & de larmes.

Sur les Erreurs amoureuſes de Ponthus de Tyard Maſconnois.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

De tes Erreurs l'erreur induſtrieuſe,
Qui de la mort ne doute point l'aſſaut,
Errant de Thule au Bactre le plus chaut
Se fera voir des ans victorieuſe.
Heureuſe erreur, douce manie heureuſe,
Où la raiſon errante ne defaut,
Seule tu erre' en t'eſgarant ſi haut
Au droit chemin de l'erreur amoureuſe.
L'Aſtre beſſon qui ton cœur offença,
De ſes rayons iuſqu'au Ciel t'eſlança,
Où ton erreur des ſiennes fut attainte :
Puis retombant par les ſpheres à bas,
Pour contre-errer tu fais errer mes pas
Apres l'erreur de ton erreur ſi ſainte.





LE CINQIEME DES ODES

de P. de Ronſard, augmenté.

1553.

SONET

à Guillaume des Autelz Charrolois.

(Texte de 1553; retranché en 1560.)

Sur vn autel ſacré, ie veus ſacrer ton lôs
Mon deuot des Autelz, lôs que la France honore
Fameuſe par tes vers, de Thule iuſque au More :
More, qui tout le ciel aſſure de ſon dôs.
Puiſſe touiours la mer au choquer de ſes flôs
Faire bruire ton nom, puiſſe le vent encore
L'aler ſouflant par tout, du riuage Hyperbore
Iuſques à l'autre riue, où le iour eſt éclôs.
Car c'eſt toi, brauement qui n'as point eu de creinte
Hardi, d'aler à Thebe' & d'épuiſer l'eau ſainte,
Dont Dirce fit iadis ſon Pindare inmortel :
Auſſi ta méme ardeur en méme flôt humée,
N'enflame moins que lui, ça bas, ta renommée,
Ne moins que flame au ciel ton ſigne de l'Autel.

EPITAPHE DE IAN MARTIN.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

Entreparleurs,

Le Chemineur, & le Genie.

Le Chemineur.

Tandis qu'à tes edifices
Tu faisois des frontispices,
Des termes, des chapiteaux :
Ta truële, & tes marteaux,
N'ont sçeu de ta destinée
Rompre l'heure terminée.

Le Genie.

Qui es-tu qui de mes os
Troubles ainsi le repos?
« Pauure sot, ne sçais-tu comme
« La mort ne pardonne à l'homme,
« Et que mesme le trespas
« Les grands Rois n'euitent pas?

Le Chemineur.

Quoy? ceux qui par la science
D'vne longue experience
Et d'vn soin ingenieux
Ont vagué par tous les cieux,
Ont les estoilles nombrées,
Et d'vn nom propre nommées,

Ont d'vn ofer plus qu'humain
Cherché Dieu iufques au fein,
Meurent-ils? la Parque noire
Dans Styx les fait-elle boire?

Le Genie.

Auffi bien que moy Platon
Sentit la loy de Pluton,
Et par fa philofophie
Ne fceut alonger fa vie,
Combien qu'il euft efpluché
Tous les cieux, & recherché
Les fecrets de la Nature,
Et qu'il n'euft à la mort dure
Rien concedé que les os,
Et la peau qui tient enclos
Le fardeau qui l'ame charge :
Mais d'AEac la cruche large
Hocha fon nom auffi bien
Comme elle a hoché le mien.

Le Chemineur.

Ie penfois ô bon Genie,
Que la mort eut feigneurie
Sur ceux qui vont feulement
Par la mer auarement :
Et fur ceux qui pour aquerre
De l'honneur vont à la guerre :
Non fur les hommes qui font
Philofophes, & qui vont
Retraçant les pas de celles
Qu'on nomme les neuf pucelles :
Et quoy, ne peut le fçauoir
Cette Parque deceuoir?

Le Genie.

« Il faut mourir, & le ſage
« N'obtient non plus d'auantage
« Que le fol : ieunes & vieux,
« Et pauures, & fils des Dieux
« Marchent tous par meſme ſente
« Au throne de Rhadamante.
Là, ſans chois, le laboureur
S'acoſte d'vn Empereur :
Car la maiſon infernale
A tous venans eſt egale :
Et peut eſtre ce-pendant
Que tu me vas demandant
Reſponce de ta requeſte,
Que la mort guigne ta teſte,
Et que ſa cruelle main
Tranche ton filet humain.

Le Chemineur.

Mais ie te pry (di-moy) Ombre,
Es-tu là bas, ou ſous l'ombre
Des beaux myrthes ombrageux,
Ou dedans le lac fangeux
Qui de bourbeuſe couronne
Neuf fois l'enfer enuironne?
Ou bien ſi tu es là haut
Entre ceux où point ne faut
La lumiere, & où la glace,
Et le chaut n'a point de place?
Ombre, ie te pry di-moy,
Di-moy que c'eſt que de toy?

Le Genie.

Ton prier n'eſt raiſonnable.
Car il n'eſt pas conuenable
A toy de t'en enqueſter,
Ni à moy de t'en conter :
Tandis que tu es en vie,
Pour Dieu, Paſſant, n'aye envie
De ſçauoir que fait çà bas
L'eſprit apres le treſpas :
Et ne trouble les genies
Des perſonnes ſeuelies :
« Mais croy par foy ſeulement
« (Sans en douter nullement)
« Que les ames des fidelles
« Viuent touiours eternelles,
« Et que la Parque n'a lieu
« Deſſus les eſleus de Dieu.

Le Chemineur.

Bonne ame! que tu merites
(Pour tant de raiſons bien dites)
Sur ta tombe de lauriers,
De pampres, & d'oliuiers!
Reçoy donc ces belles roſes,
Ces lis, & ces fleurs decloſes,
Ce laict, & ce vin nouueau
Que i'eſpen ſus ton tombeau.

Le Genie.

Ie ne veux de telles choſes,
Serre tes liz, & tes roſes,
Et n'eſpen ſur mon tombeau
Ton laict, ni ton vin nouueau.

Mais bien noſtre Seigneur prie,
Que mon eſprit il alie
Au troupeau qu'il a ſait franc
Par la rançon de ſon ſang.
Apres fais autre priere
Que la terre ſoit legere
A mes os, & qu'vn ſorcier
Ne me vienne deſlier
Iamais du clos de ma pierre :
Trois fois couure moy de terre,
Puis va-t'en à ton plaiſir,
Et me laiſſe en paix geſir.





LE BOCAGE

de P. de Ronſard, Vandomoys.

1554.

[N. B. — Les cinq pièces suivantes n'ont paru que dans l'édition princeps et dans sa réimpression textuelle de 1557 (Rouen, Nic. le Rous); retranchées en 1560.]

ODE.

Toutes les fleurs eſpanoüyes
Dont le chef ie me ſuis orné,
Au vent ſe ſont éuanoüyes :
Et tout le bien que i'ay donné
Par ma bouche, à mon ingrat ventre
S'eſt en rien laiſſé conſumer,
Comme vn treſor noyé, qui entre
Au fond d'vn gouffre de la mer.
Mais la leçon, que par l'oüye
La muſe m'a miſe au cerueau,
Ne s'eſt perdüe éuanoüye,
Comme vne fleur du renouueau :
Car tous les iours elle foiſonne
En fruiƈt qui n'a point ſon egal,
Teſmoing ce liure que ie donne
Pour vn preſent à mon Paſchal.

Quelcun trouuera bien estrange,
Et ridera son front, dequoi
I'heûre Paschal d'vne louange
Dont heureux se tiendroit vn Roi :
Mais moi contant, qui ne mandie
Des Rois ni biensfaictz ni honneurs,
Aux sçauans mes vers ie dedie
Plus volentiers qu'aux grans Seigneurs.
Car leur faueur n'est perdurable,
Et leurs biensfaicts sont inconstans :
Mais la science venerable
Dure pour iamais, ou long tems.
Puis i'espere qu'en recompense,
Paschal me fera quelquesfois
Immortel par son éloquence,
Qui vault mieux que le bien des Rois.

VOEV D'VN CHEMINEVR A VNE FONTAINE.

Pour m'estre dedans ton onde,
Fonteine, desalteré
Or' que le chien aitheré
De soif tourmente le monde,
I'eleue à tes bors champestres
En trofée, pour guerdon
Et ma gourde, & mon bourdon,
Ma panetiere, & mes guestres.

D'VN VANEVR DE BLÉ AV VENT ZEFIRE.

Durant l'Esté que i'ahanne
A mon fourment que ie vanne
Ça & là sur mes genous,
Pour m'auoir, Zefire dous,

Euenté de tes deus ailes
Et le ſein & les eſſelles,
Qui me faiſoient mal au cœur
De leur bouquineuſe odeur :
A toi Zefire, à ta Flore,
Et à ta compagne Clore,
En recompenſe i'apen
Mon fleau, ma fourche, & mon van.

D'VN PASTEVR AV DIEV PAN.

De ma brebis ecorchée,
Morte entre les dens du lou,
A toi i'apen à ce clou
La dépouille pour trofée.
O Dieu Pan, ſi quelque grace
T'emeut en lieu de ceci,
Donne m'en cet an icy
Vn cent d'autres en ſa place.

D'VNE COVRTIZANNE A VENVS.

Si ie puis ma ieuneſſe folle
Hantant les bordeaus, garentir
De ne pouuoir iamais ſentir
Ne poulains, chancre, ne verole,
O Venus, de Bacus compaigne,
A toi ie promets en mes vœus
Mon éponge, & mes faus cheueus
Mon fard, mon miroer, & mon paigne.

ODE.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

Si tost, ma doucette Isabeau,
Que l'Aube à tes yeux ressemblable
Aura chassé dehors l'étable
Parmi les champs nostre troupeau :
Au marché porter il me fault
(Ma mere Ianne m'y enuoye)
Nostre grand cochon, & nostre oye
Qui le matin crioit si haut.
Tu veux que i'achete pour toy
Vne ceinture verdelette,
Et vne bague ioliette
Pour en orner ton petit doy.
Tu veux l'épingler de velous,
Et vne bourse toute telle
Qu'a Toinon, la sœur de Michelle
Qui vient aux champs auecque nous.
Bien, à mon retour du marché
Tu les auras, pourueu, bergere,
Qu'au premier somme de ta mere,
Quand le mastin sera couché,
Tu viennes querir tes presens
Dessous la coudre où ie t'atens,
Tu sçais où elle est mignonnette :
Mais vien, mon cœur, toute seulette.

EPITAPHE DE FRANÇOIS RABELAIS.

(Texte de 1573 : retranché en 1578.)

Si d'vn mort qui pourri repose
Nature engendre quelque chose,
Et si la generation
Est faite de corruption :
Vne vigne prendra naissance
De l'estomac & de la pance
Du bon Rabelais, qui boiuoit
Touiours ce pendant qu'il viuoit.
Car d'vn seul trait sa grande gueule
Eust plus beu de vin toute seule
(L'epuisant du nez en deux cous)
Qu'vn porc ne hume de lait dous,
Qu'Iris de fleuues, ne qu'encore
De vagues le riuage more.
Iamais le Soleil ne l'a veu
Tant fust-il matin, qu'il n'eust beu,
Et iamais au soir la nuit noire
Tant fust tard, ne l'a veu sans boire.
Car alteré, sans nul seiour
Le gallant boiuoit nuit & iour.
Mais quand l'ardente Canicule
Ramenoit la saison qui brule,
Demi-nus se troussoit les bras,
Et se couchoit tout plat à bas
Sur la ionchée entre les tasses :
Et parmi des escuelles grasses
Sans nulle honte se touillant,
Alloit dans le vin barbouillant
Comme vne grenouille en la fange :
Puis yure chantoit la louange

De ſon ami le bon Bacchus,
Comme ſous luy furent vaincus
Les Thebains, & comme ſa mere
Trop chaudement receut ſon pere,
Qui en lieu de faire cela
Las! toute viue la brula.
Il chantoit la grande maſſuë,
Et la iument de Gargantuë,
Le grand Panurge, & le païs
Des Papimanes ébaïs,
Leurs loix, leurs façons & demeures,
Et frere Iean des Antoumeures,
Et d'Epiſteme les combas :
Mais la mort qui ne boiuoit pas
Tira le beuueur de ce monde,
Et ores le fait boire en l'onde
Qui fuit trouble dans le giron
Du large fleuue d'Acheron.
Or toy quiconques ſois qui paſſes
Sur ſa foſſe répen des taces,
Répen du bril, & des flacons,
Des ceruelas, & des iambons :
Car ſi encor deſſous la lame
Quelque ſentiment a ſon ame,
Il les aime mieus que des lis
Tant ſoyent ils fraichement cueillis.

EPITAPHE DE HVGVES SALEL.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

Les rochers Capharez (où l'embuche traiſtreſſe
De Nauple fit noyer la flotte dontereſſe
Du mur Neptunien, quand l'ireuſe Pallas
Deſtourna ſon courroux d'Ilion ſus Aias)

Te deuoyent faire ſage, & te deuoyent aprendre,
Salel, à plus n'oſer le ſang Troyen eſpandre,
Et ne renſanglanter tes vers au ſang des fils
De tant de puiſſans Dieux à Troye deſconfits.
Non pour autre raiſon aueuglé fut Homere,
Que pour auoir de neuf refraichy la miſere
Des malheureux Troyens, & pour auoir encor
Par ſes vers retrainé la charongne d'Hector :
Pour auoir renauré la molle Cyprienne,
Pour auoir reſſouillé la poudre Phrygienne
Au ſang de Sarpedon, & pour auoir laiſſé
Encor Mars reſſaigner de ſa plume bleſſé.
A toy, ainſi qu'à luy les Dieux ont eu enuie,
Qui fauoriſoyent Troye, & t'ont coupé la vie
Au milieu de tes ans, de peur qu'vne autre-fois
Hector ne fuſt r'occis par les vers d'vn François.
Mais bien que mort tu ſois au plus verd de ton âge,
Si as-tu pour confort gaigné cet auantage
D'eſtre mort riche poete, & d'auoir par labeur
Le premier d'vn grand Roy merité la faueur,
Qui chaſſa loin de toy la pauureté moleſte
A la troupe des Sœurs, dont la race celeſte
Peu leur ſert auiourd'huy, que cliquetans des dens,
Que d'vn palle eſtomac affamé par dedans,
Que d'vn œil enfoncé, que toutes deſolées
De faim, parmy les bois n'errent eſcheuelées.
François le premier Roy des vertus, & du nom,
Prenant à gré d'oüir l'Atride Agamemnon
Parler en ſon langage, & par toy les genſdarmes
De Priam ſon ayeul, faire bruire leurs armes
D'vn murmure François : Prince ſur tous humain
Te fit ſentir les biens de ſa Royale main,
Et le fit à bon droit, comme à l'vn de ſa France
Qui des premiers tira noſtre langue d'enfance,

Et de qui le ſçauoir auoit bien merité
D'eſtre d'vn ſi grand Roy ſi doucement traité.
Ainſi toy bien-heureux, ſi Poete heureux ſe treuue,
Plus diſpos, & plus gay tu trauerſas le fleuue
Qui n'eſt point repaſſable, & t'en allas ioyeux
Rencontrer ton Homere és champs delicieux,
Où ſur les bancs herbus ces vieux peres s'aſſiſent,
Et ſans ſoin, de l'amour parmy les fleurs deuiſent
Au giron de leur Dame : vn ſe couche à l'enuers,
Sous vn myrte eſgaré, l'autre chante des vers,
L'vn luitte ſur le ſable, & l'autre à l'eſcart ſaute
Et fait bondir la bale, où l'herbe eſt la moins haute.
Là Orphé habillé d'vn long ſurpelis blanc
Contre quelque laurier ſe repoſant le flanc
Tient ſa lyre cornuë, & d'vne douce aubade,
En rond parmy les prez fait dancer la brigade.
Là les terres ſans art portent de leur bon gré
L'heureuſe panacée, & le roſier pourpré
Fleurit entre les lis, & ſur les riues franches
Naiſſent les beaux œillets, & les paqu'rettes blanches.
Là ſans iamais ceſſer, iargonnent les oiſeaux
Ore dans vn bocage, & ore pres des eaux,
Et en toute ſaiſon auec Flore y ſouſpire
D'vn ſouſpir eternel le gratieux Zephire.
Là comme icy n'a lieu fortune ni deſtin,
Et le ſoir comme icy ne court vers le matin,
Le matin vers le ſoir, & comme icy la rage
D'acquerir des honneurs, ne ronge leur courage.
Là le bœuf laboureur d'vn col morne & laſſé
Ne reporte au logis le coutre renuerſé,
Et là le marinier d'auirons n'importune
Chargé de lingos d'or, l'eſchine de Neptune :
Mais ſans point trauailler touiours boiuent du ciel
Le nectar qui diſtille, & ſe paiſſent de miel.

Là bien-heureux Salel, (ayant à la nature
Payé ce que luy doit chacune creature)
Tu vis franc de la mort, & du cruel ſoucy
Tu te moques là bas, qui nous tormente icy :
Et moy chetif, ie vy ! & ie traine ma vie
Entre mille douleurs, dont la bourrelle enuie
Me tormente à grand tort de pincemens cuiſans,
Me faiſant le iouët d'vn tas de courtiſans
Qui deſchirent mon nom, & ma gloire naiſſante
(Dieux deſtournez ce mal !) par leur langue meſchante :
Ah ! France, ingrate France, & faut il receuoir
Tant de deriſions pour faire ſon deuoir ?
Enuoye de là bas (mon Salel) ie te prie,
Pour leur punition, quelque horrible Furie,
Qui d'vn fouët retors de ſerpens furieux
Leur frape ſans repos & la bouche & les yeux,
Et d'vn long repentir leur tourne dedans l'ame
Icy mon innocence, & là le meſchant blaſme
Qu'ils commettent vers moy, & frayeur leur donnant
La nuit de mille horreurs les aille eſpoinçonnant.
Et toy Pere vangeur de la ſimple innocence,
Si i'ay d'vn cœur deuot ſuiuy dez mon enfance
Tes filles les neuf Sœurs, ſi ie ſuis couſtumier
Touiours mettre ton nom dans mes vers le premier :
Tonne là haut pour moy, & dardant la tempeſte
Eſcarbouïlle en cent lieux le cerueau de leur teſte,
Signe de ta faueur, & ne laiſſe outrager
Si miſerablement les tiens ſans les vanger.

EPITAFE DE IEHAN DE RONSARD, ſon oncle.

(Texte de 1554 et de la réimpression rouennaise de 1557; retranché en 1560.)

Que ſert aus hommes de ſuiuir
Apollon, & les neuf pucelles,
Et toute nuit pour les ſeruir
Vſer tant d'huille & de chandelles?
Et le iour, bien loing ſeparé
Du peuple, ou dans les antres vuides,
Ou dedans vn bois egaré
Béer apres les Pierides?
Puis qu'Apollon n'eſt aſſés fort,
Ni ſa pauure foiblette troupe,
D'angarder que la fiere mort
La vie à ſes mignons ne coupe?
Toutesfois là bas, mon Ronſard,
Vn bien pour confort te demeure,
C'eſt qu'il faut ſoit toſt ou ſoit tard
Qu'vn chacun, ainſi que toi, meure.

A VN ROSSIGNOL.

ODE.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Chantre Roſſignol paſſager,
Qui t'es encor venu loger
Dedans ceſte freſche ramée
Sur ton eſpine accouſtumée,

Et qui nuict & iour de ta vois
Assourdis les monts & les bois,
Redoublant la vieille querelle
De Terée, & de Philomele :
Ie te supplie (ainsi tousiours
Puisses iouyr de tes amours)
De dire à ma douce inhumaine,
Au soir quand elle se promeine
Icy pour ton nic espier,
Que iamais ne faut se fier
En la beauté ny en la grace
Qui plus tost qu'vn songe se passe.
Dy luy que les plus belles fleurs
En Ianuier perdent leurs couleurs,
Et quand le mois d'Auril arriue,
Qu'ils reuestent leur beauté viue :
Mais quand des filles le beau teint
Par l'âge est vne fois esteint,
Dy luy que plus il ne retourne,
Mais bien qu'en sa place seiourne
Au haut du front ie ne sçay quoy
De creux à coucher tout le doy :
Et toute la face seichée
Se fait comme vne fleur touchée
Du soc aigu : dy luy encor
Qu'apres qu'elle aura changé l'or
De ses blonds cheueux, & que l'âge
Aura crespé son beau visage,
Qu'en vain lors elle pleurera,
Dequoy ieunette elle n'aura
Prins les plaisirs qu'on ne peut prendre
Quand la vieillesse nous vient rendre
Si froids d'amours & si perclus,
Que les plaisirs ne plaisent plus.

Mais Roſſignol, que ne vient-elle
Maintenant ſur l'herbe nouuelle
Auecque moy ſous ce buiſſon?
Au bruit de ta douce chanſon
Ie luy ferois ſous la coudrette
Sa couleur blanche vermeillette.

LA GRENOVILLE

A Remy Belleau.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Nous t'eſtimons vne Déeſſe,
Gente Grenouille, qui ſans ceſſe
Au fonds des ruiſſelets herbeux
Te deſalteres quand tu veux :
Et iamais la ſoif vehemente
Qui l'Eſté les gorges tourmente
Du pauure peuple & des grands Rois,
Ne te tourmente : car tu bois
(Hé Dieu que ie porte d'enuie
Aux felicitez de ta vie!)
A gorge ouuerte ſous les eaux
Comme la Royne des ruiſſeaux.
Quand tu es ſur la riue herbue
Aux rais du Soleil eſtendue,
Que tu es aiſe, ſi vn beuf
Paſſe par là mourant de ſeuf :
Tu enfles contre la grand beſte
Si fort les veines de la teſte,
Et coaces d'vn ſi haut bruit,
Que de crainte le beuf s'enfuit,
Toy demeurant ſur l'herbe eſpeſſe,

Des ondes la ſeule maiſtreſſe.
En ton royaume le Serpent
Te combat, mais il ſe repent
Tout ſus l'heure de t'auoir priſe :
Car tu luy tiens la teſte miſe
Si long temps au fond du ruiſſeau,
Que tu l'eſtouffes deſſous l'eau.
Le Laboureur à ta venue
Ioyeux de ton chant, te ſalüe
Comme profete du Printemps :
Ores tu predis le beau temps,
Ore la pluye, ore l'orage :
Iamais ta bouche n'endommage
Ny herbe, ny plante, ny fruit,
Ny rien que la terre ait produit.
Tu vaus trop plus en Medecine
Qu'herbe, qu'onguent, ny que racine :
Et ton fiel en quelque ſaiſon
Donne au malade guariſon :
Tu vaus contre le mal d'Hercule,
Ton goſier les venins recule
De ceux qu'empoiſonner on veut :
Ta langue charmereſſe peut
Faire conter à la pucelle
Les propos que veut ſçauoir d'elle
Le ieune Amant qui la pourſuit,
La luy pendant au col de nuit.
Bref, que diray-ie plus? ta vie
N'eſt comme la noſtre aſſeruie
A la langueur du temps malin :
Car bien toſt en l'eau tu prens fin :
Et nous trainons noz deſtinées
Quelquefois quatre vingts années,
Et cent années quelquefois,

Et tu ne dures que ſix mois
Franche du temps, & de la peine
A laquelle la gent humaine
Eſt endettée dés le iour
Qu'elle entre en ce commun ſeiour.
Mais le don de ne viure guiere
Tu le dois à la ſinguliere
Bonté du ciel, qui ne fait pas
Tels dons à tous ceux d'icy bas.

LE FOVRMY,

A Remy Belleau.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Puis que de moy tu as en don
Et ma Grenouille & mon Freſlon,
Don bien petit, mais qui ne cede
Aux biens qu'vn Monarque poſſede,
Ie te ferois tort, mon Remy,
Si vn autre auoit ce Fourmy.
Mais bon Dieu! que dira la France,
Qui touſiours m'a veu dés enfance
Sonner les Princes & les Rois,
Et maintenant que ie deurois
Enfler d'auantage ma veine,
Me voit quaſi perdre l'haleine
M'amuſant à ie ne ſçay quoy
Indigne de toy & de moy?
Or ſi à Vergile on veut croire,
On n'acquiert pas petite gloire
A traiter bien vn œuure bas :
Auſſi touſiours il ne faut pas

Que le bon meneſtrier accorde
Touſiours vn chant ſus vne corde,
Et qui voudra bien plaire, il faut
Ne chanter pas touſiours le haut.
Là donques ma petite Lyre,
Sonne, & laiſſe à la France dire
Cela que dire elle voudra :
L'homme graue qui ne prendra
Plaiſir en ſi baſſe folie,
Aille fueilleter la Delie.
Mais il eſt temps, mon cher Remy,
De loüanger noſtre Fourmy,
Que l'ingenieuſe Nature
Aime ſur toute creature,
D'autant qu'il eſt caut à iuger
Le futur, & grand meſnager
Du bien qu'il recelle en reſerue,
A fin que l'Hyuer il luy ſerue,
Ayant vn prudent ſouuenir
Que l'Hyuer doit bien toſt venir,
Et qu'on meurt de faim en vieilleſſe
S'on ne trauaille en la ieuneſſe.
Mon Dieu ! quand vn oſt de Fourmis
Aux champs de bon matin s'eſt mis,
Qu'il fait bon voir par la campagne
Marcher ceſte troupe compagne
Au labeur ententiuement !
L'vn apporte vn grain de froment,
Et l'autre cache dans ſa gorge
Vn grain de ſeigle, ou vn grain d'orge :
L'autre qui voit ſon faix trop gros,
Ne le porte deſſus le dos,
Mais d'vne fineſſe ouueriere
Le traine du pied de derriere,

Deſſus le deuant s'efforçant
Ainſi qu'vn crocheteur puiſſant
Qui ſe courbe l'eſchine large
Sous la peſanteur de ſa charge :
Puis d'vn long ordre s'en-reuont
Par vne ſente eſtroite, & font
Tremeiller la campagne toute
De noires ondes de leur route,
Allant porter à la maiſon
Le viure de leur garniſon,
Qu'ils ont auec ſoigneuſe peine
L'Eſté conquis parmy la plaine.
L'vn eſt commis pour receuoir
Les plus chargez, l'autre pour voir
Les pareſſeux qui rien n'amaſſent :
Leurs republiques ſe compaſſent
Par Loix, par Princes, & par Rois.
Apprenez d'eux, peuples François,
D'eſtre meſnagers, & d'attendre
L'heure qu'on doit le ſien deſpendre,
Et d'amaſſer d'art ſtudieux
Des biens à quand vous ſerez vieux.
C'eſt pour cela que les Poëtes
Aſſeurent, Fourmis, que vous eſtes
Les anceſtres des Myrmidons
Qui furent meſnagers tresbons,
Et de ceux de l'Iſle d'Aegine,
Nous monſtrans par telle origine
Que les Myrmidons anciens
Et les peuples Aegineens
Eſtoient ſoigneux de leur affaire,
Preuoyans l'heure neceſſaire,
Et qu'ils gardoient auecq' grand ſoin
Les biens acquis pour leur beſoin.

L'Inde n'eſt point ſi precieuſe
Pour ſa perle delicieuſe,
Que pour l'or que vous y trouuez :
Les cornes qu'au chef vous auez,
Sont des merueilles de l'Aſie.
Nulle plaiſante Poëſie,
Ou ſoit des Grecs ingenieux,
Ou des Latins laborieux,
Sans vous ne fut iamais parfaite
Ny ne pourroit : car le Poëte
N'embelliſt ſes vers ſeulement
D'vn orage, ou d'vn tremblement
D'vne mer aux vents courroucée,
Ou de quelque foudre eſlancée :
Mais il embelliſt ſes raiſons
De dix mille comparaiſons
Qu'il prend de vous, & des ouurages
Que vous faites en voz meſnages.
Nature à tous les animaux
N'a pas fait des preſens egaux :
Car aux vns des piez elle donne,
Aux autres des ailes ordonne :
Mais à vous ſeuls donne des piez,
Et des ailerons deſpliez
Pour voler par le ciel grand erre,
Et pour marcher deſſus la terre.
Que diray plus ? vous auiſez
Les vents que vous profetiſez
Plus d'vn iour deuant leur venue :
La Nature vous eſt cognue,
Et toutes les ſaiſons des cieux :
Bref, vous eſtes de petits Dieux.
Or gentils Fourmis, ie vous prie
Si vn iour Belleau tient s'amie

A l'ombre de quelque Fouteau,
Sous qui sera vostre troupeau,
Ne piquez point la chair douillette
De sa gentille mignonnette.

ODE.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Corydon, verse sans fin
Dedans mon verre du vin,
Afin qu'endormir ie face
Vn procez qui me tirace
Le cœur & l'ame plus fort
Qu'vn mastin vn liéure mort.
Apres ce procez icy
Iamais peine ne soucy
Ne feront que ie me dueille :
Aussi bien vueille ou non vueille,
Sans faire icy long seiour
Il faut que ie meure vn iour.
Le long viure me desplaist :
Mal-heureux l'homme qui est
Accablé de la vieillesse :
Quand ie perdray la ieunesse,
Ie veux mourir tout soudain
Sans languir au lendemain.
Ce-pendant verse sans fin
Dedans mon verre du vin,
Afin qu'endormir ie face
Vn procez qui me tirace
Le cœur & l'ame plus fort
Qu'vn mastin vn liéure mort.

A SA MAISTRESSE.

ODE.

(Texte de 1560; retranché en 1567.)

Ie t'ai offencée maiſtreſſe
Eſciemment, ie le confeſſe,
Ie t'ai offencée, & ne puis
Meriter pardon, tant ie ſuis
Coupable d'vne horrible faute.
Hé Dieu du ciel, elle eſt ſi haute
Qu'en mon peché ie ne puis voir
Que le remors d'vn deſeſpoir.
Helas pardonne, ie te prie,
A ton ſerf qui merci te crie.
Quelle penitence veus-tu?
Vn cœur triſtement abatu
Merite à bon droit, qu'on lui face
Pour ſon humbleſſe quelque grace.
Las! plus tu me pardonneras
Plus d'honneur tu receueras.
D'autant que ma faute incenſée
A plus ta grandeur offencée:
Et que celuy va meritant
Plus de louange en remettant
Au coupable vne faute grande,
Que d'abſouldre vn qui ne demande
Qu'vn pardon d'vn petit peché
Dont il n'eſtoit qu'vn peu taché.

ODE.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Hé! mon Dieu que ie te hay, Somme,
Et non pour-autant qu'on te nomme
Le froid ſimulacre des mors :
Mais pour-autant que quand ie dors,
Par toy du penſer m'eſt rauie
L'ardeur qui me tenoit en vie :
En dormant penſer ie ne puis
Au bien par qui viuant ie ſuis,
Et ſans lequel ie ne pourroye
Eſtre vif, ſi ie n'y ſongeoye.
Pource ne me vien plus ſeiller
L'œil, pour me faire ſommeiller :
Le veiller m'eſt plus agreable
Que n'eſt ton dormir miſerable,
Qui du cœur la nuict me ſouſtrait
Le penſer qui viure me fait.

ODE.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Laiſſe moy ſommeiller, Amour!
Ne te ſuffiſt-il, que de iour
Les yeux trop cruels de ma Dame
Me tourmentent le corps & l'ame,
Sans la nuict me vouloir ainſi
Tourmenter d'vn nouueau ſouci,
Alors que ie deurois refaire
Dans le lict, la peine ordinaire
Que tout le iour ie ſouffre au cœur?
Helas! Amour plein de rigueur,

Cruel enfant, que veux-tu dire?
Tousiours le vautour ne martire
Le pauure cœur Promethean
Sus le sommet Caucasean,
Mais de nuict recroistre il le laisse,
Afin qu'au matin s'en repaisse.
Mais tu me ronges iour & nuit,
Et ton soin qui tousiours me suit,
Ne veut que mon cœur se reface :
Mais tousiours tousiours le tirace,
Ainsi qu'vn acharné limier
Tirace le corps d'vn sanglier.
Chacun dit que ie suis malade,
Me voyant la couleur si fade
Et le teint si morne & si blanc,
Et dit-on vray : car ie n'ay sang
En veine, ny force en artere :
Aussi la nuict ie ne digere,
Et mon souper me reste cru
Dans l'estomac d'amours recru.
Mais Amour, i'auray la vengeance
De ta cruelle outrecuidance,
Quittant ma vie : & si ie meurs,
Ie seray franc de tes douleurs :
Car rien ne peut ta tyrannie
Sus vn corps qui n'a plus de vie.





LES MESLANGES

de P. de Ronſard.

1555.

ODELETTE A SA MAISTRESSE.

(Texte de 1555, réimprimé en 1557 (Rouen, Nic. le Rous); retranché en 1560.)

Ie veux aymer ardentement,
Auſſi veus-ie qu'egallement
On m'ayme d'vne amour ardente :
Toute amitié froidement lente
« *Qui peut diſſimuler ſon bien*
« *Ou taire ſon mal, ne vaut rien,*
« *Car faire en amours bonne mine,*
« *De n'aymer point, c'eſt le vray ſine.*
Les amans ſi frois en eſté
Admirateurs de chaſteté,
Et qui morfondus petrarquiſent,
Sont touiours ſots, car ils mepriſent
Amour qui de ſa nature eſt
Ardent & pront, & à qui pleſt
De faire qu'vne amitié dure
Quand elle tient de ſa nature.

ODE.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

Mon petit Bouquet, mon mignon,
Qui m'es plus fidel' compaignon

Qu'Oreste ne fut à Pilade :
Tout le iour quand ie suis malade,
Mes valets qui pour leur deuoir,
Le soin de moy deuroient auoir,
Vont à leur plaisir par la vile,
Et ma vieille garde inutile
Apres auoir largement beu,
Yure, s'endort aupres du feu,
A l'heure qu'elle me deust dire
Des contes pour me faire rire.
Mais toy, petit bouquet, mais toy
Ayant pitié de mon émoy
Iamais le iour tu ne me laisses
Seul compaignon de mes tristesses.
Que ne pui-ie autant que les Dieux?
Ie t'enuoiroy là haut aux cieux
Fait d'vn bouquet vn astre insigne,
Et te metrois aupres du signe
Que Bachus dans le ciel posa
Quand Ariadne il espousa,
Qui seule lamentoit sa perte
Au pied d'vne riue deserte.

SONNET.

(Texte de 1572-73 ; retranché en 1578.)

Celuy qui boit, comme a chanté Nicandre,
De l'Aconite, il a l'esprit troublé,
Tout ce qu'il voit luy semble estre doublé
Et sur ses yeux la nuit se vient espandre.
Celuy qui boit de l'amour de Cassandre,
Qui par ses yeux au cœur est écoulé,
Il perd raison, il deuient afolé,
Cent fois le iour la Parque le vient prendre.

Mais la chaux viue, ou la rouille, ou le vin,
Ou l'or fondu, peuuent bien mettre fin
Au mal cruel que l'Aconite donne :
La mort ſans plus a pouuoir de guarir
Le cœur de ceux que ma dame empoiſonne,
Mais bien-heureux qui peut ainſi mourir.

SONNET.

(Texte de 1560; retranché en 1567.)

Que tu es, Ciceron, vn affetté menteur,
Qui dis qu'il n'y a mal ſinon que l'infamie :
Si tu portois celui que me cauſe m'amie,
Pour le moins tu dirois que c'eſt quelque malheur.
Ie ſen iournelement vn aigle ſus mon cœur,
I'entens vn ſoing grifu, qui comme vne Furie
Me ronge impatient, puis tu veus que ie die
Abuſé de tes mots, que mal n'eſt pas douleur.
Vous en diſputerés ainſi que bon vous ſemble,
Vous Philoſophes Grécs, & vous Romains enſemble,
Si eſſe que d'amour le trauail langoreus
Eſt douleur, quand vn œil l'encharne dedans l'ame :
Et que le deshonneur, la honte, & le diffame
N'eſt point de mal, au pris du tourment amoureus.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Foudroye moy le corps, ainſi que Capanée,
O pere Iupiter, & de ton feu cruel
Eſteins moy l'autre feu qu'Amour continuel
Touſiours m'allume au cœur d'vne flame obſtinée.

Il vault mieux, ô grand Dieu, qu'vne ſeule iournée
Me deſpouille ſoudain de mon fardeau mortel,
Que de ſouffrir touſiours en l'ame vn torment tel,
Que n'en ſouffre aux enfers l'ame la plus damnée.
Ou bien ſi tu ne veux, Pere, me foudroyer,
Donne le deſeſpoir, qui me meine noyer,
M'élançant du ſommet d'vn rocher ſolitaire :
Puis qu'autrement par ſoin, par peine & par labeur,
Trahy de la raiſon, ie ne me puis desfaire
D'amour, qui maugré moy ſe campe dans mon cœur.

(Texte de 1572-73; retranché en 1578.)

Amour tu ſemble' au phalange qui point,
Luy de ſa queuë, & toy de ta quadrelle,
De tous deux eſt la pointure mortelle,
Qui rempe au cœur, & ſi n'aparoit point.
Sans ſouffrir mal tu me conduis au point
De la mort dure, & ſi ne voy par quelle
Playe ie meurs, ny comme ta cruelle
Poiſon autour de mon ame ſe ioint.
Ceux qui ſe font ſaigner le pié dans l'eau,
Meurent ſans mal, pour vn crime nouueau
Fait à leur Roy, par traitreuſe cautelle.
Ie meurs comme eux, voire & ſi ie n'ay fait
Encontre amour, ny traïſon, ny forfait,
Si trop aimer vn crime ne s'appelle.

ODE.

(Texte de 1560; retranché en 1567.)

Tay toy, babillarde Arondelle,
Ou bien ie plumeray ton aile
Si ie t'empongne, ou d'vn couteau

Ie te couperay la languette,
Qui matin ſans repos caquette
Et m'eſtourdit tout le cerueau.
Ie te preſte ma cheminée
Pour chanter toute la iournée,
De ſoir, de nuict, quand tu voudras :
Mais au matin ne me reueille,
Et ne m'oſte quand ie ſommeille
Ma Caſſandre d'entre mes bras.

EPIGRAMME, A IVLIEN.

(Pour cette pièce et la *Reſponce,* texte de 1560; retranché en 1567.)

Touiours tu me prêches, Iulien,
Que ie ne parle que de boire,
Et que ce n'eſt pas le moyen
De m'aquerir ny biens, ny gloire :
Mais répons, gentil glorieux,
(Ie veux defendre mon afaire)
Répons moy, ne vaut-il pas mieux
En écrire, que de le faire ?

RESPONCE DE IVLIEN.

Tu veux auecques ton bel art
Du bon ſophiſte contrefaire :
Il ne faudroit, gentil Ronſard,
Ny en écrire, ny le faire.

CHANSON.

(Texte de 1572[2]-73; retranché en 1578.)

Il me ſemble que la iournée
Dure plus longue qu'vne année,
Quand par malheur ie n'ay ce bien
De voir la grand' beauté de celle
Qui tient mon cœur, & ſans laquelle,
Veiſſe-ie tout, ie ne voy rien.
Quiconque fut iadis le ſage,
Qui dit que l'amoureux courage
Vit de ce qu'il aime, il dit vray :
Ailleurs viuant il ne peut étre,
Ny d'autre viande ſe paitre :
I'en ſuis ſeur, i'en ay fait l'eſſay.
Touſiours l'amant vit en l'aimée :
Pour cela mon ame afamée
Ne ſe veut ſouler que d'amour :
De l'amour elle eſt ſi friande,
Que ſans plus de telle viande
Se veut repaitre nuit & iour.
Si quelqu'vn dit que ie m'abuſe,
Voye luy meſme la Meduſe
Qui d'vn rocher m'a fait le cœur,
Et l'ayant veuë, ie m'aſſure
Qu'il ſera fait ſus la meſme heure
Le compagnon de mon malheur.
Car eſt-il homme que n'enchante
La voix d'vne Dame ſçauante,
En fut-il Scythe en cruauté?
Il n'eſt point de plus grand' magie
Que la docte voix d'vne amie,
Quand elle eſt iointe à la beauté.

Or i'aime bien, ie le confeſſe,
Et plus i'iray vers la vieilleſſe,
Et plus conſtant i'aymeray mieux :
Ie n'oubliray, fuſſay-ie en cendre,
La douce amour de ma Caſſandre,
Qui loge mon cœur dans ſes yeux.
Adieu liberté ancienne,
Comme choſe qui n'eſt plus mienne,
Adieu ma chere vie, adieu :
Ta fuite ne me peut deplaire
Puis que ma perte volontaire
Se retreuue en vn ſi beau lieu.
Chanſon, va-t'en où ie t'adreſſe
Dans la chambre de ma maiſtreſſe,
Dy luy, baiſant ſa blanche main,
Que pour en ſanté me remettre,
Il ne luy faut ſinon permettre
Que tu te caches dans ſon ſein.

ODE.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Si tu me peux conter les fleurs
Du Printemps, & combien d'arene
La mer trouble de ſes erreurs
Contre le bord d'Afrique amene :
Si tu me peux conter des cieux
Toutes les eſtoilles ardantes,
Et des vieux cheſnes ſpacieux
Toutes les fueilles verdoyantes :
Si tu me peux conter l'ardeur
Des amans, & leur peine dure,
Ie te feray le ſeul conteur,
Magny, des amours que i'endure.

Conte d'vn rang premierement
Deux cens que ie pris en Touraine,
De l'autre rang ſecondement
Quatre cens que ie pris au Maine.
Conte, mais gette pres à pres,
Tous ceux d'Angers, & de la ville
D'Amboiſe, & de Vendôme apres,
Qui ſe montent plus de cent mille.
Conte apres ſix cens à la fois
Dont à Paris ie me vy prendre,
Conte cent millions, qu'à Blois
Ie pris dans les yeux de Caſſandre.
Quoy? tu fais les contes trop cours:
Il ſemble que portes enuie
Au grand nombre de mes amours,
Conte les tous, ie te ſupplie.
Mais non, il les vaut mieux oſter:
Car tu ne trouuerois en France
Aſſez de gettons, pour conter
D'amours vne telle abondance.

ODE.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

Pipé des ruſes d'Amour,
Ie me promenois vn iour
Deuant l'huis de ma cruelle,
Et tant rebuté i'eſtois,
Qu'en iurant ie prometois
De ne rentrer plus chez elle.
Il ſuffit d'auoir eſté
Neuf ou dix ans arreſté
Es cordes d'Amour, diſoye,
Il faut m'en déueloper

Ou bien du tout les couper
A fin que libre ie ſoye.
Et pour-ce faire ie pris
Vne dague que ie mis
Bien auant dedans la leſſe :
Et ſon noud i'euſſe briſé
Si lors ie n'euſſe auiſé
Deuant l'huis vne Déeſſe.
Mais incontinent que i'eu
Son dos garni d'aiſles veu,
Sa robe & ſa contenance,
Et ſon roquet retrouſſé,
Incontinent ie penſé
Que c'eſtoit Dame Eſperance.
Ie m'aproche, elle me prit
Par la main dextre, & me dit :

Eſperance.

Où vas-tu, pauure Poëte ?
Tu auras auec le temps
Tout le bien que tu pretens,
Et ce que ton cœur ſouhaite.
Ta maiſtreſſe auoit raiſon
De tenir quelque ſaiſon
Rigueur à ta longue peine :
Elle le faiſoit exprés,
Pour au vray connoiſtre aprés
Ton cœur & ta foy certaine.
Mais ores qu'elle ſçait bien
Par ſeure eſpreuue, combien
Ta loyale amitié dure :
D'elle-meſme te prira,
Et benigne guarira
Le mal que ton cœur endure.

Ronſard.

Alors ie luy reſpondis :
Hé qu'eſſe que tu me dis !
Veux-tu rabuſer ma vie ?
Apres me voir eſchapé
De celle qui m'a trompé,
Veux-tu que ie m'y refie ?
Dix ans ſont que ie la ſuis,
Et que pour elle ie ſuis
Comme vne perſonne morte :
Mais en lieu de luy ployer
Son orgueil, pour tout loyer
Ie muſe encor à ſa porte.
Non non, il vaut mieux mourir
Tout d'vn coup, que de perir
En langueur par tant d'années :
Ores ie veux de ma main
Me tuer, pour voir ſoudain
Toutes mes douleurs finées.

L'eſperance.

Ah, qu'il te feroit bon voir
De tomber en deſeſpoir,
Quand l'Eſperance te guide :
Laiſſe laiſſe ton eſmoy,
Laiſſe ta dague, & ſuy-moy
Là haut chez ton homicide.

Diſant ces mots ie ſuiuy
Ses pas, tant que ie me vy
Dans la chambre de Caſſandre.
Tien, diſt l'Eſperance, tien :
Tout exprés icy ie vien
Pour ton fugitif te rendre.

Il t'a ſerui longuement,
C'eſt raiſon que doucement
Ses angoiſſes tu luy oſtes :
Il te faut bien le traiter,
Craignant ce grand Iupiter,
Puis qu'il eſt l'vn de tes hoſtes.
A-tant elle s'eſlança
Dans le ciel, & me laiſſa
Seul en ta chambre, m'amie.
Là, donque par amitié,
Là, maiſtreſſe, pren pitié
De ton hoſte, qui te prie.
Si i'ay quelque mal chez toy,
Iupiter le iuſte Roy
Foudroyra ta chere teſte :
Car il garde ceux qui ſont
Hoſtes, & tous ceux qui font
En miſere vne requeſte.





LES QVATRE PREMIERS liures des Odes.

1555.

Au livre III.

ODE

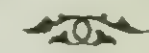
A DIANE DE POITIERS, Ducheſſe de Valentinois.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Quand ie voudrois celebrer ton renom,
Ie ne dirois que Diane eſt ton nom,
Car on feroit ſans ſe trauailler guiere
De ton ſeul nom vne Iliade entiere :
Mais recherchant tes honneurs de plus loin,
Ie chanterois d'vn Pindarique ſoin
Tes vieux ayeux valeureux en la guerre,
Qui ont porté le Sceptre en mainte terre,
Enfans de Rois, ou de Rois heritiers.
Ie chanterois le beau ſang de Poitiers
Venu du Ciel, & la race diuine
Que Remondin conceut en Meluzine.
Ie chanterois comme l'vn de leurs fils
Aux bords du Clain dormant, luy fut aduis
Que hors de l'eau le petit Dieu de l'onde
Iuſques au col tiroit ſa teſte blonde,

L'amoneſtant d'aller en Dauphiné :
Et luy diſoit, Enfant predeſtiné
Pour commander à plus haute riuiere,
Laiſſe mes bords, cherche la riue fiere
Du large Rhoſne, & pourſuy ton deſtin
Qui conduira ta voye à bonne fin :
Car ia le Ciel pour iamais à ta race
Aux bords du Rhoſne a deſtiné la place.
Il luy conta quels Seigneurs & quels Rois
Naiſtroient de luy, & en combien d'endrois
Soit d'Italie, ou d'Eſpagne, ou de France,
Tiendroient le Sceptre en longue obeyſſance.
Il luy chanta ſes hoirs de point en point,
Ceux qui mourroient, ceux qui ne mourroient point
Ains que regner, & combien de Princeſſes
Viendroient de luy, de Ducs & de Ducheſſes.
Mais par-ſur tous, ce fleuue luy chantoit
D'vne Diane, & iurant, promettoit
Qu'ell' paſſeroit en chaſteté Lucrece,
Et en beauté ceſte Helene de Grece :
Qu'elle prendroit d'vn ſeul trait de ſes yeux
Les cœurs rauis des hommes & des Dieux,
Et qu'à iamais ſes fameuſes louanges
Iroient volant par les terres eſtranges.
Diſant ainſi le fleuue deualla
Son chef dans l'eau, & l'enfant s'en-alla
Tout bouillonnant d'affection nouuelle
D'eſtre l'ayeul d'vne race ſi belle.
Ie chanterois encores ta bonté,
Ton port diuin, ta grace, & ta beauté :
Comme touſiours ta bien-heureuſe vie
A repouſſé par ſa vertu l'enuie :
Ie chanterois vers l'Egliſe ta foy,
Comme tu es la parente du Roy

Qui te cherit comme vne Dame ſage,
De bon conſeil, & de gentil courage,
Graue, benigne, aimant les bons eſpris,
Et ne mettant les Muſes à meſpris.
Ie chanterois d'Annet les edifices,
Termes, piliers, chapiteaux, frontiſpices,
Voutes, lambris, canelures, & non,
Comme pluſieurs, les fables de ton nom :
Et te louant, ie chanterois peut eſtre
Si hautement, que ce grand Roy mon maiſtre
En ta faueur auroit l'ouurage à gré
Qu'en vœu i'aurois à tes pieds conſacré.



Au livre IV.

EPITAFE DE ROSE.

(Texte de 1560; retranché en 1567.)

Roſe tant ſeulement icy
Ne giſt ſeule deſſous la lame,
Le trait d'amour y giſt auſſi,
Son carcois, ſon arc & ſa flame :
Et les beaus cheueus que la Grace,
Et Venus s'arracherent, lors
Que Roſe de viure trop laſſe
Alla voir le fleuue des mors.
Verſe donc, paſſant, mainte roſe
Deſſus la tumbe à plein panier :
Celle qui morte ici repoſe
Fleuriſſoit vne roſe hier.





LES MESLANGES

de P. de Ronsard.

Seconde edition.

1555.

ODELETTE A IAN BRINON, ET A SA SIDERE.

(Texte de 1555 ; retranché en 1560.)

Au parauant i'auoy, Brinon,
Orné mon liure de ton nom :
Mais ores ie me delibere,
Affin de doublement l'orner,
De le partir, & d'en donner
Vne partie à ta Sidere.
Car puis qu'Amour vous veut lier
Ensemble, il vous faut dedier
Mon liure à tous deus, ce me semble :
Ensemble doncques receuez
Mon liure, puis que vous n'auez
Qu'vn cors, & qu'vn esprit ensemble.

SVR LE TOMBEAV DE IAN BRINON.

L'ombre parle.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

La mort m'a clôs dans ce tombeau,
Qui fus en mon viuant plus beau

Que Narciſſe, & parauanture,
Paſſant, ébaï tu ſeras,
Quand de mon corps tu ne verras
Vne fleur, ſus ma ſepulture.
La terre qui preſſe à l'entour
Mes os, ardans de mon amour,
A laiſſé dans ſoymeſme cuire
Toute ſon humeur, & n'a peu,
Comme ſeche de trop de feu,
De mon corps vne fleur produire.
Or' donq', paſſant, arroſe-la
Et verſe de-çà & delà
Tes larmes ſus elle, & peut eſtre
Qu'elle arroſée de ton pleur,
Soudain quelque nouuelle fleur
Du corps de Brinon ſera naiſtre.





CONTINVATION DES AMOVRS

de P. de Ronſard Vandomois.

1555.

[N. B. — Pour deux des sonnets suivants, *I'aurai touſiours en vne hayne extréme* et *Pourtant ſi ta maiſtreſſe,* retranchés dès la deuxième édition parisienne de la *Continuation des Amours* (1557), nous donnons le texte de l'édition princeps, reproduit tel quel par l'édition rouennaise de 1557. Pour tous les autres, retranchés seulement en 1578, nous donnons le texte de 1572-73. — P. L.]

Marie, vous paſſez en taille, & en viſage,
En grace, en ris, en yeux, en ſein, & en teton,
Voſtre plus ieune ſœur, d'autant que le bouton
D'vn roſier franc ſurpaſſe vne Roſe ſauuage.
Ie ne ſçaurois nier qu'vn roſier de bocage
Ne ſoit plaiſant à l'œil, & qu'il ne ſente bon :
Auſſi ie ne dy pas que voſtre ſœur Annon
Ne ſoit belle, mais quoy ! vous l'eſtes dauantage.
Ie ſçay bien qu'apres vous elle a le premier pris,
Et que facilement on deuiendroit épris
De ſon ieune en-bon-point, ſi vous eſtiez abſente.
Mais quand vous paroiſſez, lors ſa beauté s'enfuit,
Ou morne elle deuient par la voſtre preſente,
Comme les aſtres font, quand la lune reluit.

Ie ne ſuis ſeulement amoureux de Marie,
Anne me tient auſſi dans les liens d'Amour,
Ore l'vne me plait, ore l'autre à ſon tour :
Ainſi Tibulle aimoit Nemeſis & Delie.

Vn loyal me dira que c'eſt vne folie
D'en aimer, inconſtant, deux ou trois en vn iour,
Voire, & qu'il faudroit bien vn homme de ſeiour,
Pour, gaillard, ſatisfaire à vne ſeule amie.
Ie reſpons, Cherouurier, que ie ſuis amoureux,
Et non pas iouiſſant de ce bien doucereux,
Que tout amant ſouhaitte auoir à ſa commande.
Quand à moy ſeulement ie leur baiſe la main,
Les yeux, le front, le col, les leures, & le ſein,
Et rien que ces biens là, Cherouurier, ne demande.

Vous ne le voulez pas? & bien, i'en ſuis content,
Contre voſtre rigueur Dieu me doint patience,
Deuant qu'il ſoit vingt ans i'en auray la vengence,
Voyant ternir vos yeux qui me trauaillent tant.
On ne voit amoureux au monde ſi conſtant
Qui ne perdit le cœur, perdant ſa recompence :
Quant à moy, ſi ne fut la longue experience,
Que i'ay de ma douleur, ie mourrois à l'inſtant.
Toutesfois quand ie penſe vn peu en mon courage
Que ie ne ſuis tout ſeul des femmes abuſé,
Et que de plus acorts en ont receu dommage,
Ie pardonne à moy-meſme, & m'ay pour excuſé :
Puis vous qui me trompez, en eſtes couſtumiere,
Et qui pis eſt ſur toute en beauté la premiere.

Bien que vous ſurpaſſiez en grace & en richeſſe
Celles de ce pays, & de toute autre part :
Vous ne deuez pour tant, & fuſſiez-vous princeſſe,
Iamais vous repentir d'auoir aimé Ronſard
C'eſt luy, Dame, qui peut auecque ſon bel art,
Vous afranchir des ans, & vous faire Déeſſe :
Il vous promet ce bien, car rien de luy ne part,
Qui ne ſoit bien poli, ſon ſiecle le confeſſe.

Vous me resſponderez, qu'il eſt vn peu ſourdaut,
Et que c'eſt déplaiſir en amour parler haut :
Vous dites verité, mais vous celez apres,
Que luy, pour vous ouyr, s'aproche à voſtre oreille,
Et qu'il baiſe à tous coups voſtre bouche vermeille
Au milieu des propos, d'autant qu'il en eſt pres.

Mon amy puiſſe aimer vne femme de ville,
Belle, courtoiſe, honneſte, & de doux entretien :
Mon haineux puiſſe aimer au village vne fille,
Qui ſoit badine, ſotte, & qui ne ſçache rien.
Tout ainſi qu'en amour le plus excellent bien
Eſt d'aimer vne femme, & ſçauante, & gentille :
Auſſi le plus grand mal à ceux qui aiment bien,
C'eſt d'aimer vne femme indocte, & mal-habille.
Vne gentille Dame entendra de nature
Quel plaiſir c'eſt d'aimer, l'autre n'en aura cure,
Se peignant vn honneur dedans ſon eſprit ſot.
Vous l'aurez beau preſcher, & dire qu'elle eſt belle :
Froide comme vn rocher, vous entendra pres d'elle
Parler vn iour entier, & ne reſpondra mot.

Ie croy que ie mourroy, ſi ce n'eſtoit la Muſe
Qui deçà qui delà fidelle m'accompaigne,
Par bois, par champs, par eau, par taillis, par montaigne,
Et de ſes beaux preſens tous mes ſoucis abuſe.
Si ie ſuis ennuyé ie n'ay point autre ruſe
Pour me deſennuyer, que Clion ma compaigne :
Si toſt que ie l'inuoque elle ne me dédaigne
Me venir ſalüer, & iamais ne s'excuſe.
Des preſens des neuf ſœurs ſoit en toute ſaiſon
Pleine toute ma chambre, & pleine ma maiſon,
Car la rouille iamais à leurs beaux dons ne touche.

Le Tin ne fleurist pas aux Abeilles si doux,
Comme leurs beaux presens me sont doux à la bouche,
Et dont les bons esprits ne furent iamais saouls.

Baïf, il semble à voir tes rymes langoureuses,
Que tu sois seul amant en France langoureux,
Et que tes compagnons ne sont point amoureux,
Mais déguisent leurs vers sous pleintes malheureuses.
Tu te trompes, Baïf, les peines doloreuses
D'amour autant que toy nous rendent doloreux,
Sans nous feindre vn tourment : mais tu es plus heureux
Que nous, à raconter tes peines amoureuses.
Quant à moy, si i'estois ta Francine chantée,
Ie ne serois iamais de ton vers enchantée,
Qui se feignant vn dueil, se fait pleurer soy-mesme.
Non, celuy n'aime point, ou bien il aime peu,
Qui peut donner par signe à connoistre son feu,
Et qui peut raconter le quart de ce qu'il aime.

Hé que me sert, Pasquier, ceste belle verdure,
Qui rit parmy les prez, & d'ouir les oyseaux,
D'ouir en contre-val le gazouillis des eaux,
Et des vents printanniers le gracieux murmure?
Quand celle qui me blesse, & de mon mal n'a cure,
Est absente de moy, & pour croistre mes maux
Me cache la clarté de ses astres iumeaux,
De ses yeux, dont mon cœur prenoit sa nourriture.
Pasquier, i'aimeroy mieux, qu'il fust hyuer tousiours :
Car l'hyuer n'est si propre à nourrir les amours,
Comme est le renouueau, qui d'aimer me conuie,
Ainçois de me hayr, puis que ie n'ay pouuoir
En ce beau mois d'Auril entre mes bras d'auoir
Celle qui dans ses yeux tient ma mort & ma vie.

Ie ne ſçaurois aimer autre que vous,
Non, Dame, non, ie ne ſçaurois le faire :
Autre que vous ne me ſçauroit complaire,
Et fuſt Venus deſcendue entre nous.
Vos yeux me ſont ſi gracieux & dous,
Que d'vn ſeul clin ils me peuuent defaire,
D'vn autre clin tout ſoudain me refaire,
Me faiſant viure ou mourir en deux coups.
Quand ie ſerois cinq cens mille ans en vie,
Autre que vous, ma mignonne m'amie,
Ne me feroit amoureux deuenir :
Il me faudroit refaire d'autres venes,
Les miennes ſont de voſtre amour ſi pleines,
Qu'vn autre amour n'y ſçauroit plus tenir.

Pour aimer trop vne fiere beauté,
Ie ſuis en peine, & ſi ne ſçaurois dire
D'où, ny comment, me ſuruint mon martyre,
Ny à quel ieu ie perdy liberté.
Si ſçay-ie bien que ie ſuis arreſté
Au lacs d'Amour : & ſi ne m'en retire,
Ny ne voudrois, car plus mon mal empire
Et plus ie veux y eſtre mal traitté.
Ie ne dy pas, s'elle vouloit vn iour
Entre ſes bras me garir de l'amour,
Que ſon vouloir bien à gré ie ne prinſe.
Hé Dieu du ciel! hé qui ne le prendroit!
Quand ſeulement de ſon baiſer, vn Prince,
Voire vn grand Dieu bien-heureux ſe tiendroit.

Dittes, maiſtreſſe, hé que vous ay-ie fait!
Hé pourquoy las! m'eſtes vous ſi cruelle?
Ay-ie failly de vous eſtre fidelle,
Ay-ie enuers vous commis quelque forfait?

Dittes, maiſtreſſe, hé que vous ay-ie fait !
Hé, pourquoy las ! m'eſtes vous ſi cruelle !
Ay-ie failly de vous eſtre fidelle,
Ay-ie enuers vous commis quelque forfait ?
Certes nenny, car pluſtoſt que de faire
Choſe qui deuſt, tant ſoit peu, vous deſplaire,
I'aimerois mieux le treſpas encourir.
Mais ie vois bien que vous bruſlez d'enuie
De me tuer, faittes moy donc mourir
Puis qu'il vous plaiſt : car à vous eſt ma vie.

Plus que iamais ie veux aimer, maitreſſe,
Votre bel œil qui me detient rauy
Mon cœur chez luy, du iour que ie le vy,
Tel, qu'il ſembloit celuy d'vne déeſſe.
C'eſt ce bel œil qui me paiſt de lieſſe,
Lieſſe, non, mais d'vn mal dont ie vy,
Mal, mais vn bien, qui m'a touſiours ſuiuy,
Me nourriſſant de ioye, & de triſteſſe.
Deſia deux ans euanouis ſe ſont
Que vos beaux yeux en me riant, me font
La playe au cœur, & ſi ne me ſoucie
Quand ie mourrois d'vn mal ſi gracieux :
Car rien ne part de vous ny de vos yeux
Qui ne me ſoit trop plus cher que la vie.

Ie vous enuoye vn bouquet, que ma main
Vient de trier de ces fleurs épanies,
Qui ne les euſt à ce veſpre cueillies,
Cheutes à terre elles fuſſent demain.
Cela vous ſoit vn exemple certain,
Que vos beautez, bien qu'elles ſoient fleuries,
En peu de tems cherront toutes fletries,
Et comme fleurs, periront tout ſoudain.

Le tems s'en va, le tems s'en va, ma Dame,
Las! le tems non, mais nous nous en allons,
Et toſt ſerons eſtendus ſous la lame :
Et des amours, deſquelles nous parlons,
Quand ſerons morts, n'en ſera plus nouuelle :
Pour-ce aimez moy, cependant qu'eſtes belle.

Gentil Barbier, enfant de Podalyre,
Ie te ſuply, ſeigne bien ma maiſtreſſe,
Et qu'en ce mois, en ſeignant, elle laiſſe
Le ſang gelé dont elle me martire.
Encore vn peu dans la palette tire
De ce ſang froid, ains cette glace eſpeſſe,
Afin qu'apres en ſa place renaiſſe
Vn ſang plus chaut qui de m'aimer l'inſpire.
Ha! comme il ſort, c'eſtoit ce ſang ſi noir,
Que ie n'ay peu de mon chant émouuoir
En ſouſpirant pour elle mainte année.
Ha! c'eſt aſſez, ceſſe, gentil Barbier,
Ha ie me paſme : & mon ame eſtonnée
S'euanouïſt, en voyant ſon meurtrier.

I'aurai touſiours en vne hayne extréme
Le ſoir, la chaire, & le lit odieus,
Où ie fu pris, ſans y penſer, des yeus
Qui pour aimer me font hayr moi-meſme.
I'aurai touſiours le front penſif & bléme
Quand ie voirray ce bocage ennuieus,
Et ce iardin de mon aiſe enuieus,
Où i'auiſay cette beauté supréme.
I'aurai touiours en haine plus que mort
Le mois de Mai, le lyerre, & le ſort
Qu'elle écriuit ſus vne verte feille :

I'auray touſiours cette lettre en horreur,
Dont pour Adieu ſa main tendre & vermeille
Me feit preſent pour me l'empreindre au cœur.

Hé Dieu du ciel, ie n'euſſe pas penſé
Qu'vn ſeul depart euſt cauſé tant de peine !
Ie n'ay ſur moy nerf, ny tendon, ny veine,
Faïe, ny cœur qui n'en ſoit offenſé.
Helas ! ie ſuis à demy treſpaſſé,
Ains du tout mort, las ! ma douce inhumaine,
Auecques elle, en s'en allant, emmaine
Mon pauure cœur de ſes beaux yeux bleſſé.
Que pleuſt à Dieu ne l'auoir iamais veuë !
Son œil ſi beau ne m'euſt la flamme eſmeuë,
Par qui me faut vn torment receuoir,
Tel, que ma main m'occiroit à cette heure,
Sans vn penſer que i'ay de la reuoir,
Et ce penſer garde que ie ne meure.

D'vne belle Marie, en vne autre Marie,
Belleau, ie ſuis tombé & dire ne te puis
De laquelle des deux plus amoureux ie ſuis,
Car i'en aime bien l'vne, & l'autre eſt bien m'amie.
Plus mon affection en amour eſt demie
Et plus cette moitié me conſomme d'ennuis,
Car au lieu d'vne à part, deux au coup i'en pourſuis
Et pour en aymer vne, vne autre ie n'oublie :
« Or touſiours l'amitié plus eſt enracinée,
« Plus long temps elle eſt ferme & plus eſt oſtinée
« A ſouffrir de l'amour l'orage vehement.
« Hé ! ſçais-tu pas, Belleau, que deux ancres getées
« Quand les vents ont plus-fort les ondes agitées,
« Tiennent mieux vne nef, qu'vne ancre ſeulement ?

Quand ie ſerois vn Turc, vn Arabe, ou vn Scythe,
Pauure, captif, malade, & d'honneur déueſtu,
Laid, vieillard, impotent, encor' ne deurois-tu
Eſtre, comme tu es, enuers moy ſi dépite :
Ie ſuis bien aſſeuré que mon cœur ne merite
D'aymer en ſi bon lieu, mais ta ſeule vertu
Me force de ce faire, & plus ie ſuis batu
De ta fiere rigueur, plus ta beauté m'incite.
Si tu penſes trouuer vn ſeruiteur qui ſoit
Digne de ta beauté, ton penſer te deçoit,
Car vn Dieu (tant s'en faut vn homme) n'en eſt digne.
Si tu veux donc aymer, il faut changer de cœur :
Ne ſçais-tu que Venus (bien qu'elle fut diuine)
Iadis pour ſon amy choiſit bien vn paſteur ?

Dame, ie ne vous puis offrir à mon depart
Sinon mon pauure cœur, prenez-le ie vous prie :
Si vous ne le prenez, autre nouuelle amie
(I'en iure par voz yeux) iamais n'y aura part.
Ie le ſen deſia bien, comme ioyeux il part
Hors de mon eſtomach peu ſoigneux de ma vie,
Pour vous aller ſeruir, & rien ne le conuie
D'y aller (ce dit-il) que voſtre doux regard.
Or ſi vous le chaſſez, ie ne veux qu'il reuienne
Dedans mon eſtomach, en ſa place ancienne,
Comme celuy qui hait ce qui vous deſplaira.
Il m'aura beau conter ſa peine & ſon malaiſe,
Car bien qu'il ſoit à moy, plus mien il ne ſera,
Pour ne voir rien chez moy (dame) qui vous deſplaiſe.

Roſſignol mon mignon, qui par ceſte ſaulaye
Vas ſeul de branche en branche à ton gré voletant,
Et chantes à l'enuy de moy qui vay chantant
Celle qui faut touſiours que dans la bouche i'aye :

Nous ſouſpirons tous deux, ta douce voix s'eſſaye
De ſonner les amours d'vne qui t'ayme tant,
Et moy triſte ie vais la beauté regrettant
Qui m'a fait dans le cœur vne ſi aigre playe.
Toutes-fois, Roſſignol, nous differons d'vn poinct,
C'eſt que tu es aymé, & ie ne le ſuis point,
Bien que tous deux ayons les muſiques pareilles :
Car tu fléchis t'amye au doux bruit de tes ſons,
Mais la mienne qui prent à dépit mes chanſons
Pour ne les eſcouter, ſe bouche les oreilles.

Pour-ce que tu ſçais bien que ie t'ayme trop mieux,
Trop mieux dix mille fois que ie ne fais ma vie,
Que ie ne fais mon cœur, ma bouche, ny mes yeux,
Plus que le nom de mort, tu fuis le nom d'amie.
Si ie faiſois ſemblant de n'auoir point enuie
D'eſtre ton ſeruiteur, tu m'aymerois trop mieux,
Trop mieux dix mille fois que tu ne fais ta vie,
Que tu ne fais ton cœur, ta bouche, ny tes yeux.
C'eſt d'amour la couſtume, alors que plus on aime
D'eſtre touſiours hay : ie le ſçay par moy-meſme
Qui ſuis touſiours bany du meilleur de tes graces
Quand ie t'aime ſur toute : helas, que doy-ie faire?
Si ie penſois guarir mon mal par ſon contraire
Ie te voudrois hayr afin que tu m'aimaſſes.

Quand ie vous dis Adieu, Dame, mon ſeul apuy,
En voz yeux ie laiſſay mon cœur pour ſa demeure,
En gaige de ma foy : & ſi ay depuis l'heure
Fuyant le peuple & moy, touſiours veſcu d'ennuy.
Mais pour Dieu ie vous pry me le rendre auiourd'huy
Que ie ſuis retourné, de peur que ie ne meure :
Ou bien que d'vn clin d'œil voſtre beauté m'aſſeure
Que vous me donnerez le voſtre en lieu de luy.

Las! donnez-le moy donc, & de l'œil faites ſigne
Que voſtre cœur eſt mien & que vous n'auez rien
Qui ne ſoit fort ioyeux, vous laiſſant, de me ſuiure.
Ou bien ſi vous voyez que ie ne ſois pas digne
D'auoir chez moy le voſtre, au-moins rendez le mien,
Car ſans auoir vn cœur ie ne ſçaurois plus viure.

Doncques pour trop aimer il faut que ie trépaſſe,
La mort de mon amour ſera donc le loyer,
« L'homme eſt bien malheureux qui ſe veut employer
« De ſeruir & d'aimer d'vne ingrate la grace :
Mais ie te pry' dy moy, que veux-tu que ie face?
Quelle preuue veux tu afin de te ployer?
Las! cruelle, veux-tu que ie m'aille noyer,
Ou, que de ma main propre (helas) ie me déface?
Es-tu quelque Buſire, ou Cacus inhumain,
Pour te ſaouler ainſi du pauure ſang humain?
Fiere, ne crains-tu point Nemeſis la Deeſſe,
Qui te demandera mon ſang verſé à tort?
Ne crains-tu point des Sœurs la troupe vengereſſe,
Qui puniront là bas ton crime apres la mort?

Ne me dy plus, Imbert, que ie chante d'Amour,
Ce traiſtre, ce méchant : comment pourroy-ie faire
Que mon eſprit vouluſt louer ſon aduerſaire,
Qui ne donne à ma peine vn moment de ſeiour!
S'il m'auoit fait, Imbert, ſeulement vn bon tour,
Ie l'en remercirois, mais il ne ſe veut plaire
Qu'à rengreger mon mal, & pour mieux me défaire,
Me met deuant les yeux ma Dame nuit & iour.
Bien que Tantale ſoit miſerable là bas,
Ie le paſſe en malheur : car s'il ne mange pas
Le fruit qui pend ſur luy, toutesfois il le touche,

Et le baiſe, & s'en ioüe : & moy bien que ie ſois
Aupres de mon plaiſir, ſeulement de la bouche,
Ny des mains tant ſoit peu, toucher ne l'oſerois.

Dame, ie meurs pour vous, ie meurs pour vous, madame,
Dame, ie meurs pour vous, & ſi ne vous en chaut,
Ie ſens pour vous au cœur vn braſier ſi treſchaut,
Que pour le refroidir, ie veux bien rendre l'ame.
Vous aurez pour iamais vn ſcandaleux diſame
Si vous me meurdriſſez ſans vous faire vn defaut.
Ha que voulez vous dire? eſt-ce ainſi comme il faut
Par vne cruauté vous honorer d'vn blaſme?
Non, vous ne me pouez reprocher que ie ſois
Vn effronté menteur, car mon teint & ma voix,
Et mon chef ia griſon vous ſeruent d'aſſeurance,
Et mes yeux trop enflez, & mon cœur plein d'émoy.
Hé que feray-ie plus! puis que nulle credence
Il ne vous plait donner aux témoins de ma foy.

Il ne ſera iamais, ſoit que ie viue en terre,
Soit qu'aux enfers ie ſois, ou là haut dans les cieux,
Il ne ſera iamais que ie n'aime trop mieux
Que myrthe, ou que laurier, la fueille de lierre.
Sus elle ceſte main, qui tout le cœur me ſerre,
Traſſa premierement de ſes doigts gracieux
Les lettres de l'amour que me portoient ſes yeux,
Et ſon cœur qui me fait vne ſi douce guerre.
Iamais ſi belle fueille à la riue Cumée
Ne fut par la Sibylle en lettres imprimée
Pour bailler par écrit aux hommes leur deſtin,
Comme ma Dame a peint d'vne eſpingle poignante
Mon ſort ſus le lierre : hé Dieu qu'amour eſt fin!
Eſt-il rien qu'en aimant vne Dame n'inuente?

A pas mornes & lents ſeulet ie me promene,
Non-challant de moy-meſme, & quelque-part que i'aille
Vn penſer importun me liure la bataille,
Et ma fiere ennemie au deuant me ramene :
Penſer! vn peu de treue, & permets que ma peine
Se ſoulage vn petit, & touſiours ne me baille
Argument de pleurer pour vne qui trauaille
Sans relaſche mon cœur, tant elle eſt inhumaine.
Or ſi tu ne le fais, ie te tromperay bien,
Ie t'aſſure, penſer, que tu perdras ta place
Bien-toſt, car ie mourray pour abatre ton fort :
Puis quand ie ſeray mort, plus ne ſentiray rien
(Tu m'auras beau naurer) que ta rigueur me face,
Ma dame, ny amour, car rien ne ſent vn mort.

Pourtant ſi ta maitreſſe eſt vn petit putain,
Tu ne dois pour cela te courrouſſer contre elle.
Voudrois-tu bien hayr ton ami plus fidelle
Pour eſtre vn peu iureur, ou trop haut à la main?
Il ne faut prendre ainſi tous pechés à dedain,
Quand la faute en pechant n'eſt pas continuelle :
Puis il faut endurer d'vne maitreſſe belle
Qui confeſſe ſa faute, & s'en repent ſoudain.
Tu me diras qu'honneſte & gentille eſt t'amie,
Et ie te reſpondrai qu'honneſte fut Cynthie
L'amie de Properce en vers ingenieus,
Et ſi ne laiſſa pas de faire amour diuerſe :
Endure donq, Ami, car tu ne vaus pas mieus
Que Catulle valut, que Tibulle & Properce.

Ie veux lire en trois iours l'Iliade d'Homere,
Et pour-ce, Corydon, ferme bien l'huis ſur moy :
Si rien me vient troubler, ie t'aſſeure ma foy
Tu ſentiras combien peſante eſt ma colere.

Ie ne veux ſeulement que noſtre chambriere
Vienne faire mon lit, ton compagnon, ny toy,
Ie veux trois iours entiers demeurer à requoy,
Pour follaſtrer apres vne ſepmaine entiere.
Mais ſi quelqu'vn venoit de la part de Caſſandre,
Ouure luy toſt la porte, & ne le fais attendre,
Soudain entre en ma chambre, & me vien acouſtrer.
Ie veux tant ſeulement à luy ſeul me monſtrer :
Au reſte, ſi vn Dieu vouloit pour moy deſcendre
Du ciel, ferme la porte, & ne le laiſſe entrer.

ODE.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

L'vn dit la prinſe des murailles
De Thebe, & l'autre les batailles
De Troye : mais i'ay entrepris
De dire comme ie fus pris.
Ni nef, pieton, ni Cheualier
Ne m'ont point rendu priſonnier.
Qui donc a perdu ma franchiſe ?
Vn nouueau ſcadron furieux
D'amoureaux armé des beaux yeux
De ma Dame, a cauſé ma priſe.

Du Grec de d'Aurat.

(Texte de 1557, Paris; retranché en 1560.)

Celui qui veut ſçauoir
Combien de feu i'endure
Dans le cœur, pour auoir
Vne maitreſſe dure,

Contemple de mon corps
La peau toute halée,
Sans couleur par dehors
Comme cendre brulée.
Et, m'aiant ainſi veu
Mon feu pourra comprendre :
Car la grandeur d'vn feu
Se cognoiſt à la cendre.

[Epigramme.]

(Texte de 1555; retranché en 1557, Paris.)

Vn paſteur m'auoit oubliée,
Dans les pretz de Myron l'autr'hier,
Qui par vengeance m'a liée
Des quatre pieds ſur ce pilier.





LES HYMNES

de

P. de Ronſard, Vandomois.

1555.

Vers heroïques.

(Texte de 1555; retranché en 1560.)

Mon Odet, mon Prelat, *mon ſeigneur, mon confort,*
Mon renom, mon honneur, ma gloire, mon ſupport,
Ma Muſe, mon Phebus, qui fais ma plume eſcrire,
Qui animes ma langue, & reueilles ma Lyre,
Et qui moins enuers moy ne te monſtres humain,
Que feiſt enuers Maro ce Mecenas Romain :
Pren, s'il te plaiſt, icy deux preſens tout contraires,
L'vn que j'ofre pour toy, & l'autre pour tes Freres,
C'eſt mon liure & ma vie, & tout ce que jamais
Ma plume, en ta faueur, eſcrira deſormais,
Laquelle ne ſçauroit (bien qu'elle ſçeuſt parfaire
Mille œuures en ton nom) à l'honneur ſatisfaire
Que je reçois de toy, ſans l'auoir merité :
Et ſerois bien ingrat ſi la Poſterité
*Ne cognoiſſoit d'*Odet *le nom treſuenerable,*
Et combien vn Ronſard luy eſtoit redeuable,
Publieur de ſon lôs qui jamais ne mourra.
Or' ma plume eſcrira tout ce qu'elle pourra,
(Que la trouppe des Sœurs n'a jamais abuſée)
Puis, quand je la voiray, de te loüer vſée,
I'iray trouuer ton Frere ou François, ou Gaſpar

Au front d'vne bataille, ou deſſus vn rampar :
Et là, changeant ma plume en quelque grande Pique,
Hardy, je me ruray dans la preſſe bellique
Pour mourir vaillamment à leurs piedz eſtendu,
Ayant d'vn Coutelas le corps outre-fendu :
Et ſi n'auray regret que ma vie s'en-aille
Pour eux, ſoit que je meure au fort d'vne bataille,
Soit gardant vne ville, au haut des baſtillons,
A fin que vif & mort je ſois aux CHASTILLONS.

LE TEMPLE DE MESSEIGNEVRS le Conneſtable, & des Chaſtillons, A treſilluſtre & Reuerend. Odet Card. de Chaſtillon.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

Ie veux, mon Mecenas, te baſtir à l'exemple
Des Romains & des Grecs, la merueille d'vn Temple,
Sur la riue où le Loing trainant ſa petite eau,
Baigne de ſes replis les pieds de ton chaſteau.
Là, d'vn vœu ſolennel au milieu d'vne prée
Ie veux fonder les ieux d'vne feſte ſacrée,
Chommable tous les ans : & pendre le laurier,
Digne pris de celuy qui ſera le premier
Publié le vainqueur (comme au luſtre Olympique)
Soit de lutte, ou de courſe, ou de lance, ou de pique.
Tout le Temple ſera baſti de marbre blanc,
Où, grauez en airain i'attacheray de rang
Tes ayeux eſleuez à l'entour des murailles,
Qui tous auront eſcrit aux pieds de leurs medailles
Leurs geſtes & leurs noms, & les noms ennemis
Des cheualiers qu'en guerre à mort ils auront mis.

A part, vers la main dextre, appuyé ſur ſa lance
Ton pere, qui iadis fut Mareſchal de France,
Sera viuant en marbre, & tellement le trait
De ſa face premiere au vif ſera portrait,
Qu'on luy reconnoiſtra viuement en la pierre
La meſme audace au front, qu'il eut iadis en guerre.
Dans le milieu du Temple Anne Montmorency
Sera portrait tout ſeul, mais portrait tout ainſi
Qu'vn Mars eſt equippé, quand il arenge en armes
Du long bout de ſa pique vn peuple de gendarmes,
Ou quand il pouſſe à-bas les murs d'vne cité,
Contre les citoyens iuſtement irrité,
Ou pource qu'ils n'ont pas aux pauures fait iuſtice,
Ou qu'ils n'ont pas aux Dieux payé leur ſacrifice.
Ainſi ce Conneſtable habillé comme vn Dieu,
Du Temple à luy ſacré tiendra tout le milieu,
Ayant le glaiue nud, tiré pour l'aſſeurance
Des bons, & pour punir des vicieux l'offence.
Tout à-l'entour de luy ſus quatre pilliers blancs
Ie feray cizeler ſes geſtes les plus grands,
Et non-pas les petis : car qui voudroit deduire
Tous ſes faits vn-à-vn, on n'y pourroit ſuffire :
Et le Temple occupé de ſes faits d'armes ſeuls,
N'auroit plus nulle eſpace à mettre ſes nepueux.
Là pour ſeruir d'entrée à ſes vertus premieres
Ie peindray tout cela qu'il feit dedans Mezieres
Compagnon de Bayard, & tout cela qu'il fit,
Quand le grand Roy François le Soüiſſe defit.
Là, les camps d'Artigny, & de Valenciennes
Seront peints, & les murs de Bethune, & d'Auannes,
Ceux de Mont, & d'Arras, leſquels il a cent fois
Eſpouuantez d'effroy, Lieutenant de noz Rois.
Là ſera peint auſſi le Pas eſtroit de Suſe,
Où dix mille Eſpagnols ſe virent par ſa ruſe

Tuez, ſi qu'à vn ſeul il ne fut pas permis
Retourner raconter la mort de ſes amis.
Deſſus l'autre pillier, viuement imprimée
Se verra d'Auignon la furieuſe armée,
Dont il fut conducteur, auec tel iugement
Qu'il chaſſa l'Empereur de France ſagement :
Et ſans perdre les ſiens mit en fuite le reſte
Des Eſpagnols mattez de famine & de peſte.
Les cheuaux & les gens y ſeront ſi bien faits,
Et les murs d'Auignon ſi au vif contrefaits,
Et luy ſi bien graué d'vn viſage ſemblable,
Qu'on ne le dira feint, mais choſe veritable.
Le Rhoſne d'autrepart dedans ſes eaux couché,
Laſchant la bride longue à ſon fleuue eſpanché
D'vne cruche verſée, ayant la dextre miſe
Au menton heriſſé d'vne mouſtache griſe,
Et portant vne rame en la ſeneſtre main,
Et vne grand' fontaine au milieu de ſon ſein,
Chantera ſa louange, accordant ſous les ondes
A l'hymne triomphal des Nymphes vagabondes,
Qui feront ſes vertus deçà delà ſemer
Aux vents par l'vniuers entrans dedans la mer,
A fin qu'il n'y ait terre en ce monde, ni riue
Où de Montmorency la victoire n'arriue.
Apres ie feray voir, compagnon de bon-heur
D'auoir vaincu Ceſar, le bien-fait & l'honneur
Que ſa vertu receut, quand il fut de Grand-maiſtre
Erigé Conneſtable, & qu'il eut en la dextre
Le ſainct glaiue royal, honneur qui ne ſe fait
Qu'à celuy qui par preuue aux armes eſt parfait,
Comme eſt Montmorency : dont la ſage vaillance
A chaſſé pluſieurs-fois les ennemis de France.
Sur les autres pilliers ſe verront engrauez
Les magnanimes faits par luy-meſme acheuez

Depuis huit ans paſſez, que Dieu mit la couronne
Sur le chef de Henry, dont le renom fleuronne
Sur tous les autres Rois, comme Roy nompareil,
Pour croire de ton oncle au combat le conſeil,
Qui le fera bien-toſt (s'il l'a touſiours pour guide)
Vaincre le monde entier ſoumis deſſous ſa bride.
Pres de ce Conneſtable, vne marche plus bas,
Ie mettray le portrait de toy mon Mecenas,
Mon honneur, mon ſupport, qui fais que la lumiere
Du iour, plus que deuant m'eſt plus douce & plus chere.
Ie peindray ſur ton chef vn chapeau rougiſſant,
Puis au-tour de ton col vn roquet blanchiſſant
Sur l'eſclat cramoiſy d'vne robe pourprée,
De mainte belle hiſtoire en cent lieux diaprée :
Là, d'vn art bien ſubtil i'ourdiray tout au-tour
La Verité, la Foy, l'Eſperance, & l'Amour,
Et toutes les Vertus qui regnerent à l'heure
Que Saturne faiſoit au monde ſa demeure.
Sur cette robe apres ſera portrait le front
De Pinde, & d'Helicon, & de Cyrrhe le mont,
Les antres Theſpiens, & les ſacrez riuages
De Pimple, & de Parnaſſe, & les diuins bocages
D'Aſcre, & de Libetrie, & de Heme le val,
Et Phebus qui conduit des neuf Muſes le bal :
Les Muſes y ſeront elles-meſmes empraintes,
Que ta vertu garda, lors qu'ell's eſtoyent contraintes
La France abandonner, ne prenant à dedain
Quand plus on les moquoit, de leur tendre la main,
Careſſant leur preſent : voire & de leur promettre
(O nouuelle bonté!) quelque-fois de les mettre
En paiſible repos, pour les faire chanter
Ie ne ſçay quoy de grand qui te doit contenter.
A ton dextre coſté ie veux faire portraire
Sus vn terme doré, noſtre Amiral, ton frere,

Noſtre François Neptune, ayant le meſme port,
Et le front de celuy qui la mer eut en ſort :
Ie le peindray deſſus vne coche emaillée
De bleu, que trois daulphins à l'échine eſcaillée
Traineront ſous le ioug, & Glauque qui fera
Semblant de les brider, tout bien peint y ſera :
Il tiendra dans la dextre vn trident venerable,
Dedans la gauche main vne hache effroyable :
Il regira de l'vn les vagues de la mer,
Et de l'autre il fera ſemblant de faire armer
Noz eſcadrons François, ſoit pour donner bataille,
Soit pour gaigner d'aſſaut quelque forte muraille :
Il aura ſur le chef vn morrion graué,
Et ſur le morrion vn panache eſleué,
Qui par ondes ioura le long de ſon échine,
Et deſſus le panache il aura peint vn cygne,
Tel qu'on le voit errer par les prez Aſiens
Paiſſant les doux replis des bords Meandriens.
Au ſommet du pillier, au milieu d'vne frize
Pour trophée pendra mainte nauire priſe,
Maint corſelet captif, maints dards, & maints eſcus
Es batailles conquis, deſpouilles des vaincus.
Apres tout à-l'entour de la meſme colonne
S'eſleuera le camp, & les forts de Boulongne,
Et luy, qui ne fera que commencer encor
A friſer ſon menton d'vn petit creſpe d'or,
Valleureux, chaſſera les Angloiſes cohortes
Peſle-meſle à monceaux tombantes dans leurs portes
Pales de froide peur, qui courra par leurs os
Le voyant ia deſia tout courbé ſur leurs dos
Branler ſa longue creſte, & ſa pique homicide,
De la meſme façon qu'Achille Peleide
Chaſſoit ſous Ilion les Troyens qui trembloyent,
Et l'vn ſus l'autre à foule en leurs portes tomboyent

De voir pres de leur dos l'ombre de son panache,
Et d'oüir parmy l'air ſifler ſa grande hache.
Ainſi les ennemis fuiront deuant ſa main :
Le ſang des Anglois morts fera rougir le ſein
De Thetis, & leur corps chargera la campagne.
Apres ſera pourtrait tout le camp d'Allemagne,
Chimets, & Rodemarc, Mommedy, Danuillier,
Hedin, Yuoy, Dinant, où il fut le premier
Des ſoldats à l'aſſaut, prodigue de ſa vie :
Pour monſtrer par effect combien il a d'enuie
De ſeruir noſtre Roy, & luy faire ſçauoir
Qu'vn plus vaillant que luy la France ne peut voir.
Apres de la grand' mer, & des ondes liquides
L'image ſera peinte, & des ſœurs Nereides,
D'Inon, & des Tritons, qui bruiront ſes vertus
Tout-au-ſommet de l'eau dans leurs cornets tortus,
Flottans demy-poiſſons : à celle-fin que l'onde
Soit pleine de ſon loz, auſſi bien que le monde,
Et que la renommée eſpandue en tous lieux
Auecque ſa trompette en rempliſſe les cieux.
Suyuant ce meſme ranc ſera la portraiture
De ton frere ſecond, mais vne nuë obſcure
Couurira tout le haut de ſon armet creſté,
Pour le ſigne fatal de ſa captiuité.
Si ſera-il pourtant l'vn des Dieux de mon Temple,
Bien qu'il ſoit priſonnier, en imitant l'exemple
Des plus grands Dieux du ciel, qui ſe virent bien mis
Quelque-fois és priſons des Geans ennemis.
Hercule fut-il pas l'eſclaue d'Euryſthée ?
Et non-obſtant apres ſa puiſſance indontée
L'aſſit entre les Dieux, bien qu'il eut mille-fois
Senti de ce tyran les outrageuſes loix :
Et toy, qui les ſoldats à la bataille guides,
Mars, ne fus-tu captif des freres Aloides ?

Et toy grand Iupiter, n'as tu pas quelque temps
Esté le prisonnier des superbes Titans?
Et toutesfois apres ta captiue misere,
Tu fus nommé des Dieux & des hommes le pere,
Et seul tenant la foudre esparse dans tes mains,
Tu as puni du ciel le vice des humains,
Regissant du sourcy haut & bas toute chouse,
Iunon te secondant ta sœur & ton espouse.
Qu'il prenne donc courage, & qu'il soit glorieux
D'auoir en son mal-heur pour compagnons les Dieux.
Ainsi, mon Mecenas, dans ce Temple de gloire
Ie mettray ces pourtraits sacrez à la Memoire:
Afin que des longs ans les cours s'entresuyuans
Ne foulent point à-bas leurs honneurs suruiuans:
Et que des Chastillons la maison estimée
Viue, maugré le temps, par longue renommée,
Pour auoir tant aimé les nombreuses douceurs
Dont Phebus Apollon anime les neuf Sœurs.
Et moy, leur grand Poëte, au sainct iour de leur feste,
Ayant de verd laurier toute enceinte la teste,
Planté sur vn genouil aux marches de l'autel,
Ie feray resonner leur renom immortel
Aux nerfs les mieux-parlans de ma cythare courbe:
Ensemble de la voix ie prescheray la tourbe
Espandue à-l'entour, d'ensuyure la vertu,
Et que par autre point les Chastillons n'ont eu
Tiltres d'honneurs diuins, que pour auoir suyuie
L'honorable vertu tout le temps de leur vie,
Comme Hercule iadis, qui pour suyure en tout lieu
L'honneur, & la vertu, d'homme se fit vn Dieu.
Apres dedans le Temple, imitant les antiques,
Ie feray sacrifice aux esprits Olympiques,
Aux Heros le second, & le troisiéme honneur
Sera du sacrifice à Iupiter sauueur.

Lors moy, le ſeul auteur d'vn ſi diuin office,
Ie feray dignement le premier ſacrifice
Enuironné du peuple, à tes nobles ayeux,
Qui habitent l'Olympe aſſis au rang des Dieux.
Puis aux Heros, qui ſont tes deux freres qui viuent,
Et des preux demi-Dieux les beaux geſtes enſuyuent :
Et le troiſiéme honneur apres ces deux icy
Se fera pour ton oncle Anne Montmorency
Mon Iupiter ſauueur : car c'eſt luy qui ma teſte
Veut ſauuer de la dent de ceſte fiere beſte
Que Styx contre le ciel aſprement irrité
Conceut, & la nomma l'horrible Pauureté.
Dieux! faites que iamais, iamais ie ne rencontre
Aupres de ma maiſon cet effroyable monſtre!
Mais bien puiſſe touſiours ce cruel animal
Aller loger chez ceux qui me voudront du mal.
Or' ie vois commencer maintenant à vous faire
Vn ſacrifice neuf qui vous pourra complaire,
Non par ſang de taureaux, ou de vaches encor,
Ou de bœufs qui auront le haut des cornes d'or
Tuez en hecatombe : ains ie vous ſacrifie
Des ores à vous tous mon eſprit & ma vie,
Mes Muſes, & ma plume : & ſi iure les eaux
De Pimple & de Pegaſe, & les tertres iumeaux
De Parnaſſe ſacré, choſes non periurables
A ceux, à qui les Sœurs ſe monſtrent fauorables :
Qu'ingrat ie ne feray par le temps apperceu
Du bien & de l'honneur que de vous i'ay receu :
Et ſans me repoſer, par les terres eſtranges
Touſiours de mieux-en-mieux i'enuoiray les louanges,
Non pas de l'oncle ſeul, mais de tous les nepueux,
Auſquels bien humblement i'apen icy mes vœux :
Car ſoit que Lacheſis de couper n'ait enuie
Pour vingt ou pour trente ans la trame de ma vie,

Ou ſoit qu'elle & ſes ſœurs d'vne cruelle main
Trenchent bien toſt le fil de mon meſtier humain :
I'acheueray touiours d'ourdir en ma penſée
De l'oncle & des nepueux l'hiſtoire commencée.

PRIERE A LA FORTVNE.

A Tres-illuſtre & Reuerendiſſime Cardinal de Chaſtillon.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

I'ay pour iamais par ſerment fait vn vœu
De ne ſacrer tout cela que i'ay leu,
Ni tout cela qu'encore ie doy lire,
Sinon à vous, Monſeigneur, car ma lyre,
Comme deuant, ne veut plus reſonner
Si voſtre nom ie ne luy fais ſonner :
I'ay beau pincer cent fois le iour ſa corde
Au nom d'vn autre, elle iamais n'accorde
A mes chanſons, & ſemble en la pinçant
Qu'en me grondant elle m'aille tençant :
Mais auſſi toſt que voſtre nom i'entonne,
Sans la forcer d'elle meſme le ſonne,
Car elle ſçait combien ie ſuis tenu
A vous, Prelat, qui d'vn ſimple inconnu
M'auez aymé outre mon eſperance :
C'eſt pour cela qu'au theatre de France
De mieux en-mieux touiours ie publiray
Des Chaſtillons l'honneur que i'eſcriray
En cent papiers pour le rendre admirable :
Auſſi ſeroy-ie à bon droit miſerable
Si les faueurs que i'ay receu de vous
Ie ne chantois aux oreilles de tous,

Et ſi ma langue aux nations eſtranges
D'vn autre nom annonçoit les louanges
Sinon du voſtre, & les faicts glorieux
De voſtre frere, & de tous voz ayeux :
Pour émouuoir les grands Rois & les Princes,
Par voſtre exemple, en toutes leurs prouinces :
Car deſormais voz vertus ſeruiront
D'exemple à ceux qui mes œuures liront,
D'eſtre Mecene, & patron des Poëtes
En leur païs, comme icy vous le m'eſtes,
Et pour mouuoir les Poëtes auſſi
A n'eſtre ingrats, & d'auoir en ſoucy
Touſiours la gloire, & les vertus louables
De ceux, auſquels ils ſeront redeuables,
Contre-eſchangeant la liberalité
D'vne faueur, à l'immortalité.
Or quant à moy, par les Muſes ie iure
De ne pallir iamais de telle iniure
Que d'eſtre ingrat de l'honneſte faueur
Que de vous ſeul a receu mon labeur :
Car ſoit que vif au monde ie demeure,
Soit que banni de ce monde ie meure,
I'auray touſiours au fond de mon eſprit
Le ſouuenir de voſtre nom eſcrit.
Mais ce pendant, Monſeigneur, que i'amuſe
A vous louër, la faueur de ma Muſe,
Qui ne ſe plaiſt d'autre choſe, ſinon
Qu'à celebrer des Chaſtillons le nom,
« Le temps s'enfuit, le temps qu'on ne r'atrappe
« Quand vne fois des mains il nous eſchape.
Vn iour viendra qu'en termes bien plus haux
Ie chanteray la guerre, & les aſſaux
De voſtre frere, & de quelle prudence
Voſtre oncle & luy gouuernent noſtre France,

Mais maintenant il vaut trop mieux ſonner
Ceſte chançon que tant la fredonner,
Qui vous pourroit par ſa longueur déplaire
Vous ennuyant, ce que ie ne veux faire :
Car vous auez à quoy paſſer le temps
D'autres plus grands & meilleurs paſſe-temps
Que ceſtuy-cy, puis ie fais conſcience
D'abuſer trop de voſtre patience.
Las! qu'il me fache, & que i'ay de ſoucy
De ce qu'il faut que ie detourne icy
Mon vers tout court de ſa premiere addreſſe
Pour rencontrer vne aueugle Deéſſe
Comme eſt Fortune, en qui ne fut, ni n'eſt
Veuë en ſes yeux, ni en ſes pieds d'arreſt :
Mais toutesfois il faut que ie la chante,
Car c'eſt le but de ma chanſon preſente.
O grand' Deéſſe, ô Fortune, qui tiens
Entre tes mains les hommes & leurs biens,
Deſſus les champs qui conduits les armées,
Et ſur la mer les galeres ramées!
Qui t'eſiouïs de n'auoir point de foy,
Qui d'vn potier fais s'il te plaiſt vn Roy,
Et d'vn grand Roy fais vn maiſtre d'eſcole :
Qui de ton chef heurtes le haut du pole,
Et de tes pieds la terre vas foulant
Deſſus vn globe inceſſamment roulant :
Qui n'euz iamais ni arreſt ni demeure,
Qui des humains à toute-heure à toute-heure,
Es appellée en langage diuers,
Mais tout d'vn ſens, Roine de l'vniuers :
Qui ſeule es bonne & mauuaiſe nommée,
Seule haïe & ſeule reclamée,
Seule inuoquée & ſeule qui fais tout,
Seule qui es commencement & bout

De toute chose, à qui chacun refere
Egalement son bien & sa misere :
Et bref, qui tout en ce monde accomplis,
Et le fueillet des deux pages remplis !
Escoute moy, du monde l'Emperiere,
O grand' Deésse ! escoute ma priere,
Arreste toy, & fais signe du front,
Qu'assez à gré mes prieres te sont.
Puisque noz Rois espoints de trop de gloire,
N'ont autre soin que par vne victoire
De quelque ville, ou d'vn chasteau conquis
Hausser leur bruit par sang d'hommes acquis,
Et puis qu'ils ont de toute leur contrée,
Pour cherir Mars, chassé la belle Astrée,
Et pour la paix ont choysi le discord,
Et pour la vie ils ont choysi la mort
Dedans leurs cœurs, ayant bien peu de crainte
De Iesuschrist, & de sa loy tressainte,
Expressement qui deffend aux humains
Du sang d'autruy ne se souiller les mains,
Ains viure ensemble en paix & en concorde,
Loin de la guerre & de toute discorde :
Et puis qu'ils sont obstinez durement
Iusqu'à fuir tout admonnestement :
Si ne faut-il qu'en chacune prouince
Le peuple laisse à prier pour son Prince,
Et pour ceux là qui sont en dignité
Constituez sous leur autorité :
« Car vn Roy seul ne sçauroit tout parfaire.
Maintenant donc, que sçaurois-ie mieux faire
Voyant mon Roy & ses Princes aux champs,
Vestus de fer, & de glaiues tranchans,
Enuironnez d'vn monde de gendarmes,
Tous esclatans en flamboyantes armes,

Sinon prier la Fortune, qui peut
Faire vainqueur vn Roy quand elle veut,
Voire & n'euſt-il qu'vne petite bande :
Et ceſtuy là qui en meine vne grande
Rendre vaincu, d'autant qu'elle a pouuoir
Deſſus vn camp, plus que n'a le ſçauoir,
Ni la vertu : teſmoin en eſt l'hiſtoire
De ce grand Roy qui perdit la victoire
Contre les Grecs bien qu'aux champs il euſt mis
Vn camp bien grand, contre vn peu d'ennemis :
Vien donc Fortune, & ſeule fauoriſe
A noſtre Roy, & à ſon entrepriſe.
Premierement, garde ſa Maieſté.
Encores nulle en Gaule n'a eſté
Si grande qu'elle en force, ne puiſſance :
Tu le ſçais bien, tu en as connoiſſance :
Car c'eſt ce Roy qui te tenoit au crin
Quand les François beurent dedans le Rhin,
Et quand ſa main t'amenant pour compagne
De ſa grandeur effroya l'Allemagne,
Et l'Empereur, qui palliſſoit d'effroy
Te connoiſſant tenir la part du Roy.
Garde en apres tous noz Princes, qui tiennent
De ſa vertu, comme Princes qui viennent
Du ſang de luy, qui n'a point de pareil
En tout ce rond qu'echauffe le Soleil :
Princes vrayement qui donroyent bien matiere
Sans en mentir, d'vne Iliade entiere,
Voire de deux, aux François eſcriuains,
Tant ils ont fait d'actes preux de leurs mains.
Garde en apres ce preux ſeigneur de Guiſe,
Dont la vertu par armes s'eſt acquiſe
Le nom d'Heros, & du rampart François,
Ainſi qu'Achil' celuy là des Gregeois :

Mais ſi lon veut égaler la prouëſſe
De ce François, à ce Prince de Grece,
(Bien que Vulcan luy ait armé le corps,
Et que ſa dextre ait enionché de morts
Par grands monceaux la campagne Troyenne,
Faiſant branler ſa hache Pelienne)
On trouuera que les faicts Guiſiens
Doyuent paſſer les faicts Achilliens,
D'autant qu'Achille & ſon faict n'eſt que fable,
Et que le faict de Guiſe eſt veritable.
Garde en apres ce grand Montmorency,
Qui par vertu d'homme s'eſt fait auſſi
Heros diuin, ia meſpriſant la terre
Fait demi-Dieu par l'honneur de la guerre.
C'eſt ce Seigneur, qui en force & conſeil
N'eut, ni n'a point, ni n'aura ſon pareil,
Bien que la Grece ait vanté Palamede,
Neſtor, Vlyſſe, Aiax, & Diomede,
Et les Romains les vaillants Curiens,
Leurs Scipions, & leurs grands Fabiens :
Car celuy ſeul en hauteur les ſurpaſſe
D'autant qu'vn mont vne campagne baſſe :
Mais tout ainſi que le tonnerre aſſaut
Plus volontiers quelque ſapin bien haut
Qu'vn petit freſne : ainſi la mort aſſomme
Plus toſt vn grand, que quelque petit homme :
Garde le donc, nous aurions plus d'ennuy,
Et plus de dueil pour la perte de luy
Que les Troyens aſſiegez n'en receurent
Quand de leurs murs Hector ils aperceurent
Qui ſanglotoit (eſtendu ſur le bord
De Simoïs) aux longs traits de la mort,
Eſtant nauré par la lance d'Achille :
Vn pleur ſe fit neuf iours parmy la ville,

Où ſans ceſſer, de tous coſtez ſonnoyent
Les coups de poing que ſes gens ſe donnoyent
Sur la poitrine, accablez de triſteſſe,
Pour le trépas d'Hector, leur fortereſſe,
Qui conſeilloit, & des mains acheuoit
Tout ce que dit au conſeil il auoit,
Ayant autant au combat de vaillance,
Comme au conſeil il auoit de prudence.
Garde en apres l'Amiral Chaſtillon,
L'autre rempart, & l'autre baſtillon
De nos ſoudars conduits deſſous ſa charge,
Ainçois gardez comme deſſous la targe
Du grand Aiax les Grecz eſtoyent gardez
Quand par Hector les feux Troyens dardez,
(Qui petilloyent par vne grand' aſpreſſe)
Bruloyent au port le retour de la Grece :
Ie di les naus, & les Gregeois dedans
Morts de fumée, & de braziers ardans.
Tu connoiſtras cet Amiral de France
A voir ſans plus le geſte de ſa lance,
Dont il regit les bandes des ſoudars,
Les ſurpaſſant du front, ainſi que Mars
Paſſe du dos & de toute la face
Les cheualiers qu'il ameine de Thrace
Pour ruiner quelque Roy vicieux,
Qui par malice a depité les Dieux,
Voulant par force occuper la prouince,
Et les citez de quelque innocent Prince.
Non, ce n'eſt pas, ce n'eſt pas du iourd'huy
Que tu connois les merueilles de luy :
Long temps y a que ſa vaillante dextre
A toy s'eſt faite en cent lieux à connoiſtre
Deuant Boullongne, où ſa ieune vertu
Ainçois chenuë a touiours combatu

Ses ennemis, & toy-mesme Fortune :
Car la vertu ne te fait place aucune :
Tu le connus bien ieune d'ans aussi
Auec son Frere, es murs de Landrecy :
Tu le connus n'aguiere en Allemagne,
Tu le connus sur tous en la campagne
De Luxembourg, en age resemblant
A Scipion, qui son camp assemblant
Pour saccager & Carthage, & Lybie,
Fut appelé l'espoir de l'Italie.
Garde donc bien d'encombrier & de mal
Ce ieune Heros, ce vaillant Amiral,
Frere d'Odet, de qui pend l'esperance
Non de moy seul, mais des muses de France.
Si par ta ruse il a quelque mechef,
Ie t'enuoiray tout d'vn coup sur le chef,
Comme Archiloq mille ïambes, pour prendre
Quelque licol, à fin de t'aller pendre,
Touchée en vain de repentance au cœur
D'auoir tué le frere à Monseigneur.
Hé que ie suis en-contre toy colere
Que tu n'as peu garder son second frere,
Que sa vaillance en combatant a mis
Entre les mains de ses fiers ennemis!
Mais tout ainsi comme vn lion sauuage
Quand il se voit eschapé de sa cage
Où il estoit prisonnier arresté,
Deuient plus fier auec la liberté,
Et plus cruel qu'il n'auoit de coustume,
Ouure la gueule, & de flammes allume
Ses yeux marris, & son poil herissant,
Se va le cœur de colere emplissant,
Coup-dessus coup se frappe de la queuë
Pour s'irriter, tournant sa fiere veuë

Deuers la part qu'il entend des taureaux,
Lesquels soudain, maugré les pastoureaux,
Romp & dechire, & de sa dent sanglante
Fait craqueter leur pauure chair tremblante
Deuant les chiens, qui n'osent dire mot :
Ne plus ne moins le Seigneur d'Andelot,
Ayant trouué sa liberté premiere
Retrouuera sa force coustumiere,
Ainçois plus fort qu'il n'estoit par-auant,
Et plus hardy viuement ensuyuant
Le naturel de sa diuine race,
Ses ennemis estendra dans la place
L'vn dessus l'autre horriblement tuez
Des coups par luy es bataille ruez :
Si que touiours sa main sera saigneuse
Du sang haï de l'Espagne odieuse.
Laquelle doit luy payer l'interest
De la prison où maintenant il est
En seruitude, & si n'a commis vice,
Si vice n'est faire à son Roy seruice.
Garde en apres le Mareschal d'Albon,
Tant au conseil comme à la guerre bon,
Qui maintesfois a mis en ieu sa vie
Pour nostre Roy es camps de Picardie,
Et pour trophée a touiours raporté
L'heureux honneur de l'ennemy donté.
Garde en apres le reste de l'armée
De toutes pars en colere animée
Contre Cesar, qui ne tasche sinon
Par meurdre & sang accroistre son renom,
Ou par aguets, surprise, ou tromperie.
Et si tu fais cela dont ie te prie,
Tu n'auras plus de boule sous tes pieds
Comme deuant, ni les deux yeux liez

La voile en main, ni au front la criniere,
Ni ton rouët, ni des ailles derriere,
Ni tout cela dont furent inuenteurs
En te peignant les vieux peintres menteurs,
Pour remonſtrer que tu n'es plus volage
Comme tu fus, mais Déeſſe bien ſage,
D'auoir voulu d'vn bon œil regarder
En ma faueur, la France, & la garder.

HYMNE DES ASTRES,

A Mellin de Sainct-Gelais.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

C'eſt trop long temps, Mellin, demeuré ſur la terre
Dans l'humaine priſon, qui l'eſprit nous enſerre,
Le tenant engourdy d'vn ſommeil ocieux :
Il faut le deſlier, & l'enuoyer aux Cieux.
Il me plaiſt en viuant de voir ſous moy les nues,
Et preſſer de mes pas les eſpaules chenues
Du Maure porte-ciel : il me plaiſt de courir
Iuſques au Firmament, & les ſecrets ouurir
(S'il m'eſt autant permis) des Aſtres admirables,
Et chanter leurs aſpects de noz deſtins coulpables :
Pour t'en faire vn preſent, Mellin, enfant du Ciel,
Mellin, qui pris ton nom de la douceur du miel
Qu'au berceau tu mangeas, quand en lieu de nourrice
L'Abeille te repeut de Thin & de Meliſſe.
Auſſi ie ferois tort à mes vers & à moy,
Si ie les conſacrois à vn autre qu'à toy,
Qui ſçais le cours du Ciel, & qui ſçais les puiſſances
Des Aſtres dont ie parle, & de leurs influences.
Dés le commencement (s'il faut le croire ainſi)
Les Eſtoilles n'auoient noz deſtins en ſouci,

Et n'auoient point encor de tout ce Monde large,
Comme ell' ont auiourd'huy, ny le ſoin ny la charge :
Sans plus elles flamboient pour vn bel ornement
Eſparſes, ſans vertu, par tout le Firmament.
Quand le Soleil hurtoit des Indes les barrieres
Sortant de l'Ocean, les Heures ſes portieres
Couroient vn peu deuant ſon lumineux flambeau
R'amaſſer par le Ciel, des Aſtres le troupeau
Qui demenoit la danſe, & les comptoient par nombre,
Ainſi que les paſteurs, qui le matin ſous l'ombre
D'vn cheſne vont comptant leurs brebis & leurs bœufs
Ains que les mener paiſtre aux riuages herbeux.
Quand la Lune monſtroit ſa corne venerable,
Les Heures derechef ouuroient la grande eſtable,
Où les Aſtres logeoient en repos tout le iour,
Les remenant baller du Ciel tout à l'entour :
Puis les ſerroient par compte à l'heure accouſtumée
Que le Soleil auoit noſtre terre allumée.
Si eſt-ce qu'à la fin vn eſtrange malheur
(Vn malheur peut ſeruir) miſt leur flame en valeur.
La nuict que les Geants à toute peine enterent
Pelion deſſus Oſſe, & ſur Oſſe planterent
Le nuageux Olympe, à fin de debouter
Iupiter de ſon regne, & vaincu, le donter :
Les Aſtres, dés ce ſoir, force & puiſſance prindrent,
Et pour iamais au Ciel vn lieu ferme retindrent.
Deſia ces grands Geants en grimpant contre-mont,
D'Olympe ſourcilleux auoient gaigné le front,
Et ia tenoient le Ciel : & le fils de Saturne
Euſſent empriſonné dans la chartre nocturne
De l'abyſme d'Enfer, où il tient enſerrez
Et de mains & de pieds les Titans enferrez,
Sans l'Aſtre, qui depuis eut le ſurnom de l'Ourſe,
Qui regardoit pour lors toute ſeule la courſe

Des autres qui danſoient, & ſi ne danſoit pas,
Ayant comme ia laſſe arreſté ſes beaux pas
Fermes deuers Borée : & voyant la cautelle
Que braſſoient les Geants, tout ſoudain elle appelle
La troupe de ſes Sœurs, & s'en-va raconter
En tremblant, l'embuſcade au pere Iupiter.
Armez-vous (diſt l'Eſtoille) armez, veſtez voz armes,
Armez-vous, armez-vous : ie ne ſçay quels gendarmes
Ont voulu trois grands monts l'vn ſur l'autre entaſſer
Pour conquerir le Ciel, & pour vous en chaſſer.
Adonques Iupiter tout en-ſurſaut commande,
Veſtu de ſon Aegide, à la Celeſte bande
D'endoſſer le harnois, pour garder leur maiſon,
Et leurs mains de porter des fers en la priſon.
Ia-deſia s'attaquoit l'eſcarmouche odieuſe,
Quand des Aſtres flambans la troupe radieuſe,
Pour esblouyr la veuë aux Geants furieux,
Se vint droicte planter vis-à-vis de leurs yeux :
Et alors Iupiter du traict de ſa tempeſte
Aux Geants aueuglez eſcarbouilla la teſte,
Leur faiſant diſtiller l'humeur de leurs cerueaux
Par les yeux, par la bouche, & par les deux naſeaux,
Comme vn fromage mol, de qui l'humeur s'eſgoute
Par les trous d'vn pannier à terre goute à goute.
Lors des Aſtres diuins (pour leur peine d'auoir
Enuers ſa Maieſté ſi bien fait leur deuoir)
Arreſta la carriere, & tous en telle place
Qu'ils auoient de fortune, & en pareille eſpace,
D'vn lien aimantin leurs plantes attacha,
Et comme de grands cloux dans le Ciel les ficha :
Ainſi qu'vn Mareſchal qui hors de la fournaiſe
Tire des cloux ardans tous rayonnez de braiſe,
Qu'à grands coups de marteaux il congne durement
A l'entour d'vne rouë arrengez proprement :

Puis il leur mit és mains le fil des destinées,
Et leur donna pouuoir sur toutes choses nées,
Et que par leurs aspects fatalisé seroit
Tout cela que Nature en ce monde feroit :
Retenant toutesfois la superintendence
A soy, de leurs regards, & de leur influence,
Et que quand il voudroit, tout ce qu'ils auroient fait
N'auroit authorité, ny force, ny effait.
Les Estoilles adonc seules se firent dames
De tous les corps humains, & non pas de noz ames,
Prenant l'Occasion à leur seruice, à fin
D'executer çà-bas l'arrest de leur destin.
Depuis, tous les oiseaux qui volent & qui chantent,
Tous les poissons muets qui les ondes frequentent,
Et tous les animaux, soit des champs, soit des bois,
Soit des monts cauerneux, furent serfs de leurs lois :
Mais l'homme par-sur tout eut sa vie suiette
Aux destins, que le Ciel par les Astres luy iette,
L'homme, qui le premier comprendre les osa,
Et tels noms qu'il voulut au Ciel leur imposa.
L'vn s'adonne à la guerre, & ne vit que de proye,
Et cherche de mourir deuant les murs de Troye,
Ayant percé le cœur de la lance d'Hector :
L'autre deuient Typhis, & veut mener encor'
Les Herôs voir le Phase, & repasser sans crainte
Des rocs Cyanëans l'emboucheure contrainte,
Et sçait pronostiquer deux ou trois iours deuant
Courbé sur le tillac, la tempeste & le vent.
L'vn est né Laboureur, & maugré qu'il en aye
Aiguillonne ses bœufs, & fend de mainte playe
Auec le soc aigu l'eschine des guerets
Pour y semer les dons de la mere Cerés :
L'autre est né Vigneron, & d'vne droite ligne
Dessus les monts pierreux plante la noble vigne,

Ou taille les vieux ceps, ou leur beche les piez,
Ou rend aux eſchallats les prouins mariez.
L'vn peſche par contrainte (ainſi vous pleut Eſtoilles)
Et conduiſant ſur l'eau ſes rames & ſes voiles,
Traine ſon reth maillé, & oſe bien armer
Son bras, pour aſſommer les monſtres de la mer :
Aucunefois il plonge, & ſans reprendre haleine
Eſpie les Tritons iuſqu'au fond de l'arene :
Aucunefois il tend ſes friands hameçons,
Et ſur le bord deſrobe aux fleuues leurs poiſſons :
L'autre ſe fait Chaſſeur, & perd dans ſon courage
Le ſoin de ſes enfans & de tout ſon meſnage,
Pour courir par les bois apres quelque ſangler,
Ou pour faire les loups aux dogues eſtrangler,
Et languiſt s'il n'attache à ſa porte les teſtes
Et les diuerſes peaux de mille eſtranges beſtes.
L'vn va deſſous la terre, & fouille les metaux
D'or, d'argent & de fer, la ſemence des maux,
Que Nature n'auoit, comme treſſage mere,
(Pour noſtre grand profit) voulu mettre en lumiere :
Puis deuient Alchimiſte, & multiplie en vain
L'or ailé, qui ſi toſt luy vole de la main :
L'autre par le meſtier ſa nauette promeine,
Ou peigne les toiſons d'vne groſſiere laine,
Et diriez que d'Arachne il eſt le nourriſſon.
L'vn eſt Graueur, Orféure, Entailleur, & Maçon,
Trafiqueur, Lapidaire, & Mercier, qui va querre
Des biens, à ſon peril, en quelque eſtrange terre.
Aux autres vous donnez des meſtiers bien meilleurs,
Et ne les faites pas Mareſchaux ny Tailleurs,
Mais Philoſophes grands, qui par longues eſtudes
Ont fait vn art certain de voz incertitudes :
Auſquels auez donné puiſſance d'eſcouter
Voz myſteres diuins pour nous les raconter.

Cestuy-cy cognoist bien des oiseaux le langage,
Et sçait coniecturer des songes le presage :
Il nous dit nostre vie, & d'vn propos obscur,
A qui l'en interrogue, annonce le futur.
Cestuy-là dés naissance est fait sacré Poëte,
Et iamais sous ses doigts sa Lyre n'est muete,
Qu'il ne chante tousiours d'vn vers melodieux
Les Hymnes excellens des hommes & des Dieux,
Ainsi que toy, Mellin, orné de tant de graces,
Qui en cest art gentil les mieux-disans surpasses.
Cestuy-ci plus ardent, & d'vn cœur plus hautain
Guide vne Colonie en vn pays lointain,
Et n'y a ny torrent ny mont qui le retienne :
Ores il fait razer vne ville ancienne,
Ores vne nouuelle il bastit de son nom,
Et ne veut amasser tresor que de renom.
Cestuy-là fait le braue, & s'ose faire croire
Que la hauteur du Ciel il hurte de sa gloire
Presque adoré du peuple, & ne veut endurer
Qu'vn autre à luy se vienne en credit mesurer :
Mais il voit à la fin son audace coupée,
Et meurt pauure & fuitif comme vn autre Pompée.
Cestuy comme vn Cesar apres auoir rué
L'Empire sous ses pieds, est à la fin tué
De ses gens, & ne peut fuyr la destinée
Certaine, qu'en naissant vous luy auez donnée.
Sans plus vous nous causez nos biens & nos malheurs :
Mais vous causez aussi nos diuerses humeurs :
Vous nous faites ardans, flumatiques, coleres,
Rassis, impatiens, courtisans, solitaires,
Tristes, plaisans, gentils, hardis, froids, orgueilleux,
Eloquens, ignorans, simples, & cauteleux.
Que diray plus de vous ? par voz bornes marquées
Le Soleil refranchist ses courses reuoquées,

Et nous refait les mois, les ans, & les saisons,
Selon qu'il entre ou sort de voz belles maisons.
Dessous vostre pouuoir s'asseurent les grands villes :
Vous nous donnez des temps les signes tresutilles :
Et soit que vous couchez, ou soit que vous leuez,
En diuerses façons les signes vous auez
Imprimez sur le front, des vents & des oraiges,
Des pluyes, des frimats, des gresles & des naiges,
Et selon les couleurs qui paignent voz flambeaux,
On cognoist si les iours seront ou laids ou beaux.
Vous nous donnez aussi par voz marques celestes
Les presages certains des fiéures & des pestes,
Et des maux qui bien tost doiuent tomber çà bas,
Les signes de famine, & des futurs combas :
Car vous estes de Dieu les sacrez characteres,
Ainçois de ce grand Dieu fideles secretaires,
Par qui sa volonté fait sçauoir aux humains,
Comme s'il nous marquoit vn papier de ses mains.
Non seulement par vous ce grand Seigneur & maistre
Donne ses volontez aux hommes à cognoistre,
Mais par l'onde & par l'air & par le feu trespront :
Voire (qui le croira) par les lignes qui sont
Escrites dans noz mains, & sur nostre visage,
Desquelles qui pourroit au vray sçauoir l'vsage,
Nous verrions imprimez clairement là dedans
Ensemble noz mauuais & noz bons accidans :
Mais faute de pouuoir telles lignes entendre
Qui sont propres à nous, nous ne pouuons comprendre
Ce que Dieu nous escrit, & sans iamais preuoir
Nostre malheur futur, tousiours nous laissons cheoir
Apres vne misere, en vne autre misere :
Mais certes par-sus tous en vous reluit plus clere
La volonté de Dieu, d'autant que sa grandeur
Allume de plus pres vostre belle splendeur.

O que loin de raiſon celuy follement erre
Qui dit que vous paiſſez des humeurs de la terre!
Si l'humeur vous paiſſoit, vous ſeriez corrompuz :
Et pource, Aſtres diuins, vous n'eſtes point repuz :
Voſtre feu vous nourriſt, ainſi qu'vne fonteine
Qui tant plus va coulant, plus ſe regorge pleine,
Comme ayant de ſon eau le ſurgeon perennel :
Ainſi, ayant en vous le ſurgeon eternel
D'vn feu natif, iamais ne vous faut la lumiere,
Laquelle luit en vous, comme au Soleil premiere.
Comment pourroit la Terre en ſon giron fournir
Touſiours aſſez d'humeur pour vous entretenir,
Quand la moindre de vous en grandeur la ſurpaſſe?
Comment iroit l'humeur de ceſte terre baſſe
Iuſques à vous là-haut, ſans ſe voir deſſecher
Des rayons du Soleil, auant que vous toucher?
Fol eſt encor celuy, qui mortels vous penſe eſtre,
Mourir quand nous mourons, & quand nous naiſſons, naiſtre,
Et que les plus luiſans aux Rois ſont deſtinez,
Et les moins flamboyans aux pauures aſſignez.
Tel ſoing ne vous tient pas : car apres noz naiſſances
Que vous auez verſé deſſus nous voz puiſſances,
Plus ne vous chaut de nous, ny de noz faits auſſi :
Ains courez en repos, deliurez de ſouci,
Et francs des paſſions, qui dés le berceau ſuiuent
Les hommes qui çà-bas chargez de peine viuent.
Ie vous faluë, Enfans de la premiere nuit,
Heureux Aſtres diuins, par qui tout ſe conduit :
Pendant que vous tournez voſtre taſche ordonnée
Au Ciel, i'accompliray çà-bas la deſtinée
Qu'il vous pleut me verſer, bonne ou mauuaiſe, alors
Que mon ame immortelle entra dedans mon corps.

A CHARLES DE PISSELEV,

Euefque de Condon.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

« Auant que l'homme ſoit en ce bas monde né,
« Pour ſouffrir mille maux il eſt predeſtiné :
« L'vn meurt dedans ſon lict, l'autre meurt en la guerre,
« L'autre meurt ſus la mer, l'autre meurt ſus la terre :
« Et quoy que lon ſe cache és pays eſtrangers,
« On ne fuit pour cela la mort, ny les dangers :
« Car mort, peine, ſoucy, maladie & dommage
« Sont ordonnez du ciel aux hommes en partage.
« Si Dieu nous auoit faits exempts de tout mal-heur,
« Comme Anges, non ſuiets à peine & à douleur,
« On ne cognoiſtroit point la vertu de prudance,
« La magnanimité, la force & la conſtance,
« Que cognoiſtre on ne peut en la proſperité
« Quand Fortune nous rit, mais en l'aduerſité,
« Lors que la maladie, ou lors que la triſteſſe,
« Ou lors qu'en la priſon le lien nous oppreſſe.
« Certes, mon Piſſeleu, il n'eſt pas de beſoin
« Que l'homme ſoit touſiours deliuré de tout ſoin :
« Mais il faut quelquefois qu'à ſon tour il endure
« Apres vn doux plaiſir vne triſteſſe dure,
« S'il veut bien longuement ſon eſtre conſeruer :
« Car qui voudroit touſiours en vn poinct ſe trouuer,
« Il ne pourroit durer : telles loix fiſt Nature
« Dés le commencement à toute creature.
« On ne voit pas touſiours en meſme eſtat les cieux :
« Quelquefois ils ſont beaux, quelquefois pluuieux.
« Apres le renouueau vient l'Eſté, puis l'Autonne,
« L'Hyuer l'Autonne ſuit, puis le Printemps retourne.

« Si donc tout eſt ſuiet à ſe muer ſouuent,
« L'homme qui n'eſt ſinon que fumée & que vent,
« Comme le fils du Temps, ne doit trouuer eſtrange
« Si quelquefois d'eſtat comme ſon pere il change :
« Et nous voyons cela, pour mieux nous aſſeurer
« Que rien ferme ne peut en ce monde durer.
« Quand il nous ſuruient donc vne fortune amere,
« Il la faut prendre ainſi que s'elle eſtoit proſpere,
« Et ne murmurer point, mais patiens ſouffrir
« Tout ce qu'il plaiſt à Dieu pour preſent nous offrir,
Comme tu fais, Prelat, que longue maladie,
Que playe mal-panſée aux deſpens de ta vie
N'a le cœur esbranlé, ny le courage egal
A ſouffrir autant bien vne ioye qu'vn mal.
Auſſi te ſouuenant de ceſte horrible beſte
Qui portoit en ſes dents la foudre & la tempeſte,
Laquelle euſt bien eſté d'Hercule la terreur,
Et des bois Marſians l'eſpouuantable horreur :
Tu prens cœur d'auoir eu la cuiſſe outreperſée
(Puis qu'il falloit ainſi que tu l'euſſes bleſſée)
D'vn ſi braue ſanglier, & non d'vn dain craintif,
Ou de quelque chéureul deuant les chiens fuitif.
Puis quand tu vois auſſi qu'vne telle fortune
Auecques tant d'Heros ſi vaillans t'eſt commune,
« Tu la prens plus à gré : car c'eſt allegement
« D'auoir des compaignons en vn meſme tourment.
L'Abantiade Idmon grand Augure & Prophete,
Du ſainct vouloir des Dieux aux hommes l'interprete,
Qui liſoit le futur és cœurs des animaux,
Qui entendoit la langue & le vol des oiſeaux,
Vit d'vn coup de ſanglier ſa vie terminée,
Et rien ne luy ſeruit la choſe deuinée :
Bien qu'il euſt eſchappé les rocs Cyaneans
Et les Cœſtes plombez des forts Bebrycians,

Quand Aeſonide alloit auec ſa troupe eſlue
Conquerir la Toiſon de fin or creſpelue
Qui pendoit pres du Phaſe, au haut d'vn cheſne eſpars
Dans vn bocage verd, ioignant le champ de Mars.
Ancée cognut bien quel homicide foudre
Porte ceſt animal, quand il rougiſt la poudre
De Calyde en ſon ſang, voulant contre le gré
De Diane tuer le grand pourceau ſacré
Qu'elle auoit enuoyé deſpite contre Oenée,
Lequel ayant cueilly tous les fruits de l'année,
Auoit payé la diſme à tous les immortels
Ayant mis à meſpris Diane & ſes autels.
Vlyſſe qui paſſa les hommes en faconde,
Qui fut le plus accort & le plus fin du monde,
Qui de nuict deſroba le ſaint Palladion,
Et deſguiſé cognut tous les forts d'Ilion,
Fut bleſſé d'vn ſanglier de telle cicatrice
Qu'il en fut recognu par ſa vieille nourrice
Apres vingt ans paſſez, vn iour en luy lauant
Les pieds lors qu'il eſtoit profondement reſuant
Comme il ſe vangeroit de l'amoureuſe trope
Qui chez luy muguetoit ſa femme Penelope.
Courage donc, Prelat, & mets premierement
Ton eſperance en Dieu, & le prie humblement
(Car c'eſt le Dieu benin lequel iamais n'oublie
Soit toſt ou tard, celuy qui de bon cœur le prie)
De t'enuoyer ſanté : au reſte pren bon cœur,
Et ne laiſſe fouler ton courage au labeur :
Et par vn bon eſpoir ta fortune ſoulages,
Ayant pour compaignons de ſi grands perſonnages.





LE

SECOND LIVRE DES HYMNES

de P. de Ronſard Vandomois.

1556.

EPISTRE A CHARLES

Cardinal de Lorraine.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Quand vn Prince en grandeur paſſeroit tous les Dieux,
S'il n'eſt doux & benin, courtois & gracieux,
Humain, facile, honneſte, affable & debonnaire,
Il ne gaigne iamais le cœur du populaire :
Chacun fuit deuant luy, comme vn agneau tremblant
Fuit le loup rauiſſeur : bien que d'vn beau ſemblant
On feigne de l'aimer, toutefois on luy porte,
En lieu d'vne amitié, vne haine bien forte.
Vn Roy ne peut auoir à ſon commandement
De ſes propres ſuiets que les corps ſeulement :
Nous luy deuons le corps, ſoit par zele ou par crainte,
Mais il n'eſt pas Seigneur de noz cœurs par contrainte.
Or s'il veut eſtre Roy des cœurs comme des corps,
Il faut les acquerir par douceur, & alors
Il aura cœurs & corps de toute ſa prouince,
« Tant l'honneſte douceur eſt ſeante à vn Prince :
Comme à vous mon Seigneur, bien que ſeul vous ſoyez
L'honneur des Cardinaux, & que vous employez

Voſtre eſprit genereux aux affaires de France,
Bien que tout le conſeil ſuyue voſtre eloquance,
Bien que vous entendiez Grec, Latin, & François,
Bien que vous reſpondiez d'vne treſdocte vois
A tous Ambaſſadeurs de quelque part qu'ils viennent,
Bien que les plus ſçauans aupres de vous ſe tiennent,
Bien que vous gouuerniez preſque ſeul noſtre Roy,
Bien que pour voſtre ayeul vous vantiez Godefroy,
Bien que Ieruſalem en voz tiltres ſe liſe,
Bien que voſtre niepce ait la Couronne priſe,
Royne de ce pays qui entend les cheuaux
Du Soleil ſe coucher aſſez loin de ſes eaux :
Royne qui doit vn iour par nopce ſolennelle
Ioindre au ſang de Valois voſtre race immortelle :
Bien que voz freres ſoient magnanimes guerriers,
Soit en paix ſoit en guerre, à l'œuure les premiers,
Soit qu'il faille garder ſagement la muraille
De Mets enuironné, ou ſoit qu'en la bataille
De Renty, par les coups de leurs glaiues trenchans
Il faille d'hommes morts engreſſer tous les champs,
Ou ſoit que ſur la mer pour noſtre foy Chreſtienne
Ils reſpandent le ſang de la race Payenne :
Si n'eſtes vous pourtant ny ſuperbe ny fier,
Mais humble ne vous plaiſt voz faits glorifier
Par ceux de voz ayeux, biſayeux, & grands-peres,
Ny des geſtes noueaux acheuez par voz freres.
C'eſt le plus grand honneur que vous ſçauriez auoir,
Tant plus voſtre grandeur eſt puiſſante en pouuoir,
Tant plus vous maniez les affaires publiques,
Tant plus vous ſouſtenez les decrets Catholiques,
Tant plus vous commandez, tant plus vous gouuernez
Noſtre Roy, ſous lequel ſes loix vous ordonnez,
D'eſtre humble & gracieux. Ie ſçay que voſtre race
De victoires ornée eſt digne qu'on luy face

Honneurs deſſus honneurs : & ie ſçay bien que vous
Meritez à bon droit qu'on baiſe voz genous,
Qu'on embraſſe voz pieds : mais, Prince, ou ie me trompe,
Ou vous deuez fuyr ceſte mondaine pompe,
Et ne deuez vſer de ſi hauts appareils
Sinon vers les plus grands qui ſeront voz pareils.
A ces monſtres de Court vous deuez comme maiſtre
Faire d'vn braue front voz grandeurs apparoiſtre,
Et combien vous pouuez : mais aux petits qui vont
Tremblant en vous voyant, & qui n'oſent le front
Hauſſer vers les rayons de voſtre clair viſage,
Vous deuez eſtre ſimple, & plein de doux langage
Pour leur gaigner le cœur, imitant l'Eternel
Qui ſe daigna veſtir d'vn habit corporel,
Et reiettant les grands où tout orgueil abonde,
Se rendit familier des plus petits du monde.
« *C'eſt peu de cas, Prelat, de ceſt honneur mondain,*
« *Qui pluſtoſt que le vent du iour au lendemain*
« *S'enfuit, & longuement ne ſeiourne noſtre hoſte :*
« *Car vn iour nous le donne, & l'autre iour nous l'oſte.*
Il y a plus de peine à bien garder ſon rang,
A gouuerner vn Roy, à bien faire le grand,
Que tout l'honneur ne vaut : ceſte charge honorable
S'accompaigne touſiours d'vn ſoucy miſerable,
D'vne ſollicitude & d'vne ambition,
D'vn trauail eſpineux, & d'vne paſſion
Qui touſiours dans le cœur eternelle demeure,
Ne nous laiſſant dormir la nuict vne ſeule heure.
C'eſt peu de cas auſſi de baſtir iuſqu'aux cieux
Maints Palais eſleuez d'vn front ambitieux,
Qui ne ſeruent de rien que de pompeuſe montre,
Qui ne peuuent durer (tant ſoient forts) à l'encontre
De la fuite du Temps : car bien que les chaleurs,
Les hyuers ou les vents, ou mille autres malheurs

Soit de pluye ou de grefle, ou le flambant tonnerre,
Ou l'ire d'vn Seigneur, ou le fac d'vne guerre,
Ne les fiffent tomber : fi eft-ce que le Temps
Les fera de fa faulx en moins de deux cens ans
Renuerfer pied fur tefte, & à la petiteffe
Des champs egalera leur fuperbe hauteffe.
Ie ne dy pas, Prelat, que ce ne foit bien fait
De baftir vn Palais en delices parfait,
D'obtenir d'vn grand Roy tout ce qu'on luy demande,
De fe faire foy-mefme & fa race bien grande :
Mais il ne faut pas tant que le cœur y foit mis,
Qu'on ne face vn trefor de fideles amis,
Sur lequel les larrons ny le feu n'ont puiffance,
Ny l'ire des grands Rois, ny du Temps l'inconftance :
Il faut fe rendre amy de ceux qui ont pouuoir
De chanter voftre nom, & de faire fçauoir
Aux fiecles à venir voftre immortelle gloire
Par œuure poëtique, ou par certaine hiftoire :
Lors vous ferez pour vous trop plus que ne penfez
Si par ce beau moyen les ans vous deuancez.
Mais ne voyez-vous pas comment la renommée
De voftre oncle defunct eft defia confommée
Dans le creux du tombeau morte auecques fes os
(Si fon nom quelquefois ne furuient à propos)
Bien qu'il fuft liberal, magnifique & honnefte,
Bien qu'il euft comme vous le Chapeau fur la tefte,
Et bien qu'il gouuernaft l'autre Roy tout ainfi
Que voftre fainčteté gouuerne ceftuy-cy ?
On ne parle de luy non plus que d'vn pauure homme
Que la commune mort fans renommée affomme
Dans vn lict incognu, par faute que les vers
Ne refpandent fon nom dedans ceft Vniuers.
Donq' à fin, mon Seigneur, qu'vn tel malheur n'emmure
Vous & voftre renom fous mefme tombe obfcure,

Deuez en preuoyant voſtre maiſon garnir
D'hommes qui ſçauront bien voz vertus maintenir,
Hardis contre la mort, qui les Princes emmene.
Tel à Rome iadis s'apparut vn Mecene,
Qui pere entretenoit les plus gentils eſprits
Pour enrichir ſon nom de leurs nobles eſcrits :
Il ne fut point deceu de ſa belle eſperance,
Ny ne ſera iamais : il vit par ſouuenance
Autant que ſon Auguſte, & encore auiourd'huy
Les Princes bienfacteurs ſe ſurnomment de luy.
Or ſus parlon de moy qui vous doy recognoiſtre
Mon Mecene, mon tout, mon ſeigneur & mon maiſtre.
Muſes, qui les ſommets de Parnaſſe tenez,
Et qui de nuict & iour voz danſes demenez
Sur le bord de Permeſſe : ô race genereuſe,
Qui preſſez les ingrats d'vne nuict oublieuſe,
Vous ne paſſerez pas ny au ſiecle futur,
Ny en l'âge preſent mon nom d'vn voile obſcur
Sous le titre d'ingrat : car vne ingrate tache
Ne ſouillera iamais mon cœur que ie le ſçache :
Ains ie diray, Seigneur, à noz peuples François
Le bien que m'auez fait pour la ſeconde fois,
Vous ſuppliant n'aguiere au chaſteau qui s'appelle
Du gracieux ſurnom d'vne fontaine belle.
I'eſtois plus eſperdu qu'vn viateur de nuit
Ne ſe perd en vn bois quand la Lune ne luit,
Et quand aucune eſtoille à ſes yeux ne ſe montre :
Pourſuiuant vn ſentier, de fortune rencontre
Vn carrefour douteux en cent chemins croiſé :
Il s'arreſte au milieu comme mal-auiſé,
Et comme ne pouuant en tenebres comprendre
Entre tant de chemins lequel il luy faut prendre,
Doutant bien longuement en ſes ſens esbahis
Lequel eſt le meilleur : par aduis de païs

Suit le plus droit chemin, qui ſans ſeiourner guiere
Le guide hors du bois, où il voit la lumiere
Des loges des paſteurs, leſquels à la parfin
Ayant de luy pitié, luy monſtrent le chemin.
Ainſi tout eſgaré dedans la Court i'alloye,
Entre mille chemins ne ſçachant quelle voye
Ie prendrois ſeurement pour me tirer du bois,
I'entens du labyrinth de l'eſprit où i'eſtois.
Comme i'errois ainſi, ie veis luire vne flame :
Hà ! ce fut le ſecours propice de ma Dame
Sœur vnique du Roy, & le voſtre, Seigneur,
Qui me fut du chemin le fidele enſeigneur.
Il eſt vray que la choſe à la fin n'eſt venue
Comme nous l'eſperions : ie ne ſçay quelle nue
Couurit voſtre faueur, & le ſort inhumain
Se miſt deuant le fruit pour empeſcher ma main.
Ainſi que la moiſſon ſe perd deſſus la terre
Lors que le meſnager dans la grange la ſerre,
Ie perdis le bien-faict que i'auois eu du Roy
Pour n'oſer m'attaquer à vn plus grand que moy.
« Quand quelque grand Seigneur au petit ſe colere,
« Bien qu'en diſſimulant ſon courroux il digere,
« Si eſt-ce que ſon cœur qui ſe ſent outragé,
« Iamais ne dort contant qu'il ne s'en ſoit vangé.
Mais autant, mon Prelat, ie vous en remercie
Que ſi i'en iouyſſois : car tandis que la vie
Animera mon corps, fuſſay-ie en ceſte part
Où le vent Aquilon armé de glaces part,
Ou fuſſay-ie tout nud ſur l'Aethiope arene,
I'auray touſiours pour Prince vn Charles de Lorraine
Engraué dans le cœur d'vn ferme ſouuenir :
Et quand la froide mort me fera deuenir
Vain hoſte du ſepulchre, encore d'vn murmure
Ie bruiray voſtre nom dedans ma ſepulture.

Vous m'auez honoré, & non pas comme ceux
Qui careſſent les gens pour vne fois ou deux,
Puis le matin venu, hagards ne les cognoiſſent,
Penſant eſtre honnis ſi les yeux ils abaiſſent
Pour regarder quelqu'vn, ſoit entrant chez le Roy,
Ou ſoit en lieu public, ou en lieu de requoy,
Ou dedans vne allée, ou deuant vne porte.
Mais vous ne fuſtes onq' vers moy de telle ſorte :
Car à toutes les fois que me ſuis preſenté
A vous, mon cher Seigneur, vous m'auez eſcouté,
Et comme treshumain, d'vne douce maniere
Vous auez entendu tout du long ma priere
Sans me tourner les yeux, ny ſans baiſſer le front,
Signes diſſimulez que les courtizans font
Quand ils trompent quelqu'vn, ou quand ils n'ont enuie
De preſter vn plaiſir à celui qui les prie.
Me blaſme qui voudra d'importuner le Roy
D'augmenter ma fortune : or Seigneur, quant à moy
Ie ne ſeray honteux de luy faire requeſte :
Il ne ſçauroit monſtrer largeſſe plus honneſte
Que vers ceux que la Muſe, & Phœbus Apollon
Nourriſſent cherement pour illuſtrer ſon nom.
Ie ne ſçaurois penſer que des peintres eſtranges
Meritent tant que nous les poſtes des loüanges,
Ny qu'vn tableau baſty par vn art ocieux
Vaille vne Franciade œuure laborieux :
Ie vous en fais le iuge, & pour certain ie penſe
Que iuſte donnerez pour moy voſtre ſentence.
Hà, bons Dieux, qui mettroit la Franciade à fin
Sans le bien-faict d'vn Roy ? ie le vous dis, à fin
Que voſtre ſainćteté quelquefois luy redie,
Pour rendre à bien chanter ma Muſe plus hardie.
Virgile n'euſt iamais ſi brauement chanté
Sans les biens de Ceſar : i'ay experimenté

Qu'vn pauure ne ſçauroit entreprendre vn grand œuure :
Volontiers le marteau d'vn ſoufreteux manœuure
Ne fait vn grand Palais : tant plus il monte haut,
Plus la faim le rabaiſſe, & le cœur luy defaut.
Vne ode, vne chanſon ſe peut faire ſans peine :
Mais vne Franciade, œuure de longue haleine,
Ne s'accompliſt ainſi : il me faut eſprouuer
La longueur de dix ans auant que l'acheuer :
Car vn liure ſi grand & ſi plein d'artifice
Ne part ainſi des mains ſans qu'on le repoliſſe.
Peut eſtre on me dira que ie ſuis de loiſir,
Et que ie la deurois chanter pour mon plaiſir :
Mais certes ce n'eſt moy qui en vain me diſtille
Le cerueau par dix ans pour vne œuure inutile,
Qui n'apporte nul bien ſinon rendre griſon,
Palle, & bouſy l'auteur en ſa ieune ſaiſon,
Gouteux & catharreux des humeurs amaſſées
Par tant & tant de nuicts ſur les liures paſſées.
I'ay Dieu mercy, Prelat, vn peu de bien pour moy,
Ie ſuis demy-contant : mais pour chanter du Roy
Les ayeux, biſayeux, leurs faits, & leur proüeſſe,
Ie n'en ay pas aſſez : honteux ie le confeſſe,
Et ſi aime trop mieux le confeſſer, Prelat,
Que la poſterité m'accuſe d'eſtre ingrat.
Non non, ie ne quiers pas ces publiques offices,
Ces graſſes Eueſchez, ces riches Benefices :
Tels biens ſont deuz à ceux qui le meritent mieux,
A noz Ambaſſadeurs qui d'vn ſoin curieux
Veillent pour noſtre France, & pour ceux qui en guerre
Au danger de leur ſang augmentent noſtre terre.
Or viuez, mon Prelat, viuez heureuſement,
Prelat digne de viure au monde longuement :
O l'honneur plus fameux de voſtre noble race,
Ie vous ſuppli' vouloir d'vne ioyeuſe face

Ces vers forgez à haſte en voz mains receuoir
Pour le gage treſſeur de mon humble deuoir :
Et s'ils ne ſont bien faicts, ſi bien ie ne vous chante
(Le vouloir ſeulement, & non l'œuure ie vante)
Vous me verrez vn iour plus hautement ioüer,
S'il vous plaiſt d'vn bon œil pour voſtre m'auoüer,
Non pas au rang nombreux de voz Protenotaires :
Car les champs & les bois & les lieux ſolitaires
Et les prez, où le Loir parmy les herbes court,
Me plaiſent beaucoup plus que le bruit de la Court :
Il me ſuffiſt, Prelat, ſi venant du village
Quelquefois pour vous voir, i'ay de vous bon viſage,
Vn ris, vne accollade, vn petit clin des yeux :
Si i'ay telle faueur, ie ſuis au rang des Dieux,
Et tout l'obſcur brouillas qui mes Muſes oppreſſe,
De bien loin s'enfuira deuant ceſte careſſe.
« Que ſert deſſous la terre vn abiſmé treſor
« S'il n'eſt mis en vſage? & que ſeruent encor
« Les nauires au port de voiles empennées,
« S'elles n'ont vn pilot pour eſtre gouuernées?
« Et que ſeruent les vers, tant doctes ſoient eſcris,
« Si de quelque grand Prince ils ne ſont fauoris?
Ma Muſe quelquefois ſera de vous aimée,
Puis que voſtre faueur eſt toute accouſtumée
D'attirer doucement les Poëtes chez vous,
Non pas comme ſeigneur, mais comme pere dous.
Sainct Gelais eſt à vous, Carle eſt à vous encore,
Et Dorat aux vers d'or qui voſtre nom redore,
Et celuy qui a fait d'vn ton grauement haut
Le premier reſonner le François eſchaufaut.
Si par voſtre bonté vous me mettez au nombre
De ces quatre diuins, i'eſclairciray tout l'ombre
Qui me detient obſcur, pour ne vous repentir
De m'auoir au beſoin voſtre ayde fait ſentir.

Ie ne vous feray point en deshonneur : car i'oſe
Sans rougir aſſeurer que ie ſçay quelque choſe,
Et (ſi quelqu'vn ſe peut honneſtement vanter)
Que vous prendrez plaiſir à m'entendre chanter :
Non pour l'amour de moy, mais pour l'amour des belles
Filles de Iupiter, les neuf Muſes pucelles
Dont ie ſuis ſeruiteur, & deſquelles l'amour
Tout furieux d'eſprit me rauit nuict & iour,
Deſcouurant leurs ſecrets aux nations Françoiſes,
Que hardy i'eſpuiſay des fontaines Gregeoiſes.
Ceſte belle neuuaine amoureuſe en ſon cœur
De vous, qui me ſerez amiable ſeigneur,
Ioyeuſe m'ouurira ſes grottes recullées,
Et me fera dormir au fond de ſes vallées,
Où pour l'honneur de vous, trois fois m'abreuuera
Du ruiſſeau qui Poëte en vn iour me fera,
Pour mieux choiſir, rauir, & deſrober les choſes
Que belles ie verray dans ſon giron encloſes.
Tout ainſi que l'abeille, animal né du ciel,
Choiſiſt les belles fleurs pour en faire du miel,
Honorant ſon logis de ces liqueurs infuſes :
Ainſi ie choiſiray les belles fleurs des Muſes
A fin d'en eſmailler vn liure en voſtre nom,
Pour engarder, Prelat, que voſtre beau renom
Ne ſoit proye des ans, qui volontiers oppreſſent
Les meilleures vertus, & les pires nous laiſſent.





NOVVELLE CONTINVATION DES AMOVRS de P. de Ronſard Vendomois.

1556.

ELEGIE.

(Texte de 1557, Paris; retranché en 1560.)

Au bœuf, qui tout le iour a trainé la charüe,
On oſte au ſoir le ioug quand la nuiƈt eſt venüe,
Et mis dedans l'eſtable eſt penſé doucement,
Soulageant ſon trauail par vn bon traittement.
Quand le cheual guerrier, courant aus bords de Piſe
Des Ieux Olimpiens a la gloire conquiſe,
Et que ſon corps poudreux des Iouſtes de cinq ans
Il a bien nettoyé dans les flots Alpheans,
Plus ſon ventre vieillard ſon maiſtre n'eſperonne,
Mais luy oſte le frain, & liberté luy donne.
Quand vn Soldat a fait es guerres ſon effort
Pour gaigner la bataille, ou pour fauſſer vn fort,
Et qu'il a tout le corps marqué de belles playes,
Il vit franc des combats, au rang des mortes-payes,
Et à quelque crochet, ou debout contre vn bois,
Pour l'y laiſſer rouiller, attache ſon harnois :
Mais toy, meſchant amour, touſiours tu renouuelles
Tes playes contre moy, & tes fiertez cruelles :
Et bien que ia trente ans poiſent deſſus mon chef,
Pourtant tu n'as pitié de mon triſte meſchef :
Mais comme vn fier tyran inexorable & rude,
Tu ne m'oſtes du col le ioug de ſeruitude,

Foulant du pied ma teste, & brulant sans repos
D'vn feu continuel mes venes & mes os.
Pour n'estre desormais vne nouuelle fable
Au peuple, il seroit tems (s'il te fust agreable)
De me donner congé, & mettre en liberté
Mon col, qui si long temps au ioug fut arresté,
Afranchi du trauail & des peines gaignées,
Suyuant tes estendarts par dix ou douze années
Sans receuoir vn bien : car iamais dessous toy
Amant ne guerroya si malheureux que moy,
Ni si desesperé. Et quoy, fils de Déesse!
Ie ne suis plus dispos, ne bouillant de ieunesse
Pour faire vne couruée : il te faut attizer
Ceux, à qui le menton ne se fait que friser,
Afin que tes beaus traits leur seruent d'exercice :
Ceux de cet age là sont bons à ton seruice,
Ilz sont forts & dispos, & n'ont encor senty
Le mal dont tant de fois ie me suis repenty :
Mais quoy? c'est vn tribut qu'il faut que chacun paye :
Non que ie sois lassé d'auoir au cœur la playe
Que ton beau trait me feit, plustost mille trespas
Me puissent auenir, que iamais i'en sois las :
Car ie te seruiray soit en barbe meslée,
Ou soit que tout mon chef blanchisse de gelée.
Ie ne suis ny tout seul, ny certes le premier
A qui tu fais du mal : ton trait est coustumier
De naurer les plus grands, & ceux dont la nature
Des plus nobles vertus gentillement a cure.
Tous les Dieux ont aymé, & les hommes aussi,
Et bref il n'y a rien exempt de ton soucy.
Si quelque homme mortel m'auoit fait cet outrage,
I'armerois contre luy l'ire de mon courage,
Et m'en voudrois venger : mais puis que c'est vn Dieu,
Ie ne me puis deffendre, il luy faut donner lieu :

Car on tient pour certain qu'vne humaine poitrine
Ne ſçauroit reſiſter à la force diuine.
De cela ſont teſmoings les Geans odieux,
Qui en vain ſeirent teſte à la force des Dieux.
Or fay moy doncque, Dieu, tout ce que voudras faire,
Rien qui vienne de toy ne me ſçauroit deſplaire,
Ie ſuis ton ſeruiteur, ie ne veux d'autre Roy.
Sans barbe ie fuz tien, barbu ie ſuis à toy :
Tien ie ſeray touſiours, & deuſſay-ie en triſteſſe
Vſer ma pauure vie auecques ma maitreſſe.

CHANSON

(Texte de 1572-73; retranché en 1578.)

Pourquoy tournez vous voz yeux
Gracieux,
De moy quand voulez m'occire?
Comme ſi n'auiez pouuoir
Par me voir
D'vn ſeul regard me deſtruire?

Las! vous le faittes afin
Que ma fin
Ne me ſemblaſt bien-heureuſe,
Si i'allois en periſſant
Ioüiſſant
De voſtre œillade amoureuſe.

Mais quoy? vous abuſez fort :
Cette mort
Qui vous ſemble tant cruelle,
Ce m'eſt vrayment vn bon heur
Pour l'honneur
De vous, qui eſtes ſi belle.

[SONETS.]

(Pour les trois sonnets suivants,
texte de 1572-73, retranché en 1578.)

O toy qui n'es de rien en ton cœur amoureuſe
Que d'honneur & vertu, qui te font eſtimer,
Quoy! en glace & en feu voirras-tu conſommer
Touſiours mon pauure cœur ſans luy eſtre piteuſe?
Bien que vers moy tu ſois ingrate, & dédaigneuſe,
Fiere, dure, rebelle, & nonchallant' d'aimer,
Encor ie ne me puis engarder de nommer
La terre où tu naſquis ſur toute bien-heureuſe.
Ie ne te puis haïr, quoy que tu me ſois fiere,
Mais bien ie hay celuy qui me mena de nuict
Prendre de tes beaux yeux l'acointance premiere :
Celuy ſans y penſer à la mort m'a conduit,
Celuy ſeul me tua, hé mon Dieu! n'eſt-ce pas
Tuer que de conduire vn homme à ſon treſpas?

Autre (i'en iure amour) ne ſe ſçauroit vanter
D'auoir part en mon cœur, vous ſeule en eſtes dame,
Vous ſeule gouuernez les brides de mon ame,
Et ſeulz vos yeux me font ou pleurer, ou chanter.
Ils m'ont ſceu tellement d'vn regard enchanter,
Que ie ne puis ardoir d'autre nouuelle flamme,
Quand i'aurois deuant moy toute nuë vne femme,
Encores ſa beauté ne me ſçauroit tenter.
Si vous n'eſtes d'vn lieu ſi hautain que Caſſandre,
Ie ne ſçaurois qu'y faire, Amour m'a fait deſcendre
Iuſques à vous aymer, Amour, qui n'a point d'yeux,
Qui tous les iours transforme en cent ſortes nouuelles
Aigle, Cygne, Toreau, ce grand maiſtre des dieux,
Pour le rendre amoureux de nos femmes mortelles.

Las ! pour vous trop aymer ie ne vous puis aymer :
Car il faut en aymant auoir discretion,
Helas ! ie ne l'ay pas : car trop d'affection
Me vient trop follement tout le cœur enflammer.
D'vn feu desesperé vous faites consommer
Mon cœur que vous brulez sans intermission,
Et si bien la fureur nourrist ma passion,
Que la raison me faut, dont ie me deusse armer.
Ah ! garissez moy donc de ma fureur extreme,
Afin qu'auec raison honorer ie vous puisse,
Ou pardonnez au moins mes fautes à vous mesme,
Et le peché commis en tatant vostre cuisse :
Car ie n'eusse touché en lieu si deffendu,
Si pour trop vous aymer mon sens ne fust perdu.

L'AMOVR OYSEAV.

(Texte de 1572-73; retranché en 1578.)

Vn enfant dedans vn bocage
Tendoit finement ses gluaux,
Afin de prendre des oyseaux
Pour les emprisonner en cage :
Quand il veit par cas d'auenture,
Sur vn arbre Amour emplumé,
Qui voloit par le bois ramé
Sur l'vne & sur l'autre verdure.
L'enfant qui ne cognoissoit pas
Cét oyseau, fut si plein de ioye
Que pour prendre vne si grand' proye
Tendit sur l'arbre tous ses lats.
Mais quand il vit qu'il ne pouuoit
(Pour quelques gluaux qu'il peust tendre)
Ce cauteleux oyseau surprendre,
Qui voletant le deceuoit :

Il ſe print à ſe mutiner
Et getant ſa glus de colere,
Vint trouuer vne vieille mere,
Qui ſe meſloit de deuiner.
Il luy va le fait auoüer,
Et ſur le haut d'vn Buys luy monſtre
L'oyſeau de mauuaiſe rencontre,
Qui ne faiſoit que ſe ioüer.
La vieille en branlant ſes cheueux
Qui ia griſonnoient de vieilleſſe,
Luy dit : Ceſſe mon enfant, ceſſe,
Si bien toſt mourir tu ne veux,
De prendre ce fier animal,
Cet oyſeau, c'eſt Amour qui vole,
Qui touſiours les hommes affole
Et iamais ne fait que du mal.
O que tu ſeras bien heureux
Si tu le fuis toute ta vie,
Et ſi iamais tu n'as enuie
D'eſtre au rolle des amoureux.
Mais i'ay grand doute qu'à l'inſtant
Que d'homme parfait auras l'âge,
Ce malheureux oyſeau volage,
Qui par ces arbres te fuit tant,
Sans y penſer te ſurprendra,
Comme vne ieune & tendre queſte,
Et foulant de ſes pieds ta teſte,
Que c'eſt que d'aimer, t'aprendra.

CHANSON.

(Texte de 1572-73; retranché en 1578.)

Ie te hay bien (croy moy) maiſtreſſe,
Ie te hay bien, ie le confeſſe

Et te deurois encor plus fort
Hayr que ie ne fais la mort.
Toutesfois il faut que ie t'aime
Plus que ma vie & que moy-mesme,
Car plus ta fiere cruauté
Me reiette, plus ta beauté
(Pour mourir & viure auec elle)
A ton seruice me rappelle.

CHANSON.

(Texte de 1572-73; retranché en 1578.)

Plus tu connois que ie brusle pour toy,
Plus tu me fuis cruelle :
Plus tu connois que ie vis en esmoy,
Et plus tu m'es rebelle.
Te laisseray-ie? helas ie suis trop tien,
Mais ie beniray l'heure
De mon trespas : au-moins s'il te plaist bien
Qu'en te seruant ie meure.

LE GAY.

(Texte de 1557, Paris; retranché en 1560.)

Te tairas tu, Gay babillard?
Tu entreromps le chant mignard
De ce Linot qui se degoise,
Qui fait l'amour dans ce buisson,
Et d'vne plaisante chanson
Sa ieune femelle appriuoise.
Tu cries encore, vilain,
Va-ten, tu as le gousier plein
D'vn chant qui predit les orages :
Que ne vient icy l'Espreuier!

On t'orroit bien plus hault crier
Le iargon de mille langages.
Va-ten donc tes petits couuer,
Ou bien afin de leur trouuer
Ie ne ſçay quoy pour leur bechée :
Pendant que tu m'es importun,
Puiſſe arriuer icy quelqu'vn
Qui te derobbe ta nichée.

A LA DVCHESSE DE VALENTINOIS.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

Seray-ie ſeul viuant en France de voſtre âge,
Sans chanter voſtre nom ſi craint & ſi puiſſant?
Diray-ie point l'honneur de voſtre beau croiſſant?
Feray-ie point pour vous quelque immortel ouurage?
Ne rendra point Anet quelque beau teſmoignage
Qu'autre-fois i'ay veſcu en vous obeyſſant?
N'iray-ie de mes vers tout le monde empliſſant,
Celebrant voſtre fille, & tout voſtre lignage?
Commandez-moy, Diane, & me ferez honneur
Si de voſtre grandeur ie deuiens le ſonneur,
Vous ſeruant de ma Muſe à voſtre nom voüée :
I'ay peur d'eſtre accuſé de la poſterité,
Qui tant oyra parler de voſtre Deité,
Dequoy, moy la voyant, ie ne l'auray loüée.

A MONSEIGNEVR LE CONNESTABLE.

(Texte de 1560; retranché en 1567.)

L'an eſt paſſé, & ia l'autre commence,
Que ie trauaille à celebrer voz faits,

Et les combats qu'en la guerre auez faits,
Seruant le pere, & le fils, & la France :
Et toutesfois voſtre grande puiſſance
Ne m'a du Roy fait ſentir les bienfaits,
Et ſuis contraint de plier ſous le fais
S'il ne vous plaiſt en auoir ſouuenance.
Vous plaiſe donc me rendre ceſte année
Mieux que l'autre an ma Muſe fortunée,
Pour vous chanter plus que deuant encor.
Ainſi touſiours du Roy le bon viſage
Vous fauoriſe, ainſi du vieux Neſtor
Sain & diſpos puiſſiez vous auoir l'âge.

AV ROY HENRY.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

Roy, qui les autres Rois ſurmontez de courage,
Ne vous excuſez plus deſormais ſur la guerre,
Que voſtre ayeul Francus ne vienne en voſtre terre,
Qui durant voz combats differoit ſon voyage.
Apres la guerre il faut qu'on remette en vſage
Les Muſes & Phebus, & que leur bande aſſerre
Des chapeaux de laurier, de myrthe, & de lierre,
Pour ceux qui vous feront preſent d'vn bel ouurage.
En guerre il faut parler d'armes & de harnois :
En temps de paix, d'esbats, de iouſtes, de tournois,
De nopces, de feſtins, d'amour, & de la danſe :
Et de chercher quelqu'vn pour celebrer voz faits :
Car il vaudroit autant ne les auoir point faits,
Si la poſterité n'en auoit connoiſſance.

A MADAME MARGVERITE
Ducheſſe de Sauoye.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

Ni du Roy, ni de vous, ni de mon cher Mecene
Ie n'ay dequoy me plaindre, auſſi ie ne m'en plains,
Seulement de Fortune à bon droit me complains,
Qui oſe de vous trois triompher de la peine.
Mais d'où vient que touiours douce mere, elle ameine
Des biens aux hommes ſots, inutiles, & vains?
Et que les bons eſprits volontiers ſont contrains
De la nommer touſiours leur Marâtre inhumaine?
Contre ſon impudence vn eſpoir me conforte,
C'eſt qu'elle qui ſans ceſſe en tous lieux ſe pourmeine,
Viendra ſans y penſer quelque iour à ma porte,
Et maugré qu'elle en ait me ſera plus humaine :
Car ie ſuis aſſeuré qu'elle n'eſt aſſez forte
Pour ſeule veincre vn Roy, & vous & mon Mecene.

A LA ROYNE D'ESCOSSE,
pour lors Royne de France.

ODE.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

O belle & plus que belle & agreable Aurore,
Qui auez delaiſſé voſtre terre Eſcoſſoiſe
Pour venir habiter la region Françoiſe,
Qui de voſtre clarté maintenant ſe decore :
Si i'ay eu ceſt honneur d'auoir quitté la France
Voguant deſſus la mer pour ſuiure voſtre pere :

Si loin de mon pays, de freres & de mere,
I'ay dans le voſtre vſé trois ans de mon enfance :
Prenez ces vers en gré, Royne, que ie vous donne
Pour fuyr d'vn ingrat le miſerable vice,
D'autant que ie ſuis nay pour faire humble ſeruice
A vous, à voſtre race, & à voſtre couronne.

ODE. En Dialogue.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Ronſard.

Pour auoir trop aimé voſtre bande inégale,
Muſes qui desfiez (ce dites vous) les temps,
I'ay les yeux tous batus, la face toute palle,
Le chef griſon & chauue, & ſi n'ay que trente ans.

Muſes.

Au nocher qui ſans ceſſe erre ſur la marine,
Le teint noir appartient : le ſoldat n'eſt point beau
Sans eſtre tout poudreux : qui courbe la poitrine
Sur noz liures, eſt laid, s'il n'a palle la peau.

Ronſard.

Mais quelle recompenſe auray-ie de tant ſuiure
Voz danſes nuict & iour, vn Laurier ſur le front?
Et ce-pendant les ans, auſquels ie deuſſe viure
En plaiſirs & en ieux, comme poudre s'en-vont?

Muſes.

Vous aurez en viuant vne fameuſe gloire,
Puis quand vous ſerez mort, voſtre nom fleurira :
L'âge de ſiecle en ſiecle aura de vous memoire,
Seulement voſtre corps au tombeau pourrira.

Ronſard.

O le gentil loyer! que ſert au vieil Homere,
Ores qu'il n'eſt plus rien ſous la tombe là bas,
Et qu'il n'a plus ny chef, ny bras, ny iambe entiere,
Si ſon renom fleuriſt, ou s'il ne fleuriſt pas?

Muſes.

Vous eſtes abuſé : le corps deſſous la lame
Pourry ne ſent plus rien, auſſi ne luy en chaut :
Mais vn tel accident n'arriue point à l'âme,
Qui ſans matiere vit immortelle là haut.

Ronſard.

Bien, ie vous ſuiuray donc d'vne face riante,
Deuſſay-ie treſpaſſer de l'eſtude veincu,
Afin qu'apres ma mort à la race ſuiuante
Ie ne ſois diffamé qu'en porc i'auray veſcu.

Muſes.

« *Voila ſagement dit : ceux dont la fantaſie*
« *Sera religieuſe, & deuote enuers Dieu,*
« *Touſiours maugré les ans viura leur Poëſie,*
« *Et deſſus leur renom la Parque n'aura lieu.*

[SONET.]

(Texte de 1572-73; retranché en 1578.)

O ma belle Maitreſſe, à tout le moins prenez
De moy voſtre ſeruant ce Roſſignol en cage,
Il eſt mon priſonnier, & ie vis en ſeruage
Sous vous, qui ſans mercy en priſon me tenez.

Allez donc, Roſſignol, en ſa chambre, & ſonnez
Mon dueil à ſon oreille auec voſtre ramage,
Et s'il vous eſt poſſible émouuez ſon courage
A me faire mercy, puis vous en reuenez.
Non non, ne venez point, que feriez vous chez moy?
Sans aucun reconfort, vous languiriez d'eſmoy,
« Vn priſonnier ne peut vn autre ſecourir.
Ie n'ay pas, Roſſignol, ſur voſtre bien enuie,
Seulement ie me hay & me plains de ma vie,
Qui languiſt en priſon, & ſi n'y peut mourir.

SONET.

(Texte de 1557; retranché en 1560.)

Penſes tu, mon Aubert, que l'empire de France
Soit plus chery du ciel que celuy des Medois,
Que celuy des Romains, que celuy des Gregeois,
Qui ſont de leur grandeur tombez en decadance?
Noſtre empire mourra, imitant l'inconſtance
De toute choſe née, & mourront quelquefois
Nos vers & nos eſcrits ſoient Latins, ou François,
Car rien d'humain ne fait à la mort reſiſtance.
Ah! il vaudroit mieux eſtre Architecte ou Maçon,
Pour richement tymbrer le haut d'vn ecuſſon
D'vne croſſe honorable, en lieu d'vne Truelle :
Mais dequoy ſert l'honneur d'eſcrire tant de vers,
Puis qu'on n'en ſent plus rien, quand la Parque cruelle,
Qui des Muſes n'a ſoin, nous a mis à l'enuers?





CHANT DE LIESSE

AU ROY.

1559.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Ie ne ſerois digne d'auoir eſté
Nourry petit deſſous ta Maieſté,
Si au milieu de tant de voix qui ſonnent,
Tant d'inſtrumens qui doucement reſonnent,
Tant de combats, de iouſtes, de tournois,
De tabourins, de fifres, de haubois,
Qui ſont tous pleins de ioyeuſe allegreſſe,
Ie ne ſentois la publique lieſſe.
Ie ne ſerois ton fidele ſuiet,
Si en voyant vn ſi plaiſant obiet
Ie ne monſtrois d'eſcrit & de viſage
De ma lieſſe vn publiq' teſmoignage,
Pour loüer Dieu ſi fauorable, & toy
Qui t'es monſtré ſi bon pere, & bon Roy :
Qui, comme Auguſte, apres la longue guerre
As ramené l'âge d'or ſur la terre,
Themis, Aſtrée, & nous as fait auoir
Ce que ton pere a ſouhaité de voir,
Et toutesfois iamais n'auoit ſceu faire
Ce qu'en vn iour tu nous as ſceu parfaire.
Tu as changé tes guerriers eſtendars
En Oliuiers : le fer de tes ſoldars
(Qu'auoit ſi bien affilé la querelle)
S'eſt eſmouſſé deſſous la paix nouuelle.

Tu as lié de cent chaiſnes de fer
Le cruel Mars aux abyſmes d'enfer :
Et la Diſcorde, Enyon & Bellonne,
Par ton moyen n'offenſent plus perſonne :
La mort, le ſang, & le meurtre importun
Ont donné place au doux repos commun,
Et en grondant de menaces deſpites,
Par ton moyen ſont allé voir les Scythes
Loin de l'Europe, & ton peuple ont laiſſé
Libre du ioug qui trop l'auoit preſſé.
Quel plaiſir eſt-ce en lieu d'ouyr les armes,
De voir les champs tous foulez de gendarmes,
De voir en l'air les eſtendars rampans
En taffetas, tout ainſi que ſerpens
Qui vont par l'herbe, & d'vn col qui menace,
A cent replis entre-coupent leur trace?
De voir le fer des ſoldats tous ſanglans,
Voir les vieillards tous palles & tremblans
Aſſaſſinez aupres de leur famille?
Voir vne mere, vne veufue, vne fille
Porter au col ou ſon frere ou ſon fils,
Et pauurement mendier d'huis en huis?
Quel plaiſir eſt-ce en lieu de voir les villes,
Places, chaſteaux, & campagnes fertilles,
Du haut en bas & razer & bruſler,
Et iuſqu'au ciel les plaintes ſe meſler
D'hommes, d'enfans, de filles & de femmes,
Sauuant leurs corps demy-bruſlez de flames?
Quel plaiſir eſt-ce en lieu d'ouyr le bruit
D'vn mur tombé, ou d'vn rempart deſtruit,
Voir maintenant à Paris dans les rues
De tes ſuiets les troupes eſpandues
Ioyeuſement à ce retour de l'an
Crier Hymen, ô Hymené, Hymen :

Verser œillets & liz comme vne pluye
Tombe en Esté quand le chaut nous ennuye?
Hé quel plaisir de voir le peuple en bas,
En se pressant de testes & de bras,
Deçà delà se mouuoir, ainsi qu'ondes
Ou de la mer, ou des campaignes blondes,
Lors que les vents doucement redoublez
Crespent le haut de la mer & des blez?
Tourbe ondoyante, en foule espoisse mise,
De ton Palais iusqu'à la grand' Eglise
D'vn pied pressé t'attendre, pour auoir
Tant seulement ce bien que de te voir
Mener ta fille en royal equipage,
Ou bien ta sœur au sacré mariage!
Hé quel plaisir d'ouyr ioindre la vois
Du peuple gay à celle des haubois,
De voir marcher en ordonnance egale
Tes fils chargez de couronne royale?
Et par-sus tous de voir la grauité
De ta treshaute & grande Maiesté?
Voir au Palais les tables solennelles,
Ainsi qu'au ciel les tables eternelles
De Iupiter, quand au Palais des cieux
Il se marie, ou festie ses Dieux,
Et qu'au milieu de la celeste troupe
La ieune Hebé luy presente la coupe?
Hé quel plaisir voir danser & baller,
Voir l'amoureuse à son amy parler,
Voir nouueaux ieux, masques & mommeries,
Au pris de voir les sanglantes tu'ries
Du cruel Mars, que ta douce bonté
Par vne paix pour iamais a donté?
Ceux qui liront depuis le Roy Clotaire
(Iusqu'à François premier du nom, ton pere)

Les Rois qui ont par vn Sceptre ſuiuant
Si bien regy la France au parauant,
Ne trouueront par antique memoire
Que les vieux Rois parangonnent ta gloire :
Car leurs honneurs ſont ſurpaſſez des tiens,
Soit en victoire, en proüeſſe, ou en biens.
Preſque en douze ans tu as aſſuietie
De tes voiſins la plus grande partie,
Et loin de France en l'vne & l'autre mer
Les Fleurs-de-liz tu as fait renommer.
Or d'eſtre Roy cela vient de fortune,
Qui aux petits & aux grands eſt commune :
Mais ton grand heur (que Roy iamais n'eut tel)
N'eſt point commun à nul autre mortel.
Deſur ton chef encor' n'eſt retournée
De l'âge tien la quarantieme année,
Et toutefois en la fleur de tes ans
Tu as du ciel les plus riches preſens.
Sire, tu as ainſi comme il me ſemble
Seul plus d'honneur que tous les Rois enſemble :
De ton viuant tu vois ainſi que toy
Ton fils aiſné en ſa ieuneſſe Roy,
Qui pour ta brus t'a donné la plus belle
Royne qui viue, & fuſt-ce vne immortelle,
Et qui peut eſtre aura deſſus le chef
Vne Couronne encores derechef,
Pour ioindre enſemble à la terre Eſcoſſoiſe
L'honneur voiſin de la Couronne Angloiſe.
Tes autres fils ſi belliqueux ſeront,
Que d'Orient les Sceptres ils auront,
Et chaſſeront par guerriere contrainte
Les meſcreans hors de la Terre-ſainte.
Ta fille aiſnée encores doit auoir
Ce Roy qui paſſe en biens & en pouuoir

Les Rois d'Europe, à qui toute l'Eſpaigne,
Flandres, Milan, la Secile, Sardaigne,
Naples, Maiorque obeyſſent ainſi
Que deſſous toy ce grand Royaume ici.
D'vne autre part le grand Duc d'Auſtraſie
Ton autre fille en eſpouſe a choiſie :
Et ta petite eſt pour le fils aiſné
Du Roy qui s'eſt pour ton gendre donné :
D'vne autre part ta ſœur en qui repouſe
Toute vertu, eſt maintenant l'eſpouſe
De ce grand Duc qui ſouloit te hayr,
Et maintenant eſt preſt de t'obeyr,
Amortiſſant toute noiſe ancienne,
Ayant conioint ſa race auec la tienne.
Qui donques Roy fut iamais ſi heureux,
Si plein d'honneur, d'enfans ſi plantureux,
Qui deſſous toy ia grandets apparoiſſent
Comme ſions qui ſous vn arbre croiſſent?
Qui viuent tous, & ſi n'en as pas-vn
Qui ſoit pourueu d'vn petit bien commun :
Car ils ſont tous abondans en richeſſes,
Ou Rois, ou Ducs, ou Roynes, ou Ducheſſes.
Tu es gaillard, tu es ieune & diſpos,
Et qui plus eſt, tu as mis en repos
Ton peuple & toy : car ſans la paix publique
Peu t'euſt vallu ton bon-heur domeſtique.
Tu as par tout ton peuple obeyſſant :
Mais le ſeul poinct qui te rend ſi puiſſant,
C'eſt le ſeruice, & la fidele peine
De la maiſon illuſtre de Lorraine,
Qui t'a ſeruy & en guerre & en paix,
Et iuſqu'au ciel a egallé tes faits :
C'eſt d'autre part le ſeruice agreable
De ton vaillant & ſage Conneſtable,

Auquel tu fais comme à ton pere honneur,
Et dont les ans t'ont feruy de bon-heur :
C'eft vn d'Albon, vn Chaftillon, & mille
Autres Seigneurs dont ta France eft fertille.
Donques ayant tant de felicité,
Contente toy de cefte humanité :
N'afpire point aux Dëitez d'Homere,
Bien qu'en fes vers ils facent fi grand chere :
Et vy cent ans en France bien-heureux :
Car ton bon-heur vaut bien celuy des Dieux.





A la suite de

LA PAIX. AV ROY.

Par P. de Ronſard, Vandomois.

1559.

ENVOY DES CHEVALIERS AVX DAMES,

au tournay de Monſeigneur le Duc de Lorraine.

(Texte de 1560; retranché en 1567.)

Bien que les traits d'Amour qui bleſſent la ieuneſſe,
Soyent dedans ſon carquois languiſſans de pareſſe,
Et que tous ſes brandons qui rendent allumés
Les ieunes amoureux ſoyent preſque conſumés
Par l'iniure de Mars qui dedans la campaigne
Du ſang des cheualiers cruellement ſe baigne,
Ne voulant point ſouffrir qu'Amour dompte le cœur
Des hommes valeureux dont il eſt le veinqueur :
Si eſt-ce toutesfois que Mars n'a ſceu tant faire,
Que douze Cheualiers & douze, pour complaire
Aux dames, ne ſe ſoyent à ſes ioutes trouuez,
Où tous les combatans aux armes eſprouuez,
Des quatre parts du monde, où toutes Damoyſelles
Qu'on eſtime en beauté ſurpaſſer les plus belles
Se deuoyent conuier à fin de faire honneur
Au iour, qui aux François promet tant de bonheur.
Ces combatans qui ſont en nombre vingt & quatre
Ont iuré douze à douze enſemble de combatre

A la lance, à l'efpée, & pour iuges ont pris
Les Cheualiers qui font aux armes mieux apris :
Vn fi braue defir leurs courages alume,
Qu'ils meprifent les dons que lon a de couftume
De donner aux veinqueurs, comme les rameaux verts,
Dont les iousteurs d'Olympe auoyent les fronts couuers,
Ou viure dans vn marbre, ou fe rendre admirable
Par vne Pyramide aux fiecles memorable,
Ou vendre leur vertu pour les prefents d'vn Roy
Atachez au perron au deuant du Tournoy :
Ains fe font contentez en montrant leurs proueffes,
De faire par efpreuue entendre à leurs maiftreffes
Que non tant feulement fe voudroyent hazarder
(S'il en eftoit befoing) pour leurs honneurs garder,
Mais qu'ils font fuffifans, foit en guerre ou en lice,
De forcer les plus forts à leur faire feruice
Et de contreindre ceux lefquels ne voudroyent pas
A foutenir la loy des iouftes de ce pas :
Et pour cefte raifon vn chacun de la bande
A choyfi fa maiftreffe, à laquelle il demande
Quelque honnefte faueur, vous fuppliant auffi
De prendre de leur part ces petits dons icy.
S'ils obtiennent de vous vne faueur fi belle,
Ils ont gagé leur foy par promeffe fidelle
Que ceux qui gaigneront la victoire, pourront
Faire feruice apres de tout ce qu'ils voudront
(Auecques tout honneur & toutes courtoifies)
Des autres Cheualiers les maiftreffes choifies :
Pource ils vous ont tranfmis cet efcrit pour auoir
De vous quelque faueur, vous priant de vouloir
Leur faire cet honneur de voir rompre leur lance :
Car fe fiant en vous, ils ont bonne efperance
De montrer auiourd'huy que celles qui auront
Deux fi bons Cheualiers, contentes fe tiendront,

Et que celles auſſi qui tel bien ne reçoiuent,
Pour telle occaſion, courroucer ne ſe doiuent,
Mais tenir leurs faueurs pour tresbien employées,
Que par affection elles ont enuoyées
Aux autres Cheualiers, qui ont perdu l'honneur
Du prix, par la fortune & non faute de cueur.





DISCOVRS

A treshault & trespuissant Prince
Monseigneur le Duc de Sauoye.

CHANT PASTORAL

A Madame Marguerite, Duchesse de Sauoye.
Plus, XXIIII Inscriptions
en faueur de quelques grands Seigneurs, lesquelles deuoyent seruir en la Comedie qu'on esperoit representer en la maison de Guise par le commandement de Monseigneur le Reuerendissime Cardinal de Lorraine.
Par Pierre de Ronsard Vandomois.

1559.

Pour les Rois de France & d'Espagne.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Grand Iupiter, habite si tu veux
Tout seul l'Olympe, & garde ton tonnerre :
Ces deux grands Rois les plus grands de la terre
Departiront tout ce monde pour eux.

Pour le Roy de France.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Pour vn Croissant il te faut vn Soleil :
Plus ta vertu n'a besoin d'accroissance,
Qui toute ronde & pleine de puissance
Te fait reluire en terre sans pareil.

Pour le Roy d'Efpagne, fur fa deuife.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Efpoir & crainte eft la feule mifere
Qui nous tourmente : & qui en ce bas lieu
Ainfi que toy ne craint plus ny efpere,
Se doit nommer non pas homme, mais Dieu.

Pour luy mefme.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

O l'heritier des vertus de Iafon!
O de Iunon race recommandée,
Tu as au col la Colchide toifon,
Mais en ton lict tu n'as point de Medée.

Pour la Royne mere du Roy.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Plus que Rhea noftre Royne eft feconde
De beaux enfans, lefquels en diuers lieux
Ayant regy la plus grand part du monde,
Iront au ciel pour eftre nouueaux Dieux.

Royne d'Efpaigne.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Comme vn beau liz, fe monftre la ieuneffe
D'Elizabet : & fi en corps mortel
Vouloit çà bas defcendre vne Déeffe,
Pour eftre belle, elle en prendroit vn tel.

Pour le Roy François fecond de ce nom, alors nommé Roy-Dauphin.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

On ne voit point qu'vn fort Lion ne face
Ses lionneaux hardis & furieux :
Ce ieune Roy forty de bonne race
Aura le cœur pareil à fes ayeux.

A luy mefmes.

(Texte de 1559; retranché en 1560.)

Tel fut Achille apres que l'Itaquois
Luy eut ofté l'habit de damoifelle,
Pour le mener dans le camp des Gregois
Tuer Hector de fa lance nouuelle.

Pour la Royne d'Efcoffe, alors Royne de France.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Ainfi qu'on voit demy-blanche & vermeille
Naiftre l'Aurore, & Vefper fur la nuit,
Ainfi fur toute en beauté nompareille
Des Efcoffois la Princeffe reluit.

Pour elle mefme.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Moins belle fut cefte Venus diuine
Quand à Cythere en fa Conque aborda,
Lors que le flot qui neuf mois la garda,
La feit fortir de l'efcume marine.

Duc de Sauoye.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Alcide acquiſt loüange non petite
D'auoir gaigné les riches pommes d'or :
Ayant acquis la belle MARGVERITE,
Tu as tout ſeul du monde le treſor.

Ducheſſe de Sauoye.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Ceſte vertu des yeux de la Gorgonne
Eſt dans les tiens vnique ſœur du Roy,
Endurciſſant en vn roc la perſonne
Qui vicieuſe apparoiſt deuant toy.

Pour elle meſme.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

La Marguerite eſt la Pallas nouuelle
Qui hors du chef de ſon pere ſortit :
Le corſelet dont elle ſe veſtit
Eſt la Vertu qui la rend immortelle.

Pour elle meſme.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

La grand Minerue & la Pallas de France
Loing des mortels ont chaſſé le diſcord,
A l'oliuier l'vne donne naiſſance,
L'autre le fait reuiure apres ſa mort.

Duc de Lorraine.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Achille eſtoit ainſi que toy formé :
Dedans tes yeux eſt Venus & Bellonne :
Tu ſembles Mars quand tu es tout armé,
Et deſarmé, vne belle Amazonne.

Ducheſſe de Lorraine.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

Ainſi qu'on voit dedans la pouſſiniere
Sur tout vn aſtre apparoiſtre plus beau,
Ainſi paroiſt ſur toutes la lumiere
De ton eſprit qui luit comme vn flambeau.

Ducheſſe douairiere de Lorraine.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

La belle Paix abandonna les Cieux
Pour accorder l'Europe qui t'honore,
Et ſe venant loger dedans tes yeux
Elle penſoit dans le Ciel eſtre encore.

Ducheſſe de Guiſe.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Venus la ſaincte en ſes graces habite,
Tous les Amours logent en ſes regards :
Pource à bon droit telle Dame merite
D'auoir eſté femme de noſtre Mars.

Pour Madame de Guiſe doüairiere.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Pareil plaiſir la mere Phrygienne
Reçoit voyant ſes fils aupres de ſoy,
Que tu reçois ô mere Guiſienne,
Voyant tes fils tout à l'entour du Roy.

Pour la Royne d'Eſcoſſe doüairiere.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Ie ſuis en doute ô guerriere Camille,
Duquel des deux plus d'honneur tu auras,
Ou pour auoir vne ſi belle fille,
Ou pour auoir les freres que tu as.

Pour Monſeigneur le Cardinal de Lorraine, & Duc de Guiſe ſon frere.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Allez, Lauriers, enuironner les teſtes
De deux Lorrains, à l'vn pour ſon ſçauoir
Comme à Mercure, à l'autre pour auoir
Ainſi que Mars, tant gaigné de conqueſtes.

Pour eux meſmes.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

L'vn des Iumeaux au ciel bien ſouuent erre,
L'autre aux enfers d'vne nuë eſt veſtu :
Mais des Lorrains la iumelle vertu
Touſiours illuſtre apparoiſt ſur la terre.

Pour la Paix.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Des morrions l'abeille ſoit compaigne,
Pendent roüillez les coutelas guerriers,
Dans les harnois touſiours file l'araigne,
Et les Lauriers deuiennent Oliuiers.

Pour les Nopces.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Vien, Hymenée, & d'vn eſtroit lien
Comme vn lhyerre eſtroitement aſſemble
Le ſang d'Auſtriche au ſang Valeſien,
Pour viure en paix heureuſement enſemble.





SVYTE DE L'HYMNE
de tres illuſtre prince
Charles, Cardinal de Lorraine.
1559.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Quand i'acheuay de te chanter ton Hynne,
Où ta loüange entre les Rois inſigne
Eſt peinte au vif, & de mille couleurs
Reſemble vn pré tout eſmaillé de fleurs :
Ie n'eſperois de plus mettre en lumiere
Autre vertu que ta vertu premiere,
Comme parfaite en ſa perfection :
Mais ie fus loin de mon intention,
Car derechef en voicy de nouuelles
Qui à l'enuy ſont encores plus belles.
Ta vertu ſemble au champ gras & fertil,
Auquel le grain ne ſe germe inutil,
Mais en croiſſant en eſpic ſe façonne,
Et ceſt eſpic en ſemence foiſonne :
Ou comme au ſoir à l'embrunir des cieux
Vn Aſtre icy s'apparoiſt à noz yeux,
Vn autre là, puis vers l'Occidentale,
Puis vers la part de l'Ourſe Boreale
Vne autre eſtoille, & puis vne autre aupres,
Et puis vne autre, & puis dix mille apres.
En ceſte ſorte, ô Prelat venerable,
Ta vertu propre apparoiſt innombrable :

Et tout ainſi qu'autour de la minuit
Toute Planette egalement ne luit,
Mais vne ſeule au milieu de la bande
Reluit plus claire, & plus belle, & plus grande :
Ainſi reluit & plus clair & plus beau
Sur tes honneurs ceſt honneur tout nouueau,
Que tu t'acquiers pour auoir retirée
Ça bas du ciel la paix tant deſirée.
Or tu n'as pas ce bien tant deſiré
Du haut du ciel ſeulement retiré,
Pour le laiſſer au bout de quelque année
Eſuanouyr ainſi qu'vne iournée :
Mais cherement tu le gardes, & veux
Qu'il ſerue à nous & à tous noz nepueux
Pour en iouyr, comme vne choſe acquiſe
Par toy, Prelat, le plus grand de l'Egliſe.
Si à Céres iadis on a baſty
Des Temples ſaincts pour auoir conuerty
Le glan en blé, quand la tourbe inutille
Laiſſa les bois pour habiter la ville :
Si à Bacchus on fiſt honneurs diuins
Pour nous planter ſeulement des raiſins :
Et ſi Pallas pour eſtre inuentereſſe
D'vn Oliuier, ſe fiſt vne Déeſſe :
France te doit & temples & autels,
Et te doit mettre entre les immortels,
Et te nommer le Guiſian Alcide,
Qui de la guerre as eſté homicide :
Car ce n'eſt moins de nous donner la paix
Que voir ſous toy noz ennemis desfaicts.
Au temps que Mars ſes portes eut décloſes,
Par ton conſeil ton frere a fait des choſes
Que noz nepueux eſtimeront plus fort
Que les labeurs d'vn Hercule tresfort :

Il a gardé des places ingardables,
Seul il a prins des places imprenables,
Et d'vn haut cœur, qui n'a point de pareil,
Osa fausser auec peu d'appareil
L'Alpe chenue, & conduire sa trope
Sur le tombeau qui couure Parthenope :
Mais ton bienfait d'entretenir la paix
Passe en grandeur la grandeur de ses faits.
Il est bien vray que la vieille Memoire
A toy tout seul n'en donnera la gloire :
Quelques Seigneurs, comme Montmorenci
Et Sainct André y ont leur part aussi :
Qui tous ont fait pour le public affaire
A leur pouuoir cela qu'ils deuoient faire.
Ainsi qu'on voit quand le ciel veut armer
L'onde & le vent contre vn vaisseau de mer,
Chacun craignant la fortune commune :
Vn matelot va redresser la hune,
L'autre le mast, l'autre la voile, & font
Tous leur deuoir en l'estat où ils sont :
Mais par sur-tous le bon Pilote sage
Prend le timon, coniecture l'orage,
Iuge le ciel, & d'vn œil plein de soin
Sçait euiter les vagues de bien loin :
Ores à gauche il tourne son nauire,
Ores à dextre en coustoyant le vire,
Fait grande voile, ou petite, & par art
Au bord prochain se saune du hazard.
Ainsi feis-tu n'aguere en l'assemblée,
Qui comme vne onde estoit toute troublée
D'opinions, & de conseils diuers,
Qui çà qui là alloient tous de trauers :
Seul tu guidois au milieu de la noise
Le gouuernal de la barque Françoise,

Et tu gardois comme ſage & ruſé,
Que ton Seigneur ne fuſt point abuſé :
Car s'il falloit démeſler par querelle
De longs propos la noiſe mutuelle
De noz deux Rois, d'où elle procedoit,
A quelle fin dommageable tendoit,
Qui auoit tort ou droit en ceſte guerre,
Qui iuſtement demandoit ceſte terre,
Ou ceſte-là : d'où vindrent leurs ayeux,
Qui fut icy, ou là victorieux :
Ou s'il falloit leur remonſtrer l'Egliſe
En quel eſtat trop piteux elle eſt miſe :
Ou s'il falloit profondement parler,
Et les raiſons douteuſes démeſler
D'vne parole en douceur toute pleine,
C'eſtoit le faict de Charles de Lorraine :
Tout ce fardeau te pendoit ſur le doz :
Et c'eſt pourquoy (Prelat) ce ſecond loz
A ton premier i'attache, de la ſorte
Qu'vne nacelle au grand bateau qui porte
Vn plus grand faix, & arriue tout plein
D'vn or cherché dans vn pays lointain.
Donques, Seigneur, puis que par ta prudence
Tu mets en paix tout le peuple de France,
Par ta bonté mets en repos d'eſprit
Celui qui met tes vertus par eſcrit.
En tel chemin ſi tu me ſers de guide,
Tu me feras vn protecteur Alcide,
Et me feras, remparé de bon-heur,
Plus que deuant deuenir bon ſonneur :
Sans auoir peur du temps ny de l'enuie,
Eſtant au port le plus ſeur de la vie.



LE SECOND LIVRE DES MESLANGES

de P. de Ronſard

1559.

(Voyez Blanchemain, t. VIII, p. 147.)

EN FAVEVR DE N. NICOLAI.

A Monſeigneur le Conneſtable.

Monſeigneur, ie vous donne en ceſte carte icy
Les acquets de Henry & les voſtres auſſy :
Car par voſtre conſeil, maugré la force angloiſe
Il reconquit Boulongne & la remiſt françoiſe.
Vous y verrez Calais au naturel depeint,
Lequel par deux cents ans l'Anglois auoit contraint
De nous abandonner. Maintenant la puiſſance
De noſtre Roy le tient en ſon obeiſſance.
Vous verrez la grandeur, les places & les forts
Du Boulongnois & d'Oye, & la mer & les ports,
Monts, fleuues & foreſts qui s'eſiouiſſent d'eſtre
Reduits deſſous la main de leur ancien maiſtre.
Si doncques vn pays qui n'a nul ſentiment
Eſt ayſe de ſon Roy, combien plus viuement
Croiriez-vous que de ioye au cœur m'eſt auenue
Comme à voſtre ſeruant, pour voſtre bienuenue.





LES

OEVVRES DE
P. DE RONSARD
GENTILHOMME

VANDOMOIS.

1560.

Au tome I.

LES AMOVRS.

CHANSON.

(Texte de 1560; retranché en 1567.)

Ie ſuis amoureux en deux lieux :
De l'vn i'en ſuis deſeſperé
De l'autre i'en eſpere mieux,
Et ſi n'en ſuis pas aſſeuré.
Que me ſert d'auoir ſoupiré
Pour deux amours ſi longuement,
Puis qu'en lieu du bien deſiré
Ie n'ay que malheur & torment :
Or, quant à moy, ie ſuis content
Deſormais toute amour quitter
Puiſqu'on voit vn menteur autant
Qu'vn veritable meriter :
Ie ne m'en veus plus tourmenter
Ny mettre en eſpreuue ma foy.
Il eſt temps de ſe contenter
Et n'aymer plus autre que moy.

[SONETS.]

(Texte de 1572-73; retranché en 1578.)

L'an ſe raieuniſſoit en ſa verde iouuence,
Quand ie m'épris de vous, ma Sinope cruelle,
Seize ans eſtoyent la fleur de voſtre áge nouuelle,
Et voſtre teint ſentoit encore ſon enfance.
Vous auiez d'vne infante encor la contenance,
La parolle, & les pas, voſtre bouche eſtoit belle,
Voſtre front, & voz mains dignes d'vne immortelle,
Et voſtre œil qui me fait treſpaſſer quand i'y penſe.
Amour, qui ce iour là ſi grandes beautez vit,
Dans vn marbre, en mon cœur d'vn trait les eſcriuit :
Et ſi pour le iourd'huy voz beautez ſi parfaites
Ne ſont comme autresfois, ie n'en ſuis moins rauy :
Car ie n'ay pas égard à cela que vous eſtes,
Mais au dous ſouuenir des beautez que ie vy.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Auant voſtre partir ie vous fais vn preſent
(Bien que ſans ce preſent impoſſible eſt de viure)
Marie, c'eſt mon cœur qui brulle de vous ſuiure :
Mettez le en voſtre Coche, il n'eſt pas ſi peſant.
Il vous ſera fidele, humble, & obeiſſant,
Comme vn, qui de ſon gré à vous ſeruir ſe liure :
Il eſt de toute amour, fors la voſtre, deliure,
Mais la voſtre le tue, & taiſt le mal qu'il ſent.
Mais plus vous le tuez, & plus voſtre ſe nomme,
Et iure par voz yeux, qu'il vaut le gentilhomme,
Qui vous bruſle d'amour ſans en eſtre allumé.
O merueilleux effects de l'inconſtance humaine!
« Celuy qui aime bien, languiſt touſiours en peine :
« Celuy qui n'aime point, eſt touſiours bien aimé.

(Texte de 1572-73; retranché en 1578.)

Ma Sinope, mon cœur, ma vie, & ma lumiere,
Autant que vous passez toute ieune pucelle
En grace & en beauté, autant vous estes celle
Qui m'estes à grand tort inconstante & legere.
Pardon, si ie l'ay dit : las! plus vous m'estes fiere,
Plus vous me deceuez, plus vous me semblez belle,
Plus vous m'estes volage, inconstante, & rebelle,
Et plus ie vous estime, & plus vous m'estes chere.
Or de vostre inconstance accuser ie me doy,
Vous fournissant d'amy qui fut plus beau que moy,
Plus ieune, & plus dispos, mais non d'amour si forte.
Doncques ie me condamne, & vous absous du fait :
Car c'est bien la raison que la peine ie porte,
Sinope, & non pas vous du peché que i'ay fait.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

D'vn sang froid, noir, & lent, ie sens glacer mon cœur,
Quand quelcun parle à vous, ou quand quelcun vous touche :
Vne ire autour du cœur me dresse l'escarmouche,
Ialoux contre celuy qui reçoit tant d'honneur.
Ie suis (ie n'en mens point) ialoux de vostre sœur,
De mon ombre, de moy, de mes yeux, de ma bouche :
Ainsi ce petit Dieu qui la raison me bousche,
Me tient tousiours en doute, en soupson, & en peur.
Ie ne puis aimer ceux, à qui vous faites chere,
Fussent ils mes cousins, mes oncles, & mon frere :
Ie maudis leurs faueurs, i'abhorre leur bon-heur.
Les amans & les Roys de compagnons ne veulent.
S'ils en ont de fortune, en armes ils s'en deulent.
Auoir vn compagnon, c'est auoir vn Seigneur.

(Texte de 1572-73; retranché en 1578.)

C'eſt trop aimé, pauure Ronſard, delaiſſe
D'eſtre plus ſot, & le tems deſpendu
A pourchaſſer l'amour d'vne maitreſſe,
Comme perdu penſe l'auoir perdu.
Ne penſe pas, ſi tu as pretendu
En trop haut lieu vne haute Déeſſe,
Que pour ta peine vn bien te ſoit rendu :
« Amour ne paiſt les ſiens que de triſteſſe.
Ie connois bien que ta Sinope t'aime,
Mais beaucoup mieux elle s'aime ſoy-meſme,
Qui ſeulement amy riche deſire.
Le bonnet rond que tu prens maugré toy,
Et des puiſnez la rigoreuſe loy,
La font changer & (peut eſtre) à vn pire.



Au tome III.

LES POEMES.

EPITAPHE D'ANDRÉ BLONDET.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Icy repoſent enclos
Et les cendres & les os
De Blondet, dont enfermée
N'eſt icy la renommée :
Qui de ſon maiſtre priſé
Fut ſi bien fauoriſé,

Que ſeul il auoit puiſſance
Sur les grands treſors de France.
Paſſant qui viens en ce lieu,
Ne t'en-va ſans prier Dieu
Qu'au Ciel ſon ame puiſſe eſtre
Auec celle de ſon maiſtre.

POVR LVY-MESME.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Bonté, vertu, honneur, & courtoiſie
Dans ce tombeau ont leur place choiſie
Auec Blondet, lequel repoſe icy :
Verſe, Paſſant, à toutes mains décloſes
Force beaux liz & force belles roſes,
Et prie à Dieu qu'il luy face mercy.

EPITAPHE DE LOYSE DE MAILLY
Abbeſſe de Caen.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

Icy les os repoſent d'vne Dame,
De qui le ciel ſe reioüiſt de l'ame :
Le corps mortel en poudre eſt conuerti
Sous ce tombeau que ſon frere a baſti.
Vous qui paſſez faites à Dieu priere
Que cette tombe à ſes os ſoit legere.
Les roſes & les lis puiſſent tomber du ciel
A iamais ſur ce marbre : & les mouches à miel
Puiſſent à tout iamais y faire leur ménage,
Et le laurier ſacré à iamais face ombrage
Aux Manes de ce corps deſſous ce marbre enclos,
Et la tombe à iamais ſoit legere à ſes os.

Paſſant, marche plus loin, ce marbre ne regarde.
Ma cendre n'eſt icy : mon frere me la garde
Encloſe en ſa poitrine, & ſon cœur pour vaiſſeau
Retient en luy mes os, & me ſert de tombeau.

IMITATION DV GREC ET DV LATIN.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

Ie ne puis eſtimer vn Regent eſtre ſage,
Qui n'a dedans la bouche autres mots que la rage,
Le courroux & la mort, l'enfer & mille maux,
Armes, chiens, & voirie, & charonneux oyſeaux,
Comme toy maiſtre Adam, qui fais en chaude colle
Touiours bruire ces mots au fonds de ton eſcolle :
Ores en renaurant le bon vieillard Neſtor,
Ores ſur vn poulpitre en retrainant Hector,
Auecques plus de bruit de ta voix qui enteſte
Que la voix d'vn Achil' tymbré d'vne grand creſte,
Fay grace à mon oreille & ne cry' plus ſi hault :
Aſſez tes eſcolliers aprennent en ce chault
(Aprinſſent ils par cœur deux ou trois Iliades)
Si en telle chaleur ils ne ſont point malades.

IMITATION DE MARTIAL.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

Tu veux qu'à tous coups d'vn valet
Tous les ſeruices ie te faſſe,
Que pour te faire aller ſeulet
Ie heurte le peuple en la place,
Que ie ſerue aux clins de ta face,
Que ie rie quand tu riras,
Que ie crie quand tu criras,
Va va : ie ne puis ſatisfaire,

Ni ne dois, à ſi ſots deſirs :
Que puis-ie donc en ton affaire?
Ie te puis faire les plaiſirs
Qu'vn valet ne te ſçauroit faire.

AV ROY HENRY II. DE CE NOM.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

De vous donner le ciel pour voz eſtreines, Sire,
Ie ferois à la France, & à vous vn grand tort,
A vous, ſain & diſpos, ieune, gaillard & fort :
A la France, qui ſeul pour ſon Roy vous deſire.
De vous donner la Mer, que vous vaudroit l'empire
Des vagues & des vents? De vous donner le ſort
Qui ſuruint à Pluton, que vous vaudroit le port
De l'enfer odieux, des trois mondes le pire?
La France vous ſuffit, vous eſtes eſtrené :
Voz fils puiſnez ſont Ducs, Roy voſtre fils aiſné :
Et voz filles bien toſt vous feront le grand pere
D'enfans, qui porteront le ſceptre en diuers lieux.
Ainſi dorenauant vous ſerez dit le pere
Des Rois, dont la grandeur vaut bien celle des Dieux.

A LA ROYNE DE FRANCE.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

L'Angleterre & l'Eſcoſſe, & la Françoiſe terre,
Les deux ceintes de mer, & l'autre de montaignes,
Autour de ton berceau, ainſi que trois compaignes,
Le iour que tu naquis eurent vne grand guerre.
La France te vouloit, l'Eſcoſſe, & l'Angleterre
Te demandoyent auſſi, & ſemble que tu daignes
Fauoriſer la France, & que tu t'accompaignes
D'elle qui ton beau chef de ſes villes enſerre.

De ces trois le debat vint deuant Iupiter,
Qui, iuſte, ne voulant ces trois ſœurs depiter,
Par ſentence ordonna, pour apaiſer leur noiſe,
Que tu ſerois trois mois la Roine des Anglois,
Et trois mois enſuyuant Roine des Eſcoſſois,
Et ſix mois Roine apres de la terre Françoiſe.

A MADAME MARGVERITE Ducheſſe de Sauoye.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

Comme vne belle Nymphe à la riue amuſée,
Qui ſeure voit de loin enfondrer vn bateau
Et ſans changer de teint court ſur le bord de l'eau
Où ſon pied la conduit par la freſche roſée :
Ainſi vous regardez d'aſſeurance pouſſée,
Sans point decolorer voſtre viſage beau,
Noſtre Europe plongée au profond du tombeau
Par Philippe & Henry au naufrage expoſée.
Les vertus, que du ciel en don vous receuez
Et celles que par liure acquiſes vous auez,
Tout le ſoin terrien vous chaſſent hors des yeux.
Et bien que vous ſoyez dedans ce monde en vie,
L'eternelle vertu du corps vous a rauie,
Et viue vous aſſied (miracle!) entre les Dieux.

AV CARDINAL DE CHASTILLON.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

Nul homme n'eſt heureux ſinon apres la mort.
Odet, auec raiſon Solon fit ce prouerbe,
Il n'y a ni Ceſar, ni Roi tant ſoit ſuperbe,
Qu'on doiue trop priſer, s'il n'a paſſé le bord.

« *Touiours à noſtre vie arriue quelque ſort,*
« *Qui noſtre honneur eſtouffe auant qu'il croiſſe en gerbe,*
« *On le pert tout ainſi comme la fleur de l'herbe,*
« *Qui languit contre terre auſſi toſt qu'elle ſort.*
« *Certes nous ſommes nez à la condition*
« *D'eſtre tous malheureux : ſans nulle exception*
« *Fortune eſt de chacun la maiſtreſſe puiſſante,*
« *Loüable toutesfois : car apres qu'elle a fait*
« *Par ſa legereté aux hommes vn mal-fait,*
« *Vn bien ſuit ſon mal-heur, tant elle eſt inconſtante.*

A MADAME LA DVCHESSE DE VALANTINOIS.

(Texte de 1560; retranché en 1567.)

Tout ainſi que la Lune en s'aprochant aupres
Du Soleil prend clarté, vertu, ſorce & puiſſance :
Puis s'eſlongnant de luy, d'vne douce influence
Et Ciel, & Terre, & Mer elle nourriſt apres :
Ainſi noſtre Soleil, vous ornant de ſes rais,
Vous fait par tout verſer vn bon heur en la France,
Fors ſur moy, qui ne ſens encores l'abondance
Que deſus vn chacun rependent vos beaux trais.
Diane, à qui cent noms ne ſçauroyent bien ſufire,
Prenez l'arc, & venez vn monſtre deconfire,
Qui n'a ſoing des chanſons, mais leur eſt tout contraire.
Phœbus ayme les vers, comme Roy des poetes,
Et Diane eſt ſa ſœur : donc, ſi ſa ſœur vous eſtes,
Aymez les ſeruiteurs de Phœbus voſtre frere.

A MONSIEVR DV THIER.

(Texte de 1573 ; retranché en 1578.)

La nature est marastre à quelques-vns, du Thier,
Aux autres elle est mere, & quoy que l'homme face,
Iamais par la raison le destin il ne passe,
Auquel il pleut au ciel durement nous lier.
Mais que sert d'estre nay pour se voir oublier
Apres de tout bon-heur? que sert d'auoir la grace,
Le renom, le sçauoir, si la fortune est basse,
Et s'il nous faut touiours les riches suplier?
Du Thier, tu és heureux, qui as eu le pouuoir
De faire heureux autruy : tu le fis bien sçauoir
A Salel, dont l'espoir quelque peu me console.
Ce que tu peux vn coup, tu le pourras bien deux :
Tu fis Salel heureux, & tu peux faire heureux
Ronsard, tant seulement d'vne seule parole.

A MONSIEVR BOVRDIN.

(Texte de 1560 ; retranché en 1567.)

On dit qu'auec les loups (Bourdin) il faut vrler,
Et se former aux mœurs des hommes que lon hante,
Mais pour hanter la court, tant la court ne te tente
Que tu vueilles tes mœurs en ses vices souiller.
Te voyant si preudhomme en faicts & en parler,
Qui est ce qui croiroit ce qu'Hesiode chante,
Que la vertu, la honte, & la foy innocente,
Quittans le monde, au ciel ont deigné reuoler?
Entre mille vertus tu en as vne bonne,
C'est de n'amuser point vne pauure personne
Longuement à ton huis attendant son profit.
C'est vrayement aymer Dieu, c'est cognoistre soymesme,
Que d'estre pitoyable & ne faire à son proesme
Si non le mesme tour qu'on voudroit qu'on nous fit.

A MONSIEVR D'AVANSON.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Qu'on ne me vante plus d'Vlysse le voyage,
Qui ne vit en dix ans que Circe, & Calypson,
Le Cyclope, & Scylla qui fut demy poisson,
Et des fiers Lestrigons l'ensanglanté riuage :
Nostre Vlysse François en a veu d'auantage
Seulement en trois ans : c'est ce grand d'Auanson,
Qui vit en moins de rien d'vne estrange façon
Toute Rome s'enfler & de guerre & d'orage.
Il vit deux Papes morts, il vit Sienne mise
En son premier estat, puis perdre sa franchise :
Il vit l'Europe en branle, & tout ce siecle aussi
Changer d'estats, de mœurs, de loix, & de police.
Vlysse ne vit pas si grands faits que ceux-cy :
Aussi mon d'Auanson est bien plus grand qu'Vlysse.

IMITATION DE MARTIAL.

(Texte de 1560; retranché en 1567.)

Ha mauditte nature! hé, pourquoy m'as tu fait
Si dextrement formé d'esprit & de corsage?
Que ne m'as tu fait nain, ou cheuelu sauuage?
Niez, badin, ou fol, ou monstre contrefait?
Si i'estois nain i'aurois toute chose à souhait,
I'aurois soixante sols par iour & d'auantage,
I'aurois faueur du Roy, caresse, & bon visage,
Bien en point, bien vestu, bien gras, & bien refait.
Ah! que vous fustes fols, mes parens, de me faire
Pauure escolier Latin! vous deuiez contrefaire
Mon corps, ou me nourrir à l'escole des fous.
Ah! ingrates chansons! ah! malheureuses Muses!
Rompez moy par depit fleuttes & cornemuses,
Puis qu'auiourd'huy les nains sont plus heureus que nous.

A OLIVIER DE MAGNY.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Si ie pouuois, Magny, acquerir, par la grace
De noſtre d'Auanſon, quelque faueur de celle,
Qui de cent mille noms pour ſes effects s'appelle,
Et qui change trois fois diuerſement ſa face :
Pres les iardins d'Annet, dans vne belle place
Ie peindrois ſes honneurs d'vne lettre immortelle,
Et tous les puiſſans Dieux qui marchent apres elle,
Quand la trompe à ſon col elle court à la chaſſe.
Ie peindrois d'autre-part, mais d'vne autre façon,
Comme vn nouueau Phœbus, le ſeigneur d'Auanſon,
Des Muſes conduiſant la neuuaine celeſte.
Mais il fuſt temps de voir ce portrait accomply :
« *Car les heures s'en vont, & des hommes ne reſte*
« *Apres noſtre treſpas, que la cendre & l'oubly.*

DV GREC DE POSIDIPPE.

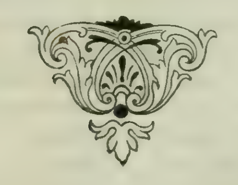
(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Vous auez, Ergaſto, honny de voſtre maiſtre
Le lict & les amours, vous en ſerez marché,
Afin que les vallets prennent exemple d'eſtre
Fideles en voyant puny voſtre peché.
Vous aurez à bon droict le nez demy tranché,
Et l'oreille ſeneſtre auec l'oreille dextre :
Ainſi voſtre forfait vous ſera reproché
De ceux qui vous pourront par ces marques cognoiſtre.
Traiſtre, inique, & meſchant, en tout mal embourbé,
Si lon pend vn vallet pour auoir deſrobé
Cinq ſols à ſon Seigneur, hé! quelle tyrannie
Pour iuſte chaſtiment auriez vous merité,
Qui m'auez, ſous couleur d'vne fidelité,
Prins vn bien qui m'eſtoit trop plus cher que la vie?

A CHARLES CARDINAL DE LORRAINE.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Monſeigneur, ie n'ay plus ceſte ardeur de ieuneſſe
Qui me faiſoit chanter les paſſions d'amour :
I'ay le ſang refroidy, le iour ſuiuant le iour
En deſrobant mes ans les donne à la vieilleſſe.
Plus Phœbus ne me plaiſt ny Venus la Déeſſe,
Et la Grecque fureur qui bouillonnoit autour
De mon cœur, qui eſtoit ſon fidele ſeiour,
Comme vin eſcumé ſa puiſſance r'abaiſſe.
Maintenant ie reſemble au vieil cheual guerrier,
Qui ſouloit couronner ſon maiſtre de Laurier :
Quand il oit la trompette, il eſt d'ardeur eſpris,
Et courageux en vain ſe pouſſe en la carriere :
Mais en lieu de courir, demeure ſeul derriere,
Et r'apporte au logis la honte pour le pris.





Les trois liures
du

RECVEIL DES NOVVELLES POESIES

de P. de Ronſard
Gentilhomme Vandomois.
Seconde Edition.
1564.

Au livre I.

SONNET A YSABEAV DE LA TOVR, Damoiſelle de Limeuil.

(Texte de 1564; retranché en 1567.)

Quand on ne peult ſur le chef d'vne Image
Mettre vn bouquet il le fault mettre au pié,
Le cueur ſans plus qui eſt humilié,
Rend de noz faits & de nous teſmoignage.
Moy qui ne puis vous donner dauantage
Que ce liuret qui vous eſt dedié,
Non ſur le chef en fin or delié,
Mais à voz piedz ie l'apen pour homage.
Receuez donc, ô diuine beauté,
Non le preſent mais bien la volonté,
Prenant mon corps & mon eſprit, Madame,
L'vn pour ſeruir, l'autre pour honorer :
Ainſi Dieu veult qu'on le vienne adorer
Quand pour offrande on donne corps & ame.

Au livre II.

A MONSIEVR DE LANSAC LE IEVNE,
Senefchal d'Agenois.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Quand Apollon auroit fait vn ouurage,
A qui, Lanfac, le fçauroit-il donner
Sinon à toy, qui pourrois eftonner
De tes beaux vers les vers du premier âge?
Qui de chanter & du Luth as l'vfage,
Qui ne voulant en France feiourner,
As veu l'Afie, & le iour retourner
Quand au matin il refait fon voyage:
Qui de l'Amour cognois les paffions,
Qui de la Cour fçais les affections,
Né pour les Dieux & les hommes (ce femble):
Te voulant donc de ces vers eftrener,
Ce n'eft, Lanfac, à vn feul les donner,
C'eft les donner à mille hommes enfemble.

POVR LE ROY CHARLES IX
celebrant le iour de fa naiffance.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

En imitant des grands Rois l'excellance,
Qui celebroient le iour de leur naiffance,
Vn ieune Roy (à qui les Cieux amis
Ont le bon-heur de tant de Rois promis)
Auec fon frere (autre honneur qui egale
De fes ayeux la maiefté royale)

A ce iourd'huy comme Prince bien-né,
A tous venans le combat a donné,
Pour esmouuoir la Françoise ieunesse
Par son exemple à suiure la prouësse
Et la vertu dont il est amoureux,
Comme animé d'vn cœur auantureux.
Ces Cheualiers yssus de grande race
Tiendront le pas, & garderont la place
Contre vn chacun, & comme tres-vaillans
Se defendront contre tous bataillans,
Et si feront iuges de leurs querelles
Vieux Cheualiers & ieunes Damoiselles,
Pour ordonner la victoire & le pris
A ceux qui sont aux armes mieux appris.
Or si quelqu'vn se sent eschaufer l'ame
Des beaux rayons d'vne gentille Dame,
Si par l'espée il veut icy monstrer
Qu'vn plus loyal ne se peut rencontrer,
Vienne au combat, apres auoir mis gage :
Et si veinqueur il obtient l'auantage,
Le gage sien & celuy du tenant
Seront à luy : mais s'il est maintenant
Pris & veincu, il faudra qu'il delaisse
L'amour qu'il porte à sa belle Maistresse,
Et qu'il s'en aille en vn autre cartier
Apprendre mieux des armes le mestier.

Au livre III.

SONET, AV SEIGNEVR DE CASTELNAV, dit Mauuiſſiere, Gentilhomme de la Chambre du Roy, & Cheualier de ſon ordre.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

Ie n'aime point ces noms ambitieux,
Qui font enfler le gros ſourcil d'vn liure :
Apres ma mort le mien pourra reuiure
Sans le ſacrer aux Princes ny aux Dieux.
Mais rencontrant vn homme ingenieux
Qui comme toy les vertus veut enſuiure,
En lieu d'vn marbre, ou d'vn pillier de Cuiure
Ie l'eternize & le mets dans les cieux.
Te voyant nay d'vne ame genereuſe,
Plein de faconde, & de memoire heureuſe,
Ayant la face & le naturel bon :
Ie t'ay donné ce liure, Mauuiſſiere,
Qui ſans faueur d'vn plus ſuperbe nom,
Comme vne Aurore annonce ta lumiere.

SONET A LA ROYNE.

(Texte de 1564; retranché en 1567.)

Si Dieu (Madame) oſtoit hors de ce monde
Voſtre vertu qui ſeule nous inſtruit,
Nous deuiendrions en obſcurté profonde,
Comme le Ciel quand le Soleil ne luit.
Nous deuiendrions vne nef vagabonde
Que le Patron par les eaux ne conduit,
Nous deuiendrions (tant l'inconſtance abonde)
Vn fort cheual qui ſans bride s'enfuit.

Plus la raiſon en France ne vaudroit,
Le grand Seigneur vn valet deuiendroit,
Chacun iroit où ſon plaiſir le guide.
Mais Dieu vous garde & vous guariſt pour nous,
Qui nous ſerués de Pilote & de bride :
Car tout icy ne deſpend que de vous.

A CLAVDE DE L'AVBESPINE,
Secretaire des Commandemens.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Ie ſuis la Nef, vous eſtes mon Pilote :
Sans l'Aubeſpine on ne peut voyager :
Sous voſtre vent ma voile il faut ranger,
Au gré duquel il conuient que ie flote.
En pleine mer la tempeſte trop forte
Pouſſe ma barque au rocher eſtranger :
De tous coſtez i'apperçoy le danger,
Et ſi pour moy toute eſperance eſt morte.
Forcez le Ciel & la vague & le vent,
Et mon vaiſſeau conduiſez en auant
Au port heureux du tranquille riuage.
« C'eſt bien raiſon que l'homme ſoit humain,
Et qu'en voyant ſes amis au naufrage,
Au moins du bord il leur tende la main.





ELEGIES, MASCARADES ET BERGERIE

Par P. de Ronſard Gentilhomme Vandomois.

1565.

ELEGIE.

(Texte de 1570 ; retranché en 1584.)

Pour vous monſtrer que i'ay parfaite enuie
De vous ſeruir tout le temps de ma vie,
Ie vous ſuppli' vouloir prendre de moy
Ce ſeul preſent le teſmoin de ma foy,
Vous le donnant d'affection extréme
Aueq' mon cœur, ma peinture, & moymeſme.
Or ce preſent que ie vous donne icy,
Eſt d'vn metal qui reluiſt tout ainſi
Que fait ma foy, qui purement s'enflame
De la clarté de voſtre ſainte flame,
Et tellement vit en voſtre amitié
Qu'autre que vous n'y a part ny moitié.
L'or eſt graué, & l'amour qui m'imprime
Voſtre vertu que tout le monde eſtime,
M'a ſi au vif engraué de ſon trait
Et voſtre grace & voſtre beau portrait,
Que ie ne vy, ſans voir en toute place
Voſtre preſence au deuant de ma face :
Car plus voz yeux ſont eſlongnez de moy,
Et de plus pres en eſprit ie les voy.
Sur les deux bords ſont engrauez deux Temples,
Des amitiez les fideles exemples :

Par la peinture il faut reprefenter
Ce qui nous peut toutes deux contenter.
Le Temple donq d'Apollon reprefente
Le beau Chorebe, & l'ardeur violente
Dont pour Caſſandre Amour tant le ferut
Que pour ſa Dame à la fin il mourut.
O belle mort! auienne que ie meure
Voſtre, pourueu que voſtre ie demeure!
Heureuſe lors ie pourrois m'eſtimer
Quand ie mourrois ainſi pour vous aimer :
Car l'amitié que ie vous porte, eſt telle
Qu'elle ſera pour iamais immortelle.
Auſſi le temps, ny l'abſence des lieux,
Tempeſte, guerre, ou effort d'enuieux
N'effaceront, tant leur rigueur ſoit forte,
Noſtre amitié qui ſeule nous conforte.
Pource i'ay mis autour du Temple auſſi
Ce vers Latin qui s'interprete ainſi,
Voſtre amitié chaſte auecque la mienne
Surmontera toute amour ancienne.
Dans l'autre Temple à Diane voué
(Où la Scythie a tant de fois loué
L'amour de deux qui rarement s'aſſemble)
Se voit Oreſte & ſon Pylade enſemble,
Deux compagnons ſi fermement amis,
Que l'vn cent fois comme prodigue a mis
Son ſang pour l'autre, ayans tous deux enuie
De conſacrer l'vn pour l'autre la vie :
Cœurs genereux, & dignes de renom,
Qui pour aimer ont celebré leur nom.
Telle amitié, bien qu'elle fuſt parfaite,
Eſt auiourd'huy par la mienne desfaite :
Car ie la paſſe autant que ie voudrois
Mourir pour vous cent & cent mille fois.

Pource i'ay pris vn vers Latin qui montre
Qu'amour pareille icy ne ſe rencontre,
Et que ces deux le lieu doiuent quitter
A noſtre foy qui les peut ſurmonter.
Deſſous le Temple eſt l'autel où la Grece
(Ains que tuer la Troyenne ieuneſſe)
Iura deſſus, que point ne ſe lairroit,
Mais au combat l'vn pour l'autre mourroit.
Sur ceſt autel, Maiſtreſſe, ie vous iure
De vous ſeruir, & ſi ie ſuis pariure,
Le Ciel vangeur de l'incertaine foy
Puiſſe ruer la foudre deſur moy :
Le vers Romain donne aſſez à cognoiſtre,
Qu'en voſtre endroit fidele ie veux eſtre,
Et que mon ſang ie voudrois ſur l'autel
Verſer pour vous par ſeruice immortel.
Dedans la Pomme eſt peinte ma figure
Palle, muette & triſte, qui endure
Trop griéuement l'abſence de nous deux,
Ne iouyſſant du ſeul bien que ie veux.
Hà ! ie voudroy que celuy qui l'a faite,
Pour mon ſecours ne l'euſt point fait muette :
Elle pourroit vous conter à loiſir
Seule à par-vous l'extreme deſplaiſir
Que ie reçoy, me voyant ſeparée
De vous mon tout, demeurant eſgarée
De tant de bien qui me ſouloit venir,
Ne viuant plus que du ſeul ſouuenir
Et du beau nom que vous portez, Madame,
Qui ſi auant m'eſt eſcrit dedans l'ame.
Mais quel beſoin eſt-il de preſenter
Vn portrait mort qui ne peut contenter,
Quand de mon corps vous eſtes la Maiſtreſſe,
Et de l'eſprit qui iamais ne vous laiſſe ?

Las! c'eſt afin qu'en le voyant ainſi,
A tout le moins ayez quelque ſouci
De moy qui ſuis en douleur languiſſante
Pour ne voir point voſtre face preſente :
Plus grand plaiſir ie ne pourrois auoir
Que vous ſeruir en preſence, & vous voir.
Puis tellement dedans vous ie veux eſtre,
Qu'autre que vous ie ne veux recognoiſtre.
Le vers Romain mis au tour du portrait
Declare aſſez mon deſir ſi parfait :
C'eſt qu'Anne vit en ſa Diane eſpriſe,
Diane en Anne, & que le temps qui briſe
Empire & Rois & qui tout fait plier,
Deux ſi beaux noms ne ſçauroit deſlier.
Le plus grand bien que Dieu çà bas nous face,
C'eſt l'amitié qui toute choſe efface.
« Sans amitié la perſonne mourroit,
Et viure ſaine au monde ne pourroit.
C'eſt donq le bien qu'au monde il nous faut ſuiure :
Le ſang, le cœur ne font les hommes viure
Tant comme fait la fidele amitié
Quand on retrouue vne fois ſa moitié.
Telle, Maiſtreſſe, en m'ayant eſprouuée
M'auez certaine en voſtre amour trouuée :
Car vous & moy ne ſommes ſinon qu'vn,
Et ſi n'auons qu'vn meſme corps commun :
Voſtre penſer eſt le mien, & ma vie
Eſt de la voſtre entierement ſuiuie :
Ce n'eſt qu'vn ſang, qu'vne ame & qu'vne foy :
Ie ſuis en vous, & vous eſtes en moy
D'vn nœud ſi fort eſtroitement liée,
Que ie ne puis de vous eſtre oubliée
Sans oublier vous meſmes, & ainſi
Ie n'ay ny peur ny crainte ny ſouci,

Tant toute en vous ie me trouue, Madame,
Et mon ame eſt toute entiere en voſtre ame.
Ce bien me viẽt (pour point n'en abuſer)
De la faueur dont il vous plaiſt m'vſer,
Me cognoiſſant de beaucoup eſtre moindre :
Mais vous daignez voſtre hauteſſe ioindre
A moy plus baſſe, afin que tel honneur
Me rende egale à vous par le bon-heur :
C'eſt la raiſon pourquoy ie vous dedie
Mon ſang, mon cœur, ma peinture, & ma vie.

SONET.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Anne m'a fait de ſa belle figure
Vn beau preſent que ie garde bien cher,
Cher, pour-autant qu'on n'en ſçauroit chercher
Vn qui paſſaſt ſi belle portraiture.
Diane icy redonne ſa peinture
A ſa maiſtreſſe Anne, pour reuancher
Non le preſent, mais humble pour tâcher
Que ſon ſeruice enuers ſon Ame dure.
Des deux coſtez le portrait eſt graué
De maint exemple entre amis eſprouué,
D'vn beau Coréb', de Pylade, & d'Oreſte,
Et d'vn autel ſacré à l'Amitié :
Pour teſmoigner qu'vne amour ſi celeſte
N'a fait qu'vn cœur d'vne double moitié.

[SONET.]

(Texte de 1572-73; retranché en 1578.)

Las! ſans eſpoir ie languis à grand tort,
Pour la rigueur d'vne beauté ſi fiere,

Qui ſans ouyr mes pleurs ny ma priere
Rid de mon mal ſi violent & fort.
De la beauté dont i'eſperois ſupport,
Pour mon ſeruice & longue foy premiere,
Ie ne reçoy que tourment & miſere,
Et pour ſecours ie n'attens que la mort.
Mais telle dame eſt ſi ſage & ſi belle
Que ſi quelqu'vn la veut nommer cruelle
En me voyant traitté cruellement,
Vienne au combat, icy ie le deffie,
Il cognoiſtra qu'vn ſi dur traitement
Pour ſes vertus m'eſt vne douce vie.

ELEGIE POVR VNE MASCARADE.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

Ce diamant, Maiſtreſſe, ie vous donne,
Du tout ſemblable à la meſme perſonne
Du cheualier, qui bien heureux ſe ſent
De vous en faire vn gracieux preſent.
Il eſt bien clair, mon ame eſt toute claire,
Où de voz yeux la belle flame eſclaire :
Il eſt durable & durable eſt mon cœur,
Opiniaſtre à ſouffrir ſa langueur
Pour vous ſeruir comme choſe diuine,
Car la vertu en eſt ſeule origine.
La bague eſt ronde, & mon cœur eſt tout rond :
D'or eſpuré le plus riche qu'on fond
Eſt fait l'aneau, qui tous metaux ſurpaſſe
Comme ma foy toutes autres efface :
Il eſt graué, mon cœur porte le trait
Bien engraué de voſtre beau portrait.
Et bref, Madame, en nous voyant enſemble
Vous iugerez qu'au preſent ie reſemble :

Mais ie vous pry' que par voſtre bonté
Au diamant vous laiſſiez la durté
Sans la loger en voſtre ame ſi belle :
Ou bien ſuiuez la douceur naturelle
De ce ioyau, qui plus tendre eſt rendu
Par ſang de bouc chaudement eſpendu.
Ainſi n'ayant contre amour autres armes
Ny contre vous ſinon mes chaudes larmes,
Molliſſez vous, voyant que mes douleurs
Me font verſer mon ſang en lieu de pleurs.

CARTEL.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Six Cheualiers aux armes valeureux,
Autant vaillans que parfaits amoureux,
Ayans ſenty les gracieuſes flames
Des yeux veinqueurs de ſix honneſtes Dames,
Dont tous les ſix viuement ſont eſpris,
Ont pour l'Amour ce voyage entrepris
Par le congé de leurs belles Maiſtreſſes,
Pour eſprouuer au combat leurs prouëſſes,
Et faire voir par le glaiue pointu
Que peut vn cœur animé de vertu.
Ces Cheualiers yſſus de bonne race
Et courageux, d'vne amoureuſe audace
Ont pris pour guide vn Prince du haut ſang,
Dont les ayeux conduits d'vn Cygne blanc,
Par longs combats & par guerres ſans tréues
Ont mis au ciel l'illuſtre nom de Cléues.
Or pour-autant qu'on oyt de toutes pars
Qu'en ceſte Court habite le Dieu Mars
Qui a veſtu de Charles le viſage,
Dont les vertus ſont plus grandes que l'áge :

Puis cognoiſſant que tant de Cheualiers
Pres d'vn tel Roy ſe trouuent à milliers,
Qui comme nous reçoiuent dedans l'ame
Le doux ſoucy d'vne gentille Dame,
Sommes venus (Sire) pour leur prouuer
Que plus vaillans ne ſe peuuent trouuer.
Par les chemins nous auons ouy dire
Qu'vn Prince vit ſuiet de voſtre Empire
Braue & courtois, qu'on dit eſtre conceu
Du meſme ſang dont vous eſtes yſſu,
Qui pour tromper la pareſſe & le vice
Fait volontiers des armes exercice.
Sire, ſon nom eſt le Comte-Daulphin :
Contre celuy nous voulons mettre à fin
(Le desfiant) noſtre ieune entrepriſe,
Qu'Amour anime, & que Mars fauoriſe.
Ce Comte donq ſix Cheualiers prendra
Les choiſiſſant les meilleurs qu'il voudra,
Pour ſix à ſix combatre à la barriere
A coups de pique ou de lance guerriere :
A fin de faire à noz Maiſtreſſes voir
Combien leurs yeux ont ſur nous de pouuoir.
De noz combats vous donnerez la gloire
A qui voudrez, Sire : car la victoire
De ce Tournoy qui vous eſt appreſté,
Seule depend de voſtre Maieſté.

ENVOY A VNE DAMOYSELLE
pour vne Maſcarade.

(Texte de 1573 ; retranché en 1578.)

Quand le loiſir me ſeroit preſenté
Autant parfait que i'ay la volonté,

Et quand celuy qui au combat m'appelle
M'euſt aduerty d'vne entrepriſe telle :
I'euſſe monſtré par vn cœur liberal
Que peut vn Prince amoureux & loyal,
I'euſſe monſtré que peut la courtoiſie
D'vn cœur remply d'vne amoureuſe enuie.
Mais me voyant tout ſur l'heure preſſé,
Le bon vouloir par contrainte eſt forcé,
Voire ſi bien qu'en tel affaire extreſme
Ie ne ſçaurois preſenter que moymeſme,
Offrant icy pour gage ſuffiſant
Mon cœur en lieu de tout autre preſent.
Pource, Maiſtreſſe, heureux feu de ma flamme,
Dont la vertu ſi viuement m'enflamme,
Faites ſçauoir aux Dames mon vouloir,
Et que le temps a vaincu mon deuoir.
Vous leur direz que mon gentil courage
Comme hautain donne bien d'auantage
Que des preſens, tant ſoyent ils de grand pris,
Offrant le cœur que voz yeux tiennent pris.
Receuez donq, gracieuſe Thenye,
Le cœur offert, le ſeruice & la vie,
Et cette troupe ardante de monſtrer
Qu'vne plus braue on ne peut rencontrer,
Pour honorer voz vertus, & de celles
Qui comme vous ſont honeſtes & belles.

SONET

pour chanter à vne Maſcarade.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Si les guerriers s'eſmeuuent pour les Dames,
Ayez pitié de douze que voicy,

Qui ſur le front ont portrait le ſoucy,
Le dueil aux yeux, & l'ennuy dans les ames.
C'eſt grand horreur de voir ces pauures femmes
En noir habit qui ſe plaignent ainſi
De ces guerriers, dont le cœur endurcy
Paſſe en rigueur les rochers & les flames.
Celuy qui peut des Dames offenſer
Fait honte au ciel, & s'il ne veut penſer
Qu'vn Dieu vengeur des pechez ſe courrouce,
Deſur ſon front ſon vice eſt apparant :
Car quel peché peut-on faire plus grand
Que d'offenſer vne choſe ſi douce ?

SONET POVR VNE MOMMERIE
le iour de Careme-prenant.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

L'an & le mois, le iour, & le moment
Ne font au ciel leurs cours de meſme ſorte,
Car en fuyant ilz ſont portez de ſorte
Que tout n'eſt rien que diuers changement.
Apres la guerre on void ſoudainement
Naiſtre la paix qui tous biens nous apporte,
Par l'appetit la raiſon ſe tranſporte,
Et chacun vit ſous diuers iugement.
Comme le ciel noſtre plaiſir varie :
N'eſperez donq que noſtre mommerie,
Tournois, feſtins, puiſſent touſiours durer.
Demain viendra la penitence extreſme :
Dames, prenez ces poiſſons de careſme
Où ſi long temps il vous faudra pleurer.

AV ROY.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

Apres l'ardeur de la guerre cruelle
Ie voy fleurir le beau ſiecle doré,
Où vous ſerez des voſtres adoré,
Pour la vertu qui vous eſt naturelle.
Cette vertu, comme vne fleur nouuelle,
Se montre en vous de tous biens honoré,
Car on ne voit vn Prince decoré
D'vn corps ſi beau que l'ame n'en ſoit belle.
Donques, mon Roy, ſi vous eſtes bien né,
Si Dieu vous a vn tel ſceptre donné,
Si Mars ſous vous a perdu ſa colere,
N'en ſoyez fier, mais gratieux & doux :
Car ces deux biens ne viennent pas de vous,
L'vn vient de Dieu, l'autre de voſtre mere.

SONET

à Monſeigneur le Prince de Condé.

(Texte de 1565; retranché en 1567.)

Qui a point veu aux triſtes iours d'hyuer
Froids & obſcurs, la terre morne & ſombre
Pleine de nuit & d'vne mauuaiſe ombre
Où le Soleil ne ſe daigne leuer ?
Celuy a peu la triſteſſe eſprouuer,
De cette court toute pleine d'encombre,
Où les ſoucys aux cœurs volloient ſans nombre
Deuant qu'on viſt voz vertus arriuer.
Mais tout ainſi que le Printemps efface
Du froid Hyuer les neiges & la glace,
Vous illuſtrés cette court de voz rays,

La reueillant de masques & d'alarmes :
Sans vous Amour auoit perdu ses traiz
Et Mars sans vous auoit perdu ses armes.

A LOYS DE BOVRBON,
Prince de Condé.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Prince du sang Royal, ie suis d'vne nature
Constante, opiniastre, & qui n'admire rien :
Ie voy passer le mal, ie voy passer le bien,
Sans me donner soucy d'vne telle auenture.
Qui va haut, qui va bas, qui ne garde mesure,
Qui fuit, qui suit, qui tient, qui dit que tout est sien :
L'vn se dit Zuinglien, l'autre Lutherien,
Et fait de l'habile homme au sens de l'Escriture.
Tandis que nous aurons des muscles & des veines
Et du sang, nous aurons des passions humaines.
Chacun songe & discourt, & dit qu'il a raison,
Chacun s'opiniastre, & se dit veritable :
Apres vne saison vient vne autre saison,
Et l'homme ce-pendant n'est sinon qu'vne fable.

SONET
des Larmes de ma Maitresse.

(Texte de 1565; retranché en 1567.)

Quand en pleurant ma Maitresse s'ennuye,
Voyant s'amye auoir mille douleurs,
L'enfant Amour se baigne dans ses pleurs,
Et dans ses yeux ses larmes il essuye.

C'eſt du Criſtal, ce n'eſt pas vne pluye
Qui tombe helas! au ſein pour qui ie meurs,
Helas ie meurs en ſi plaiſans malheurs,
Mais telle mort m'eſt vne douce vie.
O belle larme, ô Criſtal argentin
Qui rond & clair arroſes le tetin
Où loge Amour de mes penſers veinqueur,
Que ne te pui-ie à mon aize humer?
De ta froideur ie pourrois conſommer
Le feu qui m'ard ſi viuement le cœur.

SONET AV ROY.

Pour la Nymphe de la Fonteine du Logis de Monſeigneur d'Orleans à Fonteine-bleau.

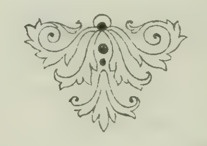
(Texte de 1565; retranché en 1567.)

La renommée allant de place en place
De ciel en ciel annonçant ton pouuoir,
M'a fait venir deſur terre pour voir
Aux raidz du iour les beaux traitz de ta face.
C'eſt doncq' raiſon qu'en retournant ie face
Entendre aux Dieux du terreſtre manoir,
Que ta grandeur ne ſe peut conceuoir
Par le renom que ta preſence efface.
Or te voyant ie puis dire là bas:
Qu'en tout ce monde vn pareil tu n'as pas,
Eſtant cent fois plus grand que ton Empire.
Auiſe doncq' combien doit s'eſmouuoir
De tes vertus le ciel qui te peut voir,
Quand meſme l'eau ſouz la terre t'admire.

SONET.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

On dit qu'Amour fut au commencement
Nourry de douce & d'amere pasture,
Et que deslors il retint la nature
De ce contraire & diuers aliment :
Il tire au cœur deux traits diuersement
Qui sont tous deux portez à l'auenture :
Ils sont aussi de diuerse poincture,
Monstrans qu'Amour n'est rien que changement.
Ce petit Dieu nasquit de la tourmente,
Et pource il est de nature inconstante :
Aussi tousiours à varier il tasche.
Quand vous m'aimiez, sur tous vous m'estiez cher,
Mais maintenant qu'il vous plaist vous fascher
Encontre moy, contre vous ie me fasche.





LES

OEVVRES DE
P. DE RONSARD, GENTILHOMME VANDOMOIS.

1567.

Au tome I.

LES AMOVRS.

[SONET.]

(Texte de 1572-73; retranché en 1578.)

Las! ie ne veux ny ne me puis desfaire
De ce beau ret, où Amour me tient pris,
Et puis que i'ay tel voyage entrepris
Ie veux mourir, ou ie le veux parfaire.
I'oy la raiſon qui me dit le contraire,
Et qui retient la bride à mes eſpris,
Mais i'ay le cœur de vos yeux ſi épris
Que d'vn tel mal ie ne me puis diſtraire.
Tay toy, raiſon : on dit communement,
« Belle fin fait qui meurt en bien aymant,
De telle mort ie veux ſuyure la trace :
Ma foy reſſemble au rocher endurcy,
Qui ſans auoir de l'orage ſoucy,
Plus eſt batu & moins change de place.

Au tome III.

SONNETS A DIVERSES PERSONNES.

(Pour les quatre sonnets suivants,
texte de 1573, retranché en 1578.)

A LA ROYNE.

De mon present moy-mesme ie m'estonne,
Donnant du fruit à vous, qui à foison
En faites naistre en chacune saison :
Car tous voz iours nous seruent d'vn Autonne :
Charles qui tient des François la couronne,
Qui regit tout par prudence & raison,
Les freres siens, sa sœur & sa maison,
Sont les bons fruits que vostre arbre nous donne :
Voz autres fruits sont la paix, la police,
Le bon conseil, les loix, & la iustice,
La guerre morte, & le discord détruit :
C'est donq', Madame, vne folle arrogance
Que mon present, quand vous estes de France
L'arbre, la fueille, & la fleur, & le fruit.

AV ROY.

Le grand Hercule auant qu'aller aux cieux
Daigna loger chez vn pasteur : Vous Sire,
Que pour son Roy tout le monde desire,
Daignez grand Prince entrer en si bas lieux.
Pour mieux vous voir les bois ont pris des yeux,
Loyre en ses flots voz maiestez admire,
Et moy i'apren à ces maisons à dire
Que la vertu vous met entre les Dieux.
Ie ne voirray fleur, ni herbe, ni riue,
En qui le nom de Charles ie n'escriue,
Le tirant hors des tenebres confuses

Qui des grands Rois eſtaingnent la clarté :
Pour teſmoigner à la poſterité
Qu'vn ſi grand Prince a fait honneur aux Muſes.

A LA ROYNE.

Vous qui auez forçant la deſtinée
Si bien conduit cette trouble ſaiſon,
Vous qui auez par prudence & raiſon
Si dextrement la France gouuernée,
Eſtes icy des Muſes amenée
Par vn deſtin : car c'eſtoit la raiſon
Que d'vn trait d'œil vous viſſiez la maiſon
Que vous m'auez en leur faueur donnée.
Si ce lieu n'eſt vn grand palais doré,
S'il n'eſt orné de marbre elaboré,
S'il n'eſt aſſis ſur piliers de porphyre,
S'il n'eſt paré d'vn artifice humain,
Il m'eſt pourtant auſſi cher qu'vn empire :
Tant vaut le bien qui vient de voſtre main.

A MONSIEVR.

Prince bien né, la ſeconde eſperance
De noſtre ſiecle & des peuples contens,
Qui fleuriſſez auant voſtre printemps,
Donnant du fruit au ſortir de l'enfance :
Vous n'eſtes pas en ces palais de France
Chez les Seigneurs richement habitans,
Qui de plaiſans & diuers paſſetemps
Vous ont monſtré toute magnificence.
Voicy le lieu des peuples ſeparé
Mal acouſtré, mal baſti, mal paré :
Et toutesfois les Muſes y demeurent,
Et Apollon de laurier reueſtu,
Qui vont gardant que les Princes ne meurent
Qui comme vous ont aimé la vertu.



LE SIXIESME LIVRE DES POEMES

de Pierre de Ronſard

Gentil-homme Vandoſmois.

1569.

VERSION D'VN EPIGRAMME GREC.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

Dame au gros cœur, pourquoy t'eſpargnes-tu
Faiſant d'vn rien l'apuy d'vne vertu?
En cependant que tu es ieune & belle
Eſchauſe toy d'vne amour mutuelle,
Aime en viuant: car apres ton treſpas
Sous le tombeau tu ne trouueras pas
Vn amoureux lequel te vueille prendre:
« Apres la mort nous ne ſommes que cendre.

STANCES LYRIQVES
pour vn banquet.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

I. IOVEVR.

Autant qu'au Ciel on voit de flames
Dorer la nuit de leurs clartez,
Autant voit-on icy de Dames
Orner ce ſoir de leurs beautez.

II. IOVEVR.

Autant que lon voit vne prée
Fleurir en ieunes nouueautez,
Autant ceste troupe sacrée
S'enrichist de mille beautez.

I.

La Cyprine & les Graces nues,
Se desrobant de leur seiour,
Sont au festin icy venuës,
Pour de la nuit faire vn beau iour.

II.

Ce ne sont pas femmes mortelles
Qui nous esclairent de leurs yeux,
Ce sont Déesses eternelles
Qui pour vn soir quittent les Cieux.

I.

Quand Amour perdroit ses flameches
Et ses dards trampez de soucy,
Il troueroit assez de fleches
Aux yeux de ces Dames icy.

II.

Amour qui cause noz destresses
Par la cruauté de ses dards,
Fait son arc de leurs blondes tresses,
Et ses fleches de leurs regards.

I.

Il ne faut point que lon desire
Qu'autre saison puisse arriuer,
Voicy vn Printemps qui souspire
Ses fleurs au milieu de l'Hyuer.

II.

Ce mois de Ianuier qui ſurmonte
Auril par la vertu des yeux
De ces Damoiſelles, fait honte
Au Printemps le plus gracieux.

I.

Ce grand Dieu Prince du tonnerre
Puiſſe ſans moy l'air habiter,
Il me plaiſt bien de voir en terre
Ce qui peut bleſſer Iupiter.

II.

Les Dieux eſpris comme nous ſommes,
Pour l'amour quittent leur ſeiour :
Mais ie ne voy point que les hommes
Aillent là haut faire l'amour.

I.

A la couleur des fleurs eſcloſes
Ces Dames ont le teint pareil,
Aux blancs Liz, aux vermeilles roſes
Qui naiſſent comme le Soleil.

II.

Leur blanche main eſt vn Yuoire,
De leurs yeux les Aſtres ſe font :
Amour a planté ſa victoire
Sus la maieſté de leur front.

I.

Las ! que ne ſuis-ie en ceſte trope
Vn Dieu caché ſous vn Toreau ?
Ie rauirois encore Europe
Au beau milieu de ce troupeau.

II.

Que n'ay-ie d'vn Cygne la plume
Pour iouyr encore à plaisir
De ceste beauté qui m'allume
Le cœur de crainte & de desir?

I.

Amour qui tout voit & dispense,
Ces Dames vueille contenter :
Et si la rigueur les offense,
Nouuel amy leur presenter.

II.

Afin qu'au changer de l'année
Et au retour des ieunes fleurs,
Vne meilleure destinée
Puisse commander à leurs cœurs.

QVATRAIN POVR VN LIVRE bien composé, & mal relié.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

Les Dames sont benignes de nature,
Ayez pitié de ces beaux vers qui sont
De vostre liure enfler le premier front,
Et leur donnez vn peu de couuerture.

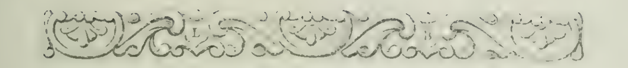
SONET POVR MADAME DE LA CHASTRE en faueur d'vn liure composé de ses louanges.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

Ces vers grauez icy plus fort que dans le cuiure
Sont plus propres à vous qu'au Soleil la splendeur,
Le pesant à la terre, à la mer sa froideur,
A l'air l'agilité, qui le monde fait viure.

C'eſt pourquoy ie ne veux autre ſuiet pourſuiure
Que celuy de ces vers, les fleches & l'ardeur,
Traits, attraits, feux & rais qu'Amour par ſa grandeur
En vous faiſant honneur reſpand dedans ce liure.
Heureuſes mille fois rimes ſi bien eſcrites,
Que i'ay cent & cent fois en cent ſortes redites,
Les premiers paſſetemps de ma douce ieuneſſe!
Perles & diamans, les flammes, les glaçons :
Ces mots mignards, ces rais, ſont les ieunes chanſons
Qu'à vingt ans ie chantois pour flechir ma maitreſſe.





LE SEPTIESME LIVRE DES POEMES

de Pierre de Ronſard

Gentil-homme Vandoſmois.

1569.

A CASSANDRE.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

L'abſence, ny l'oubly, ny la courſe du iour
N'ont effacé le nom, les graces ny l'amour
Qu'au cœur ie m'imprimay dés ma ieuneſſe tendre,
Fait nouueau ſeruiteur de toy belle Caſſandre :
Qui me fus autrefois plus chere que mes yeux,
Que mon ſang, que ma vie, & que ſeule en tous lieux
Pour ſuiet eternel ma Muſe auoit choiſie,
A fin de te chanter par longue poëſie.
Car le trait qui ſortit de ton regard ſi beau,
Ne fut l'vn de ces traits qui deſchirent la peau,
Mais ce fut vn de ceux, dont la poincte cruelle
Perſe cœur & poumons, & veines & mouëlle.
Ma Caſſandre, auſſi toſt que ie me vy bleſſé,
Ieune d'ans & gaillard, depuis ie n'ay penſé
Qu'à toy mon cœur, mon ame, à qui tu as rauie
Abſente ſi long temps la raiſon & la vie.
Et quand le bon deſtin iamais n'euſt fait reuoir
Tes yeux ſi beaux aux miens, le temps n'auoit pouuoir
D'enleuer vne eſquierre, ou d'amoindrir l'image
Qu'Amour m'auoit portraite au vif de ton viſage :

Si bien qu'en ſouuenir ie t'aimois tout ainſi
Que dés le premier iour que tu fus mon ſouci.
Et ſi l'âge qui rompt & murs & fortereſſes,
En coulant a perdu vn peu de noz ieuneſſes,
Caſſandre, c'eſt tout vn! car ie n'ay pas eſgard
A ce qui eſt preſent, mais au premier regard :
Au trait qui me naura de ta grace enfantine,
Qu'encores tout ſanglant ie ſens en la poitrine.
Bien-heureux ſoit le iour que tes yeux ie reuy,
Qui m'ont & pres & loin de moy-meſmes rauy.
Et ſi i'eſtois vn Roy qui toute choſe ordonne,
Ie mettrois en la place vne haute Colonne
Pour remerque d'amour : où tous ceux qui viendroient,
En baiſant le pilier, de nous ſe ſouuiendroient.
Ie deuins vn idole aux rayons de ta veuë,
Sans parler, ſans marcher, tant la raiſon eſmeüe
Me gela tout l'eſprit, loin de moy m'eſtrangeant,
Et viuois de tes yeux ſeulement en ſongeant.
Touſiours me ſouuenoit de ceſte heure premiere,
Où ieune ie perdy mes yeux en ta lumiere,
Et des propos qu'vn ſoir nous euſmes, deuiſant,
Dont le ſeul ſouuenir, non autre m'eſt plaiſant.
Ce fut en la ſaiſon du Printemps qui eſt ores :
En la meſme ſaiſon ie t'ay reueuë encores :
Face Amour que l'Auril où ie fus amoureux,
Me face auſſi content que l'autre malheureux.

SONET.

(Texte de 1572-73; retranché en 1578.)

Puis qu'autrement ie ne ſçaurois iouïr,
De voz beaux yeux qui tant me font la guerre,
Ie veux changer de couſtume & de terre,
Pour ne vous voir ny voz propos ouyr.

Ie ne ſçaurois helas! me reſiouir
Sans voſtre main qui tout le cœur m'enſerre,
Et voſtre voix qui Sereine m'enſerre,
Et voz regardz qui me font esblouyr :
Tant plus ie penſe à me vouloir diſtraire,
De voſtre Amour & moins ie le puis faire,
Si ce n'eſtoit en m'enfuiant bien loing,
Mais i'aurois peur qu'Amour par le voyage,
De plus en plus n'enflamaſt mon courage :
« Car plus on fuit & plus on a de ſoing.

SONET.

(Texte de 1572-73; retranché en 1578.)

Le iour me ſemble auſſi long qu'vne année,
Quand ie ne voy l'eſclair de voz beaux yeux,
Yeux qui ſont honte aux eſtoilles des cieux,
En qui ie voy quelle eſt ma deſtinée.
Fiere beauté que le Ciel m'a donnée
Pour ſi doux mal : helas! il valloit mieux
Aller ſoudain ſur le bord Stygieux,
Que tant languir pour choſe ſi bien née.
Au moins la mort euſt finy mon deſir
Qui en viuant en cent formes me muë :
Le voir, l'oüir me cauſent deſplaiſir,
Et ma raiſon pour neant s'euertuë;
Car le penſer que i'ay voulu choiſir
Pour me conduire, eſt celuy qui me tuë.

SONET.

(Texte de 1572-73; retranché en 1578.)

Non ce n'eſt pas l'abondance d'humeurs,
Qui te rend morne & malade & bleſmie,
C'eſt le peché de n'eſtre bonne amie,
Et ta rigueur par laquelle ie meurs.

Le Ciel vangeur de mes iustes douleurs,
Me voyant ardre en chaleur infinie,
En ma faueur, cruelle, t'a punie
De longue fieure & de palles couleurs.
Si tu guaris le coup de la langueur,
Que tes beaux yeux m'ont versé dans le cœur,
Si tu guaris d'vne amoureuse œillade
Mon cueur blessé qui se pâme d'esmoy,
Tu guariras : car tu n'es point malade
Sinon d'autant que ie le suis pour toy.

EPIGRAMME GREC.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

Ie suis la plante de Pallas,
Pourquoy, Vigne, de tant de laqs
Me presses tu le corps si ioinct?
Va-t'en ailleurs trainer tes bras,
Mineruе ne s'enyure point.

SONET.

(Texte de 1572-73; retranché en 1578.)

Seul & pensif i'allois parmy la ruë,
Me promenant à pas mornes & lents,
Quand i'aperceu les yeux estincelants
Aupres de moy, de celle qui me tuë.
De chaut & froid mon visage se muë,
Coup dessus coup mille traits violens
Hors des beaux yeux de la belle volans,
Ce faux Amour de sa trousse me ruë :

Ie ne ſoufry l'eſclair de ſes beaux yeux,
Tant il eſtoit poignant & radieux,
Qui comme foudre entra dans ma poitrine :
Ie fuſſe mort, ſans elle qui pœureux
Me r'aſſeura, & de la mort voiſine
Me rapela d'vn ſalut amoureux.

SONET.

(Texte de 1572-73; retranché en 1578.)

Si trop ſouuent quand le deſir me preſſe
Tout afamé de viure de voz yeux,
Pœureux, honteux, penſif & ſoucieux
Deuant voſtre huis ie repaſſe, maiſtreſſe,
Pardonnez moy ma mortelle Déeſſe,
Si malgré moy ie vous ſuis ennuyeux,
Malgré moy non, car i'aime beaucoup mieux
Sans vous facher treſpaſſer de triſteſſe.
Las! ſi ie paſſe & paſſe ſi ſouuent
Aupres de vous fantaſtique & reſuant,
C'eſt pour embler vn trait de voſtre veuë
Qui fait ma vie en mon corps ſeiourner :
Permettez donc que l'ame ſoit repeuë
D'vn bien qui n'eſt moindre pour le donner.

ODELETTE.

(Texte de 1578; retranché en 1584,)

Boiuon, le iour n'eſt ſi long que le doy :
Ie perds, amy, mes ſoucis quand ie boy.
Donne moy viſte vn iambon ſous ta treille,
Et la bouteille
Groſſe à merueille
Glou-gloute aupres de moy :
Aueq la taſſe & la roſe vermeille
Il faut chaſſer eſmoy.

ELEGIE A AMADIS IAMYN.

(Texte de 1573 ; retranché en 1578.)

Couure mon chef de Pauot ie te prie,
Afin, Iamyn, que mes ſoucis i'oublie :
De luy tout ſeul pour perdre mon mechef,
Ie ne veux point me couronner le chef,
Mais de ſon ius à longs traits ie veux boire
Pour de mes maux endormir la memoire
De fond en comble, & pour ne retenir
Iamais au cœur vn ſi dur ſouuenir :
Voulant du tout en forçant ma nature
Du caractere effacer la figure
Que ie portois engraué dans le cœur,
Qui par deux ans a nourry ma langueur.
Le temps perdu ſoit perdu, & ie penſe
Auoir aſſez entiere recompenſe,
Si de ſes retz ie me puis deſlier,
Et tout à fait ſon amour oublier.
Charge mon vin de pauots & ma teſte,
Et ne vien plus d'vne repriſe honneſte
Me condamner, que ie ſuis inconſtant,
Ou ſi tu veux, repren, i'en ſuis contant,
Pourueu qu'ainſi ie la puiſſe en ma vie
Autant haïr comme ie l'ay ſeruie.
Le mal traité s'eſiouïſt à ſon tour
Quand le deſdain triomphe de l'amour :
Et bien ſouuent pour ne pouuoir complaire,
Le trop d'amour ſe transforme en colere,
En rage, en feu, qui de vengeance ſert,
« Et pour vn rien ſouuent le tout ſe perd.

ELEGIE A MONSIEVR NICOLAS
Secretaire du Roy.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

Belot, afin que mort tu puisses viure,
I'ay par ton nom encommencé mon liure :
Mais pour autant que tu n'es pas vn Dieu
Tu n'auras pas la fin ny le milieu,
Ainsi qu'auoit ce Iupiter antique,
Qui entendoit la chanson olympique
Se commencer & se finir par luy :
Tu n'oirras donq, mon Belot, auiourd'huy
Finir par toy le bout de cét ouurage.
Mais tout ainsi que ceux du premier age,
Sortant de table auant que leur coucher,
Laissoyent du vin sur la terre espancher,
En finissant le iour par leur Mercure,
Haut l'inuoquant contre la nuit obscure
Dieu sous la terre & dans le ciel puissant :
Ainsi ie vais mon labeur finissant
Par Nicolas qui mon Mercure enflame,
Et dont le nom m'est portrait dedans l'ame,
Et par qui seul cent bienfaits ie reçoy,
Apuy certain des Muses & de moy.
Pren donc, amy, ces vers que ie te donne,
En atendant qu'Euterpe me façonne
Vn œuure entier plus digne de ton nom,
Car cettuy-cy, Nicolas, n'est sinon
Vn auant-ieu d'vne chanson plus grande,
Qui hautement tes louanges respande,
De tous costez chantant le nom veinqueur
Qui a donté les peuples & leur cœur.



LES

OEVVRES DE
P. DE RONSARD

GENTIL-HOMME

Vandomois.

1571.

Au tome III.

SONETS A DIVERSES PERSONNES.

SONET AV SEIGNEVR SOREAV
valet de chambre du Roy.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

C'est à grand tort, Soreau, que les siecles on blasme
De perdre les vertus qui naissent auec nous :
Alceste au temps passé mourut pour son espoux
Et tu voudrois mourir pour racheter ta femme.
Cœur vrayment genereux rempli d'vne belle ame,
Qu'Amour & Charité ont du lien si doux
Ataché d'vne foy, pour estre exemple à tous
Combien vn vray mary doibt honorer sa Dame.
Si noz premiers ayeux ont dressé des autels
Aux hommes enrollez au rang des immortels
Pour auoir en ce monde inuenté quelque chose,
Soreau, tu as autels & temples merité
Comme le vray patron d'honneste charité,
Qui as & viue & morte honoré ton espose.

Au tome V.

ELEGIES, ECLOGVES ET MASCARADES.

A MONSIEVR BRVLARD

Secretaire des Commandemens.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

I'aime, Brulard, les hommes que Fortune
Pousse aux honneurs quand ilz sont vertueux,
Et non pas ceux qui sont voluptueux,
Que la faueur tire de la commune.
Vostre vertu & faueur ne font qu'vne,
Vous esleuant au rang des Demy-dieux
De nostre France, où d'vn œil soucieux
Vous surmontez l'enuie & la rancune.
Voila pourquoy ie vous donne ce liure :
Apollon suit ceux qui le veulent suiure
Et qui diuins le veulent escouter.
Au Dieu Neptune on sacre la nauire,
Au Dieu Phœbus la sagette & la lyre,
A Brulard faut les Muses presenter.

A NICOLAS DE NEVFVILLE,

Seigneur de Villeroy, Secretaire d'Estat.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Villeroy, dont le nom & le surnom ensemble
Sont pleins de maiesté, fay de grace pour moy
Quelque chose qui soit digne de Villeroy,
Afin qu'à ton beau nom ta volonté resemble :

Villeroy qui en vn toutes vertus assemble,
Roy de mœurs & de nom, mais Dieu comme ie croy :
Car n'offenser personne, & obliger à soy
Les hommes, c'est vrayment estre Dieu, ce me semble.
Par ce chemin Hercule alla dedans les Cieux,
Par ce chemin Thesée & Chiron furent Dieux,
Et tous ces vaillans Preux de la saison premiere :
Ainsi qu'eux dans le Ciel auras vn propre lieu,
Et chacun ensuiuant icy bas ta lumiere,
Apprendra comme toy d'homme à se faire vn Dieu.

CARTEL POVR LE ROY.

(Texte de 1578 ; retranché en 1584.)

Si le Soleil qui voit tant de choses le iour,
Vit iamais Cheualier tres-content en amour,
Il voit en ceste place vn Prince qui se vante
D'auoir sur tous Amans sa fortune contante,
D'autant que le bon-heur de son contentement
Est diuin & parfait : car le Ciel autrement
N'eust peu de ce guerrier rendre l'ame amoureuse
Sans luy donner Maistresse en tous poincts bien-heureuse.
Or' si quelqu'vn en doute, & ne veut confesser
Qu'il est sur tous content, n'espere de passer
Ce chemin sans combatre : ainsi le lieu le porte,
Afin que son audace vne honte r'emporte.
Les Dames sans faueur seront iuges du fait,
Qui verront au combat combien sera parfait
Ce Cheualier, d'autant que sa Maistresse passe
Les autres de beautez, de vertus & de grace.

CARTEL.

(Texte de 1578; retranché en 1584.)

Tout Amant cheualeureux
Qui cherche à faire conqueste,
Ne se doit dire amoureux
S'il n'aime d'amour honneste.
Si par crainte ou par effort
Forçant sa Dame, il la presse,
Il hait sa Dame bien fort,
Et n'est digne de Maistresse.
Ce Cheualier sainctement
Pres d'honneur, loin de diffame,
Aime si honnestement
La chasteté de sa Dame,
Qu'il ne cede en telle amour
A nulle autre creature
Qu'à celuy qui doit ce iour
Gaigner du lieu l'auanture.
Et si quelqu'vn pour blasmer
L'honneste amour, veut debatre,
Il ne doit point presumer
De s'en-aller sans combatre.

SONET, AV SEIGNEVR NICOLAS

Segretaire du Roy.

(Texte de 1573; retranché en 1578.)

Si quelque Dieu au millieu de l'orage
Se venoit soir sur le bord de ta nef,
Aurois tu peur, Nicolas, que ton chef
Forcé du flot endurast le naufrage?

Non, car voyant vn celeste visage
Qui te viendroit deliurer du mechef,
Ioyeux d'espoir tu penserois en bref
Maugré le vent aborder au riuage.
Ainsi voyant au plus fort du danger
Les flotz plus doux souz ma nef se ranger
Qui me pressoient d'vne importune troupe :
Ie ne crains plus la mer : puisque ie voy
Comme vn Castor sur le haut de ma poupe
Pour me sauuer assis vn Villeroy.





LES

OEVVRES DE
P. DE RONSARD
GENTIL-HOMME

Vandomois.

1578.

Au tome Ier.

LES AMOVRS.

(Pour les cinq pièces qui suivent, texte de 1578, retranché en 1584.)

SVR LA MORT DE MARIE.

CHANSON.

Helas! ie n'ay pour mon obiet
Qu'vn regret, qu'vne ſouuenance :
La terre embraſſe le ſuiet,
En qui viuoit mon eſperance.
Cruel tombeau, ie n'ay plus rien,
Tu as deſrobé tout mon bien,
Ma mort, & ma vie,
L'amant & l'amie,
Plaints, ſouſpirs, & pleurs,
Douleurs ſus douleurs.

Que ne voy-ie, pour languir mieux,
Et pour viure en plus longue peine,
Mon cœur en ſouſpirs, & mes yeux
Se changer en vne fonteine,
Mon corps en voix ſe transformer,
Pour ſouſpirer, pleurer, nommer
Ma mort, & ma vie,
L'amant & l'amie,
Plaints, ſouſpirs, & pleurs,
Douleurs ſus douleurs.

Ou ie voudrois eſtre vn rocher,
Et auoir le cœur inſenſible,
Ou eſprit, afin de cercher
Sous la terre mon impoſſible :
I'irois ſans crainte du treſpas
Redemander aux Dieux d'embas
Ma mort, & ma vie.

Mais ce ne ſont que fictions :
Il me fault trouuer autres plaintes.
Mes veritables paſſions
Ne ſe peuuent ſeruir de feintes.
Le meilleur remede en cecy,
C'eſt mon torment & mon ſoucy,
Ma mort, & ma vie.

Au pris de moy les amoureux
Voyant les beaux yeux de leur dame,
Cheueux & bouche, ſont heureux
De bruler d'vne viue flame.
En bien ſeruant ils ont eſpoir :
Ie ſuis ſans eſpoir de reuoir
Ma mort, & ma vie.

Ils aiment vn ſuiet qui vit :
La beauté viue les vient prendre,
L'œil qui voit, la bouche qui dit :
Et moy ie n'aime qu'vne cendre.
Le froid ſilence du tombeau
Enſerme mon bien, & mon beau,
Ma mort, & ma vie.

Ils ont le toucher & l'ouyr,
Auant-courriers de la victoire :
Et ie ne puis iamais iouyr
Sinon d'vne triſte memoire,
D'vn ſouuenir, & d'vn regret,
Qui touſiours lamenter me fait
Ma mort, & ma vie.

L'homme peult gaigner par effort
Mainte bataille, & mainte ville :
Mais de pouuoir vaincre la Mort
C'eſt vne choſe difficile.
Le ciel qui n'a point de pitié,
Cache ſous terre ma moitié,
Ma mort, & ma vie.

Apres ſa mort ie ne deuois,
Tué de douleur, la ſuruiure :
Autant que viue ie l'aimois,
Auſſi toſt ie la deuois ſuiure :
Et aux ſiens aſſemblant mes os,
Vn meſme cercueil euſt enclos
Ma mort, & ma vie.

Ie mettrois fin à mon malheur,
Qui hors de raiſon me tranſporte,

Si ce n'estoit que ma douleur
D'vn double bien me reconforte.
La penser Deesse, & songer
En elle, me fait allonger
Ma mort, & ma vie.

En songe la nuict ie la voy
Au ciel vne estoille nouuelle
S'apparoistre en esprit à moy
Aussi viuante, & aussi belle
Comme elle estoit le premier iour
Qu'en ses beaux yeux ie veis Amour,
Ma mort, & ma vie.

Sur mon lict ie la sens voler,
Et deuiser de mille choses :
Me permet le voir, le parler,
Et luy baiser ses mains de roses :
Torche mes larmes de sa main,
Et presse mon cœur en son sein,
Ma mort, & ma vie.

La mesme beauté qu'elle auoit,
La mesme Venus, & la grace,
Le mesme Amour qui la suiuoit
En terre apparoist en sa face,
Fors que ses yeux sont plus ardans,
Où plus à clair ie voy dedans
Ma mort, & ma vie.

Elle a les mesmes beaux cheueux,
Et le mesme trait de la bouche,
Dont le doux ris, & les doux nœuds
Eussent lié le plus farouche :

Le mesme parler, qui souloit
Mettre en doute, quand il vouloit
Ma mort, & ma vie.

Puis d'vn beau iour qui point ne faut,
Dont sa belle ame est allumée,
Ie la voy retourner là haut
Dedans sa place accoustumée,
Et semble aux anges deuiser
De ma peine, & fauoriser
Ma mort, & ma vie.

Chanson, mais complainte d'amour,
Qui rends de mon mal tesmoignage,
Fuy la court, le monde & le iour :
Va-t'en dans quelque bois sauuage,
Et là de ta dolente vois
Annonce aux rochers, & aux bois
Ma mort, & ma vie,
L'amant & l'amie,
Plaints, souspirs, & pleurs,
Douleurs sus douleurs.

SONETS ET MADRIGALS POVR ASTRÉE.

Plus que mes yeux i'aime tes beaux cheueux,
Liens d'Amour que l'or mesme accompaigne,
Et suis ialoux du bon-heur de ton peigne,
Qui au matin desmesle leurs beaux nœuds.
En te peignant il se fait riche d'eux,
Il les desrobe : & l'Amour qui m'enseigne
D'estre larron, commande que ie prenne
Part au butin assez grand pour tous deux.

Mais ie ne puis : car le peigne fidelle
Garde ſa proye, & puis ta damoiſelle
Serre le reſte, & me l'oſte des doigts.
O cruautez! ô beautez trop iniques!
Le pelerin touche bien aux reliques
Par le trauers d'vne vitre, ou d'vn bois.

Mon ame vit en ſeruage arreſtée :
Il aduiendra, Dame, ce qu'il pourra :
Le cœur viura te ſeruant, & mourra :
Ce m'eſt tout vn, la chance en eſt iettée.
Ie ſuis ioyeux dequoy tu m'as oſtée
La liberté, & mon eſprit ſera
D'autant heureux, que ſerf il ſe verra
De ta beauté, des Aſtres empruntée.
Il eſt bien vray que de nuict & de iour
Ie me complains des embuſches d'Amour,
Qui d'vn penſer vn autre fait renaiſtre.
C'eſt mon ſeigneur, ie ne le puis hayr :
Vueille ou non vueille, il faut luy obeyr.
Le ſeruiteur eſt moindre que le maiſtre.

LE PREMIER LIVRE DES SONETS POVR HELENE.

En choiſiſſant l'eſprit vous eſtes mal-appriſe,
Qui refuſez le corps, à mon gré le meilleur :
De l'vn en l'eſprouuant on cognoiſt la valeur,
L'autre n'eſt rien que vent, que ſonge & que feintiſe.
Vous aimez l'intellect, & moins ie vous en priſe :
Vous volez, comme Icare, en l'air d'vn beau malheur :
Vous aimez les tableaux qui n'ont point de couleur.
Aimer l'eſprit, Madame, eſt aimer la ſottiſe.

Entre les courtiſans, afin de les brauer,
Il faut en diſputant Trimegiſte approuuer,
Et de ce grand Platon n'eſtre point ignorante.
Mais moy qui ſuis bercé de telle vanité,
Vn diſcours fantaſtiq' ma raiſon ne contante :
Ie n'aime point le faux, i'aime la verité.

LES AMOVRS DIVERSES.

Amour, ie ne me plains de l'orgueil endurcy,
Ny de la cruauté de ma ieune Lucreſſe,
Ny comme ſans ſecours languir elle me laiſſe :
Ie me plains de ſa main & de ſon godmicy.
C'eſt vn gros inſtrument qui ſe fait pres d'icy,
Dont chaſte elle corrompt toute nuict ſa ieuneſſe :
Voila contre l'Amour ſa prudente fineſſe,
Voila comme elle trompe vn amoureux ſoucy.
Auſſi pour recompenſe vne haleine puante,
Vne glaire eſpeſſie entre les draps gluante,
Vn œil haue & battu, vn teint palle & desfait
Monſtrent qu'vn faux plaiſir toute nuict la poſſede.
Il vaut mieux eſtre Phryne & Laïs tout à fait,
Que ſe feindre Portie auec vn tel remede.





PIÈCES RETRANCHÉES

de la première édition posthume (1587) par les exécuteurs testamentaires de Ronsard.

N. B. — D'autres pièces furent encore supprimées en 1587 et figurent pour cette raison parmi les « pièces retranchées », une partie dans l'édition lyonnaise de 1592, et toutes (sauf deux) dans les éditions parisiennes de 1609 à 1630. Nous les faisons connaitre ici par leur *incipit* en renvoyant pour le texte à la présente édition. — P. L.

Tome I.

Les Amovrs. 1er Liure.

Si iamais homme en aimant fut heureux (I, 40).
Du feu d'amour, impatient Roger (I, 58)[1].
Ny ce coral qui double se compasse (I, 60).
I'iray tousiours & resuant & songeant (I, 68).
Au mesme lict où pensif ie repose (I, 86)[2].
Veufue maison des beaux yeux de ma dame (I, 89).

Sonnets povr Helene.

Helene fut occasion que Troye (I, 304).

Amovrs diverses.

Ayant la mort mon cœur desallié (I, 351).
Ie voudrois bien n'auoir iamais tasté (I, 352)[3].
Petit nombril que mon penser adore (I, 354).
Cherche, Maistresse, vn poëte nouueau (I, 367)[4].

1. Var. de 1552 : *Entre tes bras, impatient Roger*
2. Var. de 1552 : *Dedans le lit où mal sain ie repose*
3. Var. de 1553 : *Pleut-il à Dieu...*, de 1560 : *Las! pleust à Dieu...*
4. Var. de 1560 : *Cherche, Cassandre, vn poëte nouueau*

Sonnets a diverses personnes.

Prince du ſang Troyen, race des Rois de France (II, 6).
Ie ſçauois bien que la belle Florence (II, 29).

Tome II.

Les Odes.

Maintenant vne fin, Denyſe (II, 218)[5].
Les fictions dont tu decores (II, 267).
Deſia les grands chaleurs s'eſmeuuent (II, 272)[6].
Ie ne ſuis iamais pareſſeux (II, 297).
Tu as donques quitté Thalie (II, 299)[7].
Dedans ce grand monde où nous ſommes (II, 323).
Nymphe aux beaux yeux qui ſouffles de ta bouche (II, 327).
Ie n'ay pas les mains appriſes (II, 341).
Lors que Bacchus entre chez moy (II, 349).
Venus eſt par cent mille noms (II, 355).
T'oſeroit bien quelque Poëte (II, 356).
Ie ſuis homme nay pour mourir (II, 368).
Certes par effet ie ſçay (II, 446).
Ma maiſtreſſe que i'ayme mieux (II, 447).
Ah! fiéureuſe maladie (II, 448).

Tome IV.

Bocage royal.

Quand Iupiter le grand pere des Rois (III, 253).
Vous qui paſſez en triſteſſe le iour (III, 322)[8].

5. Var. de 1550 : *Telle fin que tu vouldras mettre*, — de 1555 : *Telle fin maintenant ſoit miſe*

6. Var. de 1550 : *Ia-ia les grands chaleurs s'emeuuent*

7. Var. de 1560 : *Donc Belleau tu portes enuie*, — de 1578 : *Belleau, qui as quitté Thalie*

8. On retrouve cette pièce parmi les *Elegies* en 1623.

Tome V.

Mascarades.

Las! pour auoir aimé trop haut (III, 502).
I'ay par actes laborieux (III, 503).

Tome VI.

Les Elegies.

Madame oyez le mal que ie reçoy (IV, 49)[9].
Des faits d'amour Diotime certaine (IV, 87).
Oyant vn iour redoubler mes soupirs (IV, 98).
Seule apres Dieu la forte destinée (IV, 105).

Tome X.

Les Epitaphes.

De tout ce que Nature en ce monde peult faire (V, 314)[10].

9. Cette pièce commençait en 1563 par : *Douce maitresse à qui i'ay dedié*. Les quatre premiers vers furent supprimés en 1578.

10. Ce sonnet-épitaphe n'a pas reparu dans les anciennes éditions posthumes.



PIÈCES IMPRIMÉES

du vivant de Ronsard hors de ses recueils,

mais réunies à ses Œuvres seulement après sa mort

ou non encore recueillies



PIERRE DE RONSARD VANDOMOIS

A OLIVIER DE MAGNY.

SONET.

En tête de : *Les Amours d'Oliuier de Magny Quercinois...* Paris, Etienne Groulleau, 1553. — In-12. (Bibl. nat., Rés. Ye 1667.)

Bien eſt vraiment le trait de ces beaus yeus
De ces beaus yeus le trait eſt vraiment dinne,
Qui t'a bleſſé, d'eſtre au Ciel vn beau ſinne,
Et de ſes feux embelir tous les Dieus.
Bien eſt vraiment le ſuiet precieus,
De la beauté qui te fait noueau Cygne,
Et qui ta voix contr'echange en Bucine,
Pour entoner ſa gloire dans les Cieus.
Vy doncq (Magny) bien-heureus de ta plaie,
Bien-heureus, di-ie, & puis qu'elle te paie,
Heureus Magny, de tourmens ſi plaiſans.
Car ie me trompe (en te liſant) ou celle
Qui t'ard le cueur d'vne flame ſi belle,
T'apreſte vn nom̄ qui defira les ans.

TRADUCTIONS EN VERS.

Dans la *Dialectique de Pierre de la Ramée*... Paris, A. Wechel, 1555. — In-4°. (Bibl. nat., Rés. R 1791.)

Préface. — Les mariniers, Mecene, sauuez de la tormente & tempeste de la mer, offroyent anciennement quelque don au Dieu, par l'ayde duquel ilz pensoyent estre conduictz à port. Car ainsi dict Virgile au douziesme de l'Eneide :

Là de-fortune estoit vn oliuier sauuage,
Bois iadis venerable, où sauuez du naufrage
Les mariniers souloyent leurs offrandes ficher,
Et leurs habitz voüez au Dieu Faune attacher.

. . . .

Et afin que la ioye & congratulation de vostre bienfaict soit entierement du profond du cœur exprimée, empruntons d'Horace non seullement le vers harpé, mais aussi la harpe :

Mecene descendu de l'estoc ancien
Des roys, ô le confort & le doulx honneur mien!

. . . .

Et vous presenteray en ce tableau la Dialectique, telle, que i'ay peu iusques icy tellement quellement alligner & esbocher, & concluray par les vers de ce mesme poëte le veu de ma deliurance :

Ceste muraille saincte
Par vne table paincte
Denote qu'en ce lieu
I'ay consacré mouillée
Ma robbe despouillée
De la mer au grand Dieu.

Page 10. — Menalque en la troiziefme eclogue de Virgile loue ainfi fes vafes par l'ouurier d'iceux :

Ie mettray deux hanaps, qu'Alcimede au burin
A grauez au fouteau vn ouurage diuin.

A l'encontre de lui, Damete femblablement :

Ce mefme Alcimedon d'vn ouurage diuin
Deux hanaps au fouteau m'a grauez au burin.

Pages 10-11. — Ouide, au deuziefme du Remede d'Amour, comprend ces deux caufes quand il dict oyfiueté eftre caufe d'amour :

Cela te faict animer
A aymer,
Et cela garde ta flamme :
C'eft l'apat, c'eft le doulx mal
Principal
Du feu qui brufle ton ame.
Si d'amour l'oyfiueté
As ofté,
Toutes fes flefches periffent,
Ses arcs viennent à mefpris
Et fans pris
Toutes fes torches languiffent.

Pages 13-14. — Mais l'efficace des ventz au premier de l'Eneide eft naturelle :

Tout aplat fur la mer les ventz couchez fe font,
Toute la renuerfant du hault iufqu'au profond,
L'Eft, enfemble le Su, l'Oueft impetueux :
Et font rouller au bort les grandz flotz efcumeux.

Page 15. — Ainfi Ouide, au premier des Triftes, excufe fon imprudence :

Et pourquoy chetif miferable
Ay ie faict ma veüe coulpable ?

Helas pourquoy ſans y penſer
Ay ie peu Ceſar offenſer?
Ainſin Actleon a congnue
Sans y penſer Diane nue:
Toutesfois il ne laiſſa pas
De ſes chiens eſtre le repas.
Vrayment fortune eſt puniſable (sic)
Vers les haultz dieux, ny pardonnable
N'eſt aucun cas, ſi leur puiſſance
Oultragée eſt par quelque offence.

Page 17. — Et certes l'ignorance des cauſes nous a feint la temeraire efficace de fortune: Et Juvenal ne dict ſans cauſe en la dizieſme Satyre:

Nulle diuinité de celluy ne s'eſlongne,
Qui auecque prudence entreprend ſa beſongne:
Mais nous pauures humains par faulte de ſageſſe
Logeons Fortune au ciel & la faiſons deeſſe.

Page 20. — Ainſi Virgile, au ſizieſme de l'Eneide, deſcript les faictz d'un bon prince ſoubz le nom du Romain:

Aie touſiours ſouuenance, ô Romain,
De gouuerner les peuples ſoubz ta main
Par vn tel art: en paix faire des loix,
Les glorieux vaincre par le harnois,
Et aux vaincus ſoumis à ta puiſſance
Uſer benin, d'vne doulce clemence.

Page 21. — En ceſte maniere Horace, apres auoir recompté quelques cauſes d'yvrongnerie, deſcript les effectz d'icelle:

L'yurongnerie ouure au iour toute choſe,
Noſtre penſée eſt par elle decloſe,
Ce qu'on eſpere eſt par elle parfaict.
Ell' nous ſoulage & valeureux nous faict:

Mais eſt il homme apres auoir bien beu
Qui ne ſoit docte, & qui n'ayt beaucoup veu?
De pauureté le pauure elle delie,
Car par le vin la pauureté s'oblie.

Page 23. — Par ce meſme argument eſt dict par Properce :

Des ventz parle le marinier,
Le laboureur de ſes toreaux,
Ses playes compte le guerrier,
Et leurs brebis les paſtoureaux.

Page 25. — Ainſi Martial ſe mocque au douzieſme liure :

Tu as rouge le poil, tu as noire la bouche,
Tu as le pied petit, tu as la veüe louche,
Tu fais vn grand cas Iulien,
Si tu es homme de bien.

Page 27. — Et ſi quelquefois les adjoinctz ſinguliers ne ſont de grand poix & authorité, neantmoins aſſemblez en grand nombre auront ſouuent grande force & vigueur, ainſi comme de telz ſignes dict Ouide au deuzieſme du Remede d'Amour :

Quelcun dira, cecy n'eſt pas grand cas,
Ie le confeſſe, auſſi ne l'eſt-il pas :
Mais tout cela qui en parties ſemble
Ne ſeruir rien, ſert beaucoup tout enſemble.

Page 29. — Tibulle au deuzieſme liure :

Dame & ſeruice tel, ie me ſens appreſté,
Que dire ie puis bien : adieu ma liberté.

Page 30. — Ainſi riche & pauure ſont oppoſez en Martial au cinqieſme liure :

Si maintenant tu n'as rien,
Touſiours auras indigence :
En ce temps on ne faict bien
Sinon aux riches en France.

Page 31. — Martial au cinquiefme liure :

Iane, il eſt vray, tu es pucelle,
Nous le ſçauons, & riche & belle,
Chacun le peult bien aduouer,
Mais quand tu te veus trop louer,
Pucelle n'es, riche ne belle.

Page 35. — Virgile au fiziefme de l'Eneide :

Ceſte Rome fameuſe,
Laquelle eſgallera au grand tour ſpacieux
Du monde ſon empire & ſon courage aux cieux.

Page 35. — Ainfi Ouide au cinqiefme liure des Triftes :

Autant qu'vn riuage a de concques ſur l'arene,
De roſes les roſiers & le pauot de grene,
Qui faict dormir les gens : autant que les buiſſons
Ont de beſtes chez eux, & la mer de poiſſons,
Autant que les foretz ont de fueilles nouuelles,
Et autant que d'oyſeaux battent l'air de leurs ailles,
Autant i'ay de ſoucis, de tourment & d'ancombre :
Que ſi ie m'esforçois les reduire par nombre,
En vain m'esforcerois de dire ou de bouter
Les flotz Icariens en nombre, & les compter.

Page 35. — Ouide au deuziefme de l'Art [d'aimer] :

Ce n'est moindre vertu garder, que d'acquerir.

Page 36. — Souuent nous voyons en comparaifon chofes pareilles eftre reprimées par chofes pareilles : Damete en la troiziefme Eclogue propofe ceft Enigme :

Dy moy en quelle terre on ne voit ſeulement
Que trois braſſes de ciel, & me feras vrayment
Vn certain Apollon en choſes difficile.

Auquel Menalque ne peult refpondre, mais en propofe vn pareil :

Dy moy en quelle terre on voit naiftre les fleurs
Ayantz le nom des roys efcript fur leurs couleurs,
Et tu auras tout feul Phyllis, la belle fille.

Page 37. — Ciceron pour Murene :

Deiectée eft d'entre nous, non feulement cefte babillarde fimulation de prudence, mais auffi cefte dame des chofes

fapience :
Tout eft regi par force & violence.
L'orateur non feulement fafcheux en parolles & fuperflu, mais auffi

bon eft partout en mefpris.
Le fier gendarme a feullement le pris.

Page 38. — Iuuenal en la huictiefme Satyre :

I'ayme mieulx que Therfit' foit ton pere, pourueu
Que tu fois comme Achil' de vaillance pourueu,
Soubtenant le harnois : que fi le grand Achille
T'engendroit vn Therfite à la guerre inutile.

Page 39. — Ainfi Ouide au troiziefme des Triftes :

Tu es plus cruel que Bufire,
Et plus mille fois inhumain,
Que ne fut celluy qui feift cuire
Un faulx bœuf dans un bœuf d'erain.

Page 40. — Quelquefois au mefme exemple femblera eftre argument & du plus & du moins, comme en Ouide au premier du Remede d'Amour :

Affin que ton corps tu gueriffes
Tu fouffres le fer & le feu,
Et bien que de foif tu languiffes,
Iamais en ta fieure n'as beu :

Ne veus tu pour l'eſprit guerir
Toutes choſes dures ſouffrir,
D'autant qu'on luy doibt par raiſon
Trop plus qu'au corps de gueriſon?

Page 41. — Ouide au premier des Triſtes :

La playe dont ie peris
N'aura gueriſon parfaicte
Si toy Ceſar, qui l'as faicte,
Comme Achil ne la gueris.

Page 41. — Ouide au premier des Tristes :

Tout ainſi que l'or on eſpreuue
Au feu auecques la coupele,
Ainſi le bon amy ſe treuue
Au temps d'aduerſité, fidele.

Page 42. — Virgile en la deuzieſme Eclogue :

O bel enfant, ne te fie
Par trop en ta belle couleur,
Souuent on cueil' la noire fleur,
Et la blanche chét fanie.

Pages 43-44. — Empedocle (comme dict Ariſtote au troizieſme de la Philoſophie) ſembloit attribuer toute cognoiſſance à ſimilitude, quand il dict, que toute choſe eſt cogneue par ſon ſemblable :

L'eau ſe cognoit par l'eau, la terre par la terre,
L'air ſe cognoit par l'air, qui nous cerne à l'entour.
La hayne ſe cognoit par la hayneuſe guerre,
Et l'amour ſe cognoit par l'amyable amour.

Page 45. — Ouide au deuzieſme de l'Art [d'aimer] :

Vlyſſe n'eſtoit beau, mais il eſtoit facond.

Page 46. — Quelquefois n'y a note aucune. Catulle :

Les Soleilz ont le pouuoir
De mourir, & de ſe voir
Reuiure en clairté nouuelle :
Mais apres que ſerons mors
Il fauldra dormir alors
Vne nuiƈt perpetuelle.

Page 48. — Properce au deuziefme liure :

Puis que tout amoureus pert touſiours liberté,
Nul libre ne ſera qu'amour ayt arreſté.

Page 63. — Ouide au troiziefme des Triſtes :

Affin que ie ne ſoys
Veu de parolle vaine
Faindre cecy, ie vouldrois
Que tu ſentiſſes ma peine.

Page 90. — Cecy eſt conclu & iugé par Horace au premier des Epiſtres :

En telle liberté qu'vn eſclave attaché,
Vit l'auaricieux, & qu'vn gueu de la tourbe,
Quand luy pour amaſſer quelque liard fiché
Dedans vn quarrefour vilainement ſe courbe :
Car qui deſire, craint : & celluy là qui craint
N'est pas libre, & iamais la liberté n'attaint.

Page 103. — La maniere de conclure eſt icy ſemblable, quand la propoſition eſt relative : comme la Nymphe Enone en Ouide conclud l'erreur de ſa folle penſée :

Quand Paris ſans mourir Enone laiſſera,
Xanthe droiƈt contre-mont ſes ondes tournera.
Or Paris maintenant peult viure ſans Enone :
Xanthe, va contre-mont, & tes ondes retourne.

Page 126. — Ainſi Virgile, au commencement du deuzieſme des Georgiques, faiſt ſa tranſition :

Iuſqu'à ces vers icy nous auons par noz chantz
Dict les aſtres du ciel & le labeur des champs :
Or Bacchus ie te chante, & les ſauluages plantes,
Et tardement auſſi les oliues naiſçantes.

ELEGIE

de Pierre de Ronſard à I. Greuin.

En tête de : *Le Theatre de Iaques Greuin*... Paris, Vincent Sertenas et Guillaume Barbé, 1561. — In-8°. (Texte revu sur la 2e édition, 1562. Bibl. nat., Rés. Yf 2955.)

Greuin, en tous meſtiers on peult eſtre parfaict :
Par longue experience vn aduocat eſt faict
Excellent en ſon art, & celuy qui pratique
Deſſus les corps humains vn art Hippocratique :
Le ſage Philoſophe, & le graue Orateur,
Et celuy qui ſe dit des nombres inuenteur
Par eſtude eſt ſçauant : mais non pas le Poëte,
« Car la Muſe icy bas ne fut iamais parfaicte,
Ny ne ſera, Greuin : la haulte Deité
Ne veult pas tant d'honneur à noſtre humanité
Imparfaicte & groſſiere : & pource elle n'eſt dine
De la perfection d'vne fureur diuine.
Le don de Poëſie eſt ſemblable à ce feu,
Lequel aux nuicts d'hyuer comme vn preſage eſt veu
Ores deſſus vn fleuue, ores ſur vne prée,
Ores deſſus le chef d'vne foreſt ſacrée,
Sautant & ialliſſant, iettant de toutes pars
Par l'obſcur de la nuict de grans rayons eſpars :
Le peuple le regarde, & de frayeur & crainte
L'ame luy bat au corps, voyant la flame ſaincte.

A la fin la clarté de ce grand feu descroist,
Deuient palle & blafart, & plus il n'apparoist :
En vn mesme pays iamais il ne seiourne,
Et au lieu dont il part, iamais il ne retourne,
Il saute sans arrest de cartier en cartier,
Et iamais vn païs de luy n'est heritier.
Ains il se communique, & sa flame est montrée
(Où moins on l'esperoit) en vne autre contrée.
Ainsi ny les Hébreux, les Grecs, ny les Romains,
N'ont eu la Poësie entiere entre leurs mains :
Elle a veu l'Alemagne, & a pris accroissance
Aux riues d'Angleterre, en Escosse, & en France,
Sautant deçà delà, & prenant grand plaisir
En estrange païs diuers hommes choisir,
Rendant de ses rayons la prouince allumée,
Mais bien tost sa lumiere en l'air est consumée.
« La louange n'est pas tant seulement à vn,
« De tous elle est hostesse, & visite vn chacun,
« Et sans auoir égard aux biens ny à la race,
« Fauorisant chacun, vn chacun elle embrasse.
Quant à moy, mon Greuin, si mon nom espandu
S'enfle de quelque honneur, il m'est trop cher vendu,
Et ne sçay pas comment vn autre s'en contente :
Mais ie sçay que mon art greuement me tormente,
Encore que moy vif ie iouysse du bien
Qu'on donne apres la mort au mort qui ne sent rien.
Car pour auoir gousté les ondes de Permesse,
Ie suis tout aggraué de somne & de paresse,
Inhabile, inutile : & qui pis, ie ne puis
Arracher cest humeur dont esclaue ie suis.
Ie suis opiniastre, indiscret, fantastique,
Farouche, soupçonneux, triste & melancolicque,
Content & non content, mal propre, & mal courtois :
Au reste craignant Dieu, les princes, & les loix,

Né d'assez bon esprit, de nature assez bonne,
Qui pour rien ne voudroit auoir faché personne :
Voila mon naturel, mon Greuin, & ie croy
Que tous ceux de mon art ont tels vices que moy.
Pour me recompenser, au moins si Calliope
M'auoit faict le meilleur des meilleurs de sa trope,
Et si i'estois en l'art qu'elle enseigne parfait,
De tant de passions ie seroy satisfait :
Mais me voyant sans plus icy demy Poëte,
Vn mestier moins diuin que le mien ie souhaitte.
Deux sortes il y a de mestiers sur le mont
Où les neuf belles Seurs leurs demeurances font :
L'vn fauorise à ceux qui riment & composent,
Qui les vers par leur nombre arrengent & disposent,
Et sont du nom de vers dicts Versificateurs :
Ils ne sont que de vers seulement inuenteurs,
Froids, gelez, & glacez, qui en naissant n'apportent
Sinon vn peu de vie, en laquelle ils auortent :
Ils ne seruent de rien qu'à donner des habits
A la cannelle, au succre, au gingembre, & au ris :
Ou si par trait de temps ils forcent la lumiere,
Si est-ce que sans nom ils demeurent derriere,
Et ne sont iamais leus : car Phebus Apollon
Ne les a point touchez de son aspre éguillon.
Ils sont comme apprentis, lesquels n'ont peu atteindre
A la perfection d'escrire ny de peindre :
Sans plus ils gastent l'ancre, & broyant la couleur,
Barbouillent vn portrait d'inutile valeur.
L'autre preside à ceux qui ont la fantasie
Esprise ardentement du feu de Poësie,
Qui n'abusent du nom, mais à la verité
Sont remplis de frayeur & de diuinité.
Quatre ou cinq seulement sont apparus au monde
De Grecque nation, qui ont à la faconde

Accouplé le myſtere, & d'vn voile diuers
Par fables ont caché le vray ſens de leurs vers,
A fin que le vulgaire amy de l'ignorance
Ne compriſt le meſtier de leur belle ſcience,
Vulgaire qui ſe mocque, & qui met à meſpris
Les myſteres ſacrez, quand il les a compris.
Ils furent les premiers, qui la Theologie,
Et le ſçauoir hautain de noſtre Aſtrologie
Par vn art treſſubtil de fables ont voilé,
Et des yeux ignorans du peuple reculé.
Dieu les tient agitez, & iamais ne les laiſſe,
D'vn aiguillon ardant il les picque & les preſſe.
Ils ont les pieds à terre, & l'eſprit dans les Cieux,
Le peuple les eſtime enragez, furieux,
Ils errent par les bois, par les monts, par les prées,
Et iouyſſent tous ſeuls des Nymphes & des Fées.
Entre ces deux meſtiers, vn meſtier s'eſt trouué,
Qui tenant le milieu, pour bon eſt approuué,
Et Dieu l'a concedé aux hommes, pour les faire
Apparoiſtre en renom par deſſus le vulgaire,
Duquel ſe ſont polis mille autres artiſans,
Leſquels ſont eſtimez entre les mieux diſans,
Par vn vers heroique ils ont mis en hiſtoire
Des Princes & des Rois la proueſſe & la gloire :
Et comme ſeruiteurs de Belone & de Mars
Ont au ſon de leurs vers animé les ſoldars.
Ils ont ſur l'eſchaffaut par feinctes preſentée
La vie des humains en deux ſortes chantée,
Imitant des grands Rois la triſte affection
Et des peuples menus la commune action.
La plainte des Seigneurs fut dicte Tragedie,
L'action du commun fut dicte Comedie.
L'argument du Comicque eſt de toutes ſaiſons,
Mais celuy du Tragicque eſt de peu de maiſons.

D'Athenes, Troye, Argos, de Thebes & Mycenes
Sont pris les argumens qui conuiennent aux ſcenes.
Rome t'en a donné, que nous voyons icy,
Et crains que les François ne t'en donnent auſſi.
Iodelle le premier d'vne plainte hardie,
Françoiſement chanta la Grecque Tragedie,
Puis en changeant de ton, chanta deuant nos Rois
La ieune Comedie en langage François,
Et ſi bien les ſonna, que Sophocle & Menandre,
Tant fuſſent-ils ſçauans, y euſſent peu apprandre.
Et toy, Greuin, apres, toy mon Greuin encor
Qui dores ton menton d'vn petit creſpe d'or,
A qui vingt & deux ans n'ont pas clos les années,
Tu nous as toutesfois les Muſes amenées,
Et nous as ſurmontez, qui ſommes ia griſons,
Et qui penſions auoir Phebus en nos maiſons.
Amour premierement te bleſſa la poictrine
Du dart venant des yeux d'vne beauté diuine,
Qu'en mille beaux papiers tu as chantée, à fin
Qu'vne ſi belle ardeur ne prenne iamais fin.
Puis tu voulus ſçauoir des herbes la nature,
Tu te feis Medecin, & d'vne ardente cure
Doublement agité, tu appris les meſtiers
D'Apollon, qui t'eſtime, & te ſuit volontiers,
A fin qu'en noſtre France, vn ſeul Greuin aſſemble
La docte Medecine, & les vers tout enſemble.

SONET [A SOEVR ANNE DE MARQVETS].

En tête des *Sonets, Prieres & Deuifes en forme de Pafquins pour l'Affemblée de Meffieurs les Prelats & Docteurs, tenue à Poiffy*, M.D.LXI. Paris, Guillaume Morel, 1562. — Petit in-8°. (Bibl. de l'Arsenal, B. L. 8898.)

Quelle nouuelle fleur apparoift à nos yeux?
D'où vient cefte couleur, fi plaifante & fi belle?
Et d'où vient cefte odeur paffant la naturelle,
Qui parfume la terre, & va iufques aux cieux?
La rofe, ny l'oillet, ny le lis gracieux,
D'odeur ny de couleur ne font rien aupres d'elle:
Aux iardins de Poiffy croift cefte fleur nouuelle,
Laquelle ne fe peut trouuer en autres lieux.
Le printemps & les fleurs ont peur de la froidure,
Cefte diuine fleur eft toufiours en verdure,
Ne craignant point l'hyuer qui les herbes deftruict:
Auffi Dieu pour miracle en ce monde l'a mife,
Son printemps eft le ciel, fa racine eft l'Eglife,
Sa foy & œuures font fes fueilles & fon fruict.

P. DE RONSARD VANDOMOIS.

SONET DE P. RONSARD VANDOMOIS, AV LECTEVR.

Au ft 3 v° de *Remonftrance de la vraye religion, au Roy tref-chreftien Charles IX, par F. Melchior de Flauin, religieux cordelier.* Paris, Nicolas Chesneau, 1562. — In-8°. (Bibl. nat., Lb33 46.)

Ainfi qu'on void ondoyer à l'efcart
Du pié d'vn roc vne viue fontaine,
Qui va baignant les herbes de la plaine
Que fes beaux flotz fendent de part en part:
Ce liure ainfi, lequel a plus d'egard
A la vertu qu'à la menfonge vaine,
Baigne la France, & d'vne riche veine
Ses claires eaux purement nous depart.

Ce liure icy combat les herefies,
Les vanitez, erreurs & frenefies,
Qui fainte Eglife ont agité bien fort :
Mais plus elle eft de fectes agitée
Plus fe fouftient, comme vne roche au bord,
Moins cede aux vens, plus elle eft tourmentée.

LES NVES, OV NOVVELLES

de Pierre de Ronfard Vandofmois, A la Royne.

S. l., 1565. — In-4° de 12 pages. (Bibl. nat., Rés. pYe 173.)

Quand le Soleil, ce grand flambeau qui orne
De fon regard le front du Capricorne,
Retient plus court le frein de fes cheuaux,
Et pareffeux n'allonge fes trauaux,
Monftrant au monde vne face loingtaine,
Palle, deffaicte, inconftante, incertaine,
Qui ne veult plus de rayons fe peigner,
Mais faict femblant de vouloir defdaigner
Par vne amour froidement endormie
La belle Flore & la Terre s'amie :
Adonc l'hyuer, que la ieune faifon
Du beau printemps enchaynoit en prifon,
Vient deflier les fuperbes courages
Des vents armez de grefles & d'orages,
Qui tout foudain comme freres mutins
Frappent les monts, defracinent les Pins,
Et d'vn grand bruit à la riue voifine
Flot deffus flot renuerfent la marine
Blanche d'efcume, & aux pieds des rochers,
Froiffent, helas! la maifon des nochers,
Faifant branfler fur les vagues profondes
Les corps noyez pour le iouet des ondes,

Iettez apres dessus le sable nu,
Hostes puants du riuage incognu.
L'air cependant qui s'imprime des nues
Forme en son sein des chimeres cornues,
Et comme il plaist aux grans vents de souffler,
On void la nuë estrangement s'enfler,
Representant en cent diuers images
Cent vains portraicts de differens visages,
Qui du Soleil effacent le beau front,
Et sur la terre effroyables se font :
Car dedans l'air telles feinctes tracées
Des cœurs humains estonnent les pensées :
L'vne en saultant & courant en auant,
Vuide, sans poix, sert d'vne balle au vent :
L'autre chargée est constante en sa place,
L'vne est de rien, l'autre est pleine de glace,
L'autre de neige, & l'autre ayant le teinct
Noir, azuré, blanc & rouge s'espreinct,
Comme vne esponge aux sommets des montagnes :
L'autre s'aualle aux plus basses campagnes,
Et se rompant en sifflemens trenchans,
Verse la pluye & arrose les champs.
Vn tel brouillart dessus Paris arriue
Quand de ses rais nostre Soleil nous priue,
Et que bien loing il emporte autre part
Sa Maiesté, qui le iour nous depart,
Auec la vostre & celle de son frere,
Car sans vous deux la sienne n'est pas clere.
Incontinent que le Roy nostre iour,
Nostre Soleil, faict ailleurs son seiour,
Et que tournant les rayons de sa face
Loing de nos yeux reluit en autre place,
L'hyuer nous prend : lors mille impressions
Se font en l'air d'imaginations,

Qui d'vn grand tour ſe pourmeinent enſemble,
Puis tout le corps en vn monceau s'aſſemble,
Et ce monceau qui fantaſticque pend
Deçà, delà, diuiſé ſe reſpand
En cent façons, & ſe deſmembre en nues,
Non pas de greſle ou de pluyes menues,
Neiges, frimats, ou de glace qui perd
Le ieune bled deſſus le ſillon verd.
L'air imprimé ne reſpand choſes telles
Deſſus Paris : mais cent mille nouuelles,
Qui font pleuuoir, bruyantes d'vn grand ſon,
Leurs noueautez en diuerſe façon.
A l'impourueu tantoſt vient vne nue,
Et ne ſçait-on comment elle eſt venue,
Laquelle eſpand, que les Huguenots font
Vn grand amas, & qu'aſſemblez ſe ſont :
Et qu'au Synode ils ont conclud de prendre
La force en main, & trompez ne ſe rendre
Soubs vne paix qui friuolle retient
Que l'Euangile en lumiere ne vient,
Et que bien toſt les peuples d'Allemagne
Viendront pour eux couurir noſtre campagne,
Pareils en nombre aux ſablons de la mer,
Ou aux flambeaux que lon void s'allumer
Aux nuicts d'hyuer, quand la grand' couuerture
Du ciel ardent eſt bien claire & bien pure.
L'autre au contraire apres laiſſe plouuoir
Que la prebſtriſe ardante veult mouuoir
Guerre à Geneue, & que ia la Sauoye
Soubs ſon grand Duc en a traſſé la voye :
Et que le Roy à ſon aage venu
Les doibt froiſſer comme ſablon menu,
Les puniſſant de leurs fautes commiſes
D'auoir pillé ſon bien & ſes Egliſes.

L'autre ſoubdain en cheminant par l'air,
Tout en vn coup ſa charge faict couler,
Verſant par tout que la partie eſt forte
Des Huguenots & des Romains, de ſorte
Qu'il ne faut rien remuer des deux parts,
Que le profit en viendroit aux ſoldars :
Et que le Roy de puiſſance aſſeurée
A faict l'Edict d'eternelle durée :
Que le Papiſte à ſes meſſes ira,
Le Huguenot du preſche iouyra.
L'autre faict cheoir qu'on braſſe quelque choſe,
Dont la menée encore n'eſt decloſe :
Et que bien toſt on verra de grands cas.
Puis l'autre au Turc faict auancer le pas,
Et va ſemant que ſa grand Cymeterre
Doibt commander bien toſt à noſtre terre :
Et que pour trop diſputer de la foy
A la parfin nous n'aurons plus de Loy.
L'autre, en ouurant ſes ombres eſpaiſſies
Pleines d'horreur, fait cheoir des propheties,
Qu'on dit venir du cabinet de Dieu :
C'eſt qu'au palais il n'y a plus de lieu
Pour noſtre Prince, & que c'eſt certain ſigne
Que de nos Rois prochaine eſt la ruine :
Et que la France apres tant de dangers
Doibt enrichir les ſceptres eſtrangers :
Et que du Lis la royalle teincture
Des Leopars deuiendra la paſture.
On diſt alors que le palais fut faict
Qu'vn grand deuin en ſon art treſparfaict
Prophetiza qu'apres vn long eſpace,
Quand au palais n'y aura plus de place
Pour y dreſſer l'image de nos Roys,
Que tout ſoubdain l'empire des Françoys

Seroit destruict, ou seroit en discorde,
Et qu'à cela Brigide s'y accorde :
Et ceux qui pleins d'vn propheticque esprit
Auant mille ans de la France ont escrit.
L'autre en tombant vne frayeur distille
Qui faict trembler les peuples de la ville,
C'est que le sang des fidelles vangé
Voirra bien tost par armes saccagé
Ce grand Paris, comme ville maudite,
Que sa ruyne en cent lieux est predite,
Pour le loyer d'auoir tant resisté
A l'Euangile & à la verité.
L'autre soudain en gouttes se deuise,
Et va pleurant le tort faict à l'Eglise,
Et qu'on voirra nostre sceptre perdu
Tant que le bien de Dieu sera vendu :
Et qu'à celuy qui en fist la menée
Le ciel apprește vne mauuaise année.
L'autre faict cheoir dessus Paris espais,
Qu'on va iurer plus que deuant la paix,
Pour assoupir toute querelle esmeue,
Et qu'à Narbonne on doit faire vne veue
Entre le Roy d'Espagne & nostre Roy :
Et que tous deux pour soustenir la foy
De leurs ayeulx prendront bien tost les armes :
Qu'on void desia l'appareil des gensdarmes,
Comme à soubs-main finement se dresser,
Et qu'on voirra plus qu'on ne doit penser.
L'autre qui vient de pestes toute pleine
D'vn bruit commun va semant qu'à grand peine
Le Roy fera son chemin tout entier :
Et qu'à grand peine il voirra le cartier
De la Prouence & de tout ce riuage,
Qu'vn grand Seigneur ne meure à son voyage.

L'autre ſoudain, ainſi qu'vn bel eſclair
Qui du ciel tombe & ſe paiſt dedans l'air
De ſon regard appaiſant les orages,
Fait diſtiller cinquante mariages :
Que noſtre Roy pour aiſe repoſer
De l'Empereur doibt la fille eſpouſer :
Et que bien toſt on doibt faire la nopce
D'vn Eſpagnol à la Royne d'Eſcoſſe :
Et qu'vn Anglois ſi fortuné ſera
Que ſa maiſtreſſe vn iour l'eſpouſera :
Et qu'vn François pour plus haultain ſe rendre
Des Allemans ſe veult faire le gendre.
L'autre en changeant de menaces predit,
Que noſtre Prince en armes ſera dit
Le plus puiſſant des Princes de l'Europe :
Et que vainqueur en conduiſant ſa troppe
Par les Lauriers & les Palmes ſera
Ce Roy qui ſeul la France refera.
L'autre en ſemant d'vn iour enuironnée
Voſtre vertu & voſtre deſtinée,
Et voſtre eſprit, reſonne que nos Rois
N'ont pas ſi bien par la crainƈte des Loix
Gardé leur ſceptre, ou par la violence,
Que vous, Madame, auec voſtre prudence.
Et à ce bruit le peuple qui ſe ſent
Voſtre obligé d'vn accord s'y conſent.
Quand ſus Paris ces nues paſſageres
Ont deſchargé leurs nouuelles legeres,
Le bruit qui vole & reuole ſoubdain
Dreſſe l'oreille & ramaſſe en ſon ſein
A pleine main ces nouuelles venues,
Puis au palais, puis par toutes les rues,
Par les maiſons il les ſeme à monceaux,
Et fait courir mille propos nouueaux,

Faux, vrais, doubteux : car tantoſt en l'oreille,
Tantoſt bien hault il raconte merueille,
Triſte tantoſt, tantoſt ioyeux & gay
Meſle ſi bien le faux auec le vray,
Que des propos racontez à la troupe
Chacun en parle, & en diſne, & en ſoupe :
Meſme en dormant on ne peut retenir
L'eſprit eſmeu de ſon reſouuenir.
Mais vous, Madame, à qui la ſainčte vie
Donne l'honneur de ſurmonter l'enuie :
Qui meſpriſez d'vn cœur ſage & prudent
Toute fortune & mauuais accident,
Deſſoubs vos pieds vous preſſez ces nouuelles,
Pleines de rien, ſans vous effrayer d'elles,
Et ſans auoir ni crainte ni ſouci
Du peuple ſot, ni de ſa langue auſſi,
Marchez Deeſſe au milieu de nos Princes,
Reuiſitant les Royalles prouinces,
Et d'vn œil prompt vos ſubiečts remarquez,
Les vns en biens haultement colloquez,
Les autres non : car ſelon le merite
Vous les traittez d'vne faueur petite,
D'vne moyenne, ou d'vne grande, afin
Que le caquet du courtiſan trop fin,
Comme importun voſtre eſprit ne deçoiue,
Et que l'honneur en flattant ne reçoiue
Du vertueux qui a mieux merité
D'eſtre de vous benignement traitté.
Donc à bon droičt comme mere ſubtile
D'heureux conſeil menez de ville en ville
Voſtre fils Roy, & luy monſtrez combien
Au Prince ſert de cognoiſtre ſon bien :
Le façonnant des ieuneſſe aux affaires
Qui ſont aux Rois propres & neceſſaires :

Afin qu'vn iour en aage paruenu,
Ayant beaucoup appris & retenu,
De ſon eſprit, ſans aide de perſonne
Il puiſſe ſeul gouuerner ſa couronne :
Sans ſe fier comme vn Roy pareſſeux,
Et fai-neant aux flatteurs, ou à ceux
Qui de plus pres pendus à ſes oreilles,
Sans nul effect luy promettent merueilles,
Pillant le peuple & rauiſſant le bien
Comme il leur plaiſt, quand le Roy n'en ſent rien.
Ainſi, Madame, on chante que Cybelle
Aymant ſon fils d'vne amour naturelle,
Son petit fils Iupiter le tenoit
Entre ſes bras, & par tout le menoit
Veoir les citez, les villes & la terre :
Puis dans la main luy bailla le tonnerre,
Et le pouſſant iuſqu'au ſommet des cieux,
Pour ſa vertu le feit maiſtre des Dieux.
Ainſi vous deux apres longues années,
Qui du deſtin vous furent ordonnées,
Irez au ciel, & comme deux flambeaux
Vous reluirez en deux Aſtres nouueaux,
Fauorizant d'vne heureuſe influence
Vos heritiers les Roys & voſtre France.

AV ROY. CHANT I. DE RONSARD.

Avant le premier acte de la comédie *Le Brave,* d'Antoine de Baïf. Paris, Robert Estienne, 1567. — Petit in-8°. (Bibl. nat., Rés. Yf 3902.)

Come vn lis à la roſe blanche,
Come vne roſe ſur la branche,
Fleuriſſent, l'honeur du iardin,
Et croiſſent, quand vne pucelle,
De ſa main delicate & belle,
Les arrouſe ſoir & matin.

Ainsi croist la belle ieunesse
De nostre grand Roy, qui sans cesse
Porte du fruict auant ses mois,
Bien arrousé de la doctrine
Et des conseils de Caterine,
Pour se faire l'honeur des Rois.
Non seulement son âge tendre
S'efforce pour homme le rendre,
Mais à l'enuy croissent encor
De sa ieunesse fleurissante
L'honeur & les vertus, qu'on chante
Auoir poli le siecle d'or.
O Ciel aux courses empennées,
Haste de ce Roy les années
Changeant son printams en esté,
A fin qu'en pareille puissance
Fleurissent la Muse & la lance,
Colonnes de sa Maiesté.
La chose auiendra : ie l'augure,
Voyant du ciel la flamme pure
Qui autour de son chef reluit
D'vne belle & viue lumiere,
Come fait l'estoile premiere,
Qui fait vn beau iour de la nuit.

ELEGIE DE P. DE RONSARD A N. DE NICOLAY.

En tête de : *Les Quatre premiers liures des Nauigations & Peregrinations Orientales de N. de Nicolay, Dauphinoys, seigneur d'Arfeuille, varlet de chambre, & Geographe ordinaire du Roy.* Lyon, Guillaume Rouille, 1568 (achevé d'imprimer 1er septembre 1567). — In-folio. (Bibl. nat., Rés. J 601.)

Soit que l'homme autresfois d'argille retastée
Fut au pourtrait des Dieux moulé par Promethée :

Soit que l'humeur du Nil, miracle nompareil,
L'ait produit, eſchaufée aux raions du ſoleil,
Quand la terre peſante au centre demourée
Du ciel ſon compagnon ſe trouua ſeparée :
L'homme eſt vrayement diuin, ſauant, ingenieux,
Et ſur tous animaux le plus ſemblable aux Dieux,
Parfaict en ſon diuers : car de cent mille enſemble
Vn ne ſe peut trouuer qui à l'autre reſemble.
Non les peuples qui ſont diuerſement loingtains,
Mais les freres, les ſœurs & les couſins germains.
Et tout ainſi qu'ilz ſont differens de viſages,
Ilz different auſſi de mœurs & de courages.
L'vn ayme ſans renom le caſanier repos,
L'autre à ſes ennemys enſanglante le dos.
L'vn reueſche & chagrin languit deſus vn liure,
L'autre de la faueur des grands Princes s'enyure.
L'vn ayme le barreau, & ſuant au parquet,
Reuend au poix de l'or ſon auare caquet.
L'autre fend vn rocher pour vn palais du Louure,
L'autre pres des Enfers les minieres decouure.
L'vn ſillonne la mer, voguant de toutes pars,
Et prodigue ſa vie hoſteſſe des hazards :
L'autre parmy les champs exerce ſon ouurage,
Et courbe ſur le ſoc trauaille au labourage.
Mais i'eſtime ſur tous celuy le plus heureux,
Qui deuant que veſtir le cercueil tenebreux,
Laiſſe par la vertu, maugré la Parque noire,
D'auoir iadis veſcu quelque belle memoire.
A toy, Nicolay, appartient ce bon heur,
Qui as dés ton enfance aymé touſiours l'honneur,
Aux armes t'adonnant, à la Coſmographie,
Aux deſſaings, aux pourtraitz, à la Geographie,
Et à mille beaux artz, que ton diuin eſprit
Preſque dés le berceau diuinement aprit.

Puis ieune abandonnant les Françoiſes prouinces,
Pour obeir aux Roys, qui lors furent nos Princes,
A ce grand Roy Françoys, & à ſon filz Henry,
L'vn du docte Apollon, l'autre de Mars chery :
L'vn que tout l'vniuers apres ſa mort honnore :
Et l'autre qui aux ſiens ſeruiroit bien encore,
Prince doux & bening, lequel n'a dedaigné,
De ſes plus grandz ſeigneurs eſtant accompagné,
D'aller en ta maiſon voir mille belles choſes,
Qui dans ton cabinet proprement ſont encloſes :
Auſſi pour inciter à l'exemple de toy
L'eſprit de ſes vaſſaux à bien ſervir le Roy.
Doncques des ton enfance aymant les choſes belles,
Et curieux de voir mille terres nouuelles,
Amoureux de vertu, ennemy de repos,
Ayant comme le corps, l'eſprit ſain & diſpos,
Tu courus voir premier les nations prochaines,
Ceux qui vont habitant les Bourguignonnes plaines,
Hennuyers, Brabançons, Liegeois, & Flamans :
Puis tu paſſas le Rhin, & vis les Alemans,
Les Hongres, & tous ceux qui d'vne bouche froide
Boyuent les eaus d'Iſter de glace touſiours roide.
Tu vis les Tranſiluains, Daces & Polonnoys,
Et les Franconyens les ayeux des Françoys.
Tu vis Hongrie, Pruſſe, & Suede & Gothie,
Les Vandales, Alains grands peuples de Scythie.
Puis gaillard, retournant en vn païs plus chault,
Tu as veu l'Iberie, où le ſoleil d'enhaut
Plonge en l'eau ſes courſiers, & tournoyant la terre
Comme ce grand flambeau, tu as veu l'Angleterre,
L'Eſcoſſe, l'Ibernie, & tout ce que la mer
Peut en ſe promenant de ſes bras enfermer.
De là tu vis l'Italle, & la belle contrée
Qui iadis chef du monde au monde s'eſt monſtrée :

Et n'eſt ores plus rien, ſinon ſerue de ceux
Qui iadis luy ſeruoyent de triomphes pompeux.
Puis tu oſas dompter la tempeſte enragée
Des ondes d'Ionie & de la mer Aegée
Et l'humide fureur des Propontides eaux,
Qui bornent aux deux boutz les Boſphores Iumeaux.
Puis laiſſant le trauail de la mer eſcumeuſe,
Tu vins ſurgir au port de la ville fameuſe,
Que le grand Conſtantin accroiſſant ſon renom,
Enrichiſt de l'Empire & orna de ſon nom.
De là tu allas voir les Royaumes d'Aſie,
Infidele demeure aux peuples de Turquie.
Tu n'as certes eſté en ces terres oiſif,
Ains les diuers pourtraitz tu nous monſtres au vif,
Des temples, des chaſteaux, des regions entieres,
Des palais, des citez, des portz & des riuieres,
Par tout où tu paſſois ne laiſſant rien de beau
Sans le repreſenter en ton docte tableau :
Et ſans nous découurir les viues pourtraitures
Par encre & par couleur de diuerſes veſtures,
Des ſciences, des mœurs & des religions,
Qui ornent les grandeurs de tant de regions.
Si bien que deſormais, ſans plus partir de France,
Noſtre François aura parfaicte cognoiſſance
De ces peuples loingtains, que Charles ce grand Roy
Doit ſurmonter vn iour, & leur donner ſa Loy.
Si tu n'as pas troué la France plus tranquille
Que la mer qui touſiours de vagues eſt mobile,
Tu l'as trouuée en guerre, & plaine de ſoldars,
Pouſſée à la fureur de Bellone & de Mars.
Et ce trouble faſcheux eſt la cauſe premiere
Dequoy ce liure tien n'eſtoit mis en lumiere :
Qui or' comme vn enfant nouuellement conceu,
Eſt de tous à l'enuy auec faueur receu.

Le Roy le fauorise, & les terres estranges
Honnorent ta vertu de diuerses louanges.
Car vn si beau labeur merite en tous endroitz,
Le bon acueil du peuple, & la faueur des Roys.

[SONNET DE] P. DE RONSARD.

Au ft. 4 r° de : *L'Histoire d'Italie de Messire François Guicciardin, Gentilhomme Florentin. Translatée... par Hierosme Chomedey, Gentilhomme & Conseiller de la ville de Paris.* Paris, Bernard Turrisan, 1568 (achevé d'imprimer 25 sept. 1567). — In-folio. (Bibl. nat. Rés. K 12.)

Non ce n'est pas le mot, Chomedey, c'est la chose
Qui rend viue l'Histoire à la posterité :
Ce n'est le beau parler, mais c'est la verité
Qui est le seul Tresor dont l'Histoire est enclose.
Celuy qui pour son but ces deux poincts se propose
D'estre ensemble eloquent & loing de vanité :
Victorieux des ans, celuy a merité
Qu'au giron de Pallas son Liure se repose.
Meint homme ambitieux a mis au parauant
Pour mieux flater les Roys son Histoire en auant,
Discourant à plaisir d'vne vaine merueille,
Sans l'ouïr, sans la veoir, & sans preuue de soy :
Mais ton vray Guicciardin merite plus de foy,
D'autant que l'œil témoin est plus seur que l'oreille.

SONET

DE PIERRE DE RONSARD A L'AVTHEVR.

En tête de *Porcie,* tragédie de Robert Garnier. Paris, Robert Estienne, 1568. — Petit in-8°. (Bibl. nat., Rés. Yf 3949.)

Ie ſuis raui quand ce braue ſonneur
Donte en ſes vers la Romaine arrogance,
Quand il baſtit Athenes en la France,
Par le cothurne acquerant de l'honneur :
Le bouc n'eſt pas digne de ſon bonheur,
Le lierre eſt trop baſſe recompance,
Le temps certain qui les hommes auance
De ſes vertus ſera le guerdonneur :
Par toy, Garnier, la Scene des François
Se change en or, qui n'eſtoit que de bois,
Digne où les grands lamentent leur Fortune.
Sur Helicon tu grimpes des derniers,
Mais tels derniers ſont ſouuent les premiers
En ce bel art, où la gloire eſt commune.

EPITAPHE DE PIERRE DE RONSARD

SVR LA MORT DE CHARLES DE BOVDEVILLE, ENFANT DE VAVLX.

Sur une plaque de cuivre, exposée sous le n° 7387 dans une salle du Musée de Cluny, à Paris.

Icy giſt d'ung enfant la deſpouille mortelle :
Au ciel pour n'en bouger volla ſon ame belle :
Qui parmy les eſpritz, bien heureux iouiſſant
Du plaiſir immortel, loüe Dieu tout puiſſant,
Qui l'a rauy de Vaulx (tant delicat pourpris)
Ieune enfant de huiƈt ans, pour mettre en paradis

Où s'esbatant là ʃus d'une certaine vie,
Au viure d'icy bas ne porte poinct d'enuie,
Au viure que viuons douteux du landemain
Soubz les iniques loix où naiʃt le genre humain.
O belle ame! tu es en ce temps de miʃere
Gayement reuolée au ʃein de Dieu ton pere :
Laiʃʃant ton pere icy : là tu plains ʃon malheur,
Qui de regret de toy porte griéue douleur
Qu'il teʃmoigne de pleurs, arroʃant l'eʃcriture,
Dont il a faict grauer ta triʃte ʃepulture.
Repoʃe, o doux enfant! et ce qui t'eʃt ouʃté
De tes ans ʃoit aux ans de ton pere adiouʃté.

Il mourut le Mardy XIII[e] de Mars MVc LXXI.

BREF ET SOMMAIRE RECVEIL

de ce qui a eʃté faict & de l'ordre tenüe à la ioyeuʃe & triumphante Entree de treʃ-puiʃʃant, treʃ-magnanime & treʃ-chreʃtien Prince CHARLES IX. *de ce nom, Roy de France, en ʃa bonne ville & cité de Paris, capitale de ʃon Royaume, le Mardy ʃixieʃme iour de Mars. — Auec le Couronnement de treʃ-haute, treʃ-illuʃtre & treʃ-excellente Princeʃʃe Madame* ELIZABET *d'Auʃtriche ʃon eʃpouʃe, le Dimanche vingtcinquieʃme. — Et Entrée de ladicte Dame en icelle ville le Ieudi* XXIX. *dudict mois de Mars,* M. D. LXXI. A Paris, De l'Imprimerie de Denis du Pré, pour Oliuier Codoré. 1572. — In-4°. (Bibl. nat., Rés. Lb33 297.)

(ft 5 r°.)

SONET

de Pierre de Ronʃard à l'Autheur.

Comme vne fille en toute diligence
Voyant vn pré eʃmaillé de couleurs
Entre dedans, & choiʃiʃʃant les fleurs,
Vn beau bouquet pour ʃon ʃein elle agence,

Ainsi, BOVQVET, *cueillant en abondance*
Fleurs dessus fleurs, dans le iardin des sœurs,
Fais (choisissant les plus douces odeurs)
Vn beau bouquet de ton liure à la France.
L'honneur des Rois, de Paris la grandeur,
L'heur des François emplissent la rondeur
De ton bouquet, qui fleurist dauantage
Contre le temps qui les autres deffait.
Car ton bouquet que les Muses ont fait,
Ne craint l'hiuer ny l'iniure de l'aage.

(fts 8 r° à 10 r°.)

A la porte S. Denis,... fut fait... vn auant portail... dedié à l'antique source, & premiere origine des Rois de France... Ne veux oublier faire mention des vers François faictz par Maistre Pierre de Ronsard premier poëte de France : lesquelz pour le peu de place qui restoit vuide audict arc n'y auroient peu estre mis.

Ce Prince armé qu'à la dextre tu vois
Est Francion le tige des François,
Enfant d'Hector, qui vint sans compagnie
Comme banny habiter Chaonie.
De là poussé par l'oracle amassa
Peu de vaisseaux & la mer trauersa,
Et vint bastir pres la mer Istrienne
Vne cité dicte Sicambrienne :
Feit alliance à la fille d'vn Roy
Qu'il laissa grosse & enceinte de soy.
Puis se rendant la fraieur d'Allemagne
Comme vn esclair foudroia la Campagne,
Passa le Rhin, & sur Seine Paris
Fonda du nom de son oncle Páris.
Luy faict vainqueur par vne prompte guerre

Des plus grands Rois de la Gauloiſe terre,
Finalement mourut entre les ſiens
Non gueres loing des champs Pariſiens.
Long temps apres de ceſte Roine enceinte,
Vint vne race au faict des armes craincte,
Vn Marcomire & ce grand Pharamond
De qui l'audace eſt peinte ſur le front.
Ce Pharamond qui auoit pris naiſſance
De la Troienne, & Germaine alliance,
Et du deſtin & d'ardeur animé,
Suyui de gloire & d'vn grand peuple armé,
Traçant les pas de Francus ſon anceſtre
Reconquiſt Gaule, & ſous luy feiſt renaiſtre
Les murs tombez de Páris, & deſlors
Les renforcea de rampartz & de fortz :
Et ſe brauant d'vne telle conqueſte
Iuſques au ciel luy feit leuer la teſte,
Honneur fameux des cités du iourd'huy.
Les Roys François ſont deſcendus de luy
De pere en filz d'vne immortelle ſuitte.
Telle ordonnance au ciel eſtoit predicte,
Que tous noz Rois tant Païens que Chreſtiens
Seroint enſemble Allemans & Troiens.
Et de rechef la race eſt retournée
Par le bienfaict d'vn heureux Hymenée,
Pour conquerir, comme il eſt deſtiné,
Le monde entier ſous leurs loix gouuerné.

R.

(fts 11 v° et 12 r°.)

En l'vne des iouës de ceſt arc eſtoit vn tableau de riche & excellente peinture, repreſentant vne femme couchee & appuyee ſur ſon coulde, ayant pluſieurs mammelles & petis enfans à l'entour d'elle, enuironnee de toutes ſortes de fleurs, fruictz, eſpicz de bled, &

grappes de raifin, tenant en vne main la corne d'Amaltée, & en l'autre la boëte de Pandore demie ouuerte, & au deffoubz ce quatrain.

France heureufe en mainte mammelle,
Ceinte d'efpis & de raifins,
Nourrit des biens qui font en elle
Les fiens & fes proches voifins.

R.

En l'autre iouë eftoit vn autre tableau de peinture trefagreable, auquel eftoient depeintz quantité de faules & ferpes pres les branches d'iceux. Signifiant cefte France inuincible en quelque aduerfité qu'elle puiffe auoir, comme l'on voit que les faules plus font couppez tant plus foifonnent & multiplient : au defous duquel eftoit efcript ceft autre quatrain.

Malgré la guerre noftre Gaule
Riche de fon dommage croift :
Plus on la couppe comme vn faule
Et plus fertile elle apparoift.

R.

(f t 20 r°.)

Le feu Roy Henry... eftoit reprefenté par vne... figure... qui eftoit vn Hercule depaint comme pour accreuanter Anthée... & audeffous eftoit efcript en Grec, [suivent deux vers grecs]. Pour l'interpretation defquelz vers Grecs ont efté faictz les vers François qui enfuiuent, par le poëte deffus nommé.

Bien que tout ennemy de France
Touchaft fa terre comme Anthé
Pour faire iffir en abondance
Vn peuple aux armes redouté
Il fera toufiours furmonté.
Car la France qui ne recule
Pleine d'vn courage indomté
Refemble au magnanime Hercule,
Plus forte en fon aduerfité.

R.

(fts 23 v° et 24 r°.)

Au coſté droit y auoit vne figure reſſemblant à Monſeigneur le duc d'Anjou frere du Roy portant en ſa main ſeneſtre deux grandes couronnes de laurier... ſous lequel eſtoit eſcript [suivent deux vers grecs]. Pour l'interpretation deſquelz ont eſté faictz ces vers,

Ces couronnes ne ſont que l'erre
D'vne plus grand' qu'il doibt auoir,
Quand vn Roiaume en autre terre
Aura ſoubſmis à ſon pouuoir.

R.

Au coſté ſeneſtre eſtoit vne autre figure tirant à la face de Monſeigneur le duc d'Alençon frere du Roy... au deſſous de laquelle figure eſtoit eſcript, [suit un vers grec]. Surquoy ont eſté faictz ces vers François.

Du grand François ornement des grandz Rois
La bonne indole & l'ancien genie
Qui au tombeau luy feirent compagnie
Sont retournez en ce nouueau François.

R.

(fts 28 v° à 29 v°.)

En l'honneur duquel mariage eſtoit deuant la fontaine de ſainct Innocent vn autre grand coloſſe... C'eſtoit la figure du Dieu Hymenée...

Au bas de ceſt Hymenée eſtoit ce Sonet dudict Ronſard.

Heureux le ſiecle, heureuſe la iournée
Où des Germains le ſang treſ-ancien
S'eſt remeſlé auec le ſang Troien
Par le bien-faict d'vn heureux Hymenée.
Telle race eſt de rechef retournée
Qui vint iadis du filz Hectorien,
Que Pharamond prince Franconien
Feit regermer ſous bonne deſtinée.

O bon Hymen, bon pere des humains
Qui tiens l'eſtat de ce monde en tes mains
Bien fauorable à ce ſainct mariage,
Qu'vn bon accord ne face qu'vn de deux
Et que les filz des filz qui viendront d'eux
Tiennent la France eternel heritage.

(fts 33 r° à 34 r°.)

De là ſe trouuoit le pont noſtre Dame, à l'entrée duquel eſtoit vn arc triomphal d'ordre Tuſcan... Au deſſus de la corniche... eſtoit vn grand nauire d'argent ſous laquelle ſe voioit vne riuiere. A coſté duquel nauire, qui repreſentoit non ſeulement la ville de Paris, mais auſſi tout le Roiaume de France... eſtoient les iumeaux Dioſcures qui ſont les figures de Caſtor & Pollux reſemblans de viſage au Roy & Monſeigneur. [La suite de la description, mêlée de vers latins et de vers de S. Bouquet, se termine par ceux-ci :]

SONET

de Pierre de Ronſard.

Quand la nauire enſeigne de Paris
(France & Paris, n'eſt qu'vne meſme choſe)
Eſtoit de ventz & de vagues encloſe
Comme vn vaiſſeau de l'orage ſurpris,
Le Roy, Monſieur, Dioſcures eſpritz
Freres & filz du Ciel qui tout diſpoſe,
Sont apparuz à la mer qui repoſe
Et la nauire ont ſaulué de perilz.
De Iuppiter les deux enfans iumeaux
Ne ſont là hault, ni ſi clairs ne ſi beaux,
Iamais Argon ne fut ſi bien guidée :
Autres Thyphis, autres Iaſons encor
Ameneront la riche toyſon d'or
En noſtre France, & non point de Medée.

AV LECTEVR, P. D. RONSARD.

En tête de la deuxième édition de *La Bergerie* de Remy Belleau. Paris, Gilles Gilles, 1572. — Petit in-8°. (Bibl. nat., Rés. Ye 1831.)

Voicy ce bon Luteur non iamais abatu,
Qui pour rauir le prix compagnon de la peine,
Des Mufes champion fe planta fur l'areine
Et pour elles cent fois en France a combatu.
Voicy celuy qui fut des premiers reueftu
Du harnois de Pallas, qui de nerfs & de veine
Et de bras recourbez terraffa fur la plaine
L'Ignorance & facra fon nom à la Vertu.
Ma France, efcoute moy, voicy l'vn de ces peres
Qui cerchant par trauail des Mufes les repaires
Beut Permeffe & s'emplit de fureur tout le fein,
En chef noir & grifon defireux de les fuiure :
Donc, lecteur, fi tu peux entre les Mufes viure,
Achepte moy Belleau : mais fi Phœbus en vain
En naiffant t'auifa, n'achete point ce liure,
Autrement tu n'aurois qu'vn fardeau dans la main.

P. D. RONSARD.

LA NYMPHE DE FRANCE PARLE.

Dans un volume de J. Dorat intitulé : *Magnificentiffimi fpectaculi a Regina Regum Matre in hortis fuburbanis editi, in Henrici Regis Poloniæ inuictiffimi nuper renunciati gratulationem, Defcriptio. Io. Aurato Poeta Regio Autore.* Parifiis. Ex officina Federici Morelli Typographi Regii. M. D. LXXIII. — In-4°. (Bibl. nat., Yc 1205.)

Ie fuis des Dieux la fille aifnée
De cent Lauriers enuironnée,
La bonne Nymphe des François,
Qui d'armes & d'hommes feconde,

Ay tousiours fait trembler le monde
Soubs la puiſſance de mes lois.
Mon heur ne porte point d'enuie
A l'Afrique ny à l'Aſie,
Tant abondante ie me voy
En chaſteaux, en ports, & en villes :
Et mes terres ſont ſi fertiles,
Que les Cieux ſont ialoux de moy.
C'eſt moy qui ay donné naiſſance
A tant de Monarques de France,
A Clouis, à Charles le grand,
Et à ce Charles que i'honore,
Qui me commande, & qui redore
Ce ſiecle, qui de luy dépend.
Sous luy ie me voy bien traittée,
Sous luy ma gloire eſt augmentée,
Sous luy i'ay reueu la clarté,
Par la conduitte de ſa mere,
Qui m'a d'vne longue miſere
Remiſe en douce liberté.
C'eſt ceſte Royne qui treſſage,
Me ſauuant au fort de l'orage,
Lors que plus i'attendois la mort,
Comme vn Aſtre m'eſt apparuë,
Et faiſant diſſiper la nuë,
A conduit ma Nef à bon port.
A qui lon doit mille Coloſſes,
Mille termes taillez en boſſes,
Mille temples, & la nommer
Des François la mere eternelle,
Et d'vne pompe ſolennelle
Tous les ans ſa feſte chommer.
C'eſt moy qui n'a gueres fit naiſtre
Ce grand HENRY, *qui fut mon maiſtre,*

Monarque aux armes non pareil,
Et ſon fils HENRY *qui l'egale*
En force, en vertu martiale,
Des François le ſecond ſoleil.
Qui tient soubs luy (race diuine)
L'heureuſe prouince Angeuine,
Dont le front & les bras guerriers,
Et les belliqueuſes eſpées
Sont orgueilleuſes de Trophées,
Et de Palmes & de Lauriers.
C'eſt ce Henry qui ſa ieuneſſe,
Toute bouillante de prouëſſe,
A nourrie entre les dangers,
Victorieux en trois battailles,
Foudre des ſuperbes murailles,
Et la frayeur des eſtrangers.
Nul mieux que luy n'a ſçeu entendre
Les conſeils de ſa Mere, & prendre
Les armes pour ayder ſon Roy
Son Frere (amitié charitable),
Qui d'âge en âge memorable
Aux freres ſeruira de loy.
Auſſi le Ciel qui tout diſpenſe
Luy a donné pour recompenſe
L'heur qu'autre Prince n'auoit eu,
Et d'auantage luy ordonne
Le grand ſceptre de la Polonne
Pour le loyer de ſa vertu.
A fin que l'vn ſa force eſtande
Sur la France : & l'autre commande
Aux peuples ſous l'ourſe eſcartez,
Et que toute l'Europe craigne
Ceſte race de Charlemaigne,
Deux grands Monarques indontez.

O Polonne cheualeureuse,
Trois & quatre fois bienheureuse,
D'auoir si sagement esleu
Ce Duc pour regir ta Prouince.
Si le Ciel n'auoit point de Prince,
Le Ciel mesme l'eust bien voulu.
En telle commune allegresse
Ie n'ay peu celer ma liesse,
Sans la faire en public sortir :
Toutefois dans le cueur ie pleure,
Et peu s'en faut que ie ne meure,
Le voyant proche de partir.
I'auois mes principales Filles,
Nymphes des Terres, & des Villes,
Conduittes icy pour vanter
Sa vertu des Cieux aprouuée,
Mais de deuil la voix enrouée
Ne leur a permis de chanter.
Pource, mes compaignes loyales,
Destournez vos faces royales
Vers ce Duc des peuples vainqueur :
Par dehors monstrez au visage
Publiquement le tesmoignage
Qu'au dedans vous portez au cueur.
Su' doncq que chacune s'auance :
Par signes, par dons, & par dance,
Faittes luy toutes à sçauoir
Qu'il vous osta de seruitude,
Et que iamais l'ingratitude
N'effacera vostre deuoir.

RONSARD.

P. DE RONSARD A ROB. GARNIER.

SONET.

Au ft 4 r° d'*Hippolyte*, tragédie de Robert Garnier. Paris, Robert Estienne, 1573. — Petit in-8°. (Bibl. nat., Rés. Yf 3899 et 3953.)

Il me ſouuient, Garnier, que ie preſtay la main
Quand ta Muſe accoucha, ie le veu faire encore :
Le Parrain bien ſouuent par l'enfant ſe decore :
Par l'enfant bien ſouuent s'honore le Parrain.
Ton ouurage, Garnier, Tragique & ſouuerain,
Qui Fils, Parrain enſemble, & toutte France honore,
Fera voller ton nom du Scythe iuſque au More,
Plus dur contre les ans que marbre ny qu'airain.
Reſiouy-toy, mon Loir, ta gloire eſt infinie,
Huyne & Sarte tes ſœurs te feront compagnie,
Faiſant Garnier, Belleau, & Ronſard eſtimer.
Trois fleuues qu'Apollon en trois eſprits aſſemble,
Quand trois fleuues, Garnier, ſe degorgent enſemble,
Bien qu'ils ne ſoyent pas grands, ſont vne grande mer.

SONNET.

Au ft 5 v° de *Cornelie*, tragédie de Robert Garnier. Paris, Robert Estienne, 1574. — Petit in-8°. (Bibl. nat., Rés. Yf 3900 et 3952.)

Le vieil cothurne d'Euripide
Eſt en procés entre Garnier
Et Iodelle, qui le premier
Se vante d'en eſtre le guide.
Il faut que ce procés on vuide,
Et qu'on adiuge le laurier
A qui mieux d'vn docte goſier
A beu de l'onde Aganippide.

S'il faut eſplucher de prez
Le vieil artifice des Grecs,
Les vertus d'vn œuure & les vices,
Le ſubiect & le parler haut,
Et les mots bien choiſis : il faut
Que Garnier paye les eſpices.

P. DE RONSARD.

ODE

par Monſieur de Ronſard.

En tête de *La Continuation de l'Iliade d'Homere par Amadis Iamyn.* Paris, Lucas Breyer, 1574. — In-12. (Bibl. nat., Yb 1118.)

Homere, il ſuffiſoit aſſez
D'auoir en Grece aux tems paſſez
Fait combatre pour toy ſept villes
Sans qu'ores noz Gaules fertilles
Pour ſe vanter de ton berceau
Refiſſent vn combat noueau.
En toy Iupiter transformé
Compoſa l'ouurage eſtimé
De l'Iliade & l'Odiſſée,
Et tu as ton ame paſſée
En Iamyn pour interpreter
Les vers qu'en toy fit Iupiter.
C'eſt à fin qu'en lieu de Gregeois
Tu fuſſes appellé François,
Et qu'on reuiſt [la] meſme noiſe
Pour toy en la terre Gauloiſe
Qu'en Grece en ſept villes tu fis
Qui toutes t'auouoient leur fils.

Tous deux en vn corps n'estes qu'vn,
Le ciel vous est pere commun,
Vous n'estes ouurage de terre,
La terre qui la mer enserre
Aux membres grossiers & pesans
N'engendre point de tels enfans.
Ou si la terre vous conceut,
Fut sur Parnasse, qui receut
Le part au giron de ses Muses :
Alettant des liqueurs infuses
Du nectar, voz membres petis
Entre les Roses & les Lis.
Mais la terre ne peut auoir
Cet honneur de vous conceuoir :
Nature de gros germe pleine
Vous parturit à toute peine,
Depuis vous aimant par sus tous,
N'a daigné faire autres que vous.
Toute en vous deux elle se voit :
Le soing qu'aux autres el' deuoit
L'a mis par vn soucy de mere
En son Iamyn, en son Homere,
Vous faisant comme deux soleils
Patrons des Muses sans pareils.
Mille Romains pour haut voler,
Ont voulu ton vol egaler,
Mais pourneant, car l'artifice
Au prix de la nature est vice,
Restant à la Posterité
Adorable & non imité.
Heureux le brazier d'Ilion,
Heureuse Troye : vn milion
De villes riches & peuplées
Voudroient ainsi estre bruslées

Prenant à plaiſir & à ieu
Qu'Homere y euſt ietté le feu.
La riche pompe de tes vers
Reſemble à des ioyaux diuers,
Diamans, Rubis, Chryſolithes,
Où toutes clartez ſont eſlites
Luiſantes comme Aſtres des Cieux,
Auſſi tu es Poete des Dieux.
Le plus admirable de toy
Et le plus diuin c'eſt de quoy
Tu as pouſſé toutes les guerres
De Grece aux eſtrangeres terres,
Et n'as ſouffert qu'vn Argien
Fuſt meurdrier d'vn Achayen.
Mais en faiſant outre la mer
Contre Ilion la Grece armer
Tu as des Barbares prouinces
Orné la gloire de tes Princes,
Eſleuant d'vn ſuperbe front
Leurs victoires ſur l'Héllespont.
Où las! ie ne ſçaurois mon nom
Honorer auiourd'huy ſinon
Qu'en chantant les guerres ciuiles
Et le feu qui brule nos villes.
Dieux qui preſidez aux dangers,
Portez ce mal aux eſtrangers!
Et faittes que noſtre bon Roy
Et noſtre bonne antique Loy
Touſiours immuables demeurent :
Que les guerres ciuiles meurent,
Et qu'en la France pour iamais
Floriſſe vne eternelle paix.

SONNET A LA ROYNE DE NAVARRE.

A la suite du *Discours au Roy, apres son retour de Pologne en l'année* MDLXXIIII. *Par P. de Ronsard, Gentilhomme Vandomois.* Lyon, Michel Jove et Jean Pillehotte, 1575. — Petit in-8°. (Bibliothèque de M. Eugène Jarry, à Orléans.)

Princesse que le ciel, les dieux & la nature
Ont faict femme de Roy, sœur & fille de Roy,
Ont orné de beauté, de constance & de foy,
Pour vous faire honorer sur toute creature :
S'il vous plaist de mes vers presenter la lecture
Au Roy mon nouueau maistre, à qui mon tout ie doy,
Recommander ma Muse & luy parler de moy,
Vous serez ma Deesse, & moy vostre facture.
I'ay chanté vostre frere, & vostre Vandomois,
Sur la fin de l'esté au declin des beaux mois,
Seule vous inuoquant pour ma Muse eternelle,
Voulant de mon païs la Muse rechercher,
Tellement qu'il n'y a bois, antre ny rocher,
Qui ne vous déifie & qui ne vous appelle.

SONNET.

En tête de : *Les Œuures de M. Ambroise Paré, conseiller & premier chirurgien du Roy.* Paris, Gabriel Buon, 1575. — In-folio. (Bibl. Sainte-Geneviève, Rés. Fol. T 117.)

Tout cela que peult faire en quarante ans d'espace,
Le labeur, l'artifice, & le docte sçauoir :
Tout cela que la main, l'vsage, & le deuoir,
La raison & l'esprit commandent que lon face :
Tu le peux voir, Lecteur, comprins en peu de place,
En ce liure, qu'on doit pour diuin receuoir.
Car c'est imiter Dieu, que guarir, & pouuoir
Soulager les malheurs de nostre humaine race.

Si iadis Apollon, pour aider aux mortels,
Receut en diuers lieux & temples & autels :
Noſtre France deuroit (ſi la maligne Enuie
Ne luy ſilloit les yeux) celebrer ton bon-heur,
Poete & voiſin i'aurois ma part en ton honneur,
D'autant que ton Laual eſt pres de ma patrie.

P. DE RONSARD.

A MONSIEVR DES CAVRRES

ſur ſon liure de Miſcellanées,

Sonnet. De P. de Ronſard, Gentilhomme Vandomois.

Au ft 9 r° des *Œuures morales & diuerſifiées en hiſtoires... Par Iean des Caurres, de Morœul, Principal du College, & Chanoine de S. Nicolas d'Amiens.* Paris, Guillaume Chaudiere, 1575. — Petit in-8°. (Texte revu sur la 2e édition, 1584. Bibl. nat., Rés. Z Payen 851.)

Ainſi qu'au mois d'Auril on voit de fleur en fleur,
De iardin en iardin, l'ingenieuſe abeille
Voleter, & piller vne moiſſon vermeille
En ſes pieds peinturez de diuerſe couleur :
De ſcience en ſcience, & d'autheur en autheur,
De labeur en labeur, de merueille en merueille,
Tu voles, repaiſſant diuerſement l'oreille
Du François, tout rauy d'eſtre ton auditeur.
Il ne faut plus charger du faix de tant de liures
Nos eſtudes en vain : celuy que tu nous liures,
Seul en vaut vn milier des Muſes approuué,
Qui peut à tous eſprits doctement ſatisfaire.
Sa clarté nous ſuffit : l'homme n'a plus que faire
D'eſtoilles au matin, quand le iour eſt leué.

SONNET DE MONS[r] DE RONSSARD,

à Iaques Delauardin, Sieur du Pleſſis-Bourrot.

En tête de : *Hiſtoire de Georges Caſtriot ſurnommé Scanderbeg, Roy d'Albanie : Contenant ſes illuſtres faicts d'armes & memorables victoires à lencontre des Turcs, pour la foy de Ieſus Chriſt. Le tout en douze liures. Par Iaques Delauardin, Seigneur du Plessis-Bourrot.* Paris, Guillaume Chaudiere, 1576. — In-4°. (Bibl. de l'Arsenal, H 11429.)

L'Epire ſeulement n'eſt en cheuaux fertille,
Bons à rauir le pris au cours Olympien :
Mais en hommes guerriers, dont le ſang ancien
Se vante d'eſtre yſſu du valeureux Achille.
Pyrrhe m'en eſt teſmoin, qui razant mainte ville,
Eut en fin pour tombeau le vieil mur Argien,
Et Scanderbeg haineux du peuple Scythien,
Qui de toute l'Aſie a chaſſé l'Euangille.
O treſgrand Epirote! ô vaillant Albanois!
Dont la main a desfait les Turcs vingt & deux fois,
La terreur de leur camp, l'effroy de leurs murailles :
Tu fuſſes mort pourtant, englouty du deſtin,
Si le docte labeur du ſçauant Lauardin
N'euſt, en forceant ta mort, regäigné tes batailles.

QVATRAIN DE P. DE RONSARD.

Au ft 3 r° de *Lucelle, tragi-comedie en proze françoiſe. Diſpoſée d'actes & ſcenes ſuiuant les Grecs & Latins* [par Louis le Jars] Paris, Robert le Mangnier, 1576. — In-8°. (Bibl. de l'Arsenal, B. L. 10865.)

Si doctement ta muſe aſſemble
Des deux Theatres le ſçauoir,
Que tu doibs la couronne auoir
Du Tragique & Comique enſemble.

EPIGRAMME.

En tête de : *Les Œuures poetiques d'Amadis Iamyn, reueuës, corrigées & augmentées pour la feconde impreffion.* Paris, Mamert Patisson, 1577. — In-12. (Bibl. nat., Rés. Ye 1875.)

Heureux tu iouïs de ta peine
Et des labeurs de ton ieune âge,
Te remirant en ton ouurage
Comme Narciffe en fa fonteine.

RONSARD.

[EPITAPHE DE REMY BELLEAV.]

A la fin du 3e feuillet de *Remigii Bellaquei Poetae Tumulus.* Lutetiae, Mamert Patisson, 1577. — In-4°. (Bibl. nat., Rés. mYc 925.)

Ne taillez, mains induftrieufes,
Des pierres pour couurir Belleau,
Luy mefme a bafti fon tombeau
Dedans fes Pierres precieufes.

RONSARD.

SVR LES SECONDES ŒVVRES DE I. DE BOYSSIERES.

Au ft 2 r° de : *Les fecondes œuures poetiques de I. de Boyffieres de Mont-Ferrand en Auuergne...* Paris, Jean Poupy, 1578. — In-4°. (Bibl. nat., Rés. Ye 512.)

Virgile, pour effay chanta fa Bucolique,
Puis le Troyen Æneé : Ainfi premierement,
Boyffieres a chanté fon Amoureux tourment,
Et ores fon Hercull' d'vn lon vers Heroïque.

P. DE RONSARD.

EPIGRAMME.

Au ft 5 v° de : *Les Œuures & Meslanges poëtiques de Pierre Le Loyer Angeuin. Ensemble la Comedie Nephelococugie ou la Nuée des Cocus, non moins docte que facetieuse.* Paris, Jean Poupy, 1579. — In-12 (achevé d'imprimer du 9 septembre 1578). (Bibl. nat., Rés. pYe 146.)

Loyer, ta docte Muse n'erre
De bastir vne ville en l'air
Où les Cocuz puissent voller,
Pour eux trop petite est la terre.

P. DE RONSARD.

P. DE RONSART VENDOSMOIS A L'AVTHEVR.

Au verso du titre de *L'Art & Methode à tourner noms en Latin & François. Le nom du treschrestien Roy de France & de Poloigne Henry troisiesme. Ensemble les noms de la Royne Mere & de Loise de Lorraine, Royne de France. Et autres noms tournez à aucuns Prelats, Seigneurs & autres Gens de reputation. Composé par M. Leconte, aduocat Parisien.* Paris, Denis du Pré, 1578. — In-8°. (Bibl. de l'Arsenal, B. L. 8591.)

Ton œuure est tel, que pour los & louange
De toy, qui es des noms au retour nay,
Faict que ton nom merite par vn ange
Estre és cieux mis, & en gloire tourné.

A L'AVTEVR.

P. 3 de *L'Estrille & drogue au quereleux pedant, ou regent du college de Clermont en Auuergne : iadis farceur de Reins en Champaigne. Auec les epigrames de tous les Poëtes François de ce temps contre luy. Le tout leu deuant le Roy par maniere de passetemps* (4e partie de : *Les troisiesmes œuures de Iean de Boyssieres*). Lyon, Loys Cloquemin, 1579. — In-4°. (Bibl. nat., Rés. Ye 516.)

Celuy là qui fut escorché
Par le vouloir de nostre prince,
Chante, de voir si bien torché,
Celuy que viuement tu pince.

P. DE RONSARD.

[A ROBERT GARNIER.]

En tête de *La Troade,* tragédie de Robert Garnier. Paris, Mamert Patisson, 1579. — Petit in-8°. (Bibl. nat., Rés. Yf 3950.)

Quel ſon maſle & hardy, quelle bouche heroique,
Et quel ſuperbe vers enten-ie icy ſonner ?
Le lierre eſt trop bas pour ton front couronner,
Et le bouc eſt trop peu pour ta Muſe tragique.
Si Bacchus retournoit au manoir Plutonique
Il ne voudroit Eſchyle au monde redonner,
Il te choiſiroit ſeul, qui ſeul peux eſtonner
Le theatre François de ton cothurne antique.
Les premiers trahiſſoyent l'infortune des Rois,
Redoublant leur malheur d'vne trop baſſe voix :
La tienne comme foudre en la France s'écarte.
Heureux en bons eſprits ce ſiecle plantureux :
Apres toy, mon Garnier, ie me ſens bien-heureux
De quoy mon petit Loir eſt voiſin de ta Sarte.

P. DE RONSARD.

EPITAPHE DE FRANÇOIS DE LORRAINE, Duc de Guyſe. Imité du Latin d'Octouian Mage, par P. de Ronſard.

Au ft 130 v° de *La Conionction des Lettres & des Armes des deux treſilluſtres princes Lorrains Charles Cardinal de Lorraine, Archeueſque & Duc de Rheims, & Francois Duc de Guyſe, Freres. Tirée du Latin de M. Nicolas Boucher, Docteur en Theologie : Et traduitte en François par M. Iaques Tigeou Angeuin, auſſi Docteur en Theologie, Chancelier & Chanoine en l'Egliſe Cathedrale de Mets.* A Rheims, chez Iean de Foigny, 1579. — In-4°. (Bibl. nat., Ln27 9410.)

Celuy, qui ſurpaſſa les Princes de ſon aage
En armes, en prouëſſe, en force & en courage,
Ce François de Lorraine, iſſu de tant de Roys,
Qui entre les plus grands a tout ſeul mile fois

Des ennemis veincuz rapporté la victoire,
Honneur de ſes Ayeuls, de ſa race la gloire,
Magnanime Guerrier, touſiours victorieux,
Ornement de la France, & maintenant des cieux,
Repoſe icy deſſouz, où ceſte grand' colonne
De marbre Phrigien ce ſepulcre enuironne :
Et où ce Duc veinqueur au naturel graué,
Se voit ſur vn cheual hautement eſleué.
La foy, la pieté, la vertu venerable
Ont enſemble baſty ceſte Tombe honorable,
Auec la Chreſtienté, & la Loy des Ayeux,
Qui pres de ce Tombeau s'arrachent les cheueux :
Leſquelles il aymoit, & pour l'amour deſquelles
Il eſt mort, ſouſtenant le droit de leurs querelles.
Ainſi le fier deſtin & le ſort l'a voulu,
Quand de vice & de ſang ce Royaume polu,
Chaſſant l'antique foy des peuples & des villes,
Contre ſoy fit armer tant de guerres ciuiles.

LES FIGVRES ET PORTRAICTS
des ſept aages de l'homme.

Auec le ſubiect par quatrains de feu Monsr de Ronſſart, au pied de chacun d'iceux, taillez, & grauez, ſur les principaulx enluminez de feu Me Baptiſte Pellerin. 1595. A Paris. Pour N. L. C. N. — In-fol. oblong. — A la fin : *Paracheuez de tailler & grauer en decembre 1580. Pour Nicolas le Camus Notaire.* — (Bibl. nat., Rés. G 1400.)

1. Enfance.

Laage premier de lhomme Enfance eſt appellé.
Son cours eſt de quatre ans maiſtriſé par la Lune,
Auquel il s'agrandiſt deſia ſerf de fortune,
Humide, delicat, dignorance voilé.

2. La Puerilité.

La Puerilité eſt noſtre aage ſecond.
Son regne eſt de dix ans gouuerné par Mercure.
Vollage ſans arreſt eſt lors noſtre nature
Et leſprit au ſcauoir ſe veut rendre facond.

3. Adoleſſance.

Le tiers eſt de huict ans par Venus gouuerné,
Qui rend lhomme amoureux en ſon Adoleſſance,
Son naturel enclin au ieu & à la dance,
De flames & de feux ſon cueur enuironné.

4. Ieuneſſe.

La Ieuneſſe eſt le quart guidé par le Soleil,
Regnant dix [&] neuf ans, pouſſant au mariage
Lhomme qui veult (viuant) colloquer ſon meſnage,
Deſireux de richeſſe, en force ſans pareil.

5. Le Viril.

Le quinct eſt le Viril ſuiuant l'aſpect de Mars.
Son cours eſt de quinze ans, ſa nature faſcheuſe,
Magnanime, conſtante, auare & dangereuſe,
Rendant l'homme guerrier ſuiuant ſes eſtendars.

6. Vielleſſe.

Le ſix ſoubz Iuppiter dans douze ans fait ſon cours
Iuſqu'en lan ſoixante huict, Aage nommé Vieilleſſe.
L'homme alors vers le ciel tout repentant s'adreſſe
Soigneux de ſon ſalut, des humbles le ſecours.

7. Le Caduc.

Le Caduc eſt le ſept, des Aages le dernier,
Où Saturne commande arreſtant ſa carriere
En lan quatre vingtz huict. Nature à ſa premiere
Foibleſſe le conduit, retournant au premier.

AV SIEVR FLAMINIO DE BIRAGVE,

SONNET.

En tête de : *Les Premieres Œuures poetiques de Flaminio de Birague, Gentil-homme ordinaire de la Chambre du Roy.* — Paris, Thomas Perier, 1585. — In-12. (Bibl. nat., Rés. Ye 1883.)

Comme Vesper au soir apparoist la plus belle
Des estoilles, d'autant que Venus l'aime mieux
Que tous les feux du Ciel, tant soient ils radieux,
D'autant ta flame luit d'vne clairté nouuelle.
Amour qui pour son chantre en la France t'apelle,
Aiguisa ton esprit, qui fait honte aux plus vieux,
De la plume escriuant tes vers ingenieux,
Que soy-mesme il s'osta du milieu de son æle.
Tandis que le sang chaut, la ieunesse, & l'Amour
Te permettent de voir la lumiere du iour,
Birague, suy le camp de celle qui te meine.
Deuiens son champion, porte son estandard,
Ne l'abandonne point comme vn lasche souldard :
« *La victoire & l'honneur sont enfans de la peine.*

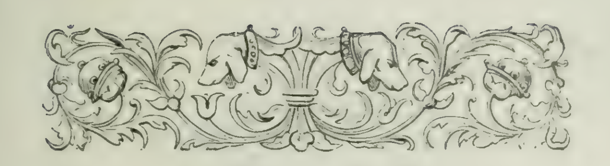
P. DE RONSARD,
gentil-homme Vandomois.



PIÈCES DIVERSES

attribuées à Ronsard de 1584 à nos jours

N. B. — Aucune de ces pièces n'a été recueillie par les exécuteurs testamentaires de Ronsard (Cl. Binet, mort en 1600; Jean Galland, mort en 1612); ce serait déjà une raison de douter de leur authenticité, s'ils n'avaient pas omis, volontairement ou non, d'autres pièces très authentiques. — Neuf ont été recueillies dans l'édition de 1617, cinq ans seulement après la mort de Jean Galland et sous la responsabilité de son héritier Philippe Galland, mais cela ne peut suffire à prouver leur authenticité, et de fait trois d'entre elles n'ont pas reparu dans l'édition de 1623, et deux autres sont plus que suspectes. — Les pièces qui viennent d'ailleurs, soit d'anciens ouvrages et recueils imprimés, soit de manuscrits de seconde main exploités au XIX[e] siècle, sont loin pour la plupart d'offrir les garanties désirables. Nous avons rejeté à la fin et indiqué seulement par l'incipit celles dont l'attribution à Ronsard est désormais abandonnée, et résumé en notes les principales raisons de douter. — P. L.



SONNET.

A la fin du *Liuret de Folastries*, s. l., 1584. — In-16. (Bibl. nat., Rés. Ye 1882.)

Des beautez, des attraits, & des discours feconds,
De ma face, ma grace, & ma douce eloquence,
I'amflambay, i'amorçay, & i'atiray en France
Les plus beaux à m'aymer, gratieux & faconds,
Qui d'aspectz, de soubris, de beaux propos semonds
A me voir, me chercher, & m'entendre en presence,
Bruslez, surpris, rauis, estoient en ma puissance,
D'yeux, de cueur, & de bouche, à mon seruice promptz.
Mais mon mary, autant laid, facheux & barbare,
Que i'estois belle, douce & d'vn discours bien rare,
Me ternit, me fanit, me tarit, à la fois,
Dans mes yeux, dans mon front, dedans ma bouche blesme,
Ma beauté, & ma grace, & ma parolle mesme,
De sa dague persant le canal de ma voix.

ODE, PAR M. DE RONSARD,

non encores imprimée.

Cette ode et la suivante ont paru aux ff. 158 r° et 159 r° de : *Les Fleurs des plus excellents poetes de ce temps.* Paris, Nicolas et Pierre Bonfons, 1599. — In-12. (Bibl. de l'Arsenal, B. L. 7243. — Texte revu sur la 3e édition, 1601, fts 167-168. Bibl. nat., Ye 11424.)

Tu te mocques, ieune ribaude,
Si i'auois la teste aussi chaude
Que tu es chaude sous ta cotte,

Ie n'aurois besoin de calotte,
Non plus qu'à ton ventre il ne faut
De pelisson, tant il est chaut.

Tous les charbons ardans
Alument là dedans
Le plus chaud de leur braise :
Un feu couuert en sort,
Plus fumeux & plus fort
Que l'air d'vne fournaise.

I'ay la teste froide & gelée,
D'auoir ma ceruelle escoulée
A ce limonier par l'espace
De quatre ans, sans m'en sçauoir grace :
Et luy voulant vaincre le cu,
Moy-mesme ie me suis vaincu.

Ainsi le fol sappeur
Au fondement trompeur
D'vn Bouleuert s'arreste,
Quand le fais tout soudain
Esbranlé de sa main
Luy escrase la teste.

Escoute, tu n'es qu'vne sotte,
De te mocquer de ma calotte :
C'est, Bure, afin que ma ceruelle
Garde sa chaleur naturelle,
Et que mon double taffetas
La face deualer en bas.

L'estomach mieux en cuit
La viande, & l'induit

Quand plus chaud il demeure :
Or la concoction
Faite en perfection
Rend la ſanté meilleure.

De là le bon ſang prend naiſſance,
De là s'engendre la ſemence
Qui aux reins plus chaude s'areſte
Tant plus on a chaude la teſte :
De là le ſperme coule apres,
Plus blanc, plus chaut & plus eſpais.

Pren l'vn ou l'autre point,
Ou ne te mocque point
De me voir en la ſorte :
Ou bien te ramentoy
Que pour l'amour de toy
Maugré moy ie la porte.

AVTRE DV MESME.

A la meſme Dame.

Contente-toy d'vn poinct,
Tu es, ie n'en ments point,
Trop chaude à la curée :
Vn coup ſufit la nuict,
L'ordinaire qui ſuit
Eſt touſiours de durée.
De reins foible ie ſuis,
Releuer ie ne puis :
Vn Cheual de bon eſtre,
Qui du montoir ſe plaiſt,

Sans vn noueau ſurcroiſt
Porte touſiours ſon maiſtre.
Le nombre plus parfait
Du premier vn ſe fait
Qui par ſoy ſe compoſe :
La tres-ſimple vnité,
Loing de pluralité,
Conſerue toute choſe.
Le Monde ſans pareil
Ne porte qu'vn Soleil,
Qu'vne Mer, qu'vne Terre,
Qu'vne eau, qu'vn Ciel ardant :
Le nombre diſcordant
Eſt cauſe de la guerre.
Ma mignonne, croy moy,
Mon cas n'eſt pas mon doy,
Quand ie puis il me dreſſe :
Tant de fois pigeonner,
Enconner, r'enconner,
Ce ſont tours de ieuneſſe.
Mon cheueul blanchiſſant
De mon cœur va chaſſant
La force & le courage :
L'Yuer n'eſt pas l'Eſté,
I'ay autresfois eſté,
Tu ſeras de mon aage.
Hier tu me brauas
Couchée entre mes bras,
Ie le confeſſe, Bure :
I'euſſe eſté bien marry
Au regne de Henry,
D'endurer telle iniure.
Lors qu'vn printemps de ſang
M'eſchauffoit tout le flang

A gaigner la victoire,
Bien diſpos ie rompois
Huict ou neuf fois mon bois,
Maintenant il faut boire.
Ne reſemble au goulu,
Qui ſon bien diſſolu
Tout à la fois conſomme :
Cil qui prend peu à peu
L'argent qui luy eſt deu,
Ne perd toute la ſomme.
Sois donc ſaoulle de peu,
De peu l'Homme eſt repeu :
Celuy qui ſans meſure
Le fait & le refait
Meſnager il ne ſçait
Le meilleur de Nature.
Au lieu que l'inconſtant
Iouvenceau le fait tant,
Trop chaud à la bataille :
Demeurons plus long temps,
Qu'vn de nos paſſetemps
Quatre d'vn autre en vaille.
Il faut ſe repoſer,
Se taſter, ſe baiſer
D'vn accord pitoyable,
Faire treſues & paix :
Souuent les petits mets
Font durer vne table.
Ne fronce le ſourci,
Si tu le veux ainſi,
Bure, tu es ſeruie :
Ie veux ſans m'abuſer
En me ioüant vſer,
Et non perdre la vie.

EN FAVEVR DE CLEONICE.

SONNET.

Au ft 152 r° de : *Les Premieres Œuures de Philippes Des-Portes* (à la suite de *Cleonice. Dernieres amours*). Paris, Mamert Patisson. 1600. — Petit in-8°. (Bibl. nat., Ye 7483 et Rés. Ye 2067.)

Ceste Françoise Greque aux beaux cheueus chatains,
Dont les yeux sont pareils à Vesper la brunette :
Ceste belle, sçauante & celeste Heliette,
De ce siecle l'honneur, tient mon cœur en ses mains.
Ma raison est malade, & mes yeux sont mal-sains,
Quand ie voy sa beauté, dont la clairté parfaite
Sert de fleches & d'arc, de forge & de retraite
A ce Dieu qui commande au plaisir des humains.
Ie me pasme si fort lors que ie la regarde,
Qu'il me semble qu'Amour coup dessus coup me darde
Tous ses traits & ses feux, qu'au cœur ie sens couler.
Si ie n'ay dignement sa louange eclaircie,
La faute n'est de moy, mais de l'ame transie :
Vn homme qui languit ne sçauroit bien parler.

P. DE RONSARD.

SONNET DE PIERRE DE RONSARD poete du Roy, Sur les Œuures de l'Autheur.

Au ft 3 r° du *Premier liure des Hymnes de Messire Anne d'Vrfé.* Lyon, Pierre Rigaud, 1608. — Petit in-4°. (Bibl. de la ville de Lyon, 317128.)

Quel Luth est cettui-cy qui charme les oreilles
Comme celuy d'Orfé d'un son harmonieux?
Quel noueau Rossignol oy-ie melodieux,
Qui rauit les Esprits & les Cœurs de merueilles?

Le miel Hymetien des celestes Abeilles
Ne me semble si doux, ni si delicieux
*Que sont les vers d'*Vrfé *qui penetre les Cieux,*
Nous chantant doctement des choses nompareilles.
Le Troupeau tant cheri des Pierides Sœurs,
Nous voulant assouuir de toutes leurs douceurs,
Les ont dedans ce Liure heureusement infuses.
Poursuy doncques, Vrfé; *car, ou ie me deçoy,*
Ou France ne verra de long temps apres toy,
Aucun qui ioigne mieux les Armes & les Muses.

P. D. R.

SONNET DE P. DE RONSARD AVX IESVITES.

Au ft 2 r° de : *Iesuites establis & restablis en France. Et Le fruict qui en est arriué à la France.* S. l., 1611. — Petit in-8°. (Bibl. nat., Ye 24557.)

Saincte Societé dont on a fait eslite,
Pour monstrer aux humains les mysteres cachez,
Pour repurger les maux dont ils sont entachez,
Et pour remettre sus nostre Eglise destruite.
Mignons de Iesus Christ, qui par vostre merite
Auez desia si bien amorcé nos pechez,
Que l'on se peut vanter que là où vous peschez
Pour vn petit veron vous prenez vne truite.
Secretaires de Dieu, l'Eglise & les humains,
En Dieu, en Iesus Christ, vous prie à iointes mains,
De retirer vos rets hors de leur mer profonde.
Car vous pourriez en fin par vostre feinct esprit,
Pescher, prendre, amorcer, & bannir de ce monde
L'Eglise, les humains & Dieu & Iesus Christ.

[SONNETS.]

Les trois sonnets qui suivent ont paru dans le *Recueil des ſonnets, odes, hymnes, elegies & autres pieces retranchées aux editions precedentes des œuures de P. de Ronſard, Gentil-homme Vandomois.* Paris, Nicolas Buon, 1617, pp. 64-66. — In-12.

Il ne faut s'eſtonner ſi l'amour Pharienne,
Sçauante en l'art d'armer, ſçeut gaigner vn Romain :
L'Europe n'eſt pas fine, & n'amorce point d'hain,
Et les Philtres produit la terre Aegyptienne.
Si vne belle & ieune accorte Ilirienne,
Qui loge la fineſſe & l'art dedans ſon ſein,
M'a pris, qui ſuis groſſier, de nation Germain,
Ie n'en ſuis à blaſmer, c'eſt la loy Cyprienne.
Laquelle ioint la tourtre auec les papegaux,
Et lie à meſme ioug les eſprits inégaux,
Sans reſpect ny de mœurs, d'âge ny de patrie.
Amour a Ciel & Terre en partage commun,
Il eſt Pere, il eſt Prince, il maiſtriſe vn chacun,
En Eſpagne auſſi bien qu'il fait en Germanie.

Si tu m'aymois de bouche autant comme d'eſcrit,
Ie ſerois bien-heureux : ta lettre eſt amoureuſe,
Ta parole au contraire eſt dure & rigoureuſe,
Qui la douceur d'Amour de ſon fiel en-aigrit.
Bien-heureux l'Eſcriuain qui les lettres t'apprit,
Et ta nourrice ſoit maudite & malheureuſe,
Qui t'apprit à parler d'vne voix ſi douteuſe,
Voix qui trouble mes ſens, & me tourne l'eſprit.
Maiſtreſſe, s'il te plaiſt que mon cœur ſe conſole,
Hay-moy par eſcriture, & m'aymes de parole,
Sans tromper ton eſcrit, de l'eſprit ſeruiteur.
S'il te plaiſt, ne promets eſpoir de recompenſe,
Parle d'autre façon, ton eſprit eſt menteur,
Qui fait parler la bouche autrement qu'il ne penſe.

Quand ie te promettrois, ie ne le tiendrois pas,
I'aymerois mieux mourir, i'ay trop de conſcience :
Heleine, tes propos ſont pleins de defiance,
Ie ne me prens credule à ſi commun apas.
Le Piedmont & la Cour où d'enfance tu as
Demeuré ſi long temps, m'en donnent aſſeurance,
Autrement dit ta langue, autrement ton cœur penſe,
« Le plaiſir amoureux vaut mieux que le treſpas.
Plus d'vn mignard refus, plus d'vne face lente
Tu me dis que nenny, plus ie ſuis reſiouy :
C'eſt langage de Cour que ta voix inconſtante,
Où nenny ſert d'ouy : i'ay nenny trop ouy,
Dy quelquefois ouy : ie ſerois ſans attente
Si en lieu de nenny tu me diſois ouy.

A IEAN D'AVRAT SON PRECEPTEVR.

Au même *Recueil*, p. 78.

Ils ont menty, d'Aurat, ceux qui le veulent dire
Que Ronſard, dont la Muſe a contenté les Rois,
Soit moins que le Bartas, & qu'il ait par ſa voix
Rendu ce teſmoignage ennemy de ſa lyre.
Ils ont menti, d'Aurat : ſi bas ie ne reſpire,
Ie ſçais trop qui ie ſuis, & mille & mille fois
Mille & mille tourments pluſtoſt ie ſouffrirois,
Qu'vn adueu ſi contraire au nom que ie deſire.
Ils ont menti, d'Aurat, c'eſt vne inuention
Qui part, à mon aduis, de trop d'ambition,
I'auroy menty moy-meſme en le faiſant paroiſtre,
Francus en rougiroit, & les neuf belles Sœurs
Qui tremperent mes vers dans leurs graues douceurs,
Pour vn de leurs enfans ne me voudroyent cognoiſtre.

Au même *Recueil*, p. 78.

Ie n'ayme point ces vers qui rampent ſur la terre,
Ny ces vers empoulez, dont le rude tonnerre
S'enuole outre les airs : les vns ſont mal au cœur
Des liſeurs deſgoutez, les autres leur font peur :
Ny trop haut, ny trop bas, c'eſt le ſouuerain ſtyle,
Tel fut celuy d'Homere & celuy de Virgile.

CHANSON.

Au même *Recueil*, p. 100.

A ce malheur qui iour & nuict me poingt
Et qui rauit ma ieune liberté,
Dois-ie touſiours obeyr en ce point,
Ne receuant que toute cruauté ?
Fidelement
Aymant,
Ie ſens
Mes ſens
Troubler,
Et mon mal redoubler.

Ceſt or frizé, & le lis de ſon teint,
Soubs vn ſoleil doublement eſclarcy
Ont tellement mes moüelles attaint,
Que ie me voy deſia preſque tranſi,
Son œil ardant,
Dardant
En moy
L'eſmoy
Du feu,
Me bruſle peu à peu.

Ie cognois bien, mais helas! c'eſt trop tard,
Que le meurtrier de ma franche raiſon,
S'eſt eſcoulé par l'huys de mon regard,
Pour me braſſer ceſte amere poiſon :
Ie n'eus qu'ennuits,
Depuis
Le iour
Qu'amour
Au cœur
M'inſpira ſa rigueur.

Et nonobſtant (cruelle) que ie meurs,
En obſeruant vne ſaincte amitié,
Il ne te chaut de toutes mes clameurs,
Qui te deuroient inciter à pitié.
Vien donc, Archer
Treſcher,
Volant,
Doublant
Le pas,
Me guider au treſpas!

Ny mes eſprits honteuſement diſcrets,
Ny le trauail que i'ay pour t'adorer,
Larmes, ſouſpirs & mes aſpres regrets
Ne te ſçauroyent (Dame) trop inſpirer,
Si quelquefois,
Tu vois
A l'œil
Le dueil
Que i'ay,
Pour l'amoureux eſſay.

Quelqu'vn ſera de la proye preneur,
Que i'ay long temps par cy deuant chaſſé,
Sans meriter iouyra de cet heur,
Qui a ſi fort mon eſprit haraſſé,
C'eſt trop ſeruy,
Rauy
Du mal
Fatal
Ie veux
Conceuoir autres veux.

Quelque lourdaut, ou quelque gros valet,
Seul à l'eſcart de mon heur iouyſſant,
Luy taſtera ſon ventre rondelet,
Et de ſon ſein le pourpre rougiſſant,
De nuict, de iour,
L'amour
Me fait
Ce fait
Penſer,
Et me ſert d'vn enfer.

Or ie voy bien qu'il m'y conuient mourir
Sans eſperer aucun allegement,
Puis qu'à ma mort tu prens ſi grand plaiſir,
Ce m'eſt grand heur & grand contentement,
Me ſubmettant,
Pourtant
Qu'à tort
La mort
L'eſprit
Me rauit par deſpit.

Au même *Recueil*, p. 180.

I'oste Greuin de mes escris,
Pource qu'il fut si mal appris,
Afin de plaire au Caluinisme,
(Ie vouloy dire à l'Atheisme)
D'iniurier par ses brocards
Mon Nom cogneu de toutes parts,
Et dont il faisoit tant d'estime
Par son discours & par sa rime.
Les ingrats ie ne puis aymer :
Et toy, que ie veux bien nommer,
Beau Chrestien, qui faits l'habille homme,
Pour te prendre au Pape de Rome,
Et à toute l'antiquité,
Cesse ton langage effronté,
Sans blasmer, en blasmant l'Eglise
Que le bon IESVS *auctorise,*
Ceux qui t'aymoient, & plus cent fois
Vrayment que tu ne meritois.
Vous n'auez les testes bien faites,
Vous estes deux noueaux Poëtes,
Taisez-vous, ou, comme il faudra,
Mon Cuisinier vous respondra,
Car de vous presenter mon Page,
Ce vous seroit trop d'aduantage.

QVATRAIN
fait promptement pour vn sergent qui l'importunoit de luy donner des vers pour vne inscription.

Au même *Recueil*, p. 366.

De trois sergens pendez-en deux,
Le monde n'en vaudra que mieux.
Quand l'autre tiers sera pendu,
Le monde n'aura rien perdu.

CECY EST VN FRAGMENT DE LA COMEDIE du Plutus d'Ariſtophane, qui fut (comme le teſmoigne Binet en la vie de Monſieur de Ronſard) la premiere iouëe en France, & fut repreſentée au College de Coqueret, d'où eſtoit Principal D'Orat. Monſieur de Ronſard eſtoit lors fort ieune quand il la fit, & n'a iamais eſté miſe ſur la preſſe. Ce Fragment a eſté recouuré par le moyen de quelques vns, comme pluſieurs autres pieces qui ſont en ce Recueil.

Au même *Recueil*, p. 386.

ACTE PREMIER.

Carion.

O Iuppiter, ô Dieux, que c'eſt grand peine
Que de ſeruir vn maiſtre qui bien ſaine
N'a la ceruelle : où le ſeruant luy dit
Choſe qui ſoit bien fort pour ſon profit
Et il ne plait au maiſtre de la faire,
Si par cela il fait mal ſon affaire,
Il eſt bien force au ſeruiteur auſſi
D'auoir ſa part du mal & du ſouci,
Puis qu'il a pleu à Dieu & à fortune,
Que ſur ſon corps puiſſance n'ait aucune
Le vray ſeigneur, ains le ſeul acheteur :
Tel orendroit eſt le mien grand mal-heur :
Mais à preſent vne tres-iuſte plainte
Ie puis former contre Apollon, qui mainte
Oblique voix d'oracles va chantant,
Sur vn trepied tout d'or : car s'il eſt tant
Parfait deuin & medecin ſi ſage,
Comm' on le fait par le commun langage,
Pourquoy a-il laiſſé mon maiſtre aller
Sans ſon cerueau du haut mal alleger

De Phrenesie, en tel' sort' & maniere
Que toute iour il va suiuant derriere
Vn homme aueugle, & fait tout autrement
Qu'il ne deuroit, veu que communément
Nous qui auons la veuë qui nous guide,
Marchions deuant les aueugles pour guide?
Mais cestuy-cy va derriere, & par force
D'aller derriere auecque luy me force,
Et si la bouche on n'oseroit ouurir,
Pour en parler, mais deusse ie mourir,
Plus desormais ne m'en tairé, mon maistre,
Si ie n'entens de vous que ce peut estre
Pourquoy ainsi nous suiuons sans seiour
Cest' homme aueugle : or est-il vn bon iour,
Et me frapper à ceste bonne feste,
Vous n'oseriez ayant de sur ma teste
Ce beau bouquet au bonnet attaché.
CHREMILES. *Non par Dieu, Sire, ains sera arraché*
Bonnet & tout pour plus de dueil te faire,
Si tu me fasche. CARION. *Abus, car de me taire*
Ie n'ay vouloir, si tu ne dis deuant
Qui est cestuy que tu vas poursuiuant.
Or ton amy, affin que tu l'entende,
Bien fort ie suis, & pour ce le demande.
CHR. *Et vrayement rien ne te celeré*
Car ie ne pense auoir plus asseuré
Larron que toy entre ceux qui me seruent.
I'estois iadis de ceux qui mieux obseruent
La loy de Dieu & son commandement :
Et n'ay cessé d'estre vn poure quaimant
Et souffreteux. CAR. *I'en sçaurois bien que dire.*
CH. *Mais les meschants, qui ne se font que rire*
De dérober les temples, accuser
L'homm' innocent, le coulpable excuser,

Le tort à tort contre le droit defendre,
Ou bien le droit à beaux purs deniers vendre :
Iceux venoient tous comme petits Roys
Riches, puiſſans. CAR. *De cela ie te crois.*
CH. *Ce cognoiſſant ie m'en allay grand erre*
Vers Apollon pour d'iceluy m'enquerre,
Non pas pour moy, car mon temps eſt paſſé
En grand miſere & ſuis ja tout caſſé,
Mais pour l'amour de noſtre fils vnique,
A ſçauoir mon ſi pour auoir pratique
Et amaſſer or argent à foiſon
Il deuoit eſtre iniuſte, ſans raiſon,
Sans conſcience & du tout rien qui vaille,
Veu qu'autrement iamais il n'auroit maille.
CA. *Et Apollon, qu'eſt-ce qu'il reſpondit?*
CH. *Attens vn peu que ie t'aye tout dit,*
Et tu oyras : car il vient à reſpondre,
Diſant tout cler qu'il me falloit ſemondre
Venir chez moy, que ie rencontreroye
Tout le premier à mon chemin & voye,
Partant de là, ſans que ie le laſchaſſe
Tant que chez moy auec moy le logeaſſe.
CA. *Et qui as-tu le premier rencontré?*
CH. *Ceſtuy-cy ſeul.* CA. *Il t'a donc bien monſtré*
Tout clairement, ſi tu le ſçais entendre,
Qu'il te failloit à ton fils bien apprendre
Les bonnes mœurs deſquelles chaſcun vſe
En ce pays. CH. *Dy moy par quelle ruſe*
As-tu cogneu que c'eſt ce qu'il entent?
CA. *Par ceſt aueugle : & c'eſt à quoy il tent,*
Te demonſtrant qu'il eſt tres-profitable
Ne faire rien qui ſoit bon & louable,
Comm' aueuglé. CH. *Ha! croire ie ne puis*
Qu'il tende là où tu me dis, & puis

On voit tout cler qu'il y a autre chose
Plus grand' & haute en ces propos enclose,
Mais s'il nous dit qui il est, & pourquoy
Il vient ici aupres de toy, & moy,
L'intention nous aurons clerement
Du Dieu diuin & du diuinement.
CA. *Vien ça dis-moy tout premier qui es-tu*
Que nous suiuons, ou tu seras batu.
CH. *C'est trop songé, il faut que tu le die.*
ARGENT. *Ie te le dis, ie suis, Dieu te maudie.*
CA. *Entendez-vous, mon maistre?* CH. *A toy s'adresse*
Ceste missiue : aussi trop de rudesse
Tu as vsé l'interrogeant ainsi.
Or dis le moy tout bellement icy,
Si tu cheris l'homme qui n'est pariure.
AR. *Va t'en au diable.* CA. *Et pren pren cest augure*
Auec cest hoste. CH. *Ha! par saincte m'amie,*
Ie feray bien que point tu ne t'en rie,
Car si ja plus tu refuses le dire,
Ie te feray mourir en grand martire.
AR. *Allez-vous en tous deux, & me laissez.*
CH. *Non ferons da.* CA. *Mon maistre, i'ay assez*
Vn bon moyen pour faire qu'il enrage,
Ie le mettray sur vn roch au riuage,
Puis le larray, afin que là laissé
Tombant à bas il ait le col cassé.
CH. *Habilement qu'il soit troussé en male.*
AR. *Non, ie te pri'.* CH. *Di donc.* AR. *Helas bien sale*
Mon cas seroit, tant me seriez mauuais
Si vous sçauiez qui ie suis, & iamais
Ne me lairiez d'auec vous departir.
CH. *Si tost par Dieu que tu voudras partir.*
AR. *Lasches moy donc.* CH. *Tien, te voyla lasché.*
AR. *Or escoutez, bien que ie suis fasché*

De declarer ce que celer penſoye,
Ie le diray tout bas, de peur qu'on l'oye,
Ie ſuis Argent. CH. *O le plus mal-heureux*
De tout le monde! es-tu bien ſi poureux
De nous auoir celé iuſqu'à ceſt heure
Qui tu eſtois? & où eſt ta demeure,
Puisque tu es Argent? CA. *Tu es Argent,*
Toy ſi mal propre & ſi mal diligent
A te lauer que tu reluis d'ordure?
O *Apollon! ô* Dieux, *quell' auanture!*
Quel heur! quel bien! mais dis-tu que tu l'es?
AR. *Ouy.* CH. *Luy meſme?* AR. *Ouy luy meſme, allez,*
C'eſt aſſez dit. CH. *Comment doncques es-tu*
Si ord, ſi ſale & ſi fort mal veſtu?
AR. *Ie viens d'vn trou où m'auoit enterré*
Vn chicheface, ains m'a deſenterré
Son fils prodigue, apres auoir en terre
Mis comme moy ſon pere, qui le ſerre,
Comme luy moy, car il eſt raiſonnable
Que qui fait mal endure le ſemblable.
Le fils apres qu'il m'a eu deliuré
De la priſon, ſoudain il m'a liuré
A ſes putains & ribaudes folaſtres,
Pleines d'onguens, de verolle & d'emplaſtres,
Qui m'ont ſali & ſi mal accouſtré.
CH. *Par qui as-tu ce mal-heur rencontré?*
AR. *Elle me vient affin que ie ne mente,*
Par Iuppiter qui ne veut que ie hante
Auec les bons & les gens de ſçauoir,
Qui plus que nuls ſont dignes de m'auoir,
Auſquels iadis à ma tendre ieuneſſe
Ie deſirois de prendre mon adreſſe,
Mais tout ſoudain que le bon Iupin vit
Mon deſir tel, la veuë me rauit,

Et m'aueugla, affin de ne pouuoir
Or' diſcerner ce qui eſt blanc du noir,
Le bien du mal, & les bons de la gent
Qui ne vaut rien, tant luy deſplait qu'Argent
Soit auec ceux qui ſont de bonne vie,
Comme ſi Dieu leur portoit quelqu'enuie,
Et toutesfois il ſemble n'eſtre rien
Qu'il aime plus qu'il fait les gens de bien,
Car ce ſont ceux qui l'honnorent & priſent,
Et au contraire les mauuais le depriſent,
Auſquels il baille or, argent à planté.
CH. *Ie te confeſſe, & ſi à ta ſanté*
Tu reuenois & recouurois la veuë,
Quand tu ferois des hommes la reueuë,
Fuyrois-tu point les meſchans deſormais,
Comme iadis? AR. *Ie t'aſſeure, iamais*
A eux n'irois. CH. *Et auſquels donc, aux bons?*
AR. *Trop volontiers, mais par vauls & par mons,*
Ie n'en puis voir. CH. *Ce n'eſt pas grand merueille,*
Car moy qui vois, & ne ſuis de pareille
Façon que toy aueugle ny ſans yeux,
Pieça ne vois homme bon ſous les cieux.
AR. *Or me laiſſez, car i'ay fait mon deuoir*
De vous conter ce que vouliez ſçauoir.
CH. *Nous n'auons garde, ains par Dieu te tiendrons*
Le plus ſerré que tenir te pourrons.
AR. *Voyla mon cas, vous l'ay-ie pas predit*
Que tout ſoudain que ie vous aurois dit
D'où ie venois & qui i'eſtois, ſans ceſſe
Vous me feriez grand faſcherie & preſſe?
CH. *Et ie te prie obeys à mon dire,*
Et ne me laiſſe, où que tu voiſes, pire
Hoſte que moy tu pourras eſprouuer,
Mais de meilleur, tu n'en ſçaurois trouuer,

Car point n'en eſt. Ar. *Chaſcun m'en dit autant,*
Mais auſſi toſt que l'vn d'iceux a tant
De biens qu'il veut, & eſt deuenu riche,
Tant plus il a, & plus il deuient chiche,
Plus grand larron, plus trompeur, plus meſchant.
Ch. *Il eſt bien vray ſi c'eſt quelque marchant,*
Mais en chaſcun tell' malice n'abonde.
Ar. *Non, tu dis vray, ſinon à tout le monde.*
Ca. *Ie te battray ſi plus tu nous outrage.*
Ch. *Or entens bien les biens & l'auantage*
Lequel chez moy te pourroit bien heurer
S'il te plaiſoit auec nous demeurer,
Car ayant Dieu, i'oſerois bien promettre
De te guerir tes yeux & te remettre
En tel eſtat que tu verrois bien cler.
Ar. *Ie te ſuppli pluſtoſt de m'aueugler*
Encore plus, ſi tel eſt ton pouuoir,
Car ie n'ay cure aucunement de voir
Plus que ie voids. Ch. *Que dis-tu, miſerable?*
Ca. *Cet homm' icy, ce croy-ie, eſt incurable?*
Ce mal luy eſt de nature donné.
Ar. *Non, mais Iupin l'a ainſi ordonné,*
Et s'il ſçauoit, luy qui void toute choſe,
Et qui du tout à ſon plaiſir diſpoſe,
Que derechef ie viſſe de mes yeux,
Il me feroit mourir. Ch. *Te fait-il mieux,*
Quand maintenant il permet que tu cours,
En trébuchant, ſans te donner ſecours?
Ar. *Ie n'en ſçay rien, mais moult ie le redoute.*
Tout homme ſage & prudent fait grand doute
De l'offenſer : car c'eſt vn grand Seigneur.
Ch. *Et aux Seigneurs, qui fait que tant d'honneur*
Chacun leur porte, & craint leur grand pouuoir?
Le ſeul argent eſt la croix du tiroir :

Car quant Argent & ſa croix va par place,
Il n'eſt celuy qui ſoudain ne deſplace,
Il court apres, tant il ſe ſent tiré.
Par toy, Argent, chacun eſt attiré,
Et va ſuiuant les Seigneurs, & les flatte.
CAR. *Par toy, Argent, chacun les pieds leur gratte,*
Chacun les va par toy idolatrer,
. . . .
Car tout premier qui fait que Iupin regne
Entre les Dieux en ſon celeſte regne?
CA. *Le ſeul Argent : il en a plein ſes amples*
Palais Royaux, & ſes tres-ſacrez Temples.
CH. *Qui le luy donne?* CA. *Autre que ceſtuy-ci?*
CH. *Par qui fait-on les dons à luy auſſi,*
A ſes Autels, ſinon par ceſtuy-meſme?
CA. *Par nul, & ſi tout le monde ſe cheſme*
De le prier touſiours, & à tout' heure,
Pour ſeulement auoir quelque rogneure
De ſon threſor, & ne void-on prier
Luy ny ſes Dieux, ſinon pour ſupplier
Qu'il donne Argent à ceux qui bien le prient,
Et toute iour autre choſe ne crient.
CH. *Si donc ceſtuy cauſe leur criement,*
Il pourroit bien faire facilement
Ceſſer leurs cris. AR. *Dy-moy par quel moyen?*
CH. *Si tu n'eſtois, on ne donneroit rien*
A ceux qui vont à Iupiter crians,
Et iour & nuict en ſon Temple prians,
Encent ou cierge on ne leur porteroit,
Ny bœufs, ny veaux on ne leur donneroit
Pour ſacrifice à ſon Idole faire :
Car ſans argent on ne peut rien parfaire,
Ny rien auoir, lequel faut que tu liures,
Pour acheter des marbres ou des cuiures,

Quand quelqu'vn veut luy dreſſer vne image,
Qui bien reſſemble à Iupin de viſage.
Par ainſi donc nul n'eſt qui ne renie
Et Iupiter, & ſa grand' tyrannie,
Si tu te veux des Temples abſenter.
AR. *Dis-tu que c'eſt par moy qu'on va flater*
Les grands Seigneurs, & leur faire ſeruice?
CH. *Ie t'en aſſeure, & n'eſt honneſte office,*
Ny choſe honneſte ou plaiſante aux humains,
Qui ne leur ſoit donnée par tes mains :
Car il n'eſt rien qui à toy n'obeïſſe.
CA. *Quant eſt de moy, certes point ne ſeruiſſe,*
Si n'euſt eſté quelque petite ſomme
De toy, Argent : car ie ne ſuis pas homme
Riche & puiſſant, comme tu peux penſer.
CH. *On dit auſſi que qui veut dépenſer*
En chaines d'or, en bagues, en ioyaux,
Des Dames a & tripes & boyaux :
Mais quand vn pauure au matin les reſueille,
Elles luy font touſiours la ſourde oreille.
CA. *Pareillement vn mignon au cœur gent,*
Fait de ſon corps plaiſir pour de l'argent,
A quelque femme, au bon riche vilain,
Pourueu qu'ell' donne vn ſachet d'argent plain.
CH. *Ne font pas ceux qui ont bonne nature.*
CA. *Que font-ils donc?* CH. *L'vn donne vne monture.*
L'autre vn harnois, l'autre demande vn lict
Porfilé d'or, à ſe coucher la nuict.
CA. *Il auroit honte, & craindroit le diffame,*
S'il demandoit de l'argent à ſa Dame :
Mais il ſçait bien, pour mieux couurir ſa honte,
Tout gentiment dire qu'on le remonte
D'vn bon courtaut, ou bien de quelque mule,
Et s'il ne l'a touſiours au bon recule.

Ch. *Les Arts auſſi, auec les Theoriques,*
Et les engins des ſubtils mecaniques
Par ton moyen les hommes ont trouué.
L'vn pour Argent eſt Marchand approuué,
Et l'autre ayant le cul deſſus ſa ſelle
Fait des ſouliers, l'autre forge & martelle,
L'autre charpente, & l'autre eſt bon Orfeure,
Qui prend de toy l'argent qu'il met en œuure :
L'autre, par-Dieu, eſt larron & voleur,
Coupeur de bourſe, ou d'iceux receleur :
L'autre eſt foulon, & l'autre teinturier,
L'autre taneur, & l'autre couturier,
L'autre fruictier, l'autre vendeur d'ognons,
L'autre craignant de perdre ſes rognons,
Quand il ſe void ſurpris en adultaire,
Pour Dieu, dit-il, ne me vueillez point raire
De ce razoir, ſinon le poil du cu,
Et vous aurez ma bourſe, amy cocu.
Ar. *O moy chetif! moy mal-heureux! iadis*
Ie n'entendois cecy que tu me dis.
Ch. *Et le grand Turc eſt-il pas par Argent*
Si grand Seigneur que d'vne telle gent?
Ca. *Les grands Marchands de Veniſe & de Romme*
Ne ſont-ils pas leur courretier cet homme?
Ch. *Quoy? les ſoldats, les patrons de galleres,*
Seruent-ils pas le Roy pour les ſalleres?
Ca. *Les lanſquenets, quand le temps s'y adonne,*
Ne vont-ils pas ſeruir qui plus leur donne?
Ch. *Les Generaux qui ſont ſur la monnoye,*
Apres qu'ils ont du Roy bien mangé l'oye,
Rendent-ils pas cent ans apres la plume?
Ca. *Ceux ſur leſquels, comme ſur vne enclume,*
Le bourreau frappe, & que ſi fort rabroüe,
Eſt-ce pas toy qui les mets ſur la roüe?

Ch. *Eſt-ce pas toy par qui l'on pete au nez*
Du Medecin, & il eſt bien punez
S'il ne le ſent? neantmoins il l'endure,
Et ſe nourrit touſiours dedans l'ordure.
Ca. *Eſt-ce pas toy par qui le venerable*
Frere frappart dit ſouuent vne fable
Au lieu. Ch. *Hola, laiſſe-là le Clergé,*
Que tu ne ſois d'hereſie chargé.
Tu ſçais qu'il a la charge de nos ames.
Ca. *Et du corps, qui? les Seigneurs, ou les Dames?*
Ch. *Auſſi par toy Argent, par grand effort,*
Pluſieurs mignons n'ont la verole à tort :
Car acheté ils ont argent contant
Le grief ennuy qui les va tourmentant.
Ca. *Voire, & ſi toy Argent, quand tu es vif,*
Tu es ſi fort & ſi penetratif,
Que tu gueris d'vne façon gentille
Le mal qu'as fait, comme vn ſecond Achille,
Duquel iadis la lance Peliaque
Guerit Telephe, ains toy, mieux que Gaiaque
Decoction tu gueris le nauré,
Par toy Argent. Ch. *De cela tu dis vré :*
Mais ſi faut-il aimer les Damoiſelles,
Quoy qu'il aduienne, ou belles, ou non belles,
Par toy Argent, les belles pour te prendre,
Et les laid'rons pour aux beaux fils te rendre.
Ca. *Et ceux qui vont marchant ſur les eſpines,*
Tant ſont gouteux & courbans les eſchines,
S'en vont branlant comme vne tour qui vole.
Ch. *Puiſſent-ils choir & eux & leur verole*
Sur toy valet, quand tu vas par la ruë.
Ca. *C'eſt peu de cas, par Argent on la ſuë.*
Ch. *C'eſt par Argent que tout eſt fait, & rien*
N'eſt fait ſans toy, par toy eſt fait le bien,

Par toy le mal, tu as toutes puiſſances.
CA. *Et c'eſt pourquoy la guerre tu balances,*
Et du coſté que tu faits contre-poix,
Iceluy a de victoire le poix.
AR. *Moy doncques ſeul, puis tant de choſes faire?*
CH. *Oüy, & ſi on a de toy affaire*
De iour en iour, en d'autres choſes mille,
Soit par les champs, ou bien ſoit à la ville :
Parquoy iamais nul ne fut ſou de toy,
Plus on en a, plus on eſt en eſmoy
D'en amaſſer : car de toute autre choſe
On deuient ſou. CA. *De pain.* CH. *De vers & proſe.*
CA. *De petits chous.* CH. *D'honneur.* CA. *De tartelettes.*
CH. *De cœur vaillant.* CA. *De petites figuettes.*
CH. *De bruit, renom.* CA. *De pois, féues, lentilles.*
CH. *D'aller au camp.* CA. *Et aller voir les filles.*
CH. *Et bref de tout, fors, Argent, de t'auoir,*
De toy ſaoulé iamais on ne peut voir
Homme quelconque : a quelqu'vn mille frans
De reuenu, ou trois mille comptans?
Il bruſle, il art, qu'il n'en deſrobe au double :
A-il tant fait que ſon vaillant il double,
Il deuient fol, qu'il ne le peut tripler,
Puis quadrupler, puis en fin centupler :
Et croit pour ſeur, comme dit l'Euangile,
Que ſi quelqu'vn a eſté ſi habile,
Que d'acquerir le centuple du bien
De ſes ayeux, ſans qu'il s'en faille rien,
Il ioüyra de l'eternelle vie,
Ou autrement que ſon ame eſt rauie
Droit en Enfer, & eſt pis qu'vn damné,
S'il n'a d'argent tant qu'il die, i'en ay.
AR. *Vous dites d'or tous deux, loüans l'Argent :*
Mais vn ſeul poinct me va le cœur rongeant.

Ch. *Dy hardiment, dy nous qui eſt ce poinct?*
Ar. *Ie crains vn mal, & c'eſt ce qui me poingt,*
Que ie ne ſois aſſez propre à tenir
Ce grand Empire, ou pour le maintenir.
Ch. *Auſſi dit-on qu'il n'y a rien plus laſche,*
Ny plus paoureux qu'Argent : car on le cache
De iour en iour, il a peur des gens-d'armes,
Et tout ſoudain qu'il oyt cliquer les armes,
On void argent, & toute ſa vaiſſelle
Par tout ſerrer, & on ne void eſcuelle,
Ny plat d'argent, vaſe, baſſin, eſguiere
Chez les plus gros en aucune maniere,
Si fort tu es coüard & peu hardy.
Ar. *Et non ſuis non, ſi on m'a enhardy :*
Mais ce qui fait que coüard on me penſe,
Eſt, que ſouuent quand vn larron s'auance
D'entrer de nuict dedans quelque maiſon,
Il eſt marry qu'il ne trouue à foiſon
Argent & or, ſans eſtre renfermé,
Et quand il void que tout eſt bien fermé,
Il dit alors que c'eſt par coüardiſe
Que ie me cache, & ce ſeroit ſottiſe
De me tenir en place deſcouuerte,
Quand le loup a ſur moy la gueule ouuerte.
Ch. *Va-va, que rien de cela ne te chaille,*
Tant ſeulement ſi tu vas en bataille,
Aye bon cœur, ie te ſeray auoir
Si bonne veuë, & ſi clerement voir
Qu'vn Lynx qui void à trauers les murailles,
Et ſi tu voids venir quelques batailles
De fins larrons qui te veulent haper,
Fort ayſément tu pourras eſchaper
Auant qu'vn trou ils ay'nt fait aux parois,
Et par ainſi iamais peur tu n'aurois.

Ar. *Comment eſt-il poſſible que tu faſſes,*
Que puiſſe voir ſi cler que tu menaſſes?
Ch. *Aſſez, aſſez, en ay bonne eſperance,*
Et qu'ainſi ſoit i'ay eu apperceuance
Que le Laurier d'Apollon a tremblé,
Ou pour le moins lors il me l'a ſemblé,
Quand moy, pauuret, m'en alay lamentant
A ſon Oracle. Ar. *Il eſt donc conſentant*
De cet affaire. Ch. *Il l'eſt, ie t'en aſſeure.*
Ar. *Gardez-vous bien.* Ch. *As-tu peur que ie meure,*
Ne t'en ſoucie, & deuſſe-ie mourir,
Ie le veux faire. Ca. *Ie t'y veux ſecourir,*
Si bon te ſemble. Ch. *Il y en aura bien*
D'autres aſſez, qui ſont bons, & n'ont rien,
Leſquels viendront pour nous donner ſecours.
Ar. *Ie m'ébahis que tu as ton recours*
A ſi chetiue & miſerable gent.
Ch. *Ils vaudront trop, s'ils ont vn coup Argent:*
Sus, Carion, deſpeſche-toy d'aller.
Ca. *Où, & quoy faire?* Ch. *Haſte-toy d'appeler*
Mes compagnons laboureurs, & ie crois
Que les pourras trouuer à leurs charrois,
Ou bien aux champs autour de ce village,
Se trauaillans apres leur labourage,
Faits-les venir, afin qu'ils ay'nt leur part
De ce butin: le bon ſon bien depart
A ſon amy, & à ſon familier.
Ca. *Ie m'y en vois, mais gardez d'oublier*
De commander que de ce ſainct gaſteau
On en rapporte à l'hoſtel vn chanteau:
C'eſt pain beniſt, il faut ſelon l'vſage
En deſpartir à noſtre voiſinage,
Mais qu'on m'en garde à moy vn bon lopin.
Ch. *Laiſſe-m'en faire, & va-t'en mettre à fin*

Ce que i'ay dit, & toy le plus puiſſant
Des Dieux, Argent, entre, me beniſſant,
En mon Hoſtel, car voicy la maiſon
Où il te fault departir à foiſon
De tes threſors ceſte bonne iournée,
Il faut de toy qu'elle ſoit eſtrenée
Comment que ſoit, ou iuſtement ou non.
AR. *Ie crains d'entrer à vn logis ſinon*
Que i'ay bien ſçeu de quelles meurs eſt l'hoſte,
Car l'vn me prent, & me pince & me frotte,
L'autre me tinte, & l'autre me martelle,
L'autre me met au feu dans la coupelle,
L'autre me plie, & l'autre me ciſaille,
L'autre me rompt, & l'autre me tenaille :
Bref mile maux, & nul bien ne reçois,
En quelque part, où ie vois & reuois,
Tant vn chacun à ſon plaiſir m'eſpreuue,
Et puis apres, quand à ſon gré me treuue,
Encore pis, car ſi l'hoſte eſt auare,
Il m'empriſonne, & m'eſt choſe tres rare
De voir le iour, ou bien s'il eſt craintif,
Il m'enfoüit, & m'enterre tout vif,
Ou bien m'enmure, & me celle & me plaſtre,
Ou pour le moins ſous ſerrure & palaſtre,
Sous mille clefs, crampons, reſſors m'enſerre,
Et ſi pour preſt quelqu'vn le vient requerre,
Homme de bien, ſans reproche, ſans blaſme,
Il iure Dieu, donne au Diable ſon ame
Qu'il ne m'a veu, qu'il ne ſçait qui ie ſuis.
Mais s'il aduient que ie rencontre à l'huis,
Où i'entre, vn fou, vn prodigue, vn perdu,
Soudain il m'a deſpandu & perdu :
Perdu au ieu, deſpandu aux putains,
Et nu dehors me boute de ſes mains,

En vn moment, qui est presque incroiable,
Comment ie suis par l'esprit variable
Des gens traité, qui maintenant me cachent,
Et autrefois trop la bride me laschent,
L'vn qui m'amasse, & l'autre qui m'ayssille,
L'vn qui me donne, & l'autre qui me pille,
L'vn qui m'emploie, & l'autre qui m'espargne,
Et par vn trou me met dedans l'espargne,
L'autre, au rebours qui par vn trou aussi
Me despent tout, sans aucune mercy,
Bref, l'vn d'iceux, comme larron me pend
A sa ceinture, & l'autre me despend,
Et me respend, & quand suis respendu,
Lors il se pend, s'il m'a tout despendu.
Voila pourquoy chez autruy franchement
Ie n'ose entrer sans sçauoir bien comment.
CH. *Ie t'en crois bien, car tu n'as peu en somme*
Iusques icy experimenter homme
Qui sçeut garder la mediocrité :
Or suis-ie cil, qui, à la verité,
Ayme espergner autant qu'homme qui soit,
Et si despans, quant le temps le reçoit.
Or donc alons tous deux en mon hostel,
Tu ne trouuas iamais vn hoste tel :
Monstrer t'y veux & à ma bonne femme,
Et à mon fils vnique : par mon ame,
Ie l'ayme tant qu'apres toy il n'est rien,
Que i'ayme plus. AR. *Certes ie t'en crois bien.*

ACTE SECOND.

CARION.

He bons voiſins, nos amis & comperes,
Qui habitez en ces proches reperes,
Bons laboureurs, aimant peine & trauail,
Qui auec nous, d'vn ognon, & d'vn ail
Souuent mangez, venez & vous haſtez,
Marchez, courez, galopez & trotez,
Il n'eſt pas temps, bonnes gens, à ceſte heure
De trop ſonger, l'occaſion eſt meure,
Preſte à cueillir, haſtez vous de la prendre.
TROPPE. *Me vois tu pas pieça les pieds eſtendre*
Tant que ie puis & qu'il eſt conuenable
A gens ſi vieux? mais il n'eſt raiſonnable
Que tant ie coure, auant que bien i'entende
Que veut Chremyl, & pour qui il me mande
A ſi grand haſte. CA. *He dea? venez le voir,*
Si vous auez haſte de le ſçauoir,
Que n'oiez vous, ne le vous dis-ie pas
Pieça, mais vous ne vous haſtez d'vn pas,
Comme n'oians mot de ce que ie dis,
Mon maiſtre mande, entendez vous mes dis,
Si vous voulez viure ioieuſement,
Faiſant grand chere en repos ſans tourment,
Tous deliurez de ceſte vie amere,
Peine, trauail, & de toute miſere.
TR. *Et quel moyen y a il, & où prendre?*
CA. *Eſcoutez bien, ie vous le veux aprendre,*
Il a trouué, pauures gens que vous eſtes,
Vn bon vieillard qui s'en va à courbetes,
Non le galop, ord, gras, vilain, craſſeux,
Pelé, tigneux, pouilleux, pourry, baueux,

Edenté : bref, comme ie crois, chatré.
TR. *Eſt il à poinct de tous poincts accouſtré,*
Le compagnon? ô le gentil theſor,
Que tu nous dis! ce n'eſt pas de fin or
Qu'il eſt tout comble, ains de ſale & villaine
Ordure. CA. *Ouy, c'eſt vne biere plaine*
De tous les maux de facheuſe vieilleſſe.
TR. *Et penſes tu à te moquer ſans ceſſe*
Icy de nous, que tu t'en voiſe ainſi,
Moy en ma main tenant ce baſton cy?
CA. *Et vous auſſi, penſez vous que ie ſoye*
Ainſi moqueur, & digne qu'on ne croie
Rien que ie diſſe? TR. *O que tu ſçais bien faire*
De l'honneſte homme! il eſt de bon affaire.
. . . .

[QVATRAIN.]

Aux pp. 42-44 de : *Recueil de bons mots des Anciens & des Modernes.* Paris, Medard Brunet, 1709. — In-12. (Bibl. nat., Z 18080.)

Ronſard qui paſſoit pour le Prince des Poëtes François de ſon temps, fut un jour invité à diner avec quelques-uns de ſes amis, en la maiſon d'un Treſorier qui l'avoit fait bâtir tout nouvellement auprés de Paris... Après le repas, M. le Treſorier fit voir à ſes hotes tout ce qui étoit particulier & de plus rare en ſon nouveau bâtiment. Entre autres raretez, il leur montra le grand portail... au deſſus duquel... il n'y avoit point d'inſcription. Ceux de la compagnie... ſupplierent Ronſard... de faire quelques vers pour remplir le vuide de ce marbre. Ronſard s'en excuſa... A la fin, à force d'importunité, tant du treſorier que de ſes amis, & étant preſt à monter à cheval, il... écrivit ce quatrain :

Pour avoir en mon temps ſçeu prendre
J'ay fait bâtir cette maiſon,
Mais ſi l'on m'eût fait raiſon (sic)
Dés long-temps on m'auroit fait pendre.

RONSARD AV ROY CHARLES IXe.

1573.

(Bibl. nat., ms. fr. 10304, p. 356.)

Roy, le meilleur des Rois,
Race du Ciel tirée,
Depuis dix ans cent fois
I'ay la mort desirée.
I'ay voulu m'en aller
Du lieu de ma naissance,
Pour n'ouir plus parler
Des affaires de France.
Des grandz iusqu'aux petis
Tout a perdu la honte,
Tout va de pis en pis
Et si n'en faites conte.
I'ay veu le sceptre à bas,
La Iustice effrontée,
Honnis vos grandz Estatz,
Vostre ordre valletée,
Les poltrons guerdonnés
Des plus dignes offices,
Et aux femmes donnés
Les meilleurs benefices,
Vn conseil diuisé
Bigarré de menée,
Le Prince mesprisé
Par la tourbe effrenée,
La prestrise en son bien
Souffrir mille dommages,
L'auare Italien
S'engraisser de truages,

De guerre ni de paix
N'auoir experience,
N'aller point au palais,
Ne donner audience.
Le François estrangé
Son Prince ne gouuerne :
Quatre ou cinq ont mangé
Le meilleur de l'espargne.
On deuise d'abbois,
De meutes, & de chasse,
Tandis le Rochelois
Dessous main nous menace.
I'ay veu trop de massons
Bastir les Tuilleries,
Et en trop de façons
Faire les mommeries.
Dames & Cardinaux
Menent trop de bagages :
Ilz ont trop de cheuaux
Qui mangent les villages.
Ilz ne font qu'empescher :
La Cour en est trop pleine :
L'vn deust aller prescher,
L'autre filer sa laine.
Telle humeur a gasté
La France deprauée :
Mais vostre Maiesté
La peut rendre sauuée.
Rompez vostre sommeil,
Quand l'affaire est extresme :
Et allez au Conseil,
Sans procureur, vous-mesme.
Escoutez vn chascun :
D'ouir ne soyez chiche,

Soyez pere commun
Au pauure comme au riche.
Le Roy eſt vn Eſtat
Que le peuple conſeille :
Ne ſoyez donc ingrat
De luy preſter l'oreille.
Il faut aller ſouuent,
Au lieu de la Iuſtice,
Du Iuge deceuant
Chaſtier la malice.
Les Offices Royaux
Ne ſe doiuent point vendre,
Les ſeruiteurs loyaux
Doiuent ce bien attendre.
Il ne faut point piller
De Chriſt le patrimoine,
Ny du ſien deſpouiller
Le preſtre ny le moine.
De voſtre Cour le train
Rongnez & les bombances,
Et ſerrez bien le frain
A vos courtes finances.
Payez ce qui eſt deu :
Que le ſceptre on degaige :
Viuez apres de peu,
Bon pere de meſnage.
Chaſſez moy tant de chiens
Qui ſans proffit dependent,
Et ces Italiens
Qui la France gourmandent.
Monſtrez vous plus aimé
Que redoutable Prince,
Et d'vn camp bien armé
Tournez voſtre Prouince.

Soyez d'eſprit ſoudain
A lire les hiſtoires :
Touſiours de voſtre main
Deſpechez vos memoires.
Vers les hommes guerriers
Voſtre bourſe ſoit preſte :
Sont ceux qui les lauriers
Mettent ſur voſtre teſte.
Conſeillez vous aux vieux,
Ilz ont l'aage diſcrette.
Le poil griſon vaut mieux
Que la barbe folette.
De Dieu tenez le lieu :
Honorez voſtre mere.
Du Prince qui craint Dieu
Le Royaume proſpere.
Ie ne veux par eſcrit
Vous eſtre plus moleſte :
Voſtre Royal Eſprit
Comprendra bien le reſte.
Le Romain nompareil
Veit perdre ſes Prouinces
Par le mauuais conſeil
De deux ou de trois Princes :
Il ſe vid abbatu,
Tombé du mieux au pire :
De Traian la vertu
Refiſt florir l'Empire.
Vous romprez comme luy
Tous vos deſtins contraires
Si Roy des auiourd'huy
Vous vacquez aux affaires.

[SVR VNE MEDAILLE D'ANTINOVS.]

(Bibl. nat., ms. fr. 1662, ft 12 r°.)

Subiect du Difcours qui fenfuit.

L'an 1580 vn certain perfonnage ami de Ronfard lui donna vne medaille d'Antinous Mignon d'Adrian, à l'exemple duquel le Roi auoit fait efleuer des ftatues à fes Mignons. Sur quoi Ronfard prift argument de compofer le difcours qui fenfuit, tellement defguifé toutes fois qu'il ni auoit que celui auquel il le donna qui congneuft le fens caché foubz l'efcorce.

Contemplant l'autre iour vn amas de Medailles
Que la terre couuoit au cœur de fes entrailles,
De laquelle en fouillant & le ventre & les reins,
Les auares fappeurs ont enrichi leurs mains,
Les vnes par le temps defia toutes mangées,
Les autres non du tout mais à demi rongées,
Fruftes, vaines, fans marque, & les autres auoient
Des corps affez entiers, en leurs formes viuoient :
Le deftin promettant qu'apres longues Années
Des vieux fiecles paffez iufqu'à nous retournées,
La terre s'ouuriroit, & feroient redonnés
Tant d'empereurs au iour, de Lauriers couronnés,
Pour reuiure en leur mort & reuoir comme en Nues
Les terres qu'autrefois leur fceptre auoit tenues :
Le ciel fe roulle ainfi : toute chofe a fon tour,
La mort apres la vie, la nuict apres le iour :
I'admirois de Cæfar l'image venerable,
Et celui de Pompée au deftin miferable,
Celui du grand Augufte, à qui les Cieux amis
Auoient le gouuernail de ce monde promis,
De Tibere banni rappelé d'auanture,
Et de Caie qui fut le monftre de Nature,
La medaille de Claude, & celle de Neron
Qui fut neuf ans mefchant, & cinq ans affez bon,

Et celle de Traian à la garbe eſpagnolle,
Qui l'Empire empiré remiſt au Capitolle :
Celle d'Antinous qu'en langage francois
Pour le bien appeler on diroit l'Antinois,
Des Graces l'ornement, de Venus la ceinture,
Le compagnon d'Amour, le miroir de nature,
Delice d'Adrian vertueux empereur,
S'il n'euſt ſouillé ſon nom d'vne ſi ieune erreur.
Ceſt Antinois eſtoit Bitinien de race.
Comme vne belle Aurore eſtoit belle ſa face,
Tout ſon corps reſſembloit aux fleurs du renouueau
Ou à quelque Adonis pourtraict en vn tableau.
De ſes cheueux creſpés la teſte bien pignée,
D'vn zephire amoureux tantoſt accompagnée,
Se iouoit ſur ſon corps, tantoſt ointe d'odeurs
Flottoit deſſus ſon front enuironné de fleurs.
Ses ſourcils eſtoient bruns, bruns ſes yeux, & ſa veue
Eſtoit de tant de traits & de grace pourueue
Que l'empereur ſentoit, en ſentant ſon regard,
Lui tomber dans le cœur la pointe d'vn poignard.
Il aimoit ceſt enfant d'vne amitié ſi forte
Que des le point du iour où l'Aube ouure ſa porte
Au Soleil iuſqu'à l'heure où s'embrunit le ſoir,
Il ne ſaouloit ſon cœur ni ſes yeux de le voir,
Et comme tout raui, ſans bouger d'vne place,
Touſiours le regardoit & pendoit de ſa face.
Apres qu'il eut long temps des beaux traits de ſes yeux
Emporté, Maiſtre des cœurs des hommes & des Dieux,
La fieure ha! doucement, fieure trop rigoureuze,
Admirant ceſt ephebe en deuint amoureuze.
Elle entra dans ſon Corps, le ſerra, l'embraſſa
Et lui baiſant le ſang tellement le ſuçça
Qu'il mourut par les mains de ſa cruelle Amie.
Son teint prit la couleur d'vne roſe bleſmie,

Malheureux iouuenceau ingratement aimé,
Comme vn chesne aux forests d'vn lierre enfermé,
Qui si fort en ses neuds l'entortille & le serre
Qu'à la fin, mort & seq, trebuche contre Terre.
L'Empereur, quoique grand & constant au malheur,
D'impatience atteint, se pasme de douleur,
Regrettant sa moitié, dont l'ardante Cyprine
Lui auoit ataché l'Image en sa poitrine.
Or ne pouuant changer ceste ardente poison,
L'amour apres sa mort ne perdit la saison,
Mais se renouuellant par son propre dommage,
L'absence & le regret l'irrita dauantage.
Il le fist enroller au ranc des Immortels,
Il lui bastit vn temple & dressa des Autels
Lui dediant encens, festes & sacerdotes,
Où le Nil amoureux rend fertilles les mottes
De l'Egipte, à l'endroit que le bord Memphien
Entend crier Anube en la forme d'vn chien.
Il lui fist esleuer vne blanche statue
De marbre Parien, qui toute ieune & nue
Monstre encor auiourdhui forçant les siecles vieux,
Combien il eust d'amour & de graces aux ieux.
Pour alonger long temps sa courte destinée,
Il changea le vieil nom de la ville Antinée
Et la fit apeler du nom du Iouuenceau,
A fin que sa beauté mesprisant le tombeau
Fust d'honneur & de nom iouissante & fertille,
Par Temples, par Autels, & par surnom de ville.
Tu pourras voir, Lecteur, en voiant cest escript,
Que toute amour poignante aueugle nostre esprit,
Ainsi que par le sens quelque fois nous fait croire
Q'vne corne de buffle est vne dent d'iuoire.

RONSARD.

TROIS SONNETS DE RONSARD.

(Bibl. nat., ms. fr. 1662, fts 13 v° et 14 r°.)

1.

Il me desplaist beaucoup q'vne nouuelle meche
Offusque le flambeau du naturel amour.
Ie m'atriste d'ouir ce qu'on dit de la Cour,
Mon visage d'ennui s'eniaunit & desseche.
Le Roi, comme lon dit, accole, baise & lesche
De ses poupins Mignons le teint frais nuit & iour.
Eux, pour auoir argent, lui prestent tour à tour
Leurs fessiers rebondis & endurent la bresche.
Ces lucs deuenus nocs engouffrent plus de biens
Que le Goulfre de Scylle haï des anciens,
Et auroit mieux valu pour le bien de la France
Qu'Henri second du nom à qui ie fus donné,
Bien qu'il desplaise aux Dieux, eut les lucs bouquiné
Que de faire vn Neron de sa propre semence.

2.

Foutés bouches, lucs, nocs, & d'vne main lubrique
Donnez vous de Venus le sauoureux plaisir:
Aueques vos Mignons consommés le loisir
Qui est deu selon droit à la chose publique.
Tandis que vous branlés sans faire sang la pique
Et que des voluptez se paist vostre desir,
Vostre couronne chet & lon s'en veut saisir
Par ruses & acords que l'estranger pratique.
Ie sçai que vous dirés que le grand Iupiter
Ne fait rien dans le Ciel, que lucs & nocs fouter,
Et que pour tout cela il ne pert la couronne:

Il eſt plus fort là haut que vous n'eſtes ici :
Il a des fils vaillans, vous n'eſtes pas ainſi :
Voſtre ſemence chet en terre qui n'eſt bonne.

3.

A Dieu, nocs rondelets, corralines foſſettes,
L'entretien de nature & de tout l'vniuers.
A Dieu, antres velus plains de plaiſirs diuers,
Fontaines de Nectar, marbrines motelettes.
Ores en voſtre lieu ſont les feſſes molettes
Et les lucs blancs de chair, de tout poil deſcouuers.
Les lucs plus que les nocs ſont maintenant ouuerts :
Les Mignons de la Cour i mettent leurs lancettes.
Le Roi ne m'aime point pour eſtre trop barbu :
Il aime à ſemencer le champ qui n'eſt herbu
Et comme le caſtor cheuaucher le derriere :
Lors qu'il foute les lucs qui ſont nocs eſtrecis
Il tient du naturel de ceux de Medicis,
Et prenant le deuant il imite ſon pere.

[QVATRAIN.]

(Bibl. nat., ms. fr. 1662, ft 26 v°.)

Trois Poetes enuieux de l'excellent ouurage de la Sepmaine du Bartas firent les quatrains ſuiuants. [Le premier, que nous citons, est attribué à Ronsard, comme l'indique la note qui l'accompagne.]

Bartas voulant desbrouiller l'vniuers
Et luy donner vne meilleure forme
Luy meſme a faict vn grand cahos de vers
Qui plus que l'autre eſt confus & difforme.

Ronſard, lequel toutefois parlant de l'œuure de ce poete dit vn iour : Ie crains que Bartas aura plus faict en vne ſepmaine que ie n'ay faict en toute ma vie. [Viennent ensuite un quatrain de Baïf et un de Du Perron.]

STANCES DE RONSARD
pour la fontaine du Gaſt pres Rebondais.

(Bibl. nat., ms. fr. 1662, ft 30 r°.)

Ie voudrois que Bacchus t'aimaſt,
Fontaine à la bruiante courſe
Afin qu'en vin il transformaſt
Pour ceux de Chemillé ta ſource.
Les hommes du ſec Chemillé
Sont altairés comme leurs plaines,
Mais quand leur goſier eſt mouillé
Ils chantent clair comme ſereines :
Teſmoing en eſt ce lieu icy
Où bien ſouuent ils viennent boire
Pour chaſſer au vent leur ſoucy
Et l'arracher de leur memoire.
L'homme trop ſobre ne vit pas,
Luy meſme en viuant il s'ennuye :
La Dance, le Vin, le Repas
Sont les Inſtrumens de la vie.

RONSARD.

A MONSIEVR DE VILLEROY.

(Bibl. nat., ms. fr. 1663, ft 14 v°.)

Pour aborder vne iſle plantureuſe,
L'honneur de Seine & de voſtre maiſon,
En fruicts, en fleurs, pour ſi belle ſaiſon,
Et pour touſiours en ſeigneur bienheureuſe,
Vous meſme auez, de main auantureuſe,
Pris l'auiron de ſi gente façon

Que lon a veu la grace & la raiſon
D'vng corps adroiƈt, d'vne ame genereuſe :
Et qui plus eſt voſtre main a ſentie
L'aigre douleur d'vne poignante ortie,
Avant qu'entrer en ſi belle demeure.
Ainſi, Monſieur, voſtre exemple rameine,
Quoyque bien grand, qu'il fault ſe donner peine
Pour la vertu & la vye meilleure.

A Conflans, le viij ſeptembre 1570.

EPITAPHE

de feu Monſ^r de l'Aubeſpine.

[En marge : Ronsard.]

(Bibl. nat., ms. fr. 1663, ft 15 r°.)

Tout ce que France auoit de beau,
Tout cela que pouuoit Nature,
Repoſe en ceſte ſepulture.
Marbre n'y ſoit pour couuerture,
Mais bien qu'on luy face vng tombeau
De roſes dont la fleur ne dure
Qu'vng moys ou deux au temps nouueau,
Semblables à ce iouuenceau
A qui la Parcque, helas trop dure,
N'a preſté que vingt ans l'vſure
De la vie, quand le bateau
De Caron qui des biens n'a cure
De Stix luy fiſt trauerſer l'eau,
Entournant d'vne nuiƈt obſcure
Son corps pareil au renouueau.

SONET.

A Monſeigneur de Carnauallet.

(Bibl. nat., ms. fr. 1663, ft 50 rº.)

Sage Carnauallet, ie ſçay bien que la France
Te doibt le premier heur de ce Prince guerrier
Sur qui tu as enté ce verdoyant laurier
D'où ſortent les beaux fruictz de ta grande prudence.
Ie ſçay que tu cheris Bellone & la ſcience
Et que tu te les ſçais dextrement alier,
Et ſçay que tu cheris ceulx qui ſçauent lier
La trame de leurs vers au droict fil de ta lance.
Ie ſçay que les vertuz, les graces & l'honneur
Et le bon œil des roys accompaignent ton heur,
Seul digne de tenir ceſte place honorable :
Mais ce qu'il fault priſer entre l'vng de tes faictz
Secondant les plus beaux, c'eſt qu'auiourdhuy tu faiz
Le torrent de la Court aux muſes nauigable.

SVR LES RIMES DE MENESTRIER.

(Bibl. nat., ms. fr. 1663, ft 50 vº.)

Ronſard.

Meneſtrier, qui veulx promptement
Auoir en noſtre art quelque eſtime,
Pour bien faire ſonner ta Ryme,
Accouſtre mieux ton inſtrument.

(ft 51 rº)

Ronſard.

Deſportes, corrige tes vers,
Ou les tournes mieux ſur la preſſe,
Ou lon dira que la triſteſſe
T'a tourné le ſens de trauers.

ELEGIE.

[En marge : RONSARD.]

(Bibl. nat., ms. fr. 1663, ft 106 r°.)

Ainsi qu'on voict la vefue tourterelle
Aux plus beaux mois de la saison nouuelle,
De bois en bois, de buisson en buisson,
Tenir seullette vne triste chanson,
Et tellement le soucy l'accompaigne
Pour le regret de sa chere Compaigne,
Que du Printemps les amoureux presens
Ne luy sont plus gratieux ny plaisans,
Herbes, ruisseaux, fleurettes ny verdure,
Mais lamentant d'vng enroué murmure
Remplist les boys & les champs d'alentour,
Se complaignant de fortune & d'amour :
Au poinct du iour quand le soleil s'esueille
Et quand la nuict soubz les eaux il sommeille,
Et à midy quand l'extreme chaleur
Faict perdre aux fleurs & puissance & coulleur,
Sur l'arbre sec en tout temps, à toute heure,
Sans reconfort sa compaigne elle pleure
Qu'vng oyseleur en la prime saison
A prise aux retz pour la mettre en prison,
Et la tient serue en l'obscur d'vne cage
Loing de ruisseaux, de fleurs & de bocage.
Plus nous n'irons, ce dict ce triste oyseau,
Comme soulions au temps du renouueau,
Nous promener par la verte prairie,
Ny sur les bords d'vne riue fleurie,
Ny par les boys de feuilles herissez,
Par les ruisseaux de mousse tapissez
Où le grauois cacquetant se promeine
Roullé des flotz d'vne claire fontaine.

Tout me desplaist. Le verd ne m'est plus verd,
De noir obscur le Printemps s'est couuert.
Toutes les fleurs de doulleurs sont atteinctes
Et les ruisseaux s'accordent à mes plaintes.
Depuis le iour que tu partys d'icy
Tout s'est changé en larmes & soucy,
Tout s'est noircy d'vne doulleur extresme
Et rien ne vit sinon la doulleur mesme.
Le iour m'est nuict, la nuict me semble iour,
Et par les boys ne regne plus Amour.
Helas ie meurs. Ie debuois estre prise
Le mesme iour que perdiz ta franchise,
Car aussi bien ie ne viz plus en moy :
O ! si i'estois prisonniere auec toy,
A tout le moins prisonnieres ensemble
Tous deux viurions. Et le dueil qui me semble
Plus dur que mort loing de mon amitié
Seroit plus doux porté par la moictié.
Ainsi se plaint d'vne longue querelle
Par les forests la vefue Tourterelle,
Et ie vous plains de perdre promptement
Celle qui est vostre contentement,
Ains vostre tout. Car par amour commune
N'auez qu'vn cœur & n'auez ame qu'vne.
Ainsi viuant tous les deux en commun
Par le penser voz deux corps ne sont qu'vn,
Et le penser tellement vous compose
Que voz deux corps n'est qu'vne mesme chose.
Le triste iour qu'il fauldra desloger,
Le Ciel vouldra sa lumiere changer
Pour ne veoir poinct voz larmes amoureuses
Et pour n'ouyr voz plainctes douloureuzes.
Vous feriez fendre vng rocher endurcy,
Disant l'adieu que vous direz ainsi :

Chere Compaigne, ainçois ma chere vye,
Mon ſang, mon cœur, quelle cruelle enuye
En m'eſloignant me ſepare de vous
Et du lien qui nous eſtoit ſi doulx,
Ne plus ne moins que ſi quelques tenailles
En me forçant me tiroient les antrailles,
Foye, poulmons, ſang, arteres & cœur,
Et me laiſſoient tout le corps ſans vigueur.
Ie ne vy plus, ie ne ſuis qu'vne mace,
Mace de plomb, la charge d'vne place,
Sans rien ſentir, car mon ſeul mouuement
S'eſt refroidy par ce departement.
Adieu, penſées, adieu, doulces parolles,
Adieu, diſcours. Helas, Amour, tu volles
Pluſtoſt que moy : tu t'en vays, & ne puis
Suiure ton vol tant debile ie ſuis.
Las, arreſtée en paines ſi cruelles
I'ay par le hault pour m'enuoler des aeſles
Et par le bas du plomb qui me retient.
Le ſouuenir ſeullement me ſoubtient.
En quelque part que tu ailles, amie,
Tu ne m'as pas doubteuſe ny demie,
Mais toute entiere, & ſi pourray paſſer
Si longs chemins par le bien du penſer,
Et le vaincueur qui vous tire par force
N'aura ſans plus que le corps & l'eſcorce,
La bouche froide & le bien froid baiſer,
Charbon ſans feu : car l'amoureux braiſer,
Ieux & plaiſir, parolles & delices
Feront touſiours entre nous leurs offices
Par le penſer. Et le penſer vault mieux
Qu'vng corps peſant de ſoy meſme otieux.
Ainſi les Dieux qui n'ont que les penſées
Ne peuuent veoir leurs ioyes offencées.

Le corps n'eſt rien qu'vng fardeau ſommeilleux,
L'eſprit eſt vif, actif & genereux.
En vous perdant ie n'ay plus de puiſſance,
En vous ie ſuis : vous eſtes mon eſſence,
Ie viz en vous, ie ne viz plus en moy.
Vous eſtes tout mon bien & mon eſmoy,
Et noſtre ame eſt en noz corps ſi encloſe
Si que deux corps n'eſt qu'vne meſme choſe.
Toutes les nuictz quand le ſoleil couchant
Ira le iour ſoubz les ombres cachant,
Voſtre gentille & gratieuſe image
Viendra de nuict reſiouyr mon courage,
Et en deſpit des ombres & du vent
Et du facheux, ie vous tiendray ſouuent
Entre mes bras, prenant quelque alegeance
En voſtre vaine amoureuſe ſemblance.
Et ſi le vray ne ſe peult preſenter
Au moins le faux me pourra contenter.
Or adieu donc. La greſle & la tempeſte
Fouldres, eſclairs puiſſent ſuiure la teſte
De ce faſcheux qui vous tire ſi loing,
Rochers, cailloux, les brigandz & le ſoing
Soient à ſes pieds, & toute choſe dure,
Pour me venger du tourment que i'endure,
Affin, mon Cœur, que puiſſiez reuenir
Et que le corps perde le ſouuenir.
Ainſi direz. Lors vous voyant pleureuſe,
Dolente, triſte, eſpamée, amoureuſe,
Et voz beaux yeux larmoyantz à l'eſcart,
I'auray pitié non pas pour ce depart
Ny pour l'adieu qui vous rauira l'ame,
Mais pour vous veoir en triſteſſe, madame,
Seulle, penſiue & ne penſant plus rien
Que de ſonger au bien qui n'eſt pas bien

Et qui s'enfuit vers les Alpes chenues
Ainſi qu'au vent le long troupeau des nues.
Ie vouldrois bien d'vng traict delicieux
Boire vng petit des larmes de voz yeux,
Qui deſcendront par voſtre belle face,
Et reſpirant en mon cœur faire place
A voz ſouſpirs parmy l'air eſpanduz.
Quand ils ſeroient dedans moy deſcenduz,
A tout le moins maugré vous conuertie
I'aurois de vous quelque doulce partie,
Et telle part à la fin tant vauldroit
Que tout l'entier par le temps y viendroit.
Pour acheuer, affin que ie me plaigne,
Perdant, madame, vne chere compaigne,
Vous acquerrez s'il vous plaiſt vng ſeruant
Qui ſera voſtre, & qui en pourſuiuant
Voſtre amitié par vne amour non feincte,
Allegera voſtre triſte complainte.

A FRERE ANDRÉ THEVET

Angoulmois qui auoit la verolle.

(Bibl. nat., ms. fr. 1663, ft 111 v°.)

Theuet auoit bien frequenté
Aultrefoys en la Barbarie,
Où les grandes chaleurs d'eſté
Rendent la terre mal nourrie :
Il auoit bien veu la Sirie
Et le peuple au cueur indonté
Des Parthes & de l'Armenie.
Mais il n'auoit iamais eſté
Que depuis ſix iours en Surye.
Et dict on que depuis nagueres,

Dont ſes voiſins ſont esbahys,
Il a veu le duc de Bauieres,
Pour mieux deſcrire tout pais.

RONSARD.

DV GREC.

(Bibl. nat., ms. fr. 1663, ft 112 r°.)

Bonhomme, ſi tu pers les yeux
Pourtant n'en trouble point ton ame.
Pluſtoſt va rendre grace aux dieux,
Car tu ne verras plus de femme.

AV ROY, SVR SA DEVISE.

EPIGRAMME.

A la dernière page d'un livre d'heures manuscrit ayant appartenu à Catherine de Médicis et à Charles IX. (Bibliothèque de la Haye.)

Sire, la Pieté eſt auſſy la Iuſtice,
Ce ſont les deux appuys de voſtre Maieſté :
La Iuſtice punit des iniques le vice,
La Pieté de Dieu maintient l'autorité.

LE CHARON.

Sur la victoire obtenue contre les rebelles par Mgr le Duc d'Anjou, près de Montcontour, le 3e d'Octobre 1569.

(Recueil manuscrit de J. de Pyochet, seigneur de Sallin, d'après Blanchemain, *Poëtes et amoureuses,* Paris, Léon Willem, 1877, tome I, pp. 106-115.)

Quand les mutins tombés deſſus la poudre,
Comme ſapins accablez de la foudre,
Furent contraincts d'abandonner le iour
Et d'enuoyer leurs ames au ſeiour
Perpetuel de l'Abiſme profonde,
Que tient Pluton l'heritier de ce monde,
Le vieil Charon, qui tant d'eſprits paſſa,
Deuers le ſoir ennuyé ſe laſſa,
Et, en laiſſant ſa barque toute oyſiue
Flotter ſur l'eau, ſe coucha ſur la riue
Deſſus ſon coude, & regardoit les morts
Qui ià paſſez fourmilloient à ſes bords.
A ceſt haut bruit, l'ame qui fut hoſteſſe
Du prince mort, vint voir ſi grande preſſe
Et, remarquant la figure des ſiens
Palles d'effroy, ſur les bords Stygiens,
Qui mainte playe auoient en teſmoignage
Et de leur fuite & de leur froid courage,
D'vn œil piteux, ſemblant de tout tranſy,
Tremblant comme eux leur demandoit ainſi :
Dites, ſoldats, à qui, durant ma vie,
I'ai commandé, quant, tout piqué d'enuie,

I'armois ſous moy les princes aux combats,
Enflé d'eſpoir, que faictes-vous çà bas?
Qui vous conduit? Dites moy voſtre peine,
Voſtre fortune & le ſort qui vous meine?
Depuis le iour qu'eſtendu...
(Manquent plusieurs vers.)
Vng qui auoit la honte ſur le front,
La larme à l'œil, ſoupirant, lui reſpond:
Prince, qui fus iadis noſtre eſperance,
Nous te dirons des nouuelles de France.
Depuis le temps que par arreſt fatal
Tu brunchas mort, ce mutin Admiral,
Ce Chaſtillon, qui a la renommée
Conduire mieux de voleurs vne armée,
D'vn cœur de cerf & courage couhard
Bien qu'il ſoit fin, cauteleux & plein d'art,
Seul nous guida & ſe fit capitaine
D'vne commune au combat incertaine.
Ce Chaſtillon, enflé de vain eſpoir,
Ou par orgueil, par fraude, ou pour ſe veoir
Eſtre le chef de ſi puiſſantes bandes,
Ne conceut rien ſinon que choſes grandes,
Et de donner, comme ſuperbe roy,
A la Guyenne vne nouuelle loy.
Pource il arma ſes troupes hazardeuſes,
Prit les citez & les villes paoureuſes,
Eſpouuanta le peuple, &.ne reſtoit
De la Guyenne où vainqueur il eſtoit,
Sinon Poitiers, qui braue luy fiſt teſte,
Et luy borna ſon heureuſe conqueſte,
Par le moyen des deux princes Lorrains,
A qui Dieu miſt à la teſte & aux mains
Vn bon aduis de garder ceſte place.
Là ſe rompit le bonheur & l'audace

De Coligny, que le bonheur laiſſa.
De ceſte ville aux aultres il paſſa,
Aprez auoir battu en maintes ſortes
De ce Poitiers les defenſes peu fortes,
Et fait creuer ſes canons à l'entour.
Se deſpitant de ſi honteux ſeiour,
Deſeſperé de forcer la muraille,
Leue le ſiege & preſente bataille.
Mais comme on veoit que le coup d'vn canon
Se perd en terre & n'offenſe ſinon
Ce qui eſt dur, ainſi ſon entrepriſe
Vint ſans effet. Monſieur qui temporiſe,
En flechiſſant lui rompit ſa fureur,
Silla ſes yeux & le remplit d'erreur.
Finablement le deſir qui nous meine
Et qui commande à toute choſe humaine,
Eſpoinçonna ce Chaſtillon ſi fort
Qu'il nous mena au lieu de noſtre mort.
Pres Montcontour giſt vne grand campaigne
Que noſtre ſang en abondance baigne.
Là les deux camps heriſſez de harnois,
De piſtollets, de piques, de longs bois,
Se menaçant l'vn à l'autre s'affronte.
Icy l'horreur, icy la rouge honte
Frappe leurs cœurs & leur fait acquerir
Vn haut deſir de vaincre ou de perir.
D'vn pas rangé les ſoldats s'entreſuivent,
Comme les flots de la mer, qui arriuent
Contre les bords : le premier va deuant
Et le ſecond le premier va ſuiuant.
D'vn ordre egal ainſi, tout en furie,
Marchoit en rang toute l'infanterie.
Ceux qui preſſoient l'echine des courſiers
Flambants de fer, de mailles & d'aciers,

Tout animez de force & de vaillance,
Ferme en l'arrest tenant leur forte lance,
Serrez en ordre, ainsi comme es forests
On veoit serrez les arbres de bien prez,
S'entrechoquants d'vne importune presse.
D'vne autre part la Germaine ieunesse,
Les Reistres fiers & maistres & vallets,
Enorgueillis de tant de pistollets,
Donnant le feu à la poudre ensouffrée,
De flamme espoisse allument la contrée,
Et çà & là, d'vn grand & large tour,
Faisoient paroir vn iour contre le iour.
Les tambourins, les phifres qui resonnent,
Les estendars, en qui les vents s'entonnent
A plis menus, & le bruit des cheuaux
Qui hannissoient de sons aigus & haults
Et de maint pied la campagne battue,
Faisoient vn bruit. La poussiere menue
S'enuole en l'air : le soin d'estre vainqueur
De l'vn & l'autre enflammoient tout le cœur.
Comme taureaux les camps s'entrechoquerent :
Dessous les coups les armures craquerent...

. . . .

Dessous vn feu tout obscur de fumée
Luisoit la plaine en cent lieux allumée :
Ils s'accabloient & meurtrissoient de coups.
L'vn contre l'autre acharnés comme loups,
De pieds, de corps, de iambes & de teste,
Se vont heurtants : touiours la main est preste
De faire playe & n'a point de repos.
Dessous les coups les muscles & les os
Font vn grand bruit, & comme les fontaines
Iaillissent l'eau, le sang saute des veines.
La plaine est rouge, & de membres armez

De tous costez les gueretz sont semez.
Aulcune fois l'vn auoit la victoire :
Aulcune fois l'autre l'auoit. La gloire
Estoit esgale & le dompteur meschef
Pendoit pareil sur l'vn & l'autre chef.
Quand le Demon qui à Charles preside
Et qui seruoit à son frere de guide,
S'arma sur nous fier, superbe, felon,
Chassant du camp celuy de Chastillon,
Qui du plus fort redoutant la menace
Se sauue en l'air & luy quitte la place,
A son partir nous desrobant le cœur,
L'horreur, l'effroy, la vengeance & la peur
Logent chez nous : & eusmes l'ame attaincte
De ie ne sçay quelle inuincible crainte,
Qui de nos rangs nous fist desassembler,
Et tout le corps comme feuilles trembler.
Lors Chastillon, qui seruoit de conduite
A nostre camp, tourna le dos en fuite,
Et s'enfuyant, plein de honte & d'ennuy,
Fist tous nos chefs s'enfuir auecques luy.
Hors du combat les Reistres s'en allerent
Et les François huguenots s'ebranlerent
Loing de la presse, & sans ayde ou confort
Nos cheualiers nous laissent à la mort.
Incontinent la tempeste royale
Nous accabla. Sa force estoit egale
A ce grand feu qui embrase les champs.
De tous costez les forts glaiues tranchants
Frappoient sur nous, qui plus menu que sable
Nous firent choir vne troupe innombrable.
Autant qu'on veoit d'herbes dedans les prez,
Autant qu'on veoit des hauts chesnes sacrez,
Tumber en bas des feuilles en automne,

Quand la chaleur les arbres abandonne :
Autant de corps à bas ſommes brunchés,
Autant de teſts & de cerueaux tranchés,
D'horribles coups, de playes effroyables.
Ces vieux Rolands, aux guerres redoutables,
Et ces Renauds, en leur plus grand courroux,
Par leurs combats nous firent ces grands coups.
Or maintenant deſſus la pierre dure,
Helas! priuez d'honneur de ſepulture,
Nous giſons nuds & tout blancs eſtendus,
D'vn ordre long ſur la terre eſpandus,
Ainſi qu'on veoit blanchir par la nuittée
D'vn long chemin la ſaintiere quittée :
Et maudiſſons celuy qui de nos roys
Nous a ſouſtraits, celuy qui quatre foys
S'eſt echappé des batailles données,
Ame couharde & que les deſtinées
Ont en horreur : qui reculant touſiours,
Sans nous donner ny aide ny ſecours,
Saune ſa vie & s'enfuit de la preſſe
Et de Pluton la victime nous laiſſe.
A tant Charon, d'vne cholere eſpris,
D'ouyr iaſer ſi longtemps ces eſprits,
Qui rempliſſoient d'vn importun langage
Trop longuement ſa barque & ſon riuage,
Pour empeſcher le cours de leur parler,
Frappa deſſus & les en fit aller.

. . . .

CHANSON

faicte par Lancelot Carles, euesque de Riez, contre les docteurs & ministres assemblés à Poissy, 1561. Ronsard & Baïf y ont aussy besogné.

(Bibl. nat., ms. fr. 1662, ft 27 v°.)

On trouue ainsi que de Besze & Despence
De bien aimer n'ont faict nulle deffense,
Surquoy Maillard par instante priere
Veut qu'à luy seul on garde le derriere :
Marlorat fait vne grande complainte
Des courtisans qui n'aiment point sans fainte,
Et le Minime en ses sermons nous preuue
Qu'il n'est amour que d'vne femme veufue.
Le gros & gras Hugonis de Sorbonne
Dit que l'amour est vne chose bonne :
Paroceli raconte en son lon presche
Que de l'amour vn chacun s'en empesche.
Le Carme aussy a dit à bouche ouuerte
Qu'il faut aimer sans estre descouuerte :
Et Malo dict que practique amoureuse
Aux biens viuans est vne chose heureuse.
Pierre Martir nous a dict que Sainct Pierre
Les amoureux en Paradis enserre :
De Xaincte apres à chacun faict cognoistre,
Qu'il se fait bon aux bonnes aparoistre.
La Saule a dict, preschant l'autre dimanche,
Que pour l'amour il n'est que dame blanche :
Et Salignac dict en langue Ebraïque
Que sans amour se perd la respublique.

Valance apres toute amour trouue bonne
Si en aimant point d'argent on ne donne :
Puis on apprend du curé Sainct Eustache
Que l'amour garde vn chacun d'estre lasche :
Et là dessus a presché La Riuiere
Que pour la dame on prend la chambriere :
Et Surius, exper en Theologie,
A dit : Fuiés toute dame Marie !
Et puis Postel, alleguant dame Ieanne,
Dit qu'en aimant iamais on ne se damne.
D'Espine dit qu'vne belle poupine
Vaut beaucoup mieux que dans le pied l'espine.
Le petit Carme, auec[que] la marmite,
Ne trouua onq vne veufue despite :
Et Virel veut que les feuillets on vire
Du calendrier par lequel on souspire :
Et le legat par sa bulle dispense
Que sans argent vn chacun aime en France :
Le Pape aussy, qui est le Dieu de Rome,
Pour bien aimer il dict qu'il ne craind homme :
Et puis Caluin dit, concluant l'affaire,
Qu'en bien aimant l'on peut à Dieu complaire.



PRIERE A DIEV

faicte par Monsieur de Ronsard estant malade.

A la fin de : *Ponti Thyardei Bissiani ad Petrum Ronsardum De cœlestibus asterismis Poematium. Gallicis versibus expressum ab Ant. Bletonnieræo.* Parisiis, apud Ioannem Richerium, 1586. — In-4°. (Bibl. de la ville du Mans, B. L., n° 1324.)

Dieu, vray Dieu, & Seigneur de nous pauures humains,
Dieu qui nous baillas être, & nous fis de tes mains,
Dieu, Dieu qui es seul Dieu, Dieu de qui la facture
C'est la Terre & le Ciel, c'est toute creature,
C'est tout, tout ce qui est, & tout ce qui sera,
Lors qu'il faudra qu'il soit, lors ta main le fera :
Dieu, qui de tous nos faits comme il te plaist disposes,
Dieu, qui d'vn seul clin d'œil peux faire toutes choses,
Dieu, sans qui, ni le Ciel, ni l'homme terrien,
N'ici bas, ne là haut, n'ont puissance de rien,
Dieu, que seul Dieu ie tien, Dieu en qui seul i'espere,
Dieu que ie recognoi pour mon Seigneur & pere,
Dieu, mon Roy, Dieu mon tout, Dieu en qui i'ay ma foy,
Dieu en qui ie m'atten, Dieu en qui seul ie croy,
Las mon Dieu, si tu vois qu'en toy ie me confie,
Guery moy, ô Seigneur, de ceste maladie :
S'il est ainsi, mon Dieu, que ie n'aye attenté
Autre moyen que toy pour r'auoir ma santé,
Si ie n'ay point forgé dedans ma fantasie
Mille Dieux abuseurs que peint la Poësie,

Si d'autre que de toy ie n'ai cherché ſecours,
Si ſeulement à toy i'ay touſiours eu recours,
Gueri moy, o Seigneur, & de ton Ciel m'envoye
Le iour tant deſiré, que ſain ie me reuoye.
Lors, mon Dieu, s'il te plait me remettre en ſanté,
Le bien que m'auras fait ſera par moy chanté,
Lors ayant dans le cœur emprainte la memoire
Du bien qu'auray receu, i'exalterai ta gloire,
Et par tout où i'iray, ie diray que c'eſt toy
Qui ſeul m'as deliuré de la peine où i'eſtoy.





APPENDICE

aux pièces attribuées à Ronsard.

N. B. — D'autres pièces furent encore attribuées à Ronsard de 1618 à nos jours, mais il est certain qu'elles ne sont pas de lui. Pour éviter dorénavant de pareilles méprises, nous les rappelons par leur *incipit,* avec toutes les références désirables (surtout dans les Notes). Quatre seulement sont reproduites in extenso, à la suite, n'ayant encore été signalées dans aucune édition. — P. L.

Cabinet ſatyrique ou Recueil parfaict des vers piquants & gaillards de ce temps. Paris, Ant. Estoc et P. Billaine, 1618.

Ce petit diable Dieu, ce Dieu fils de putain.

Quinteſſence ſatyrique ou Seconde partie du Parnaſſe des Poëtes ſatyriques de noſtre temps... Paris, Ant. de Sommaville, 1622.

En quelle nuict de ma lance d'iuoire.

Douce lancette à la couleur vermeille.

Touche de main mignonne, fretillarde.

Mélanges tirés d'une petite bibliothèque, ou Variétés littéraires et philosophiques, par Ch. Nodier. Paris, Crapelet, 1829, pp. 101-104.

Maugré l'enuy' ie ſuis du tout à elle.

Œuvres inédites de P. de Ronsard, recueillies et publiées par Prosper Blanchemain. Paris, Aubry, 1855.

Lorſque ie vais reuoir ma diuine Marie.

Neuf Sonnets d'État.

Ne t'eſtonne, Bignet, ſi maintenant tu vois.

Vous ioués comme aux dés voſtre couronne, Sire.

Les Rhenois ſans pitié, grenouillans à la table.

Voions de noſtre Eſtat l'inconſtante maniere.

Ne peindés vn leurier par les lieures chaſſé.

Pourquoi dors-tu, mon Roi, ſi longtemps enchanté.

Ganimed's effrontés, impudique canaille.

Ils iront, non feront ces courtiſans guerriers.

Ie me ri quand ie voi de ces ieunes guerriers.

Autres Pièces satiriques.

Sire, comme Quelus naguieres a eſté.

Quatre Rois ont regné depuis ma congnoiſſance.

Eſt-ce exemple du Roi que de faire l'amour.

Si c'eſt Amour de viure comme beſte.

Les Gayetez et Epigrammes de P. de Ronsard. Amsterdam (lisez Bruxelles), J. Gay, 1865.

Saint Luc, petit qu'il eſt, commande brauement.

Quand ce beau Maugeron print naiſſance icy bas.

Quelus n'entend pas la maniere.

Bidet, que l'orgueil ne vous pique.

Ie croi qu'il veut ſçauoir que c'eſt de l'Euangile.

Ceux qui vont reuirant l'Euangile aueré.

Briſſac aime tant l'artifice.

Œuvres de P. de Ronsard, éditions Blanchemain et Marty-Laveaux.

Catherine a regi la nauire de France.

Comme la Maſcarade ou le tournoy poudreux.

Chacun cognoiſt ta grandeur & combien.

Qui ſuit d'amour les trauerſes douteuſes.

Extraits de l' « *Inventaire des Objets d'art* » trouvés en 1532 au château de Bury composant l'héritage de messire Florimond Robertet, secrétaire des finances de François Ier (chapitre d'un ouvrage sur *Bury Rostaing,* par Henri Chesneau, s. l. n. d., mais à la p. 231 on lit M.DCL; réimprimé dans les *Mémoires des Antiquaires de France,* tome XXX, début).

[On lit, au paragraphe des *Belles figures de marbre blanc,* ces lignes qu'aurait écrites de sa propre main la veuve de Fl. Robertet. Michelle Gaillard de Longjumeau, le 4 août 1532 :]

Ptolemée Roy d'Egipte le plus inſtruit en l'aſtrologie... Ie ne veux pas manquer de mettre icy les vers que le jeune Gentilhomme Pierre Ronſard fit, il y a quelques iours, en conſiderant cette digne figure...

Pleuſt à Dieu que les Roys eſtabliſſent les vogues,
Qu'eux & leurs ſucceſſeurs deuinſſent Aſtrologues,
Pour preuoir les deſſeins & les mauuais proiects

Que les determinez ſont contre leurs ſuiects :
Afin qu'en ſçachant tout ainſi que Ptolemée,
Rien ne nuiſit aux biens ny à la Renommée.

Porcie, dame Romaine, s'éteignant la vie avec des charbons ardents... Aussi Ronſſard en a-t-il encores fait ces douze vers :

Porcie n'ayant plus ſon grand Caton d'Vtique,
Ny ſon tres-cher Brutus,
Conclut reſolument vne mort heroyque,
Pour finir ſes vertus.
Mon pere & mon mary, diſoit-elle ſans ceſſe,
Eurent l'eſprit ſi fort,
Que ne pouuant ſe voir dans l'extreſme foibleſſe,
Ils ſe mirent à mort.
Et moy tout ainſi qu'eux ne pouuant pas permettre
Que l'on me fit ſouffrir,
Ie preuins les rigueurs de l'vn ou l'autre ſceptre
En me faiſant mourir.

. . . .

Finalement & triomphamment noſtre beau grand David qui eſt au milieu de ce chaſteau... Et faiſons auſſi beaucoup d'eſtat des vers Italiens que Miquel Ange, ſtatuaire de ce chef d'œuvre, fit grauer au pied d'eſtal, que le ſçavant Ronſſard a traduicts en ce ſens :

Moy Dauid en moins de trois pas,
Que ie fis deuant tout le monde,
Je mis Golias au treſpas
D'un ſeul iuſte coup de ma fronde,
Et de ma harpe ie fis voir,
Qu'auec la charmante Muzique
L'on repouſſe tout le pouuoir
De la ruſe Diabolique.

Huitain au-dessous d'un portrait de François Ier. (Bibl. nat., Estampes. Gouache encadrée dans le cabinet du conservateur. Cf. la gravure de ce portrait par P. Chenu, également aux Estampes de la Bibl. nat.)

Françoys en guerre eſt vn Mars furieux,
En paix Minerue, & Diane à la chaſſe :
A bien parler Mercure copieux,
A bien aymer vray Amour plein de grace.
O France heureuſe, honore donc la face
De ton grand Roy qui ſurpaſſe Nature,
Car l'honorant tu ſers en meſme place
Minerue, Mars, Diane, Amour, Mercure.



VERS LATINS



I.

IN P. RONSARDVM,

Ranæ lemanicolæ coaxatio.

Dum bibis Aonios latices in vertice Pindi,
Ronſarde, vndenas dum quatis arte fides :
Vindocini ruris, grauibus, tua perſonat agros
Muſa modis, Phœbus quos velit eſſe ſuos.
Aſt vbi cura fuit prœpingui abdomine ventrem,
Setigeræ latum reddere more ſuis,
Illorum expleſti numerum, qui funera curant,
Qui referunt fucos, ſunt operumque rudes.
Exin Miſſæ agitas numeros : at tempore ab illo,
Non tua Muſa canit, ſed tua Miſſa canit.

P. RONSARDI RESPONSVM.

Non mea Muſa canit, canit hæc oracula vatis
Patmicolæ ranis Muſa Lemanicolis,
Obſcœnas fore tres fœdo cum corpore ranas,
Immundos potius Dæmonas aut totidem.
Semper in ore ſui qui ſtantes Pſeudoprophetæ
Inque Deum, inque pios verba profana crepent.
Vera fides vati, tu rana es tribus vna,
Altera Caluinus, tertia Beza tuus.

Beza ferens veteris Theodori nomen, eandem
Deque Deo mentem, quam Theodorus, habens.
Talibus o ranis raucissima de tribus illa,
Quæ me, qua superos, garrulitate petis :
Aonios non tu latices in vertice Pindi,
Sed bibis impuros, stagna Sabauda, lacus.
Nec cum pura nitet, sed cum niue turbida mixta,
Et glacie fusa montibus vnda fluit.
Inde gelata viam vocis, tumefactaque fauces
Digna coaxasti carmina vate suo.
In quibus, vt decuit gibboso gutture monstrum,
Non nisi ranalis vox strepit vlla tibi.
Nam quod Musa virûm doctorum voce vocatur,
Id nunc Missa tibi vox inamœna sonat.
Non nisi rana queat sacra sic corrumpere verba :
Sibila rana fera est, sibila verba crepas.
I nunc, & patriis interstrepe viua lacunis,
Inque pios homines quidlibet, inque Deum.
Mortua dum, pacem ne turbes rana piorum
Nigra, lacu Stygio, vel Phlegetonte nates.
Donec in ardenti, causam raucedinis, vnda
Excutias frigus, quo tua Musa riget.

II.

AD CAROLVM LOTHARINGVM.

Carole, Ronsardum sine vincere, victus ab illo
Post tua victurus fata superstes eris.

III.

AD CAROLVM AGENOREVM,

Epiſcopum Cenomanenſem, Epigramma.

Materiam vellem meliorem fata dediſſent
Spectandi egregios marte vel arte viros,
Quàm nuper Gallis Ioue quam damnante dederunt
Triſtia proque aris prælia proque focis.
Si tamen haud alia licuit ratione probare
In Patriam quantus fortibus eſſet Amor,
Pace tua dicam fuit hoc, ô Gallia, tanti
Viſa quod es vires ipſa timere tuas.
Si modò ſic patuit pro laude ſubire pericla
Quis poſſet Patriæ proque ſalute ſuæ
Ronſardus Patriam patriis defenderat armis,
Carminibus patriis patria ſacra canens.
Digna tuo quondam quæ nomine Charta legatur,
Carole, Agenoreæ gloria magna domus :
Qui velut auſpiciis iiſdem quibus uſus & ille
Cenomani vindex auſus es eſſe ſoli.
Sic tamen vt linguæ poſt ſancta pericula, linguam
Non timidam fortis ſit comitata manus.

IV.

[REGIS CAROLI IX EPITAPHIVM.]

Carolus in terris terrarum gloria vixit
Maxima, Iuſtitiæ magno & Pietatis amore :
Nunc idem cælo viuens eſt, gloria cæli,
Quò ſe Iuſtitiæ & Pietatis ſuſtulit alis.

V.

AD TVLLEVM PRIMVM PRÆSIDEM.

Linguæ, Tullee, prima Tullianæ
Quondam gloria, nunc Catonianæ
Idem primus honos ſeueritatis,
Hoc eſt Iuſtitiæ atque ſanctitatis,
Cuius gloria ſumma, per fauorem
Nil cuiquam dare plus minuſue Iuſto :
A te gratia nunc rogatur iſta,
A te ſola roganda quæ decenter,
A te ſola decenter impetranda :
Ronſardo facias tuo clienti,
In cauſa facili, probata, aperta,
Non proſit fauor vllus vt nocenti,
Sed ne obſit fauor vllus innocenti.





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SIXIÈME VOLUME.

Pièces publiées par les soins des exécuteurs testamentaires de Ronsard, 1586-1609.

LES DERNIERS VERS. 1586.

LES ŒUVRES. 1587.

LES ŒVVRES. 1597.

LES ŒVVRES. 1604.

LES ŒVVRES. 1609.

Pièces retranchées par Ronsard lui-même des diverses éditions de ses œuvres de 1553 à 1584.

LES QVATRE PREMIERS LIVRES DES ODES et LE BOCAGE. 1550.

LES AMOVRS et LE CINQVIESME DES ODES.
1552.

LIVRET DE FOLASTRIES. 1553.

LES AMOVRS NOVVELLEMENT AVGMENTEES.

1553.

LE CINQIEME DES ODES AVGMENTÉ.

1553.

LE BOCAGE. 1554.

LES MESLANGES. 1555.

LES QVATRE PREMIERS LIVRES DES ODES.
1555.

LES MESLANGES. SECONDE EDITION.
1555.

CONTINVATION DES AMOVRS. 1555.

LES HYMNES. 1555.

LE SECOND LIVRE DES HYMNES. 1556.

NOVVELLE CONTINVATION DES AMOVRS. 1556.

CHANT DE LIESSE AV ROY. 1559.

LA PAIX. AV ROY. 1559.

DISCOVRS. CHANT PASTORAL.
INSCRIPTIONS. 1559.

SVYTE DE L'HYMNE DE CHARLES, CARDINAL DE LORRAINE. 1559.

LE SECOND LIVRE DES MESLANGES. 1559.

LES ŒVVRES. 1560.

RECVEIL DES NOVVELLES POESIES.

Seconde édition. 1564.

ELEGIES, MASCARADES ET BERGERIE. 1565.

LES ŒVVRES. 1567.

LE SIXIESME LIVRE DES POEMES. 1569.

LE SEPTIESME LIVRE DES POEMES. 1569.

LES ŒVVRES. 1571.

LES ŒVVRES. 1578.

Pièces imprimées du vivant de Ronsard hors de ses recueils.

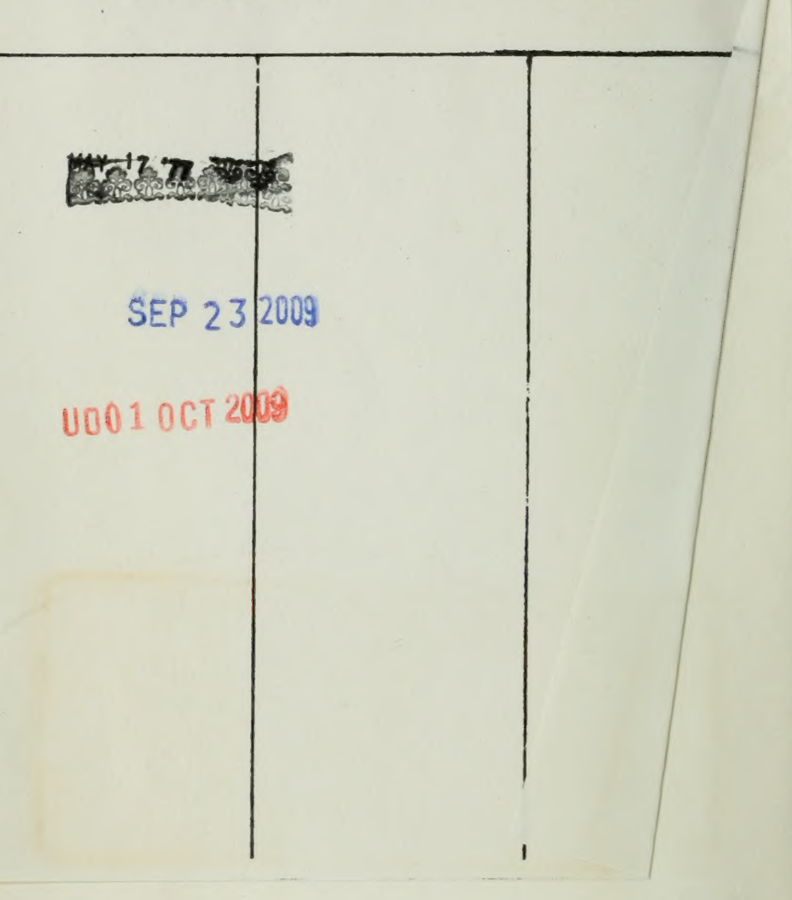
Pièces diverses attribuées à Ronsard.

Vers latins.





Paris. — Impr. A. Lemerre, 6, rue des Bergers.


MAY 17 '77
SEP 23 2009
U001 OCT 2009